



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

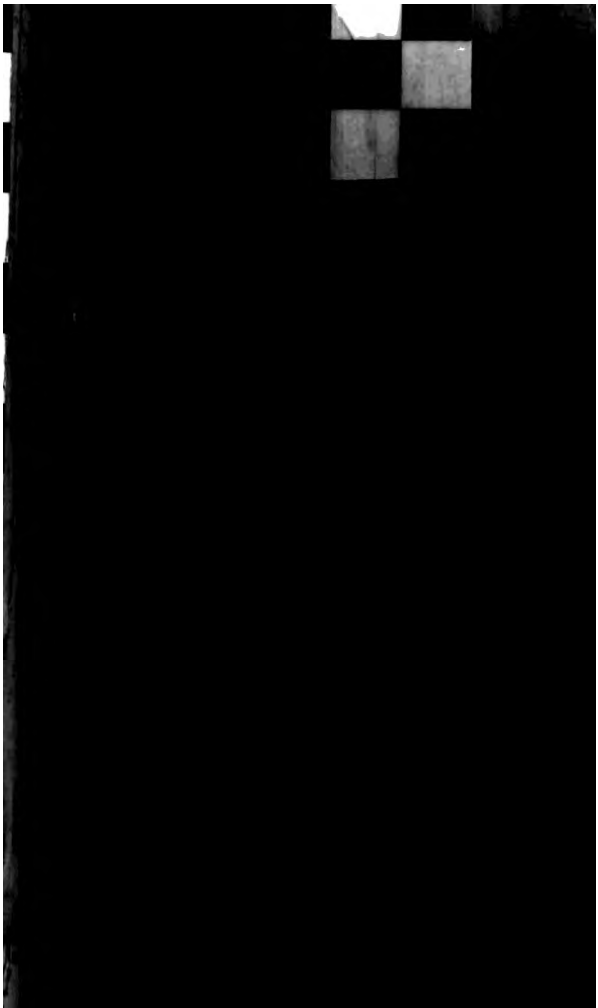
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

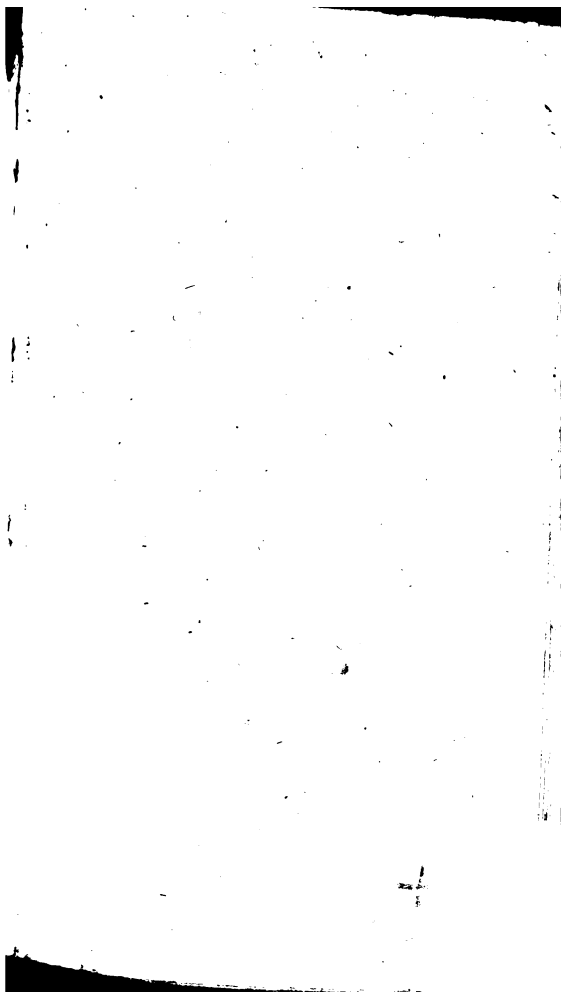
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



pp. 429(2)



LETTRES
ET AUTRES
OEUVRES
DE MONSIEUR DE
VOITURE.

*Nouvelle Edition plus complete que les
precedentes, & augmentée de la suite
& de la conclusion de l'Histoire*

D'ALCIDALIS ET DE ZELIDE.

TOM. II.

à l'usage de la



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER.

M. DCC. IX.

Wb 167/1326

2217150

ACTION

1917

1917

1917

L E T T R E S A M O U R E U S E S D E M O N S I E U R D E V O I T U R E .

L E T T R E I.

E L o r i c e , Quittons le noir , je vous en
 prie ; ou , s'il faut que nous soyons en
 deuil , que ce ne soit que pour notre
 absence. J'ay reçu vos excuses avant
 que vous les eussiez faites , & vous devez penser ,
 que je ne croyois pas que vous eussiez failli , puis-
 que j'avois eu le courage de vous accuser. J'ay
 cherché mieux que vous tout ce qui faisoit à votre
 décharge , & pour dire le vrai , ma cause étoit
 trop mêlée avec la vôtre , & j'avois trop d'inté-
 rêt en votre innocence , pour ne la pas bien dé-
 fendre. Car si vous eussiez été trouvée coupable ,
 j'en eusse eu la peine le premier , & personne
 n'en eût été plus si cruellement que moy. Mais
 de plus , j'ay une trop haute opinion de ma for-
 tune , & de votre courage , pour douter que l'un
 ou l'autre puisse tomber si bas. Il est indigne
 de vous & de moy de craindre qu'une affection

Tom. II.

A

fi

si bien jointe, se démente, en quelque sorte : & c'est un crime entre nous deux, d'imaginer seulement qu'il soit possible. Si l'un de ces deux, dont je vous ay fait des reproches, avoit attendu le jour en vôtre chambre, je croirois que vous eussiez voulu prendre une nuit toute entière pour le quereller, & quand je l'aurois vu entre vos bras, je penserois que je vous aurois prise pour une autre, ou que vous l'auriez pris pour moy. Enfin, je me défierois plutôt de la fidélité de mes yeux, que de la vôtre, & je me persuaderois plus aisément d'avoir été trompé d'eux, que de vous. Non, l'entretien de ces deux hommes ne me fera jamais rêver, & quand ils auroient été un siècle entier avec vous, je ne croirois pas que vous eussiez été un quart d'heure avec eux. Mais encore, dites moy, après que le premier s'en fut allé, demeurâtes-vous seule avec l'autre, & vôtre femme de chambre ne monta-t-elle pas aussitôt? Sont-ils sortis à ce voyage d'auprès de vous, aussi satisfaits que les autresfois? Et leur avez-vous encore laissé toutes ces belles espérances, avec lesquelles seules je les tiens plus riches, que s'ils possédoient tous les autres biens du monde? Je m'informe curieusement de ces particularitez, car je sçay bien qu'elles ne me peuvent être que bien agréables; & sans doute cette entrevue me donneroit plus de sujet de contentement que de plainte, si j'en avois une parfaite connoissance. Mais cependant ils vous virent, tandis que j'étois à trente lieues de vous; & au même temps que je me trouvois seul en ma chambre à plaindre cette absence, ils étoient dans la vôtre, & vous entendoient parler: Peut-être même qu'ils vous ont vu rire, & que vous donnâtes sujet à l'un d'eux d'avoir cette nuit-là quelque agréable songe. Ha! Florice que c'est une traîtresse que la jalousie,

DE Mr. DE VOITURE.

3
 jalousie, & qu'elle se glisse aisément en nous, au
 deceu de nôtre raison ! Je sçay bien que vos
 erreurs passées vous obligent à de fâcheuses con-
 sequences, & que vous êtes contrainte de faire
 beaucoup d'actions contre vôtre cœur & le mien,
 si vous ne voulez faire courre fortune à une cho-
 se que vous tenez bien chere. Mais si vous sça-
 viez quel coup cela me donne, & combien ces
 pensées me touchent, peut-être qu'une autrefois
 vous mettriez toute autre chose au hazard, plutôt
 que ma vie ; & après cela, vous me reprochez
 que je n'ay pas été assez diligent à vous envo-
 yer mon portrait. En verité, voudriez-vous que
 je fusse arrivé pour faire un tiers avec ces deux ?
 & que j'eusse été present, pour être témoin des
 contentemens qu'ils reçoivent auprès de vous ?
 Sans mentir, je ne croy pas même que ma pein-
 ture l'eût pû souffrir, & c'eût été me faire mou-
 rir en effigie. Encore je pense que j'en eusse
 senty quelque chose d'icy, & sans doute j'en suf-
 se tombé en langueur, comme ceux que l'on
 tuë de cent lieues loin, en ne piquant que leur
 image. Mais quand cette consideration-là n'y
 feroit point, vous ne devriez pas souhaitter de
 voir mon portrait, en l'état où les premiers jours
 de cette absence m'avoient mis. Il n'y avoit pas
 d'assez mauvaises couleurs dans toute la peintu-
 re, pour représenter celle que la tristesse m'a-
 voit donnée : Et je ne voy pas qu'il y eût ap-
 arence de peindre au vif un homme qui étoit
 plus que demy mort. Vous en eussiez trouvé
 un autre que celuy que vous aviez veu si content
 auprès de vous. Et si l'on m'eût bien peint, vous
 ne m'eussiez pas reconnu ; car à moy-même, je
 n'étois pas reconnoissable, & à peine pouvois-je
 passer pour une mauvaise copie de celuy que j'é-
 tois il y a quelque temps. Mais j'espère que bien-

L E T T R E S

4
 tôt vous me verrez plus riant & plus gay, car je commence à me rasserrer le visage; & si le Peintre n'y oublie rien, vous y verrez une espérance de vous aller trouver bien-tôt après mon portrait. Disposez-vous aussi de me recevoir plus gayement, & que les recommandations de la Démonfelle au bon esprit, ne vous en empêchent pas, si vous jouissez encore du vôtre. Je ne luy envoyay pas mes baise-mains; mais je luy renvoyay ceux qu'elle m'avoit faits par trois différentes personnes, & je ne l'eusse pas entrepris si je n'eusse craint de vous offenser en retenant quelque chose d'elle. Encoire en eussiez-vous été avertie, si je m'eusse eu peur de vous ennuier un quart-d'heure, par un fâcheux souvenir comme celui-là. Et la même considération qui vous a empêchée de me dire cette autre nouvelle que j'ay sçeu d'ailleurs, m'a fait taire de celle-cy. Mais puisque nous sçavons tout l'un de l'autre, & que le mauvais Demon qui nous separe, veut encore nous rendre presentes toutes celles de nos actions qui nous peuvent offenser; je vous prie trompons sa malice, & le prevenons en cela, les choses auront tout un autre visage, quand nous les sçaurons par nous-mêmes; & pour moy, je vous jure, qu'il ne m'échappera jamais rien, qui en apparence vous puisse fâcher; dont aussi-tôt je me confesse à vous. Promettez-moy de même je vous prie; & me-ditez comment vous avez pu sçavoir que j'eusse fait des recommandations à personne, & par quel chemin vous avez trouvé celui qui m'avoit appris les nouvelles dont je me suis plaint à vous: car, sans mentir, j'en suis en peine, & pour moy, je croy que vous avez quelque Genie auprès de moy, qui vous donne avis de ce qui s'y passe. Mais puis qu'il vous dit tout, demandez luy si je vous aime, & qu'il vous

DE Mr. DE VOITURE.

vous die combien de fois je soupire tous les jours pour vous.

A M A D A M E . . .

L E T T R E II.

C'Est sans doute une menace, qui étonneroit un plus résolu que moy; Mais tant que vous me menacerez de la sorte, j'avouë que je ne scaurois vous craindre, & je seray assez hardy pour me trouver après dîner où vous me commandez, quelque mal-heur qui m'en puisse arriver. Je sçai bien que vôtre logis n'est pas un lieu de feureté pour moy, & que sous l'ombre de l'amitié que vous me faites l'honneur de me promettre, il n'y a personne aujourd'huy, de qui je doive craindre tant de mal, que de vous. Mais au moins, souvenez-vous, s'il vous plaît, de ne me laisser par souffrir trop long-temps: Si vous voulez devenir bonne, comme vous dites, commencez à l'être en cette occasion. Et, sans mentir, l'obeïssance aveugle que je vous rends, vous y oblige en quelque sorte, & la franchise avec laquelle vous voyez que je me remets entre vos mains. Quoy que je connoisse bien à quoy vous me destinez, je veux, neant-moins, rendre contente, tant qu'il me sera possible, la personne que vous desirez qui le soit à mes dépens; & je vous promets que je tiendray son affection secrette, sans en tirer aucune vanité: Mais je ne sçay si je me pourray taire de vôtre confidence.

A 3

A-LA

LETTRES

A LA MESME.

LETTRE III.

C'est le vrai moyen de redoubler mes peines, que de me faire entendre, que vous en avez; & moy, qui jusqu'icy ay supporté les miennes avec tant de patience, je doute si je pourray souffrir les vôtres. Mais de quelque sorte que ce soit, je ne puis trop endurer, puisque c'est pour l'amour de vous; & les deux mots, que dans votre billet vous avez ajoutés hors du rang des autres, me feroient courir gayement au martyre. Je croy que vous-même n'en doutez pas, & que vous êtes assez assurée de ma résolution; puis qu'après m'avoir averty du mal que vous me vouliez faire, vous attendez que de moy-même j'aille le recevoir: & qu'après dîner je me rende volontairement en un lieu, où mes peines doivent être redoublées. Cette menace pourroit donner de la crainte à un autre, & feroit songer un plus sage que moy à se mettre en sauve-té. Mais quelque peril que j'y voye, il n'y a pas de moyen de ne vous point obeir, ni qu'ayant l'honneur de vous connoître si bien que je fais, je me puisse empêcher d'être,

Votre, &c.

A LA MESME.

LETTRE IV.

J'ay oublié tout ce que je devois dire à la...
avec qui vous me vouliez accorder, & si je
vous

vous assure, que ce n'est pas pour avoir dormy depuis. Je suis fâché de n'avoir pas eu plus de soin d'une personne qui m'avoit été recommandée de si bonne part : & que ne luy pouvant donner aucune place en ma volonté, elle n'en ait pas eu davantage en ma memoire. C'est la partie de mon ame, dont je luy pouvois le plus justement faire part : car c'est celle qui est la plus contraire au jugement, & qui a le soin des choses passées. Mais si je luy dis quelque chose d'obligant après dîner, elle ne se pourra pas plaindre, que je ne luy parle que par cœur : & je sens le mien si éloigné de tout ce que j'ay à luy dire, que si vous ne me secourez tantôt, vous verrez que je ne sçauray pas, non plus que vous, ni les mots, ni les temps. Mais pleût à Dieu que vous ne sceussiez pas celuy de vôtres partement, & que vous ne m'en peussiez encore aujourd'huy rien apprendre. Car, sans mentir, je n'ay pas l'esprit assez fort pour en souffrir, seulement, l'imagination ; & cette pensée étouffe en moy toutes les autres. Quand je songe que demain vous ne serez plus icy, je trouve étrange qu'aujourd'huy je sois au monde : Et je suis prêt d'avouer avec vous, qu'il y a de la fiction en cette amour que je fais paroître, quand je pense que je respire encore, & que ce déplaisir n'acheve pas de me tuer. D'autres ont perdu la parole, & se sont confinez aux solitudes de la Thebaïde, pour de moindres malheurs que le mien. Mais si j'avouë, que je ne pourrois pas m'aller plaindre de mon mal si loin de vous : je suis, ce me semble, excusable de n'aller pas chercher un hermitage aux deserts d'Egypte, puisque j'espere trouver place en celuy que vous allez bâtir. Il n'y a que cette esperance qui me puisse arrêter au monde, & ma vie ne tient plus qu'à cette pensée. Je ne

ſçay pas ſi tout ce que je dis icy , eſt dans les bornes de l'amitié paſſionnée; mais vous ne pouvez dire que je parle à vous trop clairement, veu que vous pouvez toujours donner deux ſens, à toutes mes paroles : ni vous plaindre , ſi je ne vous écris pas dans les termes que vous deſirez; puis-que je n'ay pas veu encore celui qui me le doit apprendre. Tandis qu'il m'eſt permis de faillir; & que je puis dire quelque choſe de mes ſentimens, je vous jure avec la même affection que je fis hier, que la ſeule folie que je feray au monde, ce ſera d'aymer toujours la plus aymable qui fut jamais; & que je veux bien avoir vôtre haine, dès le jour que vous aurez mon amitié.

A L A M E S M E.

L E T T R E V.

J E ſens bien que la fin de mes jours approche, & que je ſuis à la veille du plus grand malheur qui m'arrivera jamais. Cependant je trouve mon eſprit en un état plus tranquille, que je n'euffe oſé l'eſperer: & au milieu de mille penſées qui m'affligent, j'en trouve encore quelque une qui me conſole. Dans l'étonnement où je ſuis, je ne puis voir la cauſe d'un événement ſi extraordinaire. Mais je connoiſſe bien que vous produiſez en mon ame, je ne ſçay par quels moyens, des effets dont je ne voy pas la cauſe, & que vous faites que mon cœur ſe rejouiſſe, ſans que mon eſprit ſçaſche pourquoi. Tant y a, que ſe ſuis auſſi réſolu de mourir, que ſ'il me reſtoit quelque choſe à eſperer après cela; & quelque cruelle que ſoit la mort que me va donner
vôtre

DE Mr. DE VOITURE.

vôtre absence, je suis préparé à la souffrir, comme si c'étoit un passage à une meilleure vie. Il me déplait seulement, que cette personne à qui vous me prêtez quelquefois, ne me permette pas d'achever mes jours en repos & que je sois contraint de partager entre vous & elle, les dernières heures qui me restent. Cela me persuade, ce que je n'avois pu encore bien croire, que nous voyons tous, à l'heure de la mort, notre bon & mauvais aage, & que nous avons en ce moment, de bonnes & de fâcheuses visions. Mais je vous supplie, très-humblement, si vous ne me baillez pas encore, de ne me pas délaisser en cette extrémité, & de prendre soin d'une ame, qui ne peut être sauvée que par vous, & qui seroit tourmentée, à jamais, si vous l'aviez abandonnée.

A LA M E S M E.

L E T T R E VI.

IL'étoit temps que je songasse à ma conscience, & ce fut heureusement pour moy, que je fis hier une partie de ma confession: Car je n'avois point encore été si malade qu'aujourd'huy; & mon mal augmente de sorte, que si j'eusse différé davantage, je croy que je fusse mort en mauvais état. Au moins, dans l'accès où se trouve mon esprit, & dans les inquietudes qui l'affligent, je voy bien que les rêveries le vont prendre, & je n'espère pas que je puisse jouir encore une heure de mon bon sens. Ce qui me le persuade le plus, c'est que parmy les déplaîsirs & les ennuis qui me devroient accabler, je ne puis être extrêmement triste, & que je me trouve moins affligé que de coutume, quoy que je sois au pire état, où je

A 5 me

me vis jamais. Je perdis l'autre jour ainsi un de mes amis, à qui l'excès de son mal en ôta le sentiment. Les songes le faisoient rire dans les angoisses de la mort, & ses imaginations luy donnoient du repos, pendant que sa fièvre le tuoit. Je vous supplie de ne me point envier une fin pareille à celle-là : & puis qu'il ne me reste pas encore huit jours à vivre, souffrez que je les achève en cette sorte. Cela étant, j'avouë que vous êtes plus pitoyable que je ne croyois, & moy plus heureux que je n'avois esperé. Car une aussi folle entreprise que la mienne, ne devoit pas avoir un succès si bon, & après avoir fait une si grande faute, je n'esperois pas d'en mourir si-tôt, ni si doucement. Je vous demande pardon ; Je pensois ne vous écrire, que ce qui touchoit votre amie, & je viens de m'appercevoir que je ne vous en ay pas dit un mot. Je vous supplie très-humblement d'ordonner d'elle & de moy, ce qu'il vous plait, & que je sçache quand vous voulez que j'en aille ouïr l'Arrêt. Je vous supplierois que ce fût dès ce soir, mais j'ay crainte de vous être importun, & je ne sçay pas où je vous trouverois après dîner.

A. L A M E S M E.

L E T T R E V I I.

SI c'est aujourd'huy que je doi donner du contentement à la personne que vous me recommandâtes hier, je vous supplie de m'envoyer ce que vous voulez que je luy donne : ou de ne trouver pas mauvais, que je ne fasse point de largesse aux autres, d'un bien, dont les plus pauvres sont plus riches que moy. Je n'avois pas

eu

en encore de si mauvaises heures, que les douze derniers que j'ay passés; & depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir, j'ay eu si peu de repos, que je vous assure qu'il y a eu des Feuillans qui ont été mieux couchez que moy. Cét homme à qui vous laissâtes hier le poignard dans le cœur, a eu une meilleure nuit; La crainte, le regret, le déplaisir, & tout ce qu'il y a de poisons froids dans l'amour, n'ont cessé de me déchirer l'esprit: & le sommeil, qui pour quelque temps m'en a voulu divertir, a été proprement pour moy l'image de la mort, puis qu'il m'a toujours fait voir celle de vôtres absence. En cet état où je suis je ne croy pas que vôtres amie puisse être fort contente de mon entretien: si ce n'est que son amour se soit tournée en haine, & qu'il ne luy reste plus de passion, que celle de la vengeance. Si cela est, elle trouvera en moy une satisfaction toute entiere, & sera bien aise de voir, qu'elle n'est pas encore la plus misérable du monde. Je vous prie, pourtant, en quelque humeur que vous la voyiez, de ne me laisser pas si seul avec elle, que quelqu'un ne nous puisse separer: & de considerer, qu'il n'y a point de seureté pour moy, soit qu'elle m'ayme ou qu'elle me haïsse. Je vous supplie très-humblement, de ne me point refuser cette faveur, afin qu'au moins, si je l'ay... que ce ne soit pas une autre que vous qui me donne la mort. & qu'il n'y ait que mes sôûpirs, & l'ennuy de vôtres absence, qui m'étouffent. Je ne scay pas si vous commencerez par celle-cy, à luy montrer les Lettres que je vous écris: Mais je ne m'en plaindray pas, pourveu que vous me permettiez après cela, de partir à l'heure même, & de me sauver en Espagne. Car c'est un remede que je pense qui est propre à toutes sortes de maux: &

si vous avez permis à quelqu'un de s'y retirer, pour fuir la fièvre, vous me devriez excuser si j'y allois pour éviter la mort. Mais dans la misère où je suis, je m'étonne que je puisse avoir cette pensée; & cette imagination, ce me semble, est trop gaye pour tomber en un esprit aussi affligé que le mien. Toutefois, puisque vous sauvez tous les ans la vie à un homme, & que vous m'assuriez hier, que vous faisiez toutes les bontez qui ne vous coûtent rien; pourquoy ne puis-je pas espérer, que je seray peut-être celui à qui vous ferez cette grâce, & que vous ne me laisserez pas mourir, puisque vous le pouvez empêcher si aisément.

A LA MÊME.

L E T T R E VIII.

J'E croyois qu'il n'y eût que vous qui me pussiez donner de mauvaises nuits, mais je trouvay hier une Dame, qui m'a fait passer celle-cy sans dormir, & qui me perça le cœur si sensiblement, que je n'ay point eu de repos depuis que je l'ay vue. Sans dessein, comme je croy, de m'assassiner, elle me dit, que vous deviez partir demain, & qu'elle avoit appris cette nouvelle de votre bouche. S'il est ainsi, j'ay ce me semble, quelque raison de me plaindre de vous (m'ayant retranché la moitié de ma vie) que, sans l'avoir mérité, vous abregiez mes jours devant le temps. Vous trouverez, peut-être, étrange, qu'un homme aussi malheureux que moy, se plaigne qu'on ne le laisse pas assez vivre; & que je me tourmente, de ce que l'on me veut délayer trop tôt de tous mes maux.

Mais

DE Mr. DE VOITURE.

13

Mais je voy bien, q'encore les plus misérables aiment la vie; & puisque je ne doi perdre la mienne qu'en me separant de vous, je croy que ce n'est que la sorte de mourir qui m'étonne, & que je suis excusable d'avoir peur d'une si cruelle mort. Cette pensée ne m'a pas laissé fermer l'œil depuis hier: & si ce jour me dure autant que la nuit que je viens de passer, je ne devrois apprehender votre absence, que comme un malheur, qui ne me peut venir que d'icy à cent ans. Mais un si fâcheux accident se doit prévoir d'aussi loin que cela: & s'il n'avait à m'arriver qu'à la fin du monde, je commencerois dès cette heure à le craindre. Neanmoins, je vous supplie de ne laisser pas de me dire ce qui en est: & puisque c'est toute la grace que vous me pouvez faire; avertissez-moy de l'heure & du jour de ma mort: afin qu'au moins je me puisse reconnoître auparavant, & que j'aye loisir de m'y préparer.

A LA MESME.

LETTRE IX.

JE pensois que la Lettre que je vous envoie avec celle-cy, arriveroit aussi tôt que vous, & qu'elle attendroit long-tems chez M... devant qu'il vous souvinst d'elle. Mais j'ay été contraint de la garder jusques à cette heure: & je n'ay pu trouver le logis de celui à qui je la devois donner, que deux heures après qu'il fut party. Je croy que vous aurez sceu les nouveaux sujets d'affliction qui me sont arrivez depuis, & qu'il n'est pas besoin que ce soit moy qui vous donne toutes ces mauvaises nouvelles. Je vous diray seulement que je ne suis gueres plus heureux en mes amiti-

A 7

tiez.

riez, qu'en mes passions, & que la fortune me frappe par tous les endroits, où elle me peut blesser. Néanmoins, pour me toucher vivement de ce malheur, il ne falloit pas qu'elle me l'envoïât après vôtre partement : & si elle vouloit que ce dernier coup me fût sensible, elle me le devoit donner avant que de m'avoir assommé. Et en cela, vous pouvez voir combien peu de chose c'est que l'amitié, quand elle n'est pas passionnée. Car cet accident, qui en un autre tems m'auroit percé le cœur, & que je voudrois encore avoir racheté de tout ce qui me reste de bien au monde, n'a pû me rendre plus triste que je l'étois. & de tant de larmes que j'ay répandues depuis, je ne sçay si mon amy en a eu pour luy une toute entiere. Aussi, à dire le vray, puis qu'il devoit demeurer icy, & qu'il n'avoit pas d'esperance d'aller où vous êtes, je ne puis m'imaginer que l'on luy ait fait grand tort de luy avoir ôté la liberté, & de luy défendre la conversation du reste du monde, quand il ne pouvoit plus avoir la vôtre. Il me semble bien plus injuste, que l'on me retienne icy prisonnier comme les autres, & que je sois arrêté sans que personne m'accuse. Toutefois, j'avoue que les plus criminels ne le sont pas tant que moy : & quand ceux-cy auroient conspiré contre l'Etat, & l'autorité du Roy, j'ay fait encore une entreprise plus hardie que celle-là, pour laquelle je voy bien qu'il faut que je meure.

A L A M E S M E.

L E T T R E X.

Vous pouvez être assurée, que la tristesse, ny l'amour ne feront jamais mourir personne, uisque

puisque l'un ou l'autre ne m'a pas encore tué ; & qu'ayant été deux jours sans l'honneur de vous voir , il me reste quelque apparence de vie. Si quelque chose m'avoit fait résoudre à votre éloignement , c'étoit la créance que j'en serois quitte pour en mourir , & qu'une si forte douleur que celle-là , ne me laisseroit pas languir long-tems. Cependant je trouve , contre mon espérance , que je dure beaucoup plus que je ne l'avois imaginé : & quelques coups mortels que j'aye , je croy que mon ame ne se peut détacher de mon cœur , pource qu'elle y voit votre image. C'est le seul pretexte que je trouve pour la garantir de lâcheté : & ne voy que cette raison qui la doive retenir si long-tems en un lieu , où elle souffre tant de peines. Depuis l'heure que vous me vîtes tirer à quatre chevaux , & déchirer en pices en me séparant de vous , je vous jure , que je n'ay pas eu encore le moyen d'essuyer mes yeux : & bien qu'ils ne connoissent plus les couleurs , ni la lumière , ils ne me serviront pourtant jamais si fidelement qu'ils font , puis qu'ils m'aydent à pleurer votre absence. Dans les tourmens & la langueur où je suis , il me semble que je sois resté tout seul sur la Terre , ou que l'on m'ait transporté en ce coin du Monde , où l'on ne voit gueres plus souvent le Soleil , que nous voyons icy les Cometes , & où la plus courte nuit dure trois mois. Encore le malheur ne feroit pas tout ce qu'il peut de pis contre moy , si celle où je suis maintenant ne duroit pas davantage : & je doute , si après ce tems-là , je pourrois esperer de revoir le jour. Mais jugez , je vous supplie , ... à quel point je suis réduit , que , n'étant encore qu'à l'entrée d'une si longue & si fâcheuse nuit , je commence déjà à compter les heures , & sens passer chaque moment avec im-

impatience. Que si dans les tenebres qui me couvrent, il y avoit au moins quelques intervalles de repos, que je pûsse quelquefois faire de beaux songes. Mais quelque extravagantes que soient mes rêveries, elles ne le sont jamais assez pour me rien proposer d'agréable; & mes pensées ne sont raisonnables qu'en cela, qu'elles ne me promettent jamais de bien. En cet état, je pense que je vous puis jurer, que le plus malheureux homme du monde est au quid'huy celui qui vous honore le plus: & sans mentir, il seroit impossible que j'eusse tant vécu, si je n'espérois bientôt d'en mourir. Mais je voy bien qu'il ne me reste pas encore quinze jours à plaindre votre absence, & que ma vie & mes maux ne peuvent durer que jusques-là. Cette espérance me fait souffrir plus patiemment l'un & l'autre, & je croy que vous n'êtes pas fâchée que je l'aie puisque vous voulez bien que j'espère tout ce que je dois espérer. Au moins, je ne puis expliquer plus avantageusement pour moy, les dernières paroles que vous m'avez dites: & de quelque côté que je tourne la veüe, je ne voy pas que je puisse jamais attendre mieux. Néanmoins, vous qui voyez bien plus clair, & beaucoup plus loin que je ne fais: je vous supplie, dites-moy, si ma folie devoit avoir une fin plus heureuse que celle-là, & ce qu'il fût arrivé de moy si j'eusse vécu davantage.

A L A M E S M E.

L E T T R E XI.

J'AY bien de la honte à vous le dire: mais ce malheureux, qui devoit être mort il y a si longtemps, est encore au monde. Et après avoir été quinze

quinze jours sans oïr de vos nouvelles, je suis en état de vous mander des miennes. Il est vray qu'elles sont si mauvaises, & les déplaisirs qui me pressent si insupportables, que si je ne m'en tire par quelque sorte que ce soit, (vous jugerez bien que ce n'est pas manque de sentiment & de résolution, & que, dans les tourmens où je suis, il faudroit beaucoup moins de courage pour endurer la mort, que pour souffrir la vie. Et certes, celle que je mène est si malheureuse, que déjà mille fois je me serois résolu à la perdre, si j'osois me donner quelque contentement lors que je ne vous voi pas, & si vous ne m'aviez appris que ce n'est pas être tout à fait malheureux, que d'avoir le plaisir d'une mort volontaire. Il faut donc que ce soient mes douleurs toutes seules, qui achevent de me la donner; & je veux aller à ma fin pas à pas, sans la hâter d'un demy jour. Aussi bien, quoy que le regret de ne vous plus voir me coûte déjà plus de cent mille larmes, je n'ay pas encore assez pleuré votre absence; & ayant tant de malheurs à plaindre, je ne doi pas être si prêt de jeter le dernier soupir.

A LA MÊME.

L E T T R E XII.

DE puis que vous nous avez laissés, il n'a point coulé de moment, qui n'ayt ajouté quelques nouveaux déplaisirs aux miens: & je n'ay point passé d'heure, que je n'estimasse celle de ma mort. Mais je voi bien que mon ame, sous la tristesse qui l'accable, n'a pas seulement la force de sortir; & que, si elle se tient encore dans mon corps, c'est comme ces paresseux des Indes, dont l'on vous

vous par'oît il y a, ce me semble, plus de cent ans, qui ne se peuvent résoudre à quitter l'arbre où il n'y a plus dequoy les nourrir, & qui ayment mieux mourir en langueur, que d'avoir la peine de changer de demeure. Je vous assure que je n'encheris rien sur la verité; & ce grand esprit, qui vous fait imaginer si facilement toutes choses, ne vous sçauroit faire comprendre la moitié de mes ennuis. Je passe les jours entiers sans ouvrir les yeux, & la plus grande part de la nuit sans les fermer. Et ce qui vous doit étonner davantage, ces mauvaises heures d'impatience & de desespoir, & ces nuits que la crainte de vous avoir déplû me faisoient veiller avec tant de mortelles inquietud.s, je les regrette à cette heure, comme des joyes perduës, & des douceurs de ma vie passée. Voilà le châtimant que meritoit la plus grande folie qui fut jamais; & les peines qu'il faut que je souffre pour vous avoir sceu trop bien connoître. Mais au milieu de toutes ces afflictions, quoy que je voye bien qu'il n'y a autre issue, que celle de ma vie, & que toutes les faveurs du ciel, & de la fortune, sont trop foibles pour m'en tirer, je croy encore, sans que je me puisse imaginer comment, qu'il ne vous seroit pas impossible de me faire mourir bien-heureux, & que tout ce que le reste du monde ne pourroit pas, vous le pourriez toute seule.

A L A M E S M E.

L E T T R E XIII.

J'Esperois tirer cét avantage de la solitude, où vous m'aviez laissé, que je n'y serois diverty de personne; & qu'étant en un lieu, où je n'ay point

point du tout de connoissance , j'aurois loisir de vous mander quelqu'une de mes pensées. Mais voilà qu'à peine me donne-t-on le temps de vous rien dire, pour m'emmener à Fontaine-bleau , & la fortune me présente une occasion importante d'y aller, exprès , comme je croy , pour m'ôter le contentement de vous écrire. Au moins, quelque beau-sémbant qu'elle me puisse faire , j'ay trop de sujet de me desier d'elle , après en avoir receu de si mauvais offices , & je ne pense pas qu'elle voulût plus se remettre bien avec un homme , à qui elle a fait tant de mal. Toutesfois, m'ayant conservé jusques icy au milieu de tant de maux , je pourrois espérer , si je n'avois perdu tout courage, qu'elle me reserve à quelque chose de grand ; & que peut-être elle veut faire voir en moy quelques-uns de ses miracles , puisque déjà elle y en a fait un si étrange, en me sauvant la vie. Mais la dernière faveur qu'elle m'a faite , est beaucoup plus grande que celle-là , & je luy suis plus redevable, de m'avoir fait retrouver par le plus grand bonheur du monde , la première Lettre qu'il vous a plu m'écrire, après avoir été deux jours égarée. Je ne sçay , si je vous le devois avoir mandé : mais dès l'heure qu'elle fut entre mes mains, je reconnus que je puis encore recevoir quelque joye , lors que je ne vous voi point , & tant que j'ay été à la lire , je doute si j'ay été affligé de votre absence. Ne croyez pas que cela soit peu de temps, car c'est presque tout celuy qui a passé , depuis que je l'ay reçue : & c'est la seule occasion où mes yeux m'ayent servy avec plaisir, depuis que je ne vous voi plus. Je vous jure que je vous dis ceci avec verité, quoy que j'aye veu plus d'une fois vos deux bonnes amies, & que je n'aye rien trouvé d'agréable dans le ton de la voix de l'une, ni dans l'action de l'autre.

Toutes les fois que j'ay été chez celle avec-
qui je vous laissay, les vers du Tasse que je la
priay de lire, ont fait la moitié de son discours,
& ses gestes l'autre. Et, quoy que ce soient deux
choses excellentes en leurs especes, cela pourtant
n'a pû empêcher, que je n'aye été aussi triste que
la premiere fois que vous m'y avez veu; & je
n'ay rien trouvé en elle, qui ne me doive conso-
ler de l'avis que vous me donnez, que je n'en
sçauois jamais être aymé. Toutefois, son ami-
tié me pourroit être plus utile que vous ne pen-
sez, & je la devrois rechercher avec plus de
peine que je ne fais pas, puis qu'elle est assez re-
soluë pour tuer ceux qu'elle aime; quand ils sont
aussi malheureux que moy. Mais je voy bien
qu'elle ne m'accorderoit pas cette faveur, sans
connoissance de cause; & qu'il devroit me de-
me faire mourir, elle me voudroit mettre à la
question. Au moins, elle commençait à me la
donner le dernier jour que je l'ay veuë, & me fit
beaucoup de demandes touchant la cause de mon
transissement, qui dure encore. Mais un homme
qui sçait supporter vôtres absences, sçaura bien en-
durer la gêne. & il n'est pas à croire que les tour-
mens me fassent rien dire, puisque je suis tant ac-
coutumé à souffrir; & qu'ayant déjà confessé une
fois, je n'ay pas veu que pour cela on ait en rien
diminué les miens. C'est à vous, à qui je fais
ce reproche, & de qui, ce me semble, je me doi
plaindre, que vous ayant avoué mon crime, vous
ne soyez pas assez juste pour me faire mourir, ni
assez bonne pour me laisser vivre. Je vous de-
mande l'un ou l'autre de toute mon affection; &
si je ne puis esperer de vous faveur, au moins fai-
tes moy justice. Mais quoy que vous ordonnerez,
je vous supplie que je l'entende de vôtres bouches;
& il m'importe peu que ce soit la vie ou la mort,
pourvu

pourveu que j'aye l'un des deux en votre présence. Il n'y a point d'entreprise hazardeuse, dont je ne vienne à bout, ni de châteaux enchantez, où je n'entre sous votre conduite. Que si les enchantemens qui empêchent qu'on ne vous voye, doivent être achevez par le plus fidele ou le plus amoureux homme du monde, je vous assure que je les doi mettre à fin, & que cette aventure ne peut être due à un autre qu'à moy. Mais, voilà que M. de B. avec qui je m'en vais, m'envoie dire, qu'il est prêt de partir, & je n'oserois le faire attendre, car je l'honore beaucoup. Il a une maison au M. où il doit aller dans quinze jours: Il me faut plus de loisir que je n'en ay, pour répondre à des Lettres qui ont besoin de commentaire. Vous me donnerez donc, s'il vous plaît, du tems pour cela. Car jusques icy, à peine en ay-je eu assez pour les bien entendre.

A D I A N E.

LE TERTIEME ACTE.

SI le déplaisir de ne point voir ce que vous aimez, vous est aussi sensible qu'à moy, & si vous souffrez durant cette absence quelque chose d'approchant de ce que j'endure, quelques considérations y a-t-il, belle Diane, qui vous puissent obliger d'être deux jours sans me voir, & pour quoy ne nous jettons-nous pas plutôt à nous extrémité qu'à celle où ce malheur nous reduit. Pour empêcher que quatre ou cinq personnes en parlent, & qu'elles ne remarquent nos contentemens, est-il raisonnable que nous n'en ayons plus, & pour éviter un peu de bruit, faut-il que nous endurions tant de mal? Non, non, ma chere

Diane,

Diane, le plus grand mal qui nous puisse arriver, c'est d'être séparés l'un de l'autre, & je n'en sçache point que nous devions tant craindre que celui-là. Aussi-bien pour tant de peine que nous-nous donnons, ne croyez pas que nôtre affection en soit plus secrète. La tristesse qui est sur mon visage toutes les fois que je ne vous voi point, la découvre à tout le monde, & parle plus haut que personne ne sçauroit faire. Quittons donc desormais une discrétion qui nous coûte si cher, & donnez-moy dès apresdiner quelque moyen de vous voir, au moins si vous voulez que je vive.

A L A M E S M E.

L E T T R E XV.

A Prés vous avoir laissé passer le tems hier jusques à minuiet, il n'y a pas de danger, ce me semble, belle Diane, que je vous face souvenir aujourd'huy, que vous avez un serviteur qui ne vous a point veü il y a presque deux jours; & à qui on ne cessa hier de reprocher ses rêveries, pendant, peut-être, que l'on vous louoit ou vous étiez, de vôtre belle humeur. J'ay creu qu'il étoit à propos de vous faire songer à luy ce matin, car possible vous n'y pensâtes point hier; & je n'espere pas qu'en si bonne compagnie, quelqu'une de vos pensées vous eût osé parler de moy. Au moins j'en eus tant hier de toutes les sortes, que j'ay raison de croire qu'il ne vous en pouvoit rester, & je m'imagine que vous trouvant assez bien accompagnée, & jugeant que je serois trop seul, vous m'envoyâtes toutes les vôtres pour m'entretenir. Aussi elles vinrent

rent en foule par tout où je fus, & furent mêmes si hardies, qu'elles entrèrent avec moy en une maison où elles ne doivent pas être trop bien reçues. C'est chez une Dame, pour qui vous m'avez reproché quelquefois que je n'avois point de pitié, avec laquelle trouvant un de vos Cousins, qui ne vous en fait point non plus, je ne pus m'empêcher que je ne trouvassé occasion de parler de vous; cela fut cause que j'y demeuray deux heures plus que d'ordinaire, durant lesquelles vôte nom fut repeté plus de vingt fois. Je vis le feu, & la jalousie en l'esprit de l'un & de l'autre, & nous fûmes vengez tous deux; moi de celuy, qui avoit été si hardy que d'aimer Diane; & vous de celle qui avoit osé entreprendre d'aimer ce qui luy appartient. Je ne scay si en cela j'ay été trop peu discret, ou trop malicieux; mais je vous assure, que c'est le seul plaisir que j'eus hier, & le premier que je receus jamais en ce lieu-là. Je vous prie de me le pardonner, à la charge que je vous pardonneray aussi, si d'avanture vous receûtes hier quelque contentement sans moy.

A C L I M E N E.

L E T T R E X V I.

PUis-que je ne vous puis parler, non plus que si j'étois absent, permettez-moy de vous écrire, & de me servir du seul moyen qui me reste pour me faire entendre. Je croyois, belle Climene, que le plus grand mal que j'avois à craindre, étoit celuy d'être séparé de vous: mais l'absence a-t-elle rien de plus cruel, ni de peine plus
 insup-

insupportable, que celle de me trouver auprès de vous, comme j'y suis à cette heure ? Etre auprès de toutes les grâces, de toutes les joyes, & de toutes les beautés du monde, sans oser y tourner la veüe, avoir son cœur d'un côté, & regarder toujours de l'autre, parler de toute autre chose que de ce que l'on pense ; & tandis que l'on est dans les feux, & dans les gênes, être obligé de conter des histoires & des fables : Ce sont des tourmens qui passent toute imagination, & que nul homme ne pourroit souffrir ; s'il ne souffroit pour l'amour de vous. Je suis bien vengé maintenant des maux que je disois que mes yeux m'avoient faits ; Ils ne sont pas plus libres que moy ; ils souffrent à leur tour toutes les peines qu'ils m'ont causées, & sont punis à cette heure qu'ils n'osent plus se tourner vers vous, & qu'ils ont perdu cette joye ; pour laquelle ils vous ont vendu ma liberté. Voilà, Climene, l'état où je suis pour vous, & les déplaisirs que je souffre, pour avoir connu mieux que personne, combien vous êtes aimable. Je ne voy pas qu'ils puissent diminuer : J'en prevoy d'autres qui me menacent, & je sçay que je seray plus malheureux dans trois jours, lors que je ne pourray, ni vous voir, ni vous entendre, ni vous écrire. Cependant, au milieu de ces maux, je benis à tous momens le jour que je vous rencontray la première fois, & j'ayme mieux toutes ces peines, que la tranquillité où j'étois avant que de vous avoir veüe. Je vous demande seulement, que vous me plaigniez un peu, & que vous me souhaitiez quelquefois en vous même une meilleure fortune, puisque pour l'amour de vous, j'en sçay si bien supporter une mauvaise.

A M A-

A MADEMOISELLE
de M.....

L E T T R E X V I I .

MADEMOISELLE.

Je ne dors qu'avec beaucoup de peine ; j'ay perdu le goût de toutes choses , l'usage même de l'air ne m'est pas libre , & je ne respire pas tant que je soupire ; voila l'état où je suis depuis que je ne vous ay veü. Il est vray que je ne suis pas assuré d'où cela me vient , & que je ne sçay si c'est un effet de mon rhume ou de mon amour ; toutesfois , il y apparence que c'est vous qui faites mon plus grand mal , puis que le plus grand soulagement que j'y trouve est de vous écrire. Sans mentir , je ne vous vis jamais si aimable que vous l'étiez l'autre jour. Nonobstant ce que vous sçavez , qui eût pû faire peur à un autre je vous trouvay la plus jolie chose du monde , & quoyque vous me chassassiez de temps en temps , & que vous eussiez changé vôt're humeur en celle de Mademoiselle de saint Martin , vôt're entretien me sembla très-agreable. Cela me fait voir qu'outre les choses qui paroissent en vous , il y a encore quelque enchantement secret qui fait que l'on vous aime , & que vous ne sçachiez jamais y quoy qu'il vous arrive , n'être pas belle & n'être pas douce. Au milieu de tous vos mépris , je ne vous sçaurois trouver cruelle , lors que vous me déchirez le cœur , & que vous le mettez en mille pieces , il n'y en a pas une qui ne soit à vous , & un de vos souris , confit toutes les plus ameres douleurs que vous me faites souffrir. Aimant toutes les choses douces , je ne puis trou-

Tom. II.

B

ver

ver mauvaises celles que vous faites , & la mort même me semblera bonne de la façon que vous l'apprêtez. Puis que je trouve tant de goût en vos défaveurs , jugez combien vos faveurs me toucheroient , & ayez le plaisir , au moins une fois , de voir l'effet qu'elles feroient en moy. Vous sçavez qu'il ne m'en faut pas tant pour me contenter , & que , sans qu'il vous en coûte beaucoup , vous me pouvez accorder tout ce que je desire.

A. M. D.

L E T T R E XVIII.

Voicy la quatrième lettre que je vous écris sans avoir de vos nouvelles , si c'est la faute de la Fortune , c'est le plus grand malheur du monde ; si c'est votre faute , c'est la plus grande cruauté que vous fîtes jamais. Cependant, je ne me puis empêcher de vous faire souvenir de moy , & sans voir que cela puisse être bon à rien , je vous écris des lettres sans y attendre de réponse , & des plaintes auxquelles je n'espère pas de satisfaction. La dernière fois que je vous écrivis , je croyois m'être mis en repos ; mais , à ce que je vois , il n'en faut plus attendre , depuis qu'une fois en sa vie on vous a vuë. Cette image , que je croyois à demy effacée dans mon esprit , y est revenue avec toutes les couleurs , & avec plus de lumière que jamais : elle remplit tellement mon ame , qu'il n'y a plus de place pour toutes les autres choses , & celles qui sont icy , sont plus loin de moy , que vous qui en êtes à plus de cent lieues. C'est dommage , sans mentir , que la plus belle personne du monde soit aussi la plus ingra-

ingrate , & la plus cruelle , & qu'avec tant de raisons de ne vous aymer pas , il se trouve tant de sujets , & même tant de nécessité de vous aymer. Voyant que vous ne me teniez pas ce que vous m'aviez promis , j'avois fait tout-ce que j'avois pû pour me remettre en liberté , pour me tirer de vos mains. Après tout , m'y voila retombé mieux que jamais , & tous mes efforts ne m'ont de rien servy , qu'à m'apprendre de ne plus tenter une autre fois une chose impossible , & de ne pas ajouter à tant d'autres peines , celle de chercher des remèdes où il n'y en a point. Vous pouvez donc me faire tel traitement qu'il vous plaira , sans que je m'en puisse ressentir , je n'ay plus de cœur , ni de force , ni de résolution contre vous. Mais il est , ce me semble , de vôtre générosité , de ne pas faire de mal à un homme qui s'abandonne entièrement à vôtre mercy , & de ne pas rendre malheureuse , la plus soumise , la plus des-intéressée , & la plus parfaite passion qui fut jamais.

L E T T R E XIX.

I L fait un des plus beaux jours que l'on ait veus de l'Esté ; je suis à Liancour , qui est un des agreables lieux du monde ; je suis avec trois des plus aymables personnes de France , & je m'enferme tout seul pour vous écrire. Par là , vous jugerez bien que je ne suis pas en si mauvaise humeur que la dernière fois , & que cette lettre sera plus douce que l'autre. Une heure après vous l'avoir envoyée je m'en repentis , & le même soir je reçus la vôtre qui acheva entièrement de m'appaiser ; non pas que je changeasse d'opinion , & que je ne jugeasse que mon ressentiment estoit juste. Mais je ne scaurois plus avoir contre vous

B 2

de

de colere qui dure, & je voi bien que vous ne me sauriez faire un si grand déplaisir que vous ne me fassiez oublier avec trois parols. Car enfin, mon affection est à cette heure au point où vous disiez une fois à saint Clou qu'elle devoit être ; & quand je vous aurois convaincuë d'une infidelité, non pas d'une negligence , je ne pourrois pas m'empêcher de vous aymer. Puis que j'avois à être si absolument sous le pouvoir de quelqu'un ; au moins, c'est un grand bon-heur pour moy de ce que je suis tombé entre les mains d'une personne si bonne, si juste & si raisonnable , & qui dispose de moy avec plus de soin , de bonté & de raison que je n'eusse pû faire moy-même. Je pourrois pourtant vous reprocher à cette heure que vous n'avez pas été assez soigneuse de mon repos : Car dites le vray, à quoy avez vous songé de me mander que la Fortune vous a fait d'étranges tours , sans me dire ce que c'est, & me laisser le reste à deviner ? C'est la plus belle invention du monde pour me faire imaginer , & ressentir tous les malheurs qui peuvent vous être arrivez ; au lieu que j'en serois quitte pour quelques-uns, si vous m'aviez mandé ce qui en est. Otez-moy vîtement de cette peine ; qui est , je vous jure, une des plus grandes que j'aye euë de ma vie. Je vous écris avec beaucoup de hâte & d'interruption ; car voila que l'on m'appelle & que l'on hurte à la porte de ma chambre. Mais je ne me puis pas résoudre à vous écrire une courte lettre, & vous la trouveriez peut-être plus méchante que l'autre , si elle n'estoit pas assez longue. J'ay baisé la vôtre mille fois , & je ne l'ay guere moins leuë ; elle est la plus jolie & la plus obligeante du monde. Mais , au nom de Dieu, écrivez-moy sans soins, afin que vous m'écriviez avec plaisir, & parlez-moy dans vos lettres avec
la

la même naïveté que vous me parliez dans votre chambre. Je ne connoi que trop votre esprit, ne vous en mettez pas en peine, & faites-moy connoître votre affection comme je souhaite. J'ay une extreme joye de ce que vous êtes avec la personne que vous me mandez : Car sçachant combien vous l'aymez, & combien elle est aimable, je sçay que ce vous est un extrême soulagement que de l'avoir. Vous me mandez qu'elle me connoît à cette heure aussi-bien que vous. Quoy ! luy avez-vous dit toutes mes mauvaises humeurs, luy avez vous conté combien je suis méchant, & quelles peines je vous ay données ? Sans mentir, vous êtes une méchante femme, si cela est, & je sçay bien ce que je luy diray de vous pour me venger, quand je la verray. Il n'étoit pas nécessaire de me dépeindre si bien, & il valloit mieux me faire un peu moins ressemblant, & me faire plus aimable ; car elle qui aime tant votre repos qui n'a point de jalousie pour vous, & qui aime tant ce que vous aimez, j'ay peur qu'elle me veuille mal de ce que je vous ay tant tourmentée, & qu'elle croye que je ne suis guere honnête homme, quand elle sçaura que j'ay été si jaloux. Mais je vous prie, de quelque sorte que ce soit, donnez-luy bonne opinion de moy, car, sur toutes choses, je desire être bien avec elle, & à cette heure que je croy être aimé de vous, il n'y a rien au monde que je desire tant que son amitié. J'ay perdu depuis quatre jours Monsieur C..., & sans mentir, avec beaucoup de regret, car je l'aime & l'estime extrêmement. Je luy ay dit que je vous écrirois par la voye de Vous m'avez fait beaucoup de plaisir de me mander que vous prenez plaisir à lire les livres que je vous ay donnez ; mais mandez-moy lequel vous plaît le plus,

& dans celsuy-là , ce que vous aymez davantage. J'avois resolu de vous prier de m'en mander quelque chose, mais ne me dites pas seulement cela, rendez-moy compte de tout ce que vous faites, car je seray extrêmement aise de sçavoir les moins importantes de vos pensées & de vos actions. Je m'en retourne à Paris, j'y trouveray une des vos lettres, cela me donne une extrême impatience d'y aller. Je croy que j'y seray dans deux jours. Mais pource que le messager part demain à midy, j'envoie cette lettre devant par un laquais. Adieu, aimez-moy, je vous en conjure, pour moy, je ne puis pas dire combien je vous ayme, le temps vous le fera voir.

A M A D A M E...

L E T T R E XX.

MADAME,

Enfin, je suis arrivé icy en vie; & j'ay honte de vous le dire; car il me semble qu'un honnête homme ne devroit pas vivre après avoir été dix jours sans vous voir. Je m'étonnerois davantage de l'avoir pu faire, si je ne sçavois qu'il y a déjà quelque temps qu'il ne m'arrive que des choses extraordinaires, & auxquelles je ne me fais point attendre, & que, depuis que je vous ay veu, il ne se fait plus rien en moy que par miracle. En verité, c'en est un effet étrange, que j'aye pu résister jusques icy à tant de déplaisirs, & qu'un homme percé de tant de coups, puisse durer si long-temps! Il n'y a point d'accablement, de tristesse ni de langueur pareille à celle où je me trouve; l'amour & la crainte, le regret & l'impatience m'agitent diversement à toutes heures.

heures : & ce cœur que je vous avois donné en-
tier , est maintenant déchiré en mille piéces. Mais
vous êtes dans chacune d'elles , & je ne voudrois
pas avoir donné la plus petite à tout ce que je voi-
roy. Cependant , au milieu de tant de si mé-
rités ennuis , je vous assure que je ne suis pas à
plaindre ; car ce n'est que dans la basse région de
mon esprit , que les orages se forment , & tan-
dis que les nuages vent & viennent , la plus hau-
te partie de mon ame demeure claire & sereine ,
& vous y êtes toujours belle , gaye & éclatante ,
telle que vous étiez dans les plus beaux jours , où
je vous ay veüe , & avec ces rayons de lumière &
de beautez que l'on voit quelquefois à l'entour de
vous. Je vous avouë qu'à toutes les fois que mon
imagination se tourne de ce côté-là , je perds le
sentiment de toutes mes peines. De sorte qu'il
arrive souvent que , lors que mon cœur souffre
des tourmens extrêmes , mon ame goûte des fe-
licités infinies ; & au même tems que je pleure ,
& que je m'afflige , que je me considere éloigné
de votre presence , & peut-être de votre pensée ,
je ne voudrois pas changer ma fortune avec ceux
qui voyent , qui sont aimez , & qui jouissent. Je
ne sçay si vous pouvez concevoir ces contrariétés ,
vous, Madame , qui avez l'ame si tranquille : c'est
tout ce que je puis faire que de les comprendre ,
moy qui les ressens , & je m'étonne souvent de
me trouver si heureux , & si malheureux tout
ensemble. Mais je vous supplie que ce que je
vous conte de mon bonheur , ne vous empêche
pas d'avoir soin de soulager mes maux , car ils
sont tels qu'ils ne laissent pas de me miner , lors
même que je ne les sens pas , & la seule agita-
tion de deux sentimens si differens , est capable
de m'abatre. Si donc vous avez quelques rai-
sons pour me consoler , qui ne soient point tirées

de Senèque, je vous conjure de me les écrire ; & de m'envoyer en cette occasion , quelques-unes de ces paroles miraculeuses que vous sçavez dire, qui rendent en un instant la force & la gaieté aux esprits les plus malades , & qui m'ont déjà deux autres fois sauvé la vie. Sans mentir, vous êtes obligée de conserver la mienne, puisqu'elle est à vous, & que je vous l'ay donnée de si bon cœur. Pour moy, je confesse qu'elle m'est plus chère depuis qu'elle vous appartient, & que je serois fâché de sortir du monde si-tôt, après y avoir connu ce qui est de plus parfait, & de plus beau.

L E T T R E XXI.

M A M.

Je vous demande pardon, & vous confesse qu'il me semble que je ne vous ay pas aimée ces jours passez, & que ce n'est que d'avant-hier que je vous aime. Au moins, mon affection s'est tellement accruë depuis ce jour-là, & s'est élevée, & a monté si haut, que, quand je regarde delà, celle que j'avois auparavant, je la vois si basse qu'elle ne paroît presque point, & cette amour que je croyois il y a huit jours la plus grande du monde, me passe à peine à cette heure pour quelque chose. Comme je suis bien-aise de me voir en cet état, il me déplaît qu'il ne soit pas arrivé plutôt, & je veux mal à mon cœur de vous avoir caché si long-temps une si grande place. Etant aussi aimable que vous êtes, il me semble que je vous ay fait tort de ne vous avoir pas aimée autant que je fais, dès le premier moment que je vous ay veüe, & je ne devois pas permettre aux obligations que je vous-ay de con-

tri-

tribuer quelque chose à cela. Mais, sans doute, c'est que je ne vous ay pû connoître du premier coup, & à dire le vray, tant de différentes beautés que vous avez, tant de graces & de charmes, tant d'esprit, de jugement, de courage, de force & de generosité ne se peuvent pas voir d'une venue, il faut du temps pour cela, & il y a tant de choses en vous, qu'il est besoin de plusieurs jours seulement pour vous bien voir. Je ne sçay si je me trompe, mais il me semble qu'à cette heure j'en suis venu à bout, & mon esprit est si remply, qu'il n'y a plus de place pour aucune autre chose : mon ame est toute employée à vous considerer & à vous comprendre, & cela, je le fais avec tant de plaisir & tant d'attention, qu'étant sur le bord du plus affreux precipice du monde, je ne m'en apperçoi quasi pas, & me voyant à la veille de vous perdre, je ne fais que me réjouir de vous avoir trouvée. Je vous jure, ma chere M. que je ne vous écris que ce que je pense, & que la moindre partie de ce que je pense, est ce que je vous écris. Il ne se trouve plus de paroles pour exprimer l'affection que j'ay pour vous, elle est au delà de ce qui se peut dire, & de ce qui se peut penser. Il n'y a que vous seule au monde qui la puissiez imaginer, & votre, &c.

L E T T R E XXII.

JE ne sçay pas bien, ce voyage, comment je vous doi écrire, car je suis extrêmement mal satisfait de vous, & de ce que vous ne m'avez pas encore fait sçavoir de vos nouvelles, en ayant eu tous les jours occasion. Ce qui m'empêche, c'est que je ne vous veux rien dire qui vous puisse affliger, ou qui puisse troubler votre repos; car

sans mentir, il m'est plus cher que le mien propre. Mais aussi je ne veux pas vous déguiser mon ressentiment, & il n'est pas en ma puissance d'user d'artifice avec vous, ni de vous écrire comme je ferois si j'étois content. Pour vous dire le vrai, je ne puis comprendre comment une personne qui a tant fait de choses pour conserver mon repos, n'a pû faire en six semaines une lettre pour m'obliger; & que vous, qui trouvez l'absence une chose si dangereuse, & qui témoignez de craindre si fort qu'elle fît quelque mauvais effet en moy: vous-vous y soyez tellement abandonnée, & que vous ayez négligé durant un si long-temps, de vous servir du seul remède qu'il y a contr'elle. Il y a tantôt deux mois que vous êtes partie, vous aviez une adresse sûre pour m'écrire, il y avoit des messagers par tous les lieux où vous avez passé, & je n'ay pas eu encore une lettre de vous. A votre avis, que puis je penser de cela? Voulez-vous que je croye qu'à Orléans, à Blois, à Tours, à Angers, & depuis, durant tout le tems que vous avez été à.. & à..., vous n'avez pas eu le temps de me faire une lettre? Est-ce que vous n'avez pas fort désiré de voir des miennes, & qu'ainsi vous avez jugé que je n'aurois pas beaucoup de hâte de voir des vôtres? Il est vrai que vous n'y étiez pas obligée, & que je vous avois témoigné en partant, que je ne m'attendois pas d'avoir de vos lettres qu'après que vous auriez eu le loisir de recevoir des miennes. Mais en deviez-vous moins faire pour cela? & deviez-vous pas prendre plaisir à me procurer un bien à quoy je ne m'attendois pas? Je vous avois la liberté de ne me point obliger, vous en avez usé, & vous ne m'avez point écrit à cause que vous avez pû vous en dispenser. Quoy donc! si vous eussiez

eussiez veu que je ne me fusse point attendu à recevoir de vos lettres que dans quatre mois, vous eussiez été tout ce temps sans m'écrire, car qui en peut passer cinq semaines, s'en peut bien passer vingt. Pour vous en parler franchement, je ne sçai ce que je doi croire de cela si je pouvois soupçonner de legereté le meilleur esprit & le meilleur cœur du monde, je croirois que vous auriez changé. Mais toutes autres choses me paroissent plus vray-semblables que cela. Quoy qu'il en soit, je vous assure, ma M. & je vous appelle encore ainsi de bon cœur, que mon affection n'en est point diminuée. Cela n'a diminué que la secrete-joye qui me restoit dans tous mes déplaisirs, & la satisfaction que j'avois de penser que, depuis que je vous connois, vous aviez toujours eu pour moy tout le soin, la bonté, & la tendresse que je pouvois souhaiter, & que vous n'aviez jamais laissé passer une occasion de me donner tous les témoignages que l'on doit attendre d'une vraye & parfaite amitié. Quoy qu'il ne soit pas ainsi à cette heure, je ne vous en ay-me pas moins, & vous m'êtes aussi chère que vous l'étiez, lors que vous vous faîtes signer tous les jours pour l'amour de moy, & que vous ne craigniez pas de diminuer votre vie, pour prolonger le temps que vous aviez à me voir. Je souffre tous mes ennemis constamment; & ce qui me fâche le plus, c'est que vous m'avez donné sujet d'imaginer une fois en ma vie, que je ne serois pas le plus ingrat homme du monde, quand je ne vous aymerois que médiocrement.

L E T T R E XXIII.

M. C. M.

Dans quelles tenebres m'avez-vous laissé, & dans quel abyme suis je tombé depuis que je ne vous voy plus ? J'ayme trop vôtre repos pour ofer vous dire toute la peine que vous me causez, & mes ennuis sont en un point, que je souhaite quelquefois que vous ne m'aymiez pas comme je vous ayme, de peur que vous souffriez, comme je souffre. Vous ne trouverez pas étrange que mon esprit soit dans un si grand desordre, si vous considerez le sujet que j'en ay, & vous ne vous étonnerez pas que j'aye de la peine à me relever après être tombé de si haut. Mais, je vous prie, ma M. représentez-vous tout ce qui m'est arrivé en fort peu de jours, la fortune m'a fait trouver la plus ayable personne du monde, je l'ay veüe, je l'ay aymée, elle m'a témoigné beaucoup de bonne volonté, je l'ay perdue, & tout cela a passé si vite & s'est fait avec tant de precipitation, que je doute souvent si j'ay été aussi heureux que je me l'imagina, & si je n'ay pas songé tout ce que je croi qui m'est arrivé. Aussi, à en parler sainement, tant d'amitié en une personne dont je n'étois presque pas connu, tant de force & de resolution en une femme, tant d'ayables qualitez en un sujet, & tant de trésors découverts à la fois ; & d'ailleurs, un si grand nombre d'accidens les uns sur les autres, une telle foule d'avantures bonnes & mauvaises, sont des choses qui paroissent plutôt avoir été songées, qu'avoir été véritablement : Et il n'y a point de fable bien faite, qui n'ayt un peu plus de vray-semblance. Enfin, ma M. un si beau songe a finy ; Je ne sçay

ce

ce que sont devenus tant de biens, mon repos a été troublé, & je me trouve à mon réveil dans la plus noire & la plus effroyable nuit qui fut jamais. Cependant, je tâche à la passer le plus patiemment qu'il m'est possible, & en attendant que le jour vienne, je m'entretiens des plus agréables imaginations que je puis. Je considère que ce m'est assez de joye pour tout le reste de ma vie, que d'avoir seulement été un moment aymé de vous, & que le souvenir de ce bon-heur me doit faire souffrir gayement toutes sortes de tourmens. Il n'étoit pas raisonnable que la plus précieuse chose du monde ne me coûtât rien. La Fortune a été juste de me faire acheter le cœur que vous m'avez donné, & je luy sçay bon gré de ce qu'au moins elle ne m'a fait payer vôtre affection, qu'après que vous me l'aviez gratuitement accordée en un temps où vous ne me deviez rien, & que je ne la pouvois tenir que de vôtre pure inclination. Je serois bien ingrat si je plaignois à cette heure quelques larmes à une personne qui a tant versé de sang pour moy. Il est temps que je souffre à mon tour, & que je vous donne des preuves de mon affection, après en avoir tant reçu de la vôtre. Mais vous m'êtes si bonne, qu'il étoit impossible que j'endurasse jamais aucun mal en vôtre présence; Et il a été nécessaire que vous fussiez éloignée, afin que j'eusse lieu de mériter & de souffrir. Enfin, voilà, ma M. les pensées avec lesquelles je tâche d'adoucir les plus amers ennuis du monde, & de supporter l'absence de la plus accomplie & de la plus charmante personne qui ayt jamais esté. Mais quoy que je puisse faire, je vous avoue que souvent mon courage & ma raison m'abandonnent, & je voy bien que, si vous ne me secourez, je ne pourray pas résister long-temps. Hâtez-vous

donc de me faire sçavoir de vos nouvelles : Aidez-moy que vous vous portez bien , & commandez-moy de m'affliger moins.

A. M. D. B.

L E T T R E XXIV.

MADAME,

La nuit est passée pour tous les autres hommes, mais elle ne l'est pas encore pour moy , puis que je ne voi goutte dans la chose du monde que je desire le plus de connoître. Il y a long-temps que mon esprit est couvert de nuages si épais, que le jour n'y sçauroit entrer , & dans l'obscurité qui y est , je n'y sçauois rien voir que des images confuses & mal formées , qui me plaisent quelquefois , & qui le plus souvent m'épouvantent. Dissipez ces tenebres, vous en qui toutes les clartez du Ciel semblent être renfermées, & ne souffrez pas plus long-tems que je sois en doute , si je suis le plus heureux ou le plus mal-heureux homme de la terre. Tout ce qu'il y a de plus cruels déplaisirs & de plus parfaites joyes sont tellement mêlées ensemble, que l'un n'y va jamais sans l'autre, & il arrive souvent qu'en un même moment je sens des peines incroyables & des gloires infinies. Sèparrez cela, je vous en conjure, ne permettez pas qu'il y ait tant de desordre en un lieu où vous commandez, après tant d'enigmes, dites-moy une parole intelligible, & apprenez-moy mon bon ou mauvais sort. Pour toute mon ame, que je vous ay donnée, je vous demande seulement que vous fassiez voir dans la vôtre, & que le plus clair esprit du monde ne soit pas toujours le plus obscur.

DE MR. DE VOITURE.

sciez pour moy. Pensez quelle peine ce m'est de ne vous parler que devant une personne qui seroit ennemie mortelle de mon affection, si elle venoit à la connoître, & quel tourment de mettre toujours en Comedie une chose si serieuse, & de se servir perpétuellement de mensonges, pour dire de si pures vérités. Donnez-moy de la force pour tout cela: ayez la bonté de me rendre toujours heureux en disant un mot seulement, ne permettez pas que la plus juste passion du monde soit la plus mal-heureuse; ny que je meure d'ennuy pour aimer parfaitement la plus aimable personne qui fut jamais.

A L A M E S M E.

L E T T R E XXV.

IL faut bien croire que vous m'enchantâtes hier, quand vous me fîtes dire que j'étois content de vous; car à moins que d'un effet de magie, il seroit impossible que par trois paroles qui signifioient si peu, vous m'eussiez fait oublier le plus cruel outrage que vous me pouviez faire. Cependant, il est vray que vous trompâtes ma douleur, & vous me renversâtes si bien le jugement, que dans le plus sensible déplaisir que j'aye jamais reçu, je sentis la plus grande joye que j'ay jamais eue. Mais le charme finit bien-tôt, & pour mon malheur, la connoissance me revint aussi-tôt que je vous eus laissée: & après avoir eu de la peine à retenir devant vous les larmes de joye, j'en ay répandü toute cette nuit les plus ameres du monde. Quoy que je fasse pour ne tromper, je connoi que vous m'avez fait une trahison qui ne peut être publiée, qu'il ne peut plus

plus y avoir de commerce entre vous & moy ; que la confiance ne peut jamais revenir ; & ce qui est de plus cruel , voyant par toutes sortes de raisons que je ne vous doi point aimer , je ne voi aucune apparence de le pouvoir faire. Tous les déplaisirs que vous arrêtâtes hier, sont revenus en foule dans mon esprit, & ont mis tellement toutes choses en desordre, que, hors que je connois mon mal , & qu'il me souvient encore que vous êtes la plus aymable chose du monde, il n'y a plus de raison , ni de connoissance , aucun rayon de bonne lumiere. Voila l'état où je suis ; & en verité, il ne semble pas qu'il puisse y avoir du remede. Mais voyez quelle foy j'ay en vous ! si je puis aujourd'huy ouïr de vôtre bouche une parole obligeante , si vous me faites voir une action, ou un regard favorable, ou si vous dites seulement en vous même que vous voulez que je sois guery , je suis assuré que tous mes maux cesseront , & que j'oublieray tous les déplaisirs que vous m'avez faits.

A L A M E S M E.

L E T T R E XXVI.

JE vous en demande très-humblement pardon. mais je vous avouë qu'il y a douze heures que je suis content de vous : je sçay bien qu'à vôtre égard , c'est le plus grand crime que je pouvois commettre , & qu'il n'y a rien qui vous offense tant de moy , que lors que vous croyez que j'ay quelque joye secrette. Jugez par là de ma reconnaissance, sçachant que vous m'en ferez repentir, je ne puis m'empêcher de vous en rendre graces, & de vous dire qu'après cela, il n'y a point d'en-

Je m'ennuis que je ne souffre volontiers pour vous. Détruisez donc tantôt si vous voulez toutes mes imaginations, & mes confiances ; Apprenez-moy que j'ay mal entendu tout ce que j'ay expliqué en ma faveur ; faites moy voir que mon affection vous est indifférente, ou même ennuieuse. Ce m'est assez de bonheur pour toute ma vie , que d'avoir pû croire un demy-jour que vous ne me haïssez pas , & ce contentement m'a donné de la force pour souffrir toutes sortes de déplaisirs.

A L A M E S M E.

L E T T R E XXVII.

N'Êtes-vous pas la plus fiere personne qui nait quit jamais ? Vous ne vous contentez pas de ne me point faire de bien , vous ne voulez pas même que j'en imagine , & comme s'il y alloit de votre honneur que je fusse toujours triste , vous vous offensez dès que vous trouvez un peu de joye dans quelque coin de mon esprit. Que vous coûte t-il , je vous supplie , que je me persuade en moy-même d'être heureux , & que je me forge des contentemens , auxquels vous ne contribuez rien ? puisque j'ay eu tant d'aveuglement , que de mettre mon affection en la plus ingrate personne du monde. N'êtes-vous pas bien injuste , après cela , de trouver mauvais que je manque de jugement en quelque autre chose , & qu'un homme qui a sceu si mal se conduire , ne sçache pas fort bien juger ? Trouvez bon , qu'au moins en cela , je jouisse du dérèglement de ma raison , & que je profite en quelque sorte du désordre que vous avez mis en mon esprit. Si j'étois en mon bon sens ; je ne jugerois pas que vous

vous m'aymer; mais aussi si j'y étois, je ne vous aimerois pas; & en l'état où je suis, je ne puis plus rien penser qui vous offense.

A L A M E S M E.

L E T T R E XXVIII.

P Uisque vous avez tant de peur que je sois trop heureux, & que vous-vous mettez en peine de tout ce que j'imagine, comme si vous étiez responsable de mes pensées, encore faut-il que je vous les ouvre, & que je vous explique une fois ce que c'est que ces confiances dont vous me faites tant la guerre. Que je meure, je vous en diray la vérité, & sachant combien votre esprit est pénétrant & comme vous êtes toute dans mon ame, je n'oserois prétendre de vous y cacher quelque chose. Je vous jure que je n'ay jamais espéré, ni désiré, ni imaginé même par souhait d'être aimé de vous, comme je vous aime: vous trouvant si fort au dessus de tout ce qui est icy bas, je n'ay point cru que vous fussiez capable de cette sorte de passion qui lie deux ames de même nature,.... Mais de la sorte que les esprits de là haut s'affectionnent quelquefois aux hommes, & prennent soin de leur conduite, j'ay cru que vous me pouviez vouloir du bien; & qu'il étoit impossible que l'ame la plus généreuse du monde, ne fût pas touchée de la plus pure affection qui fut jamais. Cela étant ainsi, je vous avouë qu'il est arrivé souvent qu'une de vos actions, un souris, un regard, une rougeur dans une favorable rencontre, m'ont fait quelquefois imaginer que vous ne me haïssez pas: mais imaginer si facilement que cela ne se

se peut pas appeller croyance , mais quelque chose moindre que l'opinion , un soupçon , un doute , qui nageant légèrement dessus mon esprit , y laissoit une trace de lumiere , & remplissoit le reste de mon ame de contentement & de joye. Voila d'où viennent ces gayetez & ces satisfactions qui vous offensent si fort ; si après vous les avoir expliquées , vous les trouvez encore injustes , je suis prêt de les laisser , car quand je le pourrois , je ferois , sans mentir , conscience d'être heureux , si vous ne le vouliez pas , & vous ayant donné mon ame toute entiere , je vous en laisse la conduite : c'est à vous à en disposer , & voir ce que vous aimerez mieux qu'elle soit , heureuse , ou malheureuse.

A L A M E S M E.

L E T T R E XXIX.

Si tout ce qu'il y a de bien , de charmant , & d'agréable dans le monde étoit mis ensemble , seroit-il rien de si aymable que vous l'étiez hier au soir ? & tout ce que les Poètes disent des Ris , des Graces , des Amours , ne se voyoit-il pas visiblement à l'entour de votre personne ? Après avoir eu tant de bonheur , que d'avoir vu tout cela de mes yeux , je fais une résolution de ne plus me plaindre jamais de rien , ...

Je sçay bien qu'il m'en coûtera le reste de mon ame , mais que je meure si j'y ay regret ! & si j'avois toutes celles du monde , je les donnerois de bon cœur pour un plaisir comme celui que j'eus de vous voir.

A. L. A

A L A M E S M E.

L E T T R E XXX.

JE voy bien que je ne sortiray jamais de vos mains, & que tous les desseins que jè fais de m'en tirer, sont inutiles: comme vous me faites tous les jours quelque nouveau depit qui me donne envie de me revolter, je découvre en vous de jour en jour quelque nouvelle grace qui me retient: & à mesure que mes déplaisirs s'accroissent, vos charmes s'augmentent, & mes chaines se redoublent. Après avoir fait d'extrêmes efforts pour résister à tout ce que je connoi de beau dans votre personne & dans votre esprit, il arrive que, quand je vous voy, j'y trouve quelque beauté que je n'y avois point conuë, & contre laquelle je ne m'étois pas préparé: & il y'a en vous une si grande diversité de choses aimables, qu'il s'en rencontre toujours quelqu'une contre laquelle je ne me puis défendre.

A. M. de V.

L E T T R E XXXI.

A Prés quatorze vers, vous me permettrez bien de mettre quatorze lignes de prose, & de vous dire en un langage qui a accoutumé d'être plus véritable que celui-là, que je meurs pour vous. Cette beauté dont je viens de parler, est beaucoup mieux écrite dans mon ame qu'elle n'est icy, & l'image que j'en ay conceuë est telle, qu'en vous mettant au dessus de l'Aurore

&c.

& du Soleil, je ne dis rien qui ne me semble trop bas, & que je ne croye au dessous de vous. Jugez, je vous supplie, en quel repos doit être un esprit où vous êtes si bien représentée, qui considérant à toute heure la plus belle chose du monde, parmy tant de raisons de desirer, n'en voit aucuné d'esperer de quelque côté qu'il regarde. En cet état, neantmoins, le mien ne laisse pas d'être content: Il est tellement occupé à voir tant de merveilleuses qualitez qui sont en vous, & à penser combien vous êtes aimable, qu'il ne me reste pas de temps pour songer que je ne suis pas aimé, ni pour sentir que je me meurs. L'idée que je me suis formée de vous, & que je contemple sans cesse, m'attache de sorte, que je ne m'apperçoi pas de ce qui me manque, ni de ce que je souffre, & tandis que mon cœur brûle & qu'il se consume, qu'il craint, qu'il desire, & qu'il s'agite, mes pensées sont tranquilles, & me donnent des joyes qui passent celles des hommes. Cependant, je juge par raison, que ma vie ne peut long-temps durer ainsi, & puis qu'elle vous appartient & que vous en êtes la maîtresse, je croi qu'il est de mon devoir de vous avertir du peril où elle est. C'est à vous à en ordonner comme il vous plaira; car pour ce qui est de moy, je n'ay rien à vous demander là dessus, & ma volonté est tellement soumise à la vôtre, que je ne luy permets pas de souhaitter le bien que vous ne voulez pas que j'aye, ni de fuir le mal à quoy vous me destinerez. Ce que je vous puis dire seulement, c'est que toute mon ame étant également à vous, il n'est pas raisonnable que tous mes biens ne soient que dans mon imagination; & qu'il est juste, peut-être, que vous vous donniez des contentemens plus veritables

&c

& plus solides, à la plus solide & la plus véritable passion qui fut jamais.

A M A D E M O I S E L L E....

L E T T R E XXXII.

M A D E M O I S E L L E,

La plus grande joye que j'aye eüe de ma vie est celle de vous avoir veüe, & le plus grand déplaïr celuy de ne vous voir plus. Que je mourre, si mes yeux ont pû rien trouver d'agréable depuis que je vous ay quitté ! J'ay laissé à Blois tous les plaïrs que j'avois accoustumé de trouver icy, & j'ay à Paris plus d'ennuy que je n'en ay jamais eu en lieu du monde. Je serois pourtant bien marry d'être moins affligé, & j'ayme ma tristesse quand je songe qu'elle vous plairait si vous la voyiez. Il est juste, sans mentir, qu'une si bonne fortune que celle de vous avoir trouvée, me coûte quelque chose, & quand j'en devrois perdre le repos de toute ma vie, je ne croirois pas l'avoir achetée à trop haut prix. Le moindre souvenir, ou le souvenir d'une de vos moindres actions, ou de quelqu'une de vos paroles, me donne plus de satisfaction, que toutes les sortes de malheurs du monde ne me peuvent donner de peine, & au même temps que je souffre, que je ne vous voi point, & que je suis en doute si vous m'aymez; je ne voudrois pas avoir change de place avec ceux qui sont les plus heureux, & qui voyent, & qui jouissent. Une si grande resolution dans un si grand sujet de m'affliger, fait que je commence à croire tout de bon que vous ne mentiez pas lors que vous me disiez que vous m'aviez donné votre cœur; car si je n'avois que le mien, je

je ne pourrois résister à tant de déplaîsirs, & je sens bien qu'une force si extraordinaire ne vient pas de moy, & qu'il faut que ce soit de vous qu'elle me vienne. A dire le vray, c'est une étrange aventure que celle qui m'est arrivée, d'avoir trouvé en une seule personne tout ce qu'il y a d'aymable au monde, l'avoir aymée aussi-tôt que je l'ay veüe, & l'avoir perdue aussi-tôt que je l'ay aymée: que mon bon-heur se soit fait, & se soit évanouy en un instant, & qu'en si peu de tems, j'aye eu tant de sujet de me réjouir & de me plaindre. Quoy qu'il en soit, je ne puis que tenir bien-heureuse l'heure en laquelle je vous ay veüe, & je ne donneroîs pas l'image seule qui me reste de vous dans l'esprit, pour tout ce qu'il y a de plus solides biens sur la terre. Je me confirmeray davantage dans cette opinion, par la réponse que vous me ferez, & si elle m'est aussi favorable que les paroles que vous m'avez dites, je tiendray pour bien employées toutes les peines que je souffriray pour vous. Ne craignez donc point, je vous supplie, le peril que vous me disiez qu'il y avoit à écrire, & mettez-vous en quelque hazard, pour me tirer de celuy où je seray, si vous n'avez pas soin de moy. Considérez donc, je vous supplie, en m'écrivant, qu'il n'y a rien qui oblige tant une ame bien faite, qu'une confiance patiale; & qu'il est raisonnable que vous donniez quelque consolation à un homme qui n'en veut plus, & qui n'en peut plus avoir que de vous.

L E T T R E

L E T T R E XXXIII.

A Prés avoir eu une des plus fâcheuses nuits du monde , je ne puis me résoudre à passer une journée de même ; & je voy bien que celle-cy ne me sera pas meilleure , si vous , qui faites mes bons & mauvais jours , n'en ordonnez autrement. Je creus hier , en vous disant adieu , que j'étois content , & il me sembla que trois ou quatre paroles que je vous avois arrachées , m'avoient entièrement apaisé ; mais je ne fus pas à dix pas de chez vous , que tous mes maux recommencerent ; ce dépit , ces craintes , ces soupçons , & ces défiances qui me venoient de quitter , m'assaillirent à la fois , rentrèrent dans mon esprit , & n'en sont point sortis depuis. Soit que j'aye veillé , ou que j'aye dormy , ils ont fait toutes mes pensées & tous mes songes : Ils m'ont représenté tout ce qui me peut le plus fâcher : & que je doi le plus craindre , & ont rempli mon imagination de chimères , & de visions étranges. J'espérois que ce jour feroit disparoitre tout cela , mais il est déjà bien avancé , & je voy toujours les mêmes choses. Vous qui êtes maîtresse absolüe de mon ame , ne souffrez pas qu'il y ait tant de desordre en un lieu où vous commandez ; chassez ces funestes images d'un esprit où il n'y doit avoir que la vôtre , & ne permettez pas qu'auprès de la plus belle chose du monde , il y en ait de si effroyables. J'ay tant de foy en vous , que , si vous dites seulement trois paroles , après avoir leu cette lettre , je croy que j'en recevray du soulagement tout à l'heure : Je sentiray d'icy ce que vous direz tout bas dans votre chambre , & j'auray du repos dès le moment que vous m'en souhaiterez. Si ce ne fut

fut que l'étonnement qui vous rendit hier muette, je vous supplie ne laissez pas aujourd'hui, & si vous ne pouvez dire des choses bien obligeantes que, lors que vous le voulez de vous-même, faites-le donc à cette heure que je ne suis pas auprès de vous pour vous en presser, que je ne vous en prie que de loin, & avec soumission, & que je vous assure que, si vous voulez même que je sois mal-heureux, j'ayme mieux le vouloir avec vous, que d'avoir une volonté contraire à la vôtre.

L E T T R E XXXIV.

L Ors que je ne pensois point du tout à vous, & que j'étois en repos, quel beson estoit-il de m'écrire que vous desiriez que j'y fusse? Je jouïssois de la plus grande tranquillité du monde, je l'ay perdue dès que j'ay sceu que vous me la souhaitiez. C'est une chose étrange que la fatalité que vous avez à troubler le repos de ma vie; je ne me sçauois accommoder de votre indifférente, ni de votre haine: & je ne sçauois dire lequel est plus à craindre pour moy, que vous me vouliez du mal, ou que vous me vouliez du bien. Quand vous m'aymez, je ne puis avoir de repos: quand je sçay que vous ne m'aymez pas, je ne sçauois avoir de joye; & de quelque sorte que je vous considere, vous jettez toujours un desordre dans mon esprit. Le seul moyen que j'aye pour me garantir de vous, est de ne point penser en vous, & d'effacer entièrement de ma memoire, tout ce qui m'y reste d'une personne si aymable & si dangereuse. J'étois à peu près en cet état, quand j'ay reçu votre lettre, & vous êtes venue trou-

Tom. II. C blier

bler tout cela en me souhaitant la paix & la liberté. Puis que le mal est fait, il le faut souffrir, & l'attendre avec patience ce qui en résultera : mais s'il peut arriver encore une autre fois en ma vie que je ne me souviens plus de vous, au nom de Dieu, Madame, dispensez vous du compliment de vous en réjouir avec moy, & si vous êtes bien-aise de mon bonheur, que ce soit secrètement, & sans que j'en puisse rien connoître,

L E T T R E XXXV.

JE ne manqueray pas d'aller faire collation avec vous, quoy que je sçache que j'y seray empoisonné : & j'ay déjà trouvé un poison dans votre lettre qui me dispose à recevoir tous les vôtres, & même à les désirer. Il n'est pas besoin que vous m'appreniez à quel point la dévotion peut changer les esprits, je le sçay assez par moy-même, puis que c'est elle qui avoit fait en moy le changement de pouvoir vivre sans vous voir. Vous venez d'y en faire un autre avec trois lignes que vous m'avez écrites. Vous deviez, ce me semble, avoir plus de considération à ne pas hazarder votre prochain : & à ce que je puis voir, si vous êtes dévote, au moins, vous n'êtes pas scrupuleuse. Pour vous en parler sérieusement, c'est une horrible méchanceté à vous, d'avoir réveillé en moy tous les sentimens que j'avois endormis avec tant de peine, & je m'en plaindray aux Carmes-déchauffez, si ce n'est que vous me traitiez si bien, que je n'aye pas sujet de m'en plaindre.

A M A-

A MADAME.

L E T T R E XXXVI.

MADAME,

Je ne sçavois pas qu'il me restât encore un bon jour en toute ma vie ; & peut-être en fût-il ainsi arrivé, si l'on me me l'eût donné ce matin de votre part. S'il vous restoit encore quelque chose à acquiescer de mon moy, vous avez achevé de tout gagner par cette dernière faveur ; & je vous avertis, que si de formais vous m'en faites quelques autres, je n'auray plus rien de quoy les reconnoître. Je vous le dis de tout mon cœur ; & s'il n'y a pas icy de danger de parler haut, puis-que je ne suis écouté de personne, jamais rien ne me toucha si sensiblement, & je ne sçauois vous rendre assez de graces pour celle que vous me venez de faire. Je la puis bien appeler ainsi, puis-que elle me fait respirer nonobstant l'arrêt que vous prononçâtes l'autre jour ; & que parmy de si mortels déplaisirs elle m'a redonné la vie. Il est vray que celle que je traîne est si malheureuse, que je ne voy pas que ce soit un présent que je doisse beaucoup estimer, s'il ne me venoit de vous. Et ayant encore à passer quinze jours sans vous voir, je ne sçay si ce n'est pas une cruauté que de me faire vivre. Je le veux bien pourtant, puis-que vous me le commandez, & que vous m'aymez encore....

G 2

A MA

A MADemoISELLE.....

L E T T R E XXXVII.

MADemoISELLE,

A moins que de vous envoyer des fleurs de lys, il n'y a point de fleurs au monde qui meritent de vous être présentées, & je vous envoie celles-cy seulement pour être jettées sous vos pieds. Encore je vous assure que je leur envie bien cette place; & je tiens qu'elles seront là plus glorieusement que si elles étoient sur la tête des Reynes. Vous vous étonnerez qu'un homme qui vous connoit si bien ayt osé prendre la liberté de vous écrire, & par là vous devez juger si ma passion est violente, puis qu'à mon âge, & avec mon visage, elle m'a donné la hardiesse de vous la déclarer, & qu'un si grand hazard comme est celui de vous déplaire ne m'en a pû retenir. Je sçay bien, Mademoiselle, qu'il n'y a point de fautes qui soient moins pardonnées que celles qui se font contre vous, & que je suis destiné à ne mourir par d'autres mains que par les vôtres. Mais je me laisse emporter à mon Destin, & quelque mal qui m'en arrive, il est impossible que je m'empêche de me laisser attraper. A l'heure que vous lisez cecy, vous rougissez de dépit, & vous grincez les dents. Vous ne sçauriez pourtant me faire repentir de rien, car je suis maintenant à l'épreuve de tous les plus grands accidens, & au peril de ma vie, j'ay resolu d'être toujours,

MADemoISELLE,

Votre, &c.

LET

L E T T R E XXXVIII.

MADAME,

Je n'oserois vous dire l'état où je suis, & après vous avoir tant vanté ce cœur que je vous ay donné, j'ay honte de vous faire voir sa foiblesse. J'avois cru que l'assurance que j'ay de votre affection, me défendrait contre toute sorte de déplaisirs, & qu'il étoit impossible que je fusse aimé de vous & mal-heureux tout ensemble. Cependant, je me trouve en un aussi grand desordre que si j'avois perdu toutes choses en vous perdant de vue, & je me tourmente comme s'il n'y avoit point d'autre bien ni d'autre mal au monde que de vous voir ou de ne vous voir pas. Cela me fait juger que nos deux âmes ne sont encore guère bien mêlées, & je connois bien que vous ne m'avez donné qu'une fort petite part de la vôtre, puis que je manque de courage à souffrir une affliction. Il est vray, à le bien considérer, que celle que j'ay, n'est pas de cette sorte de malheurs que la constance apprend à supporter doucement, la raison la plus sévère ne sauroit désapprouver un aussi juste déplaisir que le mien; & si elle ne me permet pas de regretter la plus agréable, la plus charmante, & la plus belle personne du monde, elle ne sauroit au moins trouver mauvais que je regrette la plus habile, la plus généreuse & la plus sage. Quand je ne devrois plus être affligé de ne vous plus voir, je le devrois toujours être de ne vous plus ouïr, & ressentir extrêmement d'avoir perdu une conversation qui m'éclairoit même de même qu'elle me l'embrasoit, & de laquelle je ne sortois jamais que plus honnête homme, aussi bien que plus.

C 3

plus amoureux. Que si parmy tant de causes d'en-
nuis, je puis recevoir quelque consolation, il faut
qu'elle m'arrive sans que je l'espere, & il sera
bien plus seant que vous me la donniez, que si
je la trouvois de moy-même. Vous donc, Mad-
ame, qui voyez plus clair que moy en toutes cho-
ses, & particulièrement dans mon oeur & dans
ma fortune, apprenez-moy s'il n'est pas raison-
nable que je m'afflige infiniment de ne vous pas
voir; ou si vous ne me pouvez montrer que ce-
la ne doit pas être, dites-moy de moins, que vous
ne le voulez pas, & que vous m'ordonnez de me
consoler jusqu'à ce que je vous revoie.

L E T T R E XXXIX.

MADAME, J'avois commencé sur l'innocence de ce que vous
ne m'aviez point fait de réponse, mais un bruit
qui courroit que vous y deviez apprendre bien-tôt,
m'a remis en une saine humeur, & a fait que cet
dépôt n'a pas duré plus long-temps que les autres
que j'ay tâché autrefois d'avoir contre vous. At-
tachez-vous, moy qui fais profession de me ressouve-
nir de toutes les excellentes qualités que vous sa-
vez, aussi bien que si je les voyois encore, j'au-
rais bien oublié votre douceur & votre civilité,
si je croyois que vous en peussiez avoir manqué
pour moy en cette occasion, & que vous eussiez
refusé cette consolation à un homme que vous de-
viez penser en avoir tant de besoin. Sans men-
tir, je ne croy pas qu'il y ait jamais eu de dépla-
sirs pareils aux miens, & quoy que je craigne as-
sés, devant que de vous laisser, que je
mourrois de votre absence, je ne croyois pas qu'il
me deût faire la moitié tant de mal qu'elle
m'en

DE Mr. DE VOUTURE.

m'en a fait. Bibille, Gambille, & Nanfan n'ont de leur vie tant pleuré de ne vous point voir, & Biquet n'en a pas été si affligé que moy, quoy que vous ne m'avez pas traité de vofre. Pour de bon, Madame, jg. me trouve dans Paris de la même forte que vous vous êtes autrefois trouvée à la Balle, hormis que je n'ay pas le plaisir d'y acheter des moutons, & selon que je connois votre humeur, je juretois que votre solitude de dix ans ne vous a pas semblé si longue que me l'a esté celle où je suis depuis trois semaines. Je vois bien quelques-unes de ces Dames assez aimables, mais croyez-vous que ces personnes là me pourroient faire parler ? toutes les femmes me le font à cette heure, comme vous l'étoit cet homme que vous sçavez, & quand elles auroient les Ris & les Graces près d'elles, elle ne pourroient pas arrêter mon esprit un moment. Je fais à cette heure la petite sou-
 rde des autres comédiens, & après avoir lé-
 gèrement tout considéré, je me retire en moy-même, & je me mets à part pour un autre temps. Riez, si vous plait, Madame, que celui que j'ay en arrive bien-tôt. Et qu'après tant de pei-
 ne, je me trouve auprès de vous, comme vous ne l'avez pu dire autrefois.

Et Cason d'Arras n'a pas fait tant d'effets que les paroles que vous m'avez écrites, puis qu'il en un moment elles ont chassé les ennemis qui me tenoient & qui étoient prêts de m'ôter la vie. Hier au sortir de chez vous, je fus attrappé par une troupe de soupçons, de craintes, d'ennuis, & de jalousies, & votre lettre a défait tout cela. Ils ne pourroient plus dans mon logis.

ne m'ont pas laissé cette nuit un moment de repos : Sans mentir , vous punissez ceux qui vous fléchent , bien mieux que ne feroit Madame la Marquise.... & en me mettant dans la tête tout ce que vous m'y mettez, vous vous vengez bien plus que si vous me la fondiez en deux. Imaginez-vous que tout ce qu'il y a de joye & de déplaisirs au monde , est à cette heure ensemble dans la mienne, toutes sortes de satisfaction & de mécontentemens , & la plus grande Amour qui fut jamais avec la plus extrême défiance. Débrouillez, s'il vous plaît, tout cela, Madame, & puis que je n'ay plus que trois jours à vivre, faites au moins que je les passe en repos.

L E T T R E XLI.

Voyez, je vous supplie, quelle est la force de vos enchantemens, puis qu'en l'état où je suis, i's font que je ne sens pas mon mal, & qu'étant sur le point d'avoir le plus grand déplaisir qui me puisse arriver, je ne laisse pas d'être le plus heureux homme du monde. Tout ce qu'il y a sous le Ciel de beauté, de grace, d'esprit, & de gentillesse, me doit laisser dans trois jours ; & même tout ce qu'il y a de bonté, de douceur, & de générosité. Je sçai que tout mon bien, & toute ma joye, mon cœur & mon ame s'en doivent aller en même temps, & parmy cela, je ne laisse pas d'avoir de bonnes heures, & si je n'ay bien dormy cette nuit, je puis dire au moins que je l'ay bien passée. A dire le vray, il suffit d'avoir eu un moment en sa vie, comme j'eus hier toute une après-midi. Le seul souvenir de la fel cité où je me suis veu, me doit consoler en toutes choses, & quand je ne l'aurois que loügée.

ce

ce seroit assez pour me rendre toujours heureux. Voilà la seule pensée à laquelle ma vie tient à cette heure ; & qui la deffend de tant de sortes de déplaisirs qui la menacent, puis que tout ce qui me reste de bonheur, n'est fondé que sur la créance que vous m'aymez un peu. Faites, je vous conjure, qu'elle me dure quelque temps, & n'enviez pas ce contentement à une personne qui doit avoir bien tôt tant de maux.

LE 10 SEPTEMBRE 1700.

LE 10 SEPTEMBRE 1700.

LE 10 SEPTEMBRE 1700.

Vous verrez par la lettre que je vous avois écrite dès ce matin, que je m'accorde à tout ce que vous voulez : & je vous donne dès cette heure la plus grande marque que je vous puis jamais rendre de mon obéissance, en vous renvoyant ce que vous m'aviez envoyé. Je les trouve toutes deux si belles, que je ne me puis résoudre au choix, & je m'en remets à vous. La plus petite pourtant me plaît bien autant que l'autre, & en ce qu'elle est plus éveillée & plus affectée, elle vous ressemble davantage. Que je meure, si je ne les aime déjà l'une & l'autre plus que ma vie, mais pas encore tant que vous. Voyez si vous êtes méchante, pour avoir quelque jour une excuse d'aimer deux personnes, vous trouvez moyen de m'en faire aimer trois. Il n'est pas besoin pourtant de ces inventions, & dans l'innocence où je suis depuis aujourd'hui, vous ferez de moy tout ce qu'il vous plaira. Mais vous ne me ferez pas croire pourtant après la lettre que je viens de recevoir de vous, que vous ne soyez pas la plus jolie, la plus aimable, & la plus gaillarde personne du monde.

C 3

LIT

L E T T R E XLIII.

J'Ay eu depuis hier beaucoup de fois les yeux comme vous me les dites ; mais aussitôt que je songe aux vôtres, les miens se remuent, & ne sauraient être tranquilles. Je ne me puis imaginer qu'il y ait rien de caché dans une personne, qui est si pleine de lumière, ny croire que le Ciel ait fait une si belle chose seulement pour tromper les hommes. Cette peinture que je remportay hier de chez vous, me guerit de tous mes maux, & dès que je porte la main dessus, mes mauvaises humeurs s'en vont, toutes mes défiances s'évanouissent, & mon esprit est rempli de contentement & de gloire. C'est en cet état que je vous écris, & que je vous assure qu'il n'y a point d'homme au monde si content, si heureux, ny si amoureux que je le suis.

L E T T R E XLIV.

Monsieur de Castelnau se porte bien, Monsieur de Mercœur a été légèrement blessé, & le Marquis de Favois l'est extrêmement.

Je vous loue de la bonté que vous avez d'avoir soin des morts & des blesez, & je vous en remercie pour la part que j'y puis avoir. Je le fus de nouveau la dernière fois que je vous ay vu, mais en un point que je voy bien que je n'en pourray jamais guerir, & qu'à moins de ne bouger plus de votre rue, & d'être toujours à deux pas de vous, je ne croy pas que je puisse vivre. Sans mentir, Madame, c'est une grande imprudence à vous, de vous faire connoître aussi aimable

DE Mr. DE VOITURE.

symbole que vous êtes à ceux à qui vous ne vou-
lez pas de mal, lors que je ne voyois que la moi-
tié de vos charmes, & de votre esprit, vous en
aviez déjà plus que je n'en pouvois supporter.
Imaginez vous en quel état je doi être à cette
heure: Je n'ay pas eu je vous jure un moment
de repos depuis que je vous ay laissée. Mais avec
cela j'ay tant de satisfaction & tant de joye, que
quand j'en devrois mourir dans une heure, je ne
voudrois pas me plaindre de vous, aussi bien puis-
je vous dire que vous en allez bien tôt, & que ma
vie est menacée d'être si malheureuse, je ne doi
pas craindre de la perdre, & je seray bien aise
que vous me l'ôtiez devant que de partir d'icy.

1877

[illegible]

C 6

İçerik:

ſçavante. C'eſt un miracle que je n'entends point, & quand j'ay ouï les Religieuſes de Loudun parler Latin & Grec: je n'ay pas été ſi étonné que je le ſuis de vous voſſe écrire. Je vous ſupplie au moins, Madame, de ne vous pas ſervir de me tromper de cét eſprit qui vous eſt venu. Car je voy bien que, ſi vous l'entrepreniez, je ne l'empêcheray pas. Je vous remets donc ſur voſtre foy, & vous demande ſeulement que vous me ſoiez fidelle, juſqu'à ce que vous en trouviez un autre qui vous ayme, qui vous eſtime, qui vous admire autant que je fais.

L E T T R E XLVI.

A Prés avoir bien ſongé à tout de qui ſe paſſa hier, je vous promets davantage que vous ne deſiriez de moy. Car je vous aſſeure que je ne vous demanderay jamais rien, & même que je ne vous verray jamais. J'en viens de faire des ſeremens & des reſolutions ſi étranges, que ſi j'y manque jamais après cela, je ne vous pourray plus donner qu'un cœur très-lâche, & une ame la plus parjure du monde. A la vérité il faudra qu'il y ait une extrême foibleſſe en l'un & en l'autre, s'ils retombent entre vos mains, après tant de mauvais traitemens qu'ils y ont reçeus. Je mériteray bien tous les maux que vous me ſçaurez faire, ſi le ſouvenir de ceux que vous m'avez faits, ne me délivre pas de vous. Un rayon de lumière qui m'eſt comme venu des Cieux, m'a éclairé dans mon aveuglement, m'a fait voir la tromperie de vos charmes, & connoître que ce que je tenois hier, la plus deſirable perſonne de la terre, eſt celle qui eſt la plus à craindre, & la plus à fuir. Trouvez donc bon que je cher-

che.

che du repos ailleurs ; voyant que je n'en puis avoir auprès de vous, & si peu qu'il n'y a point de peine que vous ne m'ayez fait souffrir, & qu'il ne vous reste plus de nouveaux tourmens à exercer sur moy, n'ayez pas de regret que je vous échappe, aussi bien n'est-il pas plus en votre pouvoir de l'empêcher, & à l'heure que vous lisez cecy, je suis parti de Paris, avec résolution de n'y rentrer jamais que vous n'en foyez sortie.

L'Esperance bien que vous soyez destinée à troubler
 votre vie, puis que le bien & le mal que
 vous me faites, m'ôte également le repos. La
 lettre que vous m'écrivîtes hier, l'affection que
 vous me fîtes paraître, & le soin que vous eûtes
 de parler à moy, m'ont empêché de dormir cer-
 te nuit. Je d'ay passé toute, entière à me re-
 souvenir combien vous eûtes de grace, d'affection
 & de gentillesse, en tout ce que vous disiez,
 & à considérer que ce qu'il y a de plus agréable,
 de plus beau, & de plus charmant dans le monde,
 n'égalé pas les moindres choses que vous m'au-
 riez ou que vous fîtes. Je ne sçay pas ce qui
 arrivera de moy, mais je crains sans mentir que
 je ne puisse éviter de tomber dans cet accident,
 dont je disois hier que vous seriez ravi. Quand
 je pense que vous m'aymez, je ne dors pas, quand
 je croy que vous en aimez un autre, je me de-
 sespere; quand je suis éloigné de vous, je ne sçay
 ce que je fais; & quand je vous voy, toutes
 vos actions, toutes vos façons, & toutes vos pa-
 roles m'empoisonnent. Voyez, s'il vous plaît,
 quelle vie doit être la mienne & ce que j'en
 ay à attendre: Il n'y en eut jamais en vérité

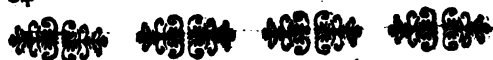
une si traversée, & toute l'espérance que j'ai.
c'est que votre absence la va finir bien tôt, &
me va délivrer de tous mes maux.

Vous avez bien raison de vous moquer de moi, & je vous avoue que je suis bien honteux qu'après avoir tant fait le brave, il faille que je montre tant de foiblesse. A ce que je voy, Madame, quelque part que j'aille, je ne suis jamais loin de vous. Je vous porte toujours dans le cœur, & vous me venez aussi bien quand je suis dans mon logis, que quand je suis dans votre caresse. Mais à le bien considérer, vous n'en devez pas avoir de gloire, ni moy de honte. Je puis que tout cela se fait par charmes & par enchantement, & il n'y a rien dont vous ne puissiez venir, & si que vous ne puissiez vos proches avec raison. Il faut bien que cela se fasse ainsi, car s'il n'y avoit quelque chose de surnaturel, il ne pourroit pas arriver que, comme neissent si bien vos artifices, je m'en défendisse si mal. Or, que le plus méchant personnage qui fut jamais, vous parût toujours de plus aimable du monde, & comment vous m'en venez supplier Madame, & de maux que vous m'avez fait, & rompez le sort que vous avez jeté sur moy, & si vous ne voulez pas que je guesse, faites au moins, puis que rien ne vous est impossible, que je croye que vous m'aymez, & je souffriray gayement tous les maux que vous me voudrez faire. & adieu.

L E T T R E XLIX.

JE ne me puis résoudre à laisser partir votre laquais sans un poulet, & il me semble que c'est de la sorte qu'il faut payer une gantierre comme vous. J'aurois de quoy vous en faire un le plus amoureux du monde, & je vous en écris la moindre partie de ce que j'ay pour vous dans le cœur. Mais sçachant combien vous êtes avantageuse, je n'oserois vous faire sçavoir de quelle sorte vous y êtes, ni montrer tant de facilité, que pour une paire de gants on me fasse dire comme cela ce que je pense. Je vous assureray seulement que j'ay reçu les vôtres comme je recevrais un Royaume. Il n'y en eut jamais de si beaux, je les ay baisez plus de cent fois, & je vous assurerois que c'a été de meilleur cœur, que je ne baiserois les plus belles mains du monde, n'étoit que ce sont les vôtres qui le sont.

LET.



LETTRES

E N

VIEUX LANGAGE.

LETTRE DE MONSIEUR LE COMTE DE
saint Aignan estant prisonnier à Mon-
sieur le Comte de Guiche.

*A très-hault, très-preux, & tres renommé Che-
valion Guicheu, Guilan le pensif, Seigneur de
P'Isle invisible, desiro honneur, liesse, &
manda humbles saluts,*

Rés-cher Sire, Or je suis en prison fer-
mé, & ja pour nulles riens n'en pour-
roye iſſir, ce ne fust pas art de Faërie
& de Negromance. Or s'en vont à ran-
don soulas & deduit, & perverse fortune m'a
moult laidement atourné; En telle-achoiſon il
n'est gentilleſſe de cœur, ne fermeté d'engin,
qui patiemment portast telle meſavanture & ſi
plours & lamentations n'eſtoient plus duiſantes à
Dame qu'à guerroyeur, moult grand plaid & hu-
tin feroye; car, par mon chef, moult deconfor-
té ſuis & mis en deſarroy, Helas! cher Sire, où
ſont maintenant allez jeux, mommeries, danſes
& chanſons? Où ſont muſſez loin de moy Jong-
leurs, Menestriers, Farceurs, Herpeurs, &
Apoin-

Apointeurs de vicles ? Que sont devenus Tournois, Behours, & tels autres esbanoyemens ; où l'on voyoit picça hommes enfronder , haubers démailler, glaives froisser, destriers affoler, Chevaliers gesir, & escus desrompre. Où sont festins, bombances, ris & banquets, cointes Pucelles, friskées Damoisels, gorgias Escuyers ? tout est mis à neant, & à moy dolent & chetif, rien n'en est demonté, fors douloureuse remembrance, qui d'autant plus me fiert & navre durement. En tel party je n'écriroye mie sans l'esper, qui par vision ou songe au cœur m'est revenu. Ice-luy vint insnellement ma grand doulueur combattre, & si cuidois pour vray que ce fust de ma liberté la vraye signifiante, comme j'en ay par droit la suspicion ; au lieu que je suis atterré & gisant en detresse, tant leger & à delivre me sentiroye, que sur palefroy pourroye bien saillir sans toucher le pommel. Or en avienne ce qu'escheoir en pourra ; toujours cher Sire, vous veuil conter mon songe. Dormant par nuit, il me sembloit voir fermement (& ainsi à certes le cuidoye) un felon Geant outrageux ; glouton & fier pautonnier, qui le chef avoit plus aigu que fer de lance, les yeux avoit rouges & flambans comme feu reallumé, nez tors, grosses balievres, & barbe fleuri ; & de tout point hideux & plein de barat & de malalent. Si tenoit en son poing branc d'acier luisant, dont au chief durement me navroit, puis faisoit signe à ceux truhans & ribaux, qui en hideuse chartre me portoient, & me laissoient illec au greigneur tourment que jamais sentisse. Et donc s'apparoissoit à moy un grand preud'homme, qui d'un moult noble vestement estoit affublé, & autour de luy estoient maints Chevaliers, qui de me voir à delivrance avoient moult grand volonté ; & vous, beau Sire, y

estiez des premiers; près de vous estoient parail-
lement le bon Chevalier Arnaldus, & le gentil
Chevalier Voisurio, & maints autres renomméz.
Or me faisoit signe de la main iceluy noble
preud'homme, & à soy m'appellent hors de la
noire chartre il me faisoit iſſir, & lors il me
monstroït en son bel'e escripture un tel discours
en maniere de prophetias.

*Quand Aigles & Lyons assemblez à foison,
Seront, par grand hazard, des Coqs déconfitures.
Plusieurs bons Chevalliers par mortelle achoison,
Ferez de fers tranchans isont en sepulture.
Paresseux, d'autre part, absens de l'avanture,
Pour un temps detenus seront, non sans raison;
Mais ils seront enfin bonnez hors de prison.
Pareil qui port'esce de vermeille teinture.*

Adonc, par grand'lieſſe me sentis esvaill'e, & quand
apertement connus, que ce n'estoit que ſable &
menſonge, si cuiday entrer en deſeſpoir: ce
néanmoins mon cœur s'évertua, & en soy pour-
penſa que tel ſonge pourroit venir à eſſet, & en
cet eſpace je n'eus onc talent de me guermenter,
ne plaindre, mais bien de vous eſcrire tout ce qui
m'estoit venu. Or puiſſiez-vous, cher Sire,
loin de méchief & d'encombrier, toujours no-
blement & triſquement vous contenter, ainſi qu'à
tel homme aſſiert; vous toute v'otre noble meſ-
ſage. Et à tant me tiens, à Dieu vous com-
mand, & me clame v'otre inamuable ſervant à
toujours mais.

Dans Guilan, le penſif.

Sire d'Isaurisſible.

L E T-

LETTRE DE L'AUTEUR,
sur le sujet de la précédente.

AU TRES-GENTIL, TRES-PREUX, ET
trés-noble Chevalier de l'Épée invisible, le
Chevalier Inconnu, mande salut sans
nombre, en amour sans fin.

Sire Chevalier, pas n'eussé cuidé que de si ob-
scurs manoir comme cil vous estes, peussent
issir d'ita si illuminés de si dure prison, par-
oles si gracieuses. Je me sein embattu à voir la
lettre qu'escrie avec, au très-gentil, & tres-re-
nommé Comte Guichens, vous desbordant avec
luy, & vous jure que oncques-mais ne vis écrit
qui tant me plust, ne qui plus me parust de
parol d'homme; & en ce appert vostre grand har-
dement, & la haulte esme qui en vous repaist,
quand de cette vostre méchanceté en nulle riens ne
vous esbahissez, & ne laissez pour ce de dire gabs
& joyeusetés. Or il est vray, que pieç je haïssois
sur toutes riens le Geant Nicolas furen, pour estre
de trop orgueilleuse nature, & trop bonhancier
en ses faits. Mais ores d'autent plus je le mau-
dis, & l'heure que oncques de mere fut nax, car
par luy, & pour son pourchas, trop sont de
maux avonius, & si combat par tel art, que ceux
qui ençoitue luy oïent sa profonctes, sont par luy
laïdement navrez, effolaz, ou occis; & ceux
qui ne s'y treuvent, sont en noires chartres dete-
nus. Ce m'aïd Dieu, beau Sire, cettuy est le
plus fier enchantement dont j'oïis oncques par-
ler, & qui plus fait à douter. Planté de greud'-
hommes y a qui meult ont grand talent de vous
aider en cette vôte besogne, & pour moy il
n'y

n'y a chose au siecle que tant desirasse, car plus cher aurois à delivrer un si fait Chevalier, que de conquister le Royaume de Logres. Mais de cettuy fait nous déportons, pour sçavoir que nous n'y pouvons comme riens, & que cette empreinte est réservée à un puissant Chevalier qui porte merveilles connoissances. De cettuy est ores grand bruit par le monde, & dit-on qu'il fait d'armes comme à sa volonté, & que depuis le temps du noble Roy Artus, il ne s'est trouvé si rude joueur, comme iceluy est: car nul ne s'est en contre luy esprouvé, qu'il n'ait tette jus des arçons, & souvente fois renversé Chevalier & cheval tout en un mont. Cettuy mainte haute aventure a finée, & cette autre encore finera, si que devez esperer qu'à chef de piece & en brieft, vous tirera du Chastel enchanté: car pas n'avez deservy d'y estre trop longuement, & de en riens pas de passé avez méfait, ce n'est en chose qui vous doit ve aboutir, & petite penitente y assiert. Ce nonmoins, si par méchef, ou aucun destourbier, plus long-temps estiez detenu, que ne cuidons, de ce en riens ne vous esmayez, car il ne vous en peut chaloir. Bien vous peut souvenir que le gentil Roy Amadis, le noble Empereur Esplandian, & mains autres, après avoir esté detenus plusieurs siecles és prisons de l'Isle d'Argenes, en sortirent sains & haitiez, aussi jeunes, & les viâtes aussi frais qu'entrez y estoient; car le bon Alquist, qui moult sçavoit d'experimens, fit par ses conjurations que le temps qui tant est isnel pour toutes creatures, n'avoit comme point eu de cours en leur endroit, & en riens ne les avoit endommagiez. Or il ne peut estre qu'estant noble & chevaleureux comme vous estes, bien parlant, & loyâl en bien aymier, bien avenant, coïnt & fait Chevallor, il vous manquast quel-

ques.

que bon enchanteur en cette achoison, qui le même secours vous donnast, & en auriez un ou deux sans faille, en maniere que quand ne pourriez isfir du Chastel que d'huy en cinquante ans, vous en istriez jouvencel comme l'estes maintenant, & sans aucun seul poil de barbe, non plus qu'ores en avez, qui seroit chose moult rare & plaisante à voir. Endementiers, tout le temps que demourerez illec; loisible vous sera les unes fois de joier aux tables, les autres de harper & chanter lais plaintifs, & une fois le jour de parler tout haut à par vous, vous doulousant & lamentant de Dame Fortune, qui de tous hommes temporels se jouë, & en cet encombrier vous a jetté, vous esloignant de vòtre amie. Car c'est ainsi, si bien m'en souvient qu'en souloient user tous les preudhommes, qui en tel cas se sont trouvez. A tant, beau Sire, adieu vous command, & suis,

*Le tout vostre,
Le Chevalier inconnu.*

R E P O N S E

de Monsieur le Comte de saint Aignan
à la lettre de l'Auteur.

AUTRES-COURTOIS, TRES-EXCELLENT,

*& très-renommé Chevalier Voiturier, qui du
nom d'Inconnu se clame: Guilan le pensif,
d'isre bonneur & joye, & mande
humble mercis.*

DEa, Chevalier inconnu! avois-je pieça vers vous rien comparé, que de tant gorgiasé faveur fût digne? certes, pas n'eusse cuidé qu'en tel encombrier si doux confort me fût avvenu, par lequel

lequel est ma grevance moult amandée. Or ap-
 pert-il bien maintenant que pas n'êtes apprentif
 de bonnes œuvres faire, quand à si dolent Cheva-
 lier, par devis pounifables & duifans reboutez le
 couren-la fouëlle. Pour certain, très-cher Sire,
 moult estes à priser, & greigneur homme devez
 estre que pas ne voulez apparoir, quand vostre
 nom mufiez après courtoisie tant especiale. En
 cette maniere ouvra jadis le Damoisel de la Mer,
 fleur de toute chevalerie, quand après avoir eue
 jus do fier ribaud de la contrée, & sa mesgenie
 déconfite, il se retrahit vers son tref moult vifte
 tenant la obiere basse, & le vis sur costé, ne vou-
 lant pour riens à nulli se manifester. Ce m'aid
 Dieux, Sire, je ne me deporteray d'acertener à
 tous qu'encore s'espaffé l'avez, & de ce n'avez
 doutance. Cettuy ne fit que mettre à mort ou-
 trageux paillard, & vous avez redonné la vie à
 jouvence affict & mat comme n'agueres effroyé;
 O bon chevalier, puisque tout de mon fait vou-
 lez connoistre, ja n'en ferez desdit, & moult
 voulontiers de mon estat vous deviseray, & vous
 diray; Qu'un jour sur le vespre, ayant harpé &
 chanté un lay moult douloureux & plaintif, com-
 me pouvoit estre cil du pauvre Tristan de Leon-
 nois, voguant en sa barque après la playe enve-
 nimée parmy luy receüe par le Morhoul d'Irlan-
 de; je m'endormis moult fort, & cheus à bou-
 chons sur le pavement, où longue espace on me
 laissa gesir. Si cuidoye estre en un vergier entre
 cointes pucelles & gentils varlets, ayant les au-
 cuns surcots de tiretaines, & les autres robbes de
 sandal. Si estions seans sur poilles à or battu, en
 esulasy & esbatemens devisans & bruyant moult
 fort. Mais endementiers, vint entrer au vergier
 un grand vilain mal-façoné & rebarbatif, qui en
 son poing tenoit baston noüeux à guise de massüe,
 &

& bien sembloit estre mal-pautonnier & selon. Si se cria sur moy le glouton comme forcené, disant : Et cuides-tu paillard issir ainsi sans moy de la chartre où tu es detenu ? Lors il me ferat parmy le pis, tant outrageusement qu'agenouïster me fit, & rechignant moult laidement s'en alla disant : Or suis-je par mon droict nom le Temps appellé, n'espere sans mon ayde issir du Chastel ; & ainsi que me guerimentoïye, le vis près de moy moy un noble preud'homme luisant comme un escarboucle. Moult beau Clerc estoit iceluy & de plaisant regard. Si estoit en haut siege assis, & Villes, Chaste's, Tours, Chevaliers, armes, bannieres, & escus de moult de couleurs gisoient à ses pieds, & un vermeil sandal faisoit son couvre chef & sa robe. Iceluy me cria tout fouëvement. Or as entendu, amy, ce que le Temps t'a dit : mais qu'il s'accorde à ta faillie, moult tost te délivreray. A tant, mon somme fina, & trouvay près de moy vostre missive, & de l'autre part un livret moult ancien, où estoit icelle prophetie :

*Quand j'ene Chevalier de suave nature,
Prendra du hardemens en l'obsure maison,
Asses pour envoyer missive au grand Voïste:
C'est qui porte vermeil, en armes & obsure,
Et dont par tout le los brille sans comparaison;
Connoissant qu'il est ja de pardonner saison,
Avec trois doigts ferai de sept hais ouverture.*

A donc cuiday qu'en brief pourroye de la chartre issir, quand par deux fois pisça avoye en dormant quasi le mesme songe. Car encores moult bien du premier me remembroit, dont au preux Comte Guicheus avois narré toute la vraye histoire. Donc ay-je noté, Sire Chevalier, par moult d'enseignemens, comme à iceluy Guerroyeur qui

qui porte vermeilles connoissances, & qui tant d'apertises d'armes faites, estoit ma delivrance réservée, & par vostre esprit tout remply de doctrine, & clarté d'engin y suis derechef confirmé. Dieu ayt part à icelle emprise, & veuille labourer avec luy, afin qu'en brief ensemblement allions visiter en son hebergement le bon Comte, Guicheus, que j'honore moult & prise. Je suis, à foy de Chevalier,

TRES-CHER SIRE,

Le tout vostre, Dom Guilan le pensif, Sire de l'Isle invisible.

AUX TRES-EXCELLENS,

belliqueux, invictissimes & insuperables Chevaliers, le Comte Guicheus, le Chevalier de l'Isle invisible, & Dom Arnaldus;

Salut & honneur, victoire & triomphe.

CE m'aid Dieux, Beaux Seigneurs, moult estes gracieux & courtois, quand estant dans de si grosses besognes, comme ores vous trouvez de cettuy vostre Chevalier avez digné vous ressouvenir, & me donner preuves si notoires de vostre benignité & bon vouloir, que oncques ne sera en ma puissance de le pouvoir desservir. Or j'ay que de moult grand temps vous aye toujours honorez & servis. moult outrageux seroye, si je, par cette seule vostre lettre, ne m'en tenoye à moult bien payé, grand niceté seroit à moy, si je cuidoye vous en pouvoir rendre remerciemens condignes. Or voudrois-je, beaux Sires, qu'il m'eust cousté le meilleur Chastel que oncques je conquis, & que loisible me fust de moy bouger de

de cestuy lieu, pour vous aller dire moy mesme mon pensement sur ce, & le ressentiment que j'aye de l'honneur que à moy vostre homme lige avez voulu faire. Par mon chief, rien ne me retiendrait, que je ne prisse huy les galops, & irois vers vous de tel randon, qu'ainçois qu'il fust heure de nonne, aurois cheminé plus de cinquante lieues Anglesches, & me rendrais avant le vespre dans vostre tref. Aussi bien quand je me ramentois comme estes sur le point de ferir sur ennemis, & de vous parmi eux mesler, si qu'à toute heure il m'est avis que d'icy j'oy la noise de la bataille, le hennir des chevaux, le froissis des lances, le chapelis des armes, & le martelis des espées, je me hontoie moult durement à par moy, & me tiens à honny & recreant Chevalier, quand je ne puis en celle achoison estre près de vous, & là en voyant vos actes chevaleureux, & vos beaux faits d'armes, me parforcer à les imiter, & moy rendre digne de l'acointance de tels prud'hommes. Ores que le joly mois de May renouvelle toute chose crée, & que tout noble cœur se sent espoindre du desir d'armes & proïesses faire, vous cheminez par monts & par vaux gorgialement armez jusqu'aux dents, tenans vos glaives és poings, & ores les pannoyant en tous vos chiefs, ores vous polissant en vos armes, ores vous affichant és estries, ne songez qu'à lances briser, percer escus, & desmailler hauberts; cheminez par nieules & par bruines à l'ardeur du Soleil, & au ray de la Lune, mangez moult petitement, & mauvaïsement dormez, vous levant souventefois, ains qu'il soit bien adjourné: pour mettre vòs corps à peine & travail, à danger d'être détranchez à mains de gloutons, & d'être felonneusement occis. Là où je, las & chetif, en cette cité par enchantemens mauvaïsement detenu,

Tom. II.

D

passe

passe les jours entiers à moy folacier & deduire
 avec que gentes pucelles, plus blanches que fin al-
 bâtre mis à point de fin vermeil ; orca nous ont
 broyant sous vertes feüillées, dresen plaisans ver-
 gers nous esbattant, & tantost nous esbanoyant en
 riches festins, où toutes guises de mets nous sont
 servis, & toutes sortes d'espiceries. Et les unes
 fois, quand de tels bobans suis recreu, & qu'a-
 bondance de souldas me fait desirant de solitude,
 je me retrais l'oriere d'un bois, où sur le clair
 rien d'une fontaine, & là assis sur l'herbe tendre
 & mienue, je me delecte à voir en joyeuses Chro-
 niques, les faits & gestes des anciens Chevaliers,
 les hautes aventures qu'ils ont mises à thief, &
 les perilleuses questes qu'ils ont emprises, pour
 los & Amour de leurs Amies-aquerre. En cette
 maniere, je vis sans mesaise, destourbier, ne di-
 strainte de quelconque chose, me couchant alors
 que meilleur me semble, & me levant à l'heure
 que plus me plaist : sans estre oncques éveillé de
 bruit de buccines, trompettes & cors Sarazinois.
 Or, seigneurs Chevaliers, combien cét estat de
 vie est angoisseux, je ne doute mie que bien ne
 le jugiez, car trop mieux que moy sçavez, que
 rien tant ne pese à gentil cœur, comme oyfive-
 ré, & moins greve travail que musardie ; & de
 ce aviendra sans faille, qu'après que de ce siecle
 seray sorty, onc nulle mention de moy ne sera
 faite, non plus que si je fusse esté un Chevalier
 de Cornuailles. Et de vous, au rebours, quand
 de cétte vie terrienne ißirez, en trouverez une
 autre imperissable, és registres & memoires des
 hommes ; livres infinis en toutes langues reson-
 neront vós hauts faits & proïesses, & aurez
 nom à jamais perpetuel. Laquelle chose, & de
 ce ne doutez, est de prix infiny, & tel que trop
 chèrement ne la pouvez-vous acheter, quand
 mē-

mesme , pour ce de bras & de jambes seriez mechaingnez , & qu'en auriez les testes fendues jusques aux yeux. Partant, beaux Seigneurs, je vous allouë que vous regraciez fortune , qui en point vous a mis , que tout haut bruit & exaltation pouvez acquerre , & pourtant ne me tourniez à blasme , si en cestuy lieu plus long temps je demoure , où force d'enchantement & necessité de destin me retient.

Pour nouvelles, je vous mande que messagiers sont icy venus de maintes parts, qui apporté nous ont que depuis peu, és marches d'Italie s'est fait le plus beau fait d'armes qui onques arriva, depuis que Chevaliers ceignent espée. Or devez-vous sçavoir, beaux Seigneurs, que en icelle terre, du long de fleuve que les Gregeois appelloient Eridan, qui moult est roide & parfond, estoit descendu un Geant despiteux & felon. Cettuy accompagné d'une gent moult noire, & de couleur de fuye, mais aspre, fiere & outrageuse; pilloit, degastoit & desertoit le pays, si que c'estoit une hydeur; & après maints outrages avoit juré qu'il prendroit à force une Damoiselle, qui Cazalie est nommée moult prisée & chérie de ceux du pays, & de maints grands Seigneurs d'étranges terres desirée, comme celle qui est de moult beau viaire, & bien adressée de tous ses membres, avenante & de si plaissant regard que c'est un desduit à regarder. Or l'avoit le felon promise à son Seigneur le Soudan des Iberiens, qui pieça de long-temps convoitoit, pour la mettre en servage & luy tollir son honneur, ainsi comme il a fait de mainte autre que le Geant a mises en sa ballie: dont il a pris les unes à vive force, & plusieurs autres par barrat & mal engin. Car de telles Damoiselles convoiteux est le Soudan à demesure, si que l'on dit que toutes les desire, &

oncques n'en pourroit estre assouvy. Or l'avoit le Geant à tout son ost en telle guise assiegée que pas ne sembloit qu'il fust au pouvoir humain de luy en quelque maniere porter ayde. Moul tendrement ploroit la Pucelle, moul fort se demenoit, se détordant & guermentant durement, comme celle qui à grand mechief estoit, mais de ce riens ne luy valloit, & de nully n'estoit secourue : car les Seigneurs du pais pas n'avoient la force ne la hardiment de durer contre le Geant. Tant qu'à chief de piece, le Chevalier saé aux vermeilles connoissances, qui tout oit, tout sçait & tout peut a ouï de loin les piteux cris de la chetive : dont fut fort dolent & coursé en son cœur, car il ayme la Pucelle par bonne amour & sans vilenie, seulement puor la franchise d'elle garder, & d'autres fois de tels mechiefs l'a delivrée. Iceluy en donna tantost avis à l'invincible Chevalier qui porte d'Azur à trois fleurs d'or qui de long-temps a pris la Damoiselle en sa garde. Ces deux ne purent pas tirer celle part, pour estre cettuy point embesognez en une grosse guerre qu'il menoit dans le pais qui autrefois appellé estoit la Sylve Carbonniere, & maintenant communément est dit le pais de Flandres ; si qu'ils aviserent entre eux par bon conseil, de mander à ce secours un preux & belliqueux Chevalier, qui de tel hardement est, que oncques chose, tant dangereuse pût estre, ne luy sembla difficile à mener à fin. Cestuy de tous est nommé Harcuriel des Isles perilleuses, & a esté ainsi appellé pour un moul grand fait d'armes, qu'il fit en un pais de mer, si perilleux & si estrange qu'à-toûjours-mais en sera faite mention. Iceluy à tout la Cavalerie que pour lors put trouver, alla donner sur l'ost du Geant qui mie ne s'en doutoit : là y eut moul caveuse & cru-

cruelle bataille, si que l'on dit que depuis l'assemblée qui se fit entre Sidrac & Tantalon, au couronnement du Roy Gadiffer, onc ne vit si hautes prouesses exploiter, si grands coups d'espée ruer, ne si beaux coups de lances ferir. Au desfinement, la deconfiture tourna sur les gloutons, & contrarieté advint au Geant, qui combatit à tel mechief, que tout sa mesgnie fut mise à occision, & luy tellement atourné, que les maistres qui l'ont veu, dient que d'huy en un an ne sera en estat de porter armes, & que de moult grand temps n'aura talent de Damoiselles vilener, ne leur faire outrage. Or, beaux Seigneurs, à Dieu vous command, qui vous doint pareille fortune, & suis,

Le tout vostre,

VOITURIO.

LETTRE ESPAGNOLE

à une Dame, en luy envoyant le verbe

J'ayme, tu aymes.

LE deve parecer estranne à V. S. que en las dos primeras palabras aya dicho tan gran verdad y tan grande mentira. Pero en esso puede ver quan raxonables es Amor à quien ama. Pues los que hizieron las reglas de las palabras segun la raxon de las cosas en diziendo Yo amo, luego dixeran tu amas, come se fuesse necessario amando el uno, que el otro le ame. Assi fara justo que de buena gana diga V.S. Yo amo, pues ay tanto tiempo que lo digo. Y sin cansarse la memoria, en sabiendo essa palabra, luego sabrà une lengua que es la de Amor, mas linda que la Espagnola, y mucho mas estendida, la porque essa se habla por todo el Mundo, y no ay rincón en las Indias donde no se entienda V.S.

D 3 que

que huye de las reglas , y que no quiere aprender sino lo que se ensenna en un dia , mas gusto de ver tener de esta que de ninguna otra , pues se sabe en un instante , y en las cosas de Amor no solamente no ay regla , mas aun seria defeto tener alguna. Hablela por suivida V. S. y no sea verdad que en tres años no le aya podido aprender una lengua que hasta las ninas saben.

R O M A N C E.

Fuera , fuera , aparta , aparta.

Que Amor entra por la ptaca.

Quadrillero de galanes;

Dozelle va en susquadrilla

De diferenes libreas.

Los unos de argenteria,

Y de oro fino los otros,

Que pudiesen en el Cielo

Competir con las estrellas.

Varias y lustras sedas

Los demas van adornando

Pardas azules , moradas ,

Pajicas y carmeses.

Con nacaradas marlotas

Y con verdes albornoxes,

Van des fando rubies;

Y luzientes esmeraldas.

Los unos de amor y celos.

Lleuan la color quebrada,

Los otros en vi vo fuego.

Van muriendo por su dama.

Passan con mucho donayre

Con orden y bixarria,

Cada qual por si vistoso,

Mostrando gran gallardia.

Passan

Passan los doze galanes
 No las calles de Granada,
 Vi varambla o Zacatin,
 Mas por la sala de Julia.

Vienne ella con tales brios
 Con tal ayre y gentileza
 Que de quien tienne alma y ojos
 Lleva los ojos y el alma.

Tan bien no parece el Atua
 Quando entre doradas na. los
 Vertiendo flores y perlas
 Viene a despertare el dia.

Poca grana y mucha nieve
 Van compitiendo en su cara,
 Y entre lirios y jazmines,
 Assomanse algunas rosas.

Buelan mil tiernos Amores
 Alumbrando su belleza,
 Sus ojos gravés y bñlos,
 Unos matan y otros crían.

Matan los mas, entre otros
 Y los ninnos van criando,
 Hasta que sepan hablar,
 Y pñedan llamarla madre
 Cercada de luz y rayos
 Se encuentra con la quadrilla.
 Y los discretos galanes
 Han llegado a su presencia.

Piñden ellos sus calores
 En viendo las de su cara
 Y admirando se quedaron
 Sin voces almas y lenguas.

Atentos la estan mirando
 Sin poder dexir palabra,
 Que delante tal dama
 No ay galan que no enmudezca.

En ora buena lleguég;

80 LETTRES

„Dixo la hermosa Christiana,
*Que galanes tan callados
 La pueden ser de Diana,
 Toman su assiento con ella
 Los unos en los cabellos,
 Los otros cerca del pecho
 Que afrenta las azucenas.
 Parece que toman vida
 Los que aciertan à tocarla
 Que moy bien puede dar vidas
 Quien tantas almas possée.
 O Fulix discreta y bella.
 Entre quantas han nacido,
 El dia que tu naciste
 Grandes sennales avia.*

P O E S I E S
 DE MONSIEUR
 DE VOITURE.

E L E G I E.

BELISE, je sçay bien que le Ciel favorable,
 A joint à vos beautez un esprit adorable,
 Qui ne sçauroit loger au monde dignement,
 Que dans un si beau corps, ou dans le Firmament.
 Je sçay que la nature, & les Dieux avec elle,
 Ne font plus rien de beau que sur vôtre modèle,
 Et qu'ils se prisent moins d'avoir bâti les Cieux,
 Que d'avoir achevé l'ouvrage de vos yeux.
 Car, enfin, je l'avoué, & de dans ma colere,
 Mal-

*Malgré-moy je le dis sans dessein de vous plaire,
 Le Soleil qui voit tout, dessus & dessous l'air,
 Ne voit point de beauté qui vous puisse égaler,
 Et n'en verra jamais, quoy qu'il tourne le monde,
 Et que souvent soy mesme il se mire dans l'onde.
 L'Amour n'a rien de beau, d'attrayant, ni de doux,
 Point de traits, ni de feux, qu'il n'emprunte de
 vous.*

*Vos charmes dompteroient l'ame la plus farouche,
 Les Graces, & les Ris parlent par votre bouche.
 Et quoy que vous fassiez, les Jeux, & les Appas,
 Marchent à vostre suite, & naissent sous vos pas.
 Toutes vos actions meritent qu'on vous ayme,
 Et mille fois le jour, sans y penser vous même,
 Vos gestes, vos regards, vos ris, & vos discours
 Font mourir mille Amans, & naître mille Amours.
 Mais dans ce bel amas de graces sans pareilles,
 Ce tableau racourcy de toutes les merveilles,
 Je voy beaucoup de manque, & d'inégalité,
 Et d'aussi grands defauts, que de grandes beautés.
 La Nature amoureuse, en vous mettant au monde,
 S'efforça de vous faire ity bas sans seconde,
 Et prodigue, employa ses plus riches tresors,
 A vous former les traits de l'esprit & du corps.
 Mais lasse sur la fin d'un si penible ouvrage,
 Elle vous a mal fait l'humeur & le courage.
 Ces deux manquent en vous, & ternissent le teint
 Des plus vives couleurs, dont elle vous a peint.
 Ils en ôtent l'éclat, & laissent une tache
 Au plus riche ornement dont la terre se pare,
 Car avec un defaut si digne de mépris,
 Votre beauté s'efface, & ravale de prix;
 Vos yeux ni vos attraits n'ont plus rien d'estimable;
 Et parmy tant d'amours, vous n'êtes point aymable.
 Pardonnez moy, Belise, & souffrez doucement,
 Que libre desormais je parle franchement.
 Cette unique beauté dont vous êtes ornée,
 N'aura jamais pouvoir sur une ame bien née,*

Votre Empire est trop rude, & ne scauroit durer,
 Ou s'il s'en trouve encor qui puissent l'endurer,
 Avec tant de mépris, & tant d'ingratitude,
 Ce sont des cœurs mal faits, nez à la servitude,
 Ou de mauvais esprits, qui des Cieux en controuvent
 Ont eu pour châtement d'être amoureux de vous.
 De loüange, & d'honneur, vainement affamée,
 Vous ne pouvez aimer, & voulez être aimée.
 Et vötre cœur altier croit mettre entre les Dieux
 Ceux qu'il souffre mourir en adorant vos yeux.
 Que si quelqu'un fouffe de son mauvais genie,
 Tombe deffous le joug de vötre tyrannie,
 Il faut qu'il se haïsse, & que dès ce moment,
 Il devienne ennemy de son contentement.
 Car vous ne croiriez pas, tant estes inhumaine,
 Qu'il ait beaucoup d'amour, s'il n'a beaucoup de peine.
 Vous voulez qu'il soit triste, & que plein de langueur,
 Il s'afflige sans cesse, & se ronge le cœur.
 Quel'ombre d'un soupçon luy donne cent allarmes,
 Que vos moindres depis le fassent fondre en larmes,
 Qu'il soit hors de propos, défiant & jaloux,
 Jamais content de luy, jamais content de vous,
 Qu'il soufrire toujours, & vous nomme cruelle;
 Lors vous êtes contente, & croyez être belle,
 Et vötre cruauté parmy tant de tourmens,
 Se baigne dans les pleurs, que versent vos Amans.
 Que si par fois d'amour vötre ame est allumée,
 C'est un feu passager qui se tourne en fumée,
 Pareil à ces brandons qui brûlent une nuit,
 Errans à la faveur du vent qui les conduit,
 Qu'iluisent pour nous perdre, & si l'on ne s'en garde,
 Conduisent à la mort quiconque les regarde.
 Vous brûlez de la sorte, & sans sçavoir comment,
 Vos plus chaudes amours ne durent qu'un moment.
 Vous ne sçavez que c'est d'une flamme constante,
 Toute chose vous plaît, & rien ne vous contente,
 Et vötre esprit flottant entre cent passions.

A la

A beaucoup de desseins, & peu d'affections:
 Plus léger que le vent qui porte les tempêtes,
 Il change tous les jours de nouvelles conquêtes;
 Et n'estimant jamàis ce qu'il peut posséder,
 Il gagne toute chose, & ne peut rien garder.
 Car vòtre vaine humeur, après une victoire,
 En méprise le fruit, & n'en veut que la gloire,
 Et de tant d'amitièz faites diversement,
 N'en ayme que la fin, & le commencement.
 D'un amant qui vous vient, vous aymez les approches,
 D'un autre qui s'en va, les cris, & les reproches.
 La nouveauté vous plaît, & ne se passe jour,
 Que vous ne fassiez naître ou mourir quelque Amour.
 Vous êtes sans arrest, foible, vaine, & légère,
 Inconstante, bizarre, ingratta, & mensongere,
 Pleine de trahisons, sans ame, & sans pitié,
 Capable de tout faire, hormis une amitié.
 Celle que vous m'aviez par tant de fois jurée,
 Qui devoit surpasser les siècles en durée,
 Et ne se démentir qu'avec le Firmament;
 Si belle, & si parfaite en son commencement,
 Et dont la belle flamme icy bas sans seconde,
 Devoit durer encor après celle du monde,
 A la fin est éteinte, & contre vòtre soy,
 Vous en favorisez un moins digne que moy.
 Regardez vous, Belise, & parmi tant de graces,
 Ne souffrez plus en vous des qualités si basses,
 Et sur tant de vertus, & de perfections,
 Relevez vòstre cœur, & vos affections.
 Ne laissez rien en vous capable de déplaire,
 Faites vous toute belle, & tâchez de parfaire
 L'ouvrage que les Dieux ont si fort avancé,
 Et vous seule, achèvez ce qu'ils ont commencé.

E L E G I E.

B Elle Phélie, adorable merveille !
 Puisque mon cœur, malgré-moy, me conseille
 De me remettre encor dans les tourmens.
 Dont vos rigueurs affligent vos Amans,
 Je le veux croire, & suivre le génie
 Qui me s'engage en vôtre tyrannie,
 Et m'embarquer dessus la même mer,
 Où j'ay pensé sans de fois abysmer.
 Le même jour que vôtre cœur de roche,
 Blessa le mien d'un injuste reproche,
 Et qu'un soupçon par vous vainement pris,
 Me fit connoître à plein vôtre mépris;
 Je fis, dessein d'étouffer en mon ame
 Tous les pensers qui nourrissoient ma flamme,
 Et d'arracher, au fort de mon courroux,
 Ce que j'avois de passion pour vous :
 Et si je pus, le redire sans crime,
 Avec l'amour ôter encor l'estime.
 Vous n'êtes plus pour moy, dans ce moment,
 Tous les attraits qui m'alloient enflammant.
 De vos beaux yeux les rayons s'éclipserent,
 Et tout à coup vos graces vous laisserent.
 Je ne vis plus vôtre extrême beauté,
 Et ne vis rien que vôtre cruauté
 J'eus honte alors de vôtre ingratitude,
 De ma foiblesse, & de ma servitude,
 Et des ennuis indignement soufferts,
 Depuis qu'Amour me tenoit dans vos fers.
 Dans cet instant, je vis dans ma pensée
 Tous les mépris que mon ame offensée,
 Humble, captive, & sans ressentiment,
 Avoit reçus de vous trop lâchement.

Il me souvient de toutes vos rudesses,
 De tous mes maux, de toutes mes tristesses,
 De tant de pleurs vainement épanchus,
 Tant de soupirs de vous mal entendus,
 Tant de dépits, & de mortelles craintes,
 Tant de regrets, & d'amoureuses plaintes,
 De desespoirs, de langueurs, & d'ennuis,
 De tristes jours, & de fâcheuses nuits,
 Sans que jamais j'eusse pu dans vostre ame
 Voir seulement un rayon de ma flamme,
 Ni vous réduire à montrer par pitié
 Ut trait d'amour ni mesme d'amitié.
 Lors ma raison promptement r'appelée,
 „ Qui loin de moy se tenoit exilée
 Depuis qu'Amour m'avoit mis sous sa loy,
 Osa paroître, & se montrer à moy.
 En arrivant elle éteignit la flamme
 D'ire, & d'amour qui brûloit dans mon ame;
 Rendit la veüe à mon entendement,
 Et luy permit de juger sainement.
 En la voyant tous mes desirs s'enfuirent,
 Mes sentimens à ses loix n'obéirent,
 Et dès long-tems mon courage irrité,
 S'arma pour elle, & cria Liberté.
 Tout fut réduit en son obeissance,
 Et mon amour redoutant sa puissance,
 Et perdant lors le titre de vainqueur,
 Se retira dans le fond de mon cœur.
 Plein d'une joye, & d'un repos extrême,
 Il me sembla n'être plus qu'à may-même,
 Maître absolu de mes affections,
 Je creus avoir dompté mes passions,
 Et fus un tems, vaine & foible victoire,
 Sans vous aymer, ou du moins sans le croire.
 N'aspirant plus qu'aux solides plaisirs,
 J'avois réglé ma crainte, & mes desirs,
 Je n'avois plus de fâcheuses pensées.
 Je me riois de mes erreurs passées,

Et m'étonnant de mon aveuglement,
 Ne pensois plus qu'à vivre heureusement.
 Ainsi, Philis, mon ame revoltée,
 Creut pour jamais être desenchantée,
 Et mon courage avec que ma raison,
 Rompit ma chaîne, & força ma prison.
 Mais je fis pis, & commis une offense,
 Digne qu'Amour en ait pris la vengeance.
 Et qu'à jamais un triste souvenir
 Me la reproche, & m'en scaache punir.
 M'étant sauvé du plus rude forçage,
 Qui tint jamais un généreux courage,
 Je m'estimois le premier des humains,
 D'avoir remis ma franchise en mes mains;
 Quand la frayeur de retomber aux v' tres,
 Me fit résoudre à me jeter en d'autres,
 Et me ranger sous l'empire plus doux,
 D'une qui scût me garder contre vous.
 Mon ame étant dans le chadix balancée,
 La belle Iris me vint en la pensée,
 La belle Iris, dont la grace & les yeux
 Ont sceu charmer les hommes & les Dieux;
 Iris, l'amour de la terre & de l'onde,
 Si vos beautex ne luisoient point au monde,
 Et qui sembloit m'affaiblir doucement,
 Par ses regards, d'un meilleur traitement.
 Je me fis dont esclave volontaire,
 Et pris dès lors plus de soin de luy plaire.
 J'ay soupité, j'ay prié, j'ay pressé,
 Je me feignis languissant & blessé,
 Je luy juray que je mourrois pour elle,
 Et que jamais un Amant plus fidelle,
 Plus enflamé, ni plus constant que moy,
 Ne se verroit souffrir sous sa loy.
 Puis, je louois en elle toutes choses,
 Son teint de lys, & sa bouche de roses,
 Son cœur de Reyne, & sa grande bonté;

Mais

Mais dessus tout, je loüois sa beauté,
 Et la faisois si brillante & si belle,
 Qu'elle effaçoit toute chose auprès d'elle.
 Les Diamans, les perles, & les fleurs,
 Les plus beaux jours, les plus vives couleurs,
 Le teins au Ciel au lever de l'Aurore,
 L'Aurore mesme, & le Soleil encore,
 Lors que plus clair il paroît dans les Cieux;
 Mais je me tens de vous & de vos yeux,
 Et retenu par un respect extrême,
 Ma bouche, au moins, ne fit point de blasphème.
 Enfin, je fus écouté doucement,
 En sans disputer avoité pour Amant.
 Quittant pour moy sa fierté naturelle,
 La belle Iris ne me fut point cruelle:
 Elle approuva mes desirs & mes feux,
 Elle reçut mon amour & mes vœux,
 Et me fit voir toutes les apparences
 Dont les Amans forment leurs espérances.
 J'avoüe aussi qu'un si doux traitement,
 Fit naître en moy quelque ressentiment,
 Non pas d'amour, car mon âme parjure
 Ne pût jamais vous faire cette injure;
 Mais d'amitié si sensible, qu'un jour,
 Je pensois bien la changer en amour.
 Je m'efforçois de découvrir en elle
 Les mesme traits qui vous rendent si belle,
 Cette douceur, & ces divins appas,
 Dont vous donnez la vie & le trépas,
 De vos beautés la grâce incomparable,
 De vostre esprit la grandeur admirable,
 Ces entretiens si charmant & si doux;
 Mais tout cela ne se trouvoit qu'en vous.
 Je voyois bien qu'elle étoit animée
 D'une beauté capable d'être aimée;
 Je remarquois en elle tant d'attraits,
 Mais nullement ces flammes & ces traits,

Ces traits mortels, & ces divines flammes
 Dont vos beaux yeux frappent toutes les âmes.
 Combien de fois, admirant vos beautés,
 Ou vôtre grace, ou les vives clartés
 De vôtre esprit, ay-je dit en moy-même,
 Ha! que Philis est digne que l'on l'ayme,
 Et que le sort me traite rudement,
 De m'empêcher de mourir en l'aymant!
 Mais cependant, je sentois en mon âme
 L'effect caché d'une secrète flamme,
 Qui se glissoit jusques dedans mes os,
 Troubloit ma vie, & m'ôtoit le repos;
 J'étois par tout réveur, & solitaire,
 Et quoy qu'Iris pitoyable pût faire,
 Pour adoucir ma peine, & mon tourment,
 Je n'en sentois aucun soulagement.
 Je n'étois plus si content auprès d'elle,
 Je commençois à la trouver moins belle,
 Et soupirant sans connoître pourquoy,
 N'étois content ni d'elle, ni de moy,
 Souffrois toujours, & mon âme inquiète
 Ne trouvoit rien pour estre satisfaite.
 Mais, à la fin, ma douleur s'augmentant,
 Je vis le mal qui m'alloit tourmentant,
 Je reconnus, après beaucoup de peines,
 Le feu vainqueur qui brûloit en mes veines,
 L'Amour caché des long-tems en mon cœur,
 Avoit repris sa première vigueur;
 Dans vos beaux yeux il se forgea des armes,
 Sur vôtre bouche il prit de nouveaux charmes,
 Sur vôtre bouche où se trouvent toujours
 Les Ris, les Jeux, les Graces, les Amours;
 Et se formant des traits à son usage;
 De tous les traits de vostre beau visage,
 Armé d'éclairs & de foudres puissans,
 Il s'engagea premièrement mes sens,
 Et poursuivant plus outre sa victoire,

Avec

Avec mes sens , il me prit ma memoire ,
 Et surmontant ma faible volonté ,
 Vit mon esprit entierement dompté.
 Lors tout à coup je revis en moy-mesme
 Le Repentir , & la Peur au teint blême ,
 Les prompts Souhais , les violens Desirs ,
 La fausse Joye , & les vains Déplaisirs ,
 Les tristes Soins , & les Inquietudes ,
 Les longs Regrets , amis des solitudes ,
 Les doux Espoirs , les bizarres Pensers ,
 Les courts Dépits , & les soupirs legers ,
 Les desespoirs , les vaines Desiances ,
 Et les Langueurs , & les Impatiences ,
 Et tous les biens & les maux que l'Amour
 Tient d'ordinaire attachez à sa Cour.
 Ainsi , Philis , mon ame fut reprise ,
 Ainsi deux fois je perdis ma franchise ,
 Et , par malheur , tous les soins que j'ay pris ,
 Pour me soumettre à l'empire d'Iris ,
 Et l'asseurer de mon amour fidelle ;
 N'ont rien servy qu'à me faire aymer d'elle ,
 Et je me vis , par un sort rigoureux ,
 En mesme tems ingrat & malheureux.
 Ayant à part mes douleurs & mes peines ,
 Il faut encor que je sente les siennes ,
 Et que mon cœur sensible à la pitié
 Ayt tous les maux d'amour & d'amitié.
 Mais vous , pour qui je suis en ces alarmes ,
 Vous , qui pouvez tout faire par vos charmes ,
 Après m'avoir causé tant de malheurs ,
 Et fait verser tant d'inutiles pleurs ;
 Rendez , enfin , mes plaintes terminées ,
 Belle Philis , changez mes destinées ,
 Et permettez qu'après tant de tourment
 Je puisse vivre heureux en vous ayant.
 Que si pourtant il vous plaît que je meure ,
 Sans jamais voir ma fortune meilleure ,

POESIES

Je vous l'accorde, & ne demande pas
Que vos bonitez different mon trépas.
Mais seulement qu'une mort plus humaine
Tranche mes jours, & finisse ma peine;
Que ce ne soient vos injustes mépris,
Ni le regret d'avoir trop entrepris,
Ni le dépit de vous avoir servie,
Ni vos rigueurs qui m'arrachent la vie;
Mais qu'en repos, j'abandonne le jour,
Réduit en cendre, & consumé d'amour.

STANCES.

Ecrités sur des Tablettes.

Voicy mon amour sur la touche,
Jugez s'il marque nettement,
Et si sa pointe se rebouche,
Dans la peine & dans le tourment;
Mais en l'état où je me treuve,
Qu'est-il besoin de cette preuve,
Pour vous montrer que ma langueur
Et que ma constance est extrême?
Ne le sçavez vous pas vous-mesme
Si vous m'avez touché le cœur?
Je croirois avoir trop d'amour,
Et de vous être trop fidelle,
Si vous n'étiez qu'un peu plus belle.
Que l'Astre qui donne le jour;
Mais puisque le reste du monde,
N'a rien de beau qui vous seconde,
Et que tout cede au Dieu vainqueur
Que vostre bel œil emprisonne,
Il ne faut pas que je m'étonne
Si vous m'avez touché le cœur.
Vous ne sçauriez douter de moy.

Ni

Nide la peine que j'endure,
 Pour servir une ame trop dure,
 Car la touche vous en fait/say;
 Sans être donc plus recherchée,
 Souffrez aussi d'être touchée,
 Et dépoñillez cette rigueur,
 Qui rend vostre beauté farouche;
 Je Vous puis bien toucher la bouche,
 Si vous m'avez touché le cœur.

S T A N C E S.

Ecrites de la main gauche, sur un feuillet des mêmes Tablettes, qui regardoit un miroir au dedans de la couverture.

Q Uand je me plaindrois nuit & jour
 De la cruauté de mes peines,
 Et quand du pur sang de mes veines
 Je vous écrirois mon amour;
 Si vous ne voyez à l'instant,
 Le bel objet qui l'a fait naître,
 Vous ne le pourrez reconnoître,
 Ni croire que je souffre tant.

En vos yeux, mieux qu'en mes écrits,
 Vous verrez l'ardeur de mon ame,
 Et les rayons de cette flamme
 Dont pour vous je me trouve épris.
 Vos beautex vous le feront voir,
 Bien mieux que je ne le puis dire;
 Et vous ne le sçauriez bien lire,
 Que dans la glace d'un miroir.

STAN-

S T A N C E S.

CE soir, que vous ayant seulette rencontrée,
 Pour guérir mon esprit & le remettre en paix :
 J'eus de vous, sans effort, belle divine Astrée,
 La première faveur que j'en reçeus jamais.

Que d'attraits, que d'appas vous rendoient adorable !

Que de traits, que de feux me vinrent enflamer !
 Je ne verray jamais rien qui soit tant aimable,
 Ni vous rien désormais qui puisse tant aimer.

Les charmes que l'Amour en vos beautés recelle,
 Etoient plus que jamais puissans & dangereux ;
 O Dieux ! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle,
 Et que vos yeux aussi me virent amoureux !

La rose ne luit point d'une grace pareille,
 Lors que pleine d'amour elle rit au Soleil,
 Et l'Orient n'a pas, quand l'Aube se réveille,
 La face si brillante, & le teint si vermeil.

Cet objet qui pouvoit émouvoir une souche,
 Fessant par tant d'appas le feu dans mon esprit,
 Me fit prendre un baiser sur votre belle bouche,
 Mais las ! ce fut plutôt le baiser qui me prit.

Car il brûle en mes os, & va de veine en veine,
 Portant le feu vengeur qui me va consumant,
 Jamais rien ne m'a fait endurer tant de peine,
 Ni causé dans mon cœur tant de contentement.

Mon ame sur ma lèvre étoit lors toute entière,
 Pour savourer le miel qui sur la vôtre étoit ;
 Mais en me retirant, elle resta derrière,
 Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrêtoit.

S'égarant de ma bouche, elle entra dans la vôtre,
 Ivre de ce Nectar qui charmoit ma raison,
 Et sans doute, elle prit une porte pour l'autre,
 Et ne luy souvint plus quelle étoit sa maison.

Mes.

Mes pleurs n'ont pû depuis flechir cette infidelle,
A quitter un séjour qu'elle trouva si doux :

Et je suis en langueur sans repos, & sans elle,
Et sans moy mesme aussi, lors que je suis sans vous.

Elle ne peut laisser ce lieu tant desirable,
Ce beau Temple où l'Amour est de nous adoré,
Pour entrer derechef en l'Enfer misérable,
Où le ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.

Mais vous, de ses desirs unique & belle Reyno,
Où cette ame se plaît comme en son Paradis,
Faites qu'elle resourne, & que je la reprenne
Sur ces mesmes aillots, où lors je la perdis.

Je confesse ma faute, au lieu de la défendre,
Et triste & repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prêt de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.

Mais non, puis que ce Dieu dont l'amorce m'enflame,
Veut bien que vous Payez, ne me la rendez point;
Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon ame,
Et ne separez pas ce que Nature a joint.

STANCES.

Sur le même sujet des Precedentes.

Lors qu'avecque deux mots que vous daignâtes dire,
Vous sceutes arrêter mes peines pour jamais,
Et qu'après m'avoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouvrites les Cieux, & me mîtes en pain.
Mille attraits, dont encor le souvenir me touche,
Couvrirent à mes yeux vostre extreme rigueur,
Tous les charmes d'Amour furent sur vostre bouche,
Et tous ses traits aussi passerent en mon cœur.

Vous prites tout à coup une beauté nouvelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons, & de feux;
Bons Dieux! ha que ce soir mes yeux vous virent belle;
Et que vos yeux ce soir me virent amoureux!

Le

Le Rasseur qui jugea les trois Déeses nues,
 Ne vit point à la fois tant de charmes secrets,
 De divines beautez, de graces inconnues,
 Que j'en vie éclater en vos moindres attraits.
 Je croy qu'en ce moment la Reyne de Cythere,
 Sans pas un de ses fils se trouva dans les Cieux,
 Et que tous les Amours abandonnant leur Mere,
 Etoient dedans mon ame, ou bien dedans vos yeux.
 Ils brilloient dans vos yeux, & brûloient dans
 mon ame.

Perçant d'un si beau feu les ombres d'alentour,
 Que je vivois heureux au milieu de la flamme!
 Et que j'avois de joye aussi bien que d'amour!

Depuis, ils ont toujours gardé la mesme place,
 Admirant vos beautez & mon extreme foy,
 Et quoy que vous fassiez, Aminte, ou que je fasse,
 Je les voy tous en vous, & je les sens en moy.

Eux qui faisoient brûler le Ciel, la Terre & l'Onde
 Avecque tous leurs feux embrasent mon desir,
 Et laissent en repos tout le reste du monde,
 Pour me faire la guerre avec plus de loisir.

Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuses,
 Tous les autres captifs ont du soulagement,
 Et l'air n'est plus troublé de plaintes amoureuses,
 De pleurs, ni de regrets, que par moy seulement.

Echo ne languit plus d'une flamme inutile,
 Daphné ne brûle plus le bel Astre du jour,
 Et si le cours d'Alphée est encore en Sicile,
 Ce n'est que par coutume, & non pas par amour.

Diane aux yeux de Pan n'a plus rien d'estimable,
 Neptune n'ayme plus les Nymphes de la mer,
 Et comme en l'Univers vous êtes seule aymable,
 Je suis le seul aussi qui sçache bien aymor.

STAN-

STANCES.

Sur sa Maîtresse rencontrée en habit de
garçon, un soir du Carnaval.

JE sens au profond de mon ame ;
Brûler une nouvelle flamme ,
Et laissant les autres Amours ,
Qui tenoient mon ame en aliere ,
J'ayme un garçon depuis trois jours ,
Plus beau que celui de Cythere .

Si le but de cette pensée ,
A ma conscience offensée ,
F'en ay déjà le châtiment ;
Car le feu qui brûla Gomorre ,
Ne fut jamais si vehément ,
Que celui-là qui me devore .

Mais je ne croy pas que l'on blâme
L'Amoureuse ardeur dont m'enflâme
Le bel œil de ce jouvenceau ,
Ni qu'aymer d'un amour extrême
Ce que Nature a fait de beau ,
Soit un peché contre elle-mesme .

Un soir que j'attendois la Belle ,
Qui depuis deux ans m'enforcèlle ,
Je vis comme tombé des Cieux ,
Ce Narcisse objet de ma flamme ,
Et dès qu'il fut devant mes yeux ,
Je le sentis dedans mon ame .

Sa face riante & naïve ,
Fertoit une flamme si vive ,
Et tant de rayons alentour ,
Qu'à l'éclat de cette lumière
Je doutay que ce fût l'Amour ,
Avecque les yeux de sa mere .

Mille fleurs fraîchement écloses ,

Les

*Les tys, les aillets & les roses
 Couvroient la neige de son teint;
 Mais deffous ces fleurs entassées,
 Le serpent dont je fus atteint,
 Avoit ses embûches dressées.*

*Sur un front blanc comme l'yvoire,
 Deux petits arcs de couleur noire,
 Etoient mignardement voutez,
 D'où ce Dieu qui me fait la guerre,
 Foulant aux pieds nos libertez,
 Triomphoit de toute la terre.*

*Ses yeux, le Paradis des ames,
 Pleins de ris, d'attraits, & de flammes,
 Faisoient de la nuit un beau jour:
 Astres de divines puissances,
 De qui l'empire de l'Amour
 Prend ses meilleures influences.*

*Sur tout, il avoit une grace,
 Un je ne sçay quoy qui surpasse,
 De l'Amour les plus doux appas,
 Un ris qui ne se peut décrire,
 Un air que les autres n'ont pas,
 Quel'on voit, & qu'on ne peut dire.*

*Parmy tant d'ennemis renduë,
 Ma liberté mal defenduë;
 Fut sous le joug d'un étranger;
 Mon Cœur se rendit à sa suite,
 Et dans le fort de ce danger,
 Ma raison se mit à la fuite.*

*Sans le connoître davantage,
 Ma volonté luy fit hommage
 De tout ce qu'elle avoit en main:
 Mais du méchant l'ame inconstante,
 Me trompa dès le lendemain,
 Et me frustra de mon attente.*

*Plein de dépit & de colere,
 Soudain je m'en devois défaire,
 Apprenant par cette leçon,*

Qu'il

DE MR. DE VOITURE.

17.

Qu'il n'avoit point d'arrest en l'ame,
Et que sous l'habit d'un garçon,
Il portoit le cœur d'une femme.

Toutefois, malgré cette injure,
J'en pris un plus heureux augure,
Et je n'eusse pû croire alors,
Que le Ciel, dont il fut l'ouvrage,
Sous le voile d'un si beau corps,
Eût mis un si mauvais courage.

Mais sa malice découverte
S'est reconnue avec ma perte;
Car depuis on ne la pû voir,
Le perfide a gagné l'a fuite,
Tenant mon cœur en son pouvoir,
Avec ma liberté seduite.

Gagné d'une sorciere flamme,
J'avois mis les clefs de mon ame,
En la garde de ce voleur:
Mais d'une malice funeste,
M'en ayans ravuy le meilleur,
Il mit le feu dedans le reste.

Mais je l'ayme, & quoy qu'il me face,
Je voudrois revoir cette face,
Ce chef d'œuvre tant estimé,
Où le Ciel tout son mieux assemble;
Et depuis j'ay toujours aimé
Une fille qui luy ressemble.

Avec les traits de son visage,
Elle a sa taille & son corsage,
Sa voix, son port, & sa façon,
Son doux ris, son adresse extrême,
Enfin, sous l'habit d'un garçon,
Je l'aurois prise pour luy même.

Ses yeux savent les mesmes charmes.
Elle use de pareilles armes,
Avec tous les mesmes attraits,
Et croy, tant elle luy ressemble,

Tom. II.

E

Qu'elle

Qu'elle luy touche de bien près,
 Et qu'ils sont alliez ensemble.
 Elle connoît bien, la méchante,
 La cause du mal qui m'enchaîne,
 Et qui me retient en langueur:
 Et, sans doute, elle pourrait dire
 Quelque nouvelle de mon cœur,
 Et de celui qui le retire.
 Car, sans en voir d'autre apparence,
 Je jurerois en assurance,
 A voir son visage assésin,
 Et son œillade cauteleuse,
 Qu'elle a sa part à ce larcin.
 Et qu'elle en est la voleuse.
 Amour, petit Dieu qui dispases
 Du règlement de toutes choses,
 Et qui fais entendre tes loix
 Par toute la machine ronde,
 Fais-moy justice à cette fois,
 Toi qui fais droit à tout le monde.
 Fais-moy raison de l'inhumaine,
 Qui retient mon cœur à la gêne,
 Sans esperance d'avoir mieux;
 Mais, sur tout, ne voy pas la helle,
 Car si tu regardes ses yeux,
 Je sçay que tu seras pour elle.
 La mauvaise me tient ravis
 Mon ame, mon cœur, & ma vie,
 Car chez elle se vient sautier.
 Le voleur de cette dépaillée,
 Mais j'espere tout retrouver,
 Si tu permets que je la fauilla.

POUR MINERVE

EN UN BALLET.

Vous qui chassez de vostre Cour
Toutes les molleses d'Amour,
Et les feux dont il se conserve,
D'où vous sont ces attraits venus ?
Et depuis quand, belle Minerve,
Avez vous les yeux de Vénus ?

Les Graces qui suivent toujours
La douce Mere des Amours,
Vont à vous comme à la plus belle ;
Même ce Dieu qui sçait voler,
S'il vous voyoit mise auprès d'elle,
Ne sçauroit à laquelle aller.

Si vous eussiez en ces appas,
Lors que vous viantes icy bas
Vous faire voir aux yeux d'un homme ;
Sans quitter le séjour des Cieux,
Vous eussiez remporté la pomme,
Au jugement de tous les Dieux.

Vos charmes ont plus de pouvoir,
Que ceux que nous venons de voir
Dans l'enchantement d'une coupe :
ils sont bien plus forts & plus doux ;
Et je ne sçache en cette troupe,
D'autre enchanteresse que vous.

Cette Circé, dont les Demons
Applaudissent l'orgueil des monts ;
Qui remplit la Terre d'alarmes,
Et renverse l'ordre des Cieux,
A dans ses lèvres moins de charmes,
Que vous n'en avez dans vos yeux.

Elle peut le monde troubler ,

E 2

Elle

*Elle fait les Astres trembler ,
 Et bride le cours de la Lune :
 Mais vous, d'un pouvoir sans pareil ,
 Dans le milieu de la nuit brune ,
 Vous nous faites voir un Soleil.*

*Mille rayons enforcelez
 Sortent de vos yeux étoillez ;
 Qui percent sans faire ouverture :
 Et redoutée en toutes parts ,
 Vous faites branler la Nature ,
 Par le moyen de vos regards.*

*Aussi faudra-t-il désormais
 Qu'elle vous cede pour jamais ;
 Car plus docte Magicienne ,
 Vous méritez le maniment
 D'une autre verge que la sienne ,
 Et qui charme plus puissamment.*

S T A N C E S.

JE me meurs tous les jours en adorant Sylvie ,
 Mais dans les maux dont je me sens perir ,
 Je suss si content de mourir ,
 Que ce plaisir me redonne la vie.
 Quand je songe aux beautés , par qui je suis la proie
 De tant d'ennuis qui me vont tourmentant ,
 Ma tristesse me rend content ,
 Et fait en moy les effets de la joye.
 Les plus beaux yeux du monde ont jetté dans mon ame ,
 Le feu divin qui me rend bien-heureux ,
 Que je vive ou meure pour eux ,
 J'ayme à brûler d'une si belle flame.
 Que si dans cet état quelque doute m'agite ,
 C'est de penser que dans tous mes tourmens ,
 J'ay de si grands contentemens ,
 Que cela seul m'en ôte le mérite.

Ceux

Ceux qui font en ayant des plaintes éternelles,
 Ne doivent pas être bien amoureux,
Amour rend tous les siens heureux,
Et dans les maux couronne ses fidelles.
 Tandis qu'un feu secret me brûle & me devore ;
 J'ay des plaisirs à qui rien n'est égal,
 Et je vois au fort de mon mal,
 Les Cieux ouverts dans les yeux que j'adore.
 Une divinité de mille attraits pourvenue,
 Depuis long-temps tient mon cœur en ses fers ;
 Mais tous les maux que j'ay soufferts ,
 N'égalent point le bien de l'avoir veu.

S T A N C E S.

LA terre brillante de fleurs,
 Fait éclater mille couleurs,
 D'aujourd'huy seulement connues ;
 L'astre du jour, en souriant,
 Jette sur la face des nuës.
 L'or & l'azur dont il peint l'Orient
 Le Ciel est couvert de saphirs,
 Les doux & gracieux Zephirs
 Soupirent mieux que de coutume ;
 L'Aurore a le teint plus vermeil ;
 Et semble que le jour s'allume
 D'un plus beau feu que celui du Soleil.
 Les oyseaux aux charmantes voix,
 Mieux que jamais dedans ces bois,
 Se font une amoureuse guerre ;
 Sans doute la troupe des Dieux,
 A quisé le Ciel pour la Terra,
 Ou la divine Oronte est en ces lieux.
 Oronte, dont les yeux vainqueurs
 Ont assujetti mille cœurs,
 Dont elle refuse l'hommage ;

E 3

Qui

Qui naissant a reçu des Cieux
Toutes les graces en partage,
Et les faveurs des hommes & des Dieux.

Par la force de ses attraits,
Ces vieux troncs, ces noires forêts
Ressentent l'amoureuse flamme;
Tout cede à des charmes si chers,
Et ses yeux qui nous ôtent l'ame,
D'un seul regard la donnent aux rochers.

Ainsi sortant de Fontenay,
Dedans le chemin de Gournay,
Faisant des vers à l'aventure,
Suivans l'humeur qui l'emportoit,
L'insensible & le froid Voiture,
Parloit d'amour comme s'il en sentoit.

Les Nymphes des eaux & des bois,
Ecoutant sa dolente voix,
Ne purent s'empêcher de rire,
Mais un Faune qui l'entendit,
Aux Dryades se prit à dire,
Possible est-il plus vray qu'il ne le dit.

S T A N C E S.

B Ello deesse que j'adore,
Ne pleurez pas si longuement;
Si les perles se font des larmes de l'Aurore,
Vous perdrez un trésor bien inutilement.

Ces larmes me rendroient trop heureux & trop riche
Si vous les répandiez pour moy,
Vous perdrez pour une babiche,
Des pleurs qui suffiroient pour racheter un Roy.

Celle qui vous ressemble, hormis qu'elle est moins
belle,
Et qui dedans le Ciel s'appelle
Du nom qui vous convient si bien,

Fette

*Fette quelque soupirs de sa divine bouche ;
 Et pleure les matins en sortant de sa couche ,
 Mais c'est pour un Amant , & non pas pour un chien .
 Si vous voulez pleurer comme elle ,
 Il faut devenir moins cruelle ,
 Employer mieux vostre amitié :
 Et pleurer sur tant que nous sommes ,
 Mais d'une bizarre pitié ,
 Ne pleurez pas les chiens , vous qui tuez les hommes .*

S T A N C E S.

A la louange du Soulier d'une Dame.

Moy qui fus pris ce carême ,
 Et qui me vis au pouvoir
 D'un beau Soulier jaune & noir
 Que j'aymois plus que moy-mesme ;
 Je suis maintenant en feu ,
 Pour un Soulier noir & bleu .

Comme un criminel qu'on mène
 Où son Destin l'a réduit ;
 A la Bastille est conduit ,
 Sortant du bois de Vincennes
 Ainsi mon cœur prisonnier
 Va de soulier en soulier .
 Le pied qui cause ma peine ,
 Et qui me tient sous sa loy ,
 Ce n'est pas un pied de Roy ;
 Mais p'ûtôt un pied de Reyno ;
 Car je voy dans l'avenir ,
 Qu'il le pourra devenir .

Sur ce beau pied la Nature
 Admirable en ses effets ,
 A sceu bâtir un Palais
 De divine Architecture ;

Où se trouvent sous les Dieux
 Mieux logez que dans les Cieux.
 C'est un grand Temple d'yvoire,
 Plein de grace & de beauté,
 En quelques lieux marqué
 D'une Ebène douce & noire,
 Qui sert en ce lieu si beau,
 Comme d'ombre en un tableau.

Deux flambeaux incomparables,
 Plus brillans que le Soleil,
 Par un éclat sans pareil,
 Et des rayons favorables,
 Rendent les lieux d'alentour,
 Pleins de lumière & d'amour.

La nef de cet edifice,
 Est pleine d'un jour très-pur,
 Mais le cœur en est obscur,
 Et fait par tel artifice,
 Que les yeux des plus perçans
 Ne penetrent point dedans.

Tout ce que la Terre & l'Onde
 Produisent de précieux,
 Tout ce qu'on voit dans les Cieux,
 Et qui paroît dans le monde,
 Est fait imparfaitement,
 Au prix de ce bâtiment.

Mais un personnage antique,
 Parent de Nostradamus,
 M'a dit en termes confus,
 Que ce temple magnifique,
 Pour être plus exaucé,
 Sera bien-tôt renversé.

STAN.

S T A N C E S.

A une Demoiselle qui avoit les manches de sa chemise retroussées & sales.

Vous qui tenez incessamment ,
 Cent Amans dedans vostre manche ,
 Tenez les au moins proprement ,
 Et faites qu'elle soit plus blanche ,
 Vous pouvez avec que raison ,
 Usant des droits de la victoire ,
 Mettre vos galans en prison ;
 Mais qu'elle ne soit pas si noire .
 Mon cœur qui vous est si devot ,
 Et que vous reduisez en cendre ,
 Vous le tenez dans un cachot ,
 Comme un prisonnier qu'on va pendre .
 Est ce que brûlant nuit & jour ,
 Je remplis ce lieu de fumée ,
 Et que le feu de mon amour ,
 En a fait une cheminée ?

S T A N C E S.

Sur une Dame , dont la juppe fut retroussée en-
 versant dans un carosse , à la campagne.

Phylis , je suis dessous vos loix ,
 Et sans remede à cette fois ,
 Mon ame est vostre prisonniere :
 Mais sans justice & sans raison ,
 Vous m'avez pris par le derriere ,
 N'est ce pas une trahison ?
 Je m'étois gardé de vos yeux ;

E s

Et

Et ce visage gracieux,
Qui peut faire pâlir le nôtre ;
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre,
De quoy je ne me gardais pas.

D'abord il se fit mon vainqueur ;
Ses attraits percerent mon cœur.
Ma liberté se vit ravie ;
Et le méchant, en cet état,
S'étoit caché toute sa vie,
Pour faire cet assassinat.

Il est vray que je fus surpris :
Le feu passa dans mes esprits,
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'Amour,
Quand il vit vostre cu sur l'herbe,
Faire honte aux rayons du jour.

Le Soleil confus dans les Cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arriere,
Son feu ne servant plus de rien,
Mais ayant veu vostre derriere,
Il n'osa plus montrer le sien.

En decouvrant tant de beautés,
Les Sylvains furent enchanterez,
Et Zephyre voyant encore,
D'autres appas que vous avez,
Même en la presence de Flore,
Vous haïsa ce que vous sçavez.

La Rose la Reyne des fleurs,
Perdit ses plus vives couleurs,
De crainte l'aïlet devint blême,
Et Narcisse alors convaincu,
Oublia l'amour de soy-mesme,
Pour se mirer en vostre cu.

Aussi rien n'est si précieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,

Vostre

Vostre teint qui jamais ne change.

Et le reste de vos appas,

Ne meritent point de loüange

Qu'alors qu'il ne se montre pas,

On m'a dit qu'il a des défauts.

Qui me causeront mille maux,

Car il est farouche à mervilles :

Il est dur comme un diamant,

Il est sans yeux & sans oreilles.

Et ne parle que rarement.

Mais je l'ayme, & veux que mes vers,

Par tous les cains de l'Univers,

En fassent vivre la memoire ;

Et ne veux penser désormais

Qu'à chanter dignement la gloire

Du plus beau Cu qui fut jamais.

Pbeis, cachez bien ses appas,

Les mortels ne dureroient pas,

Si ces beautés étoient sans voiles ;

Les Dieux qui regnent dessus nous,

Assis là-haut sur les Roistes,

Ont un moins beau siége que vous.

F R A G M E N T.

L*A plus adorable personne*

Qui se trouve dans l'Univers ;

Et pour qui le fils de Latone

Ne feroit pas d'assez beaux Vers ;

Amince la gloire du monde,

L'amour de la terre & de l'onde.

De cét agreable se jour

Occupe la place premiere,

Et le remplit d'une lumiere

Plus belle que celle du jour.

Les Amours sont à ses côtés.

Sages, retenus, & modestes,
 Avec que les desirs co'estes
 Qui méprisent les voluptez;
 Devant cette beauté severe,
 Que le vice mesme revere,
 Ils n'oseroient paroître nus;
 Et n'ayant plus rien de profane,
 Ils la craignent comme Diane,
 Et la servent comme Venus.

S O N N E T.

Sous un habit de fleurs la Nymphé que j'adore,
 L'autre soir apparut si brillante en ces lieux,
 Qu'à l'eclat de son teint & celui de ses yeux,
 Tout le monde la prit pour la naissante Aurore.
 La Terre, en la voyant, fit mille fleurs éclore,
 L'air fut par tout rempli de chants melodieux;
 Et les feux de la nuit pâlirent dans les Cieux,
 Et creurent que le jour recommençoit encore.
 Le Soleil qui tomboit dans le sein de Thetis,
 Rallumant tout à coup ses rayons amors,
 Fit tourner ses chevaux pour aller après elle;
 Et l'Empire des flots ne l'eût sçeu retenir;
 Mais la regardant mieux, & la voyant si belle,
 Il se cacha sous l'onde, & n'osa revenir.

A U T R E.

I L faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
 L'absence ni le temps ne m'en sçauroient guerir,
 Et je ne voy plus rien qui me pût secourir,
 Ni qui sceust rappeler ma liberté bannie.
 Dès long-temps je connois sa rigueur infinie,
 Mais pensant aux beautez pour qui je doi perir.

Fe

*Je benis mon martyre, & content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.*

*Quelquesfois ma raison, par de foibles discours,
M'incite à la revolte, & me promet secours,
Mais lors qu'à mon besoin je me veux servir d'elle;
Après beaucoup de peine & d'efforts inutiles,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable & belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.*

A U T R E.

*B*elles fleurs dont je voy ces jardins embellis.
Chastes Nymphes, l'Amour & le soin de l'Aurore,
Innocentes beautez que le Soleil adore,
Dont l'éclat rend la Terre & les Cieux embellis,
Allez rendre l'hommage au beau teint de Philis,
Nommez la vôtre Reyne, & confessez encore
Qu'elle est plus éclatante & plus belle que Flore,
Lors qu'elle a plus d'aïllets, de roses, & de lis.
Quittez donc sans regret ces lieux & vos racines,
Pour voir une beauté, dont les graces divines
Blessent les cœur des Dieux d'inévitables coups;
Et ne vous fâchez point si vous mourez pour elle,
Aussi bien la cruelle
Fera bien tôt mourir tout le monde après vous.

A U T R E.

*L'*Autre jour au Palais des Cieux,
En une fête solennelle,
Où la triomphante Cybelle,
Trai:tois ensemble tous les Dieux;
Après maints discours sérieux
Sur la Regence universelle,
Tout en rond la troupe immortelle

Prit du Nectar délicieux.

*Lors on proposa par la table,
 Laquelle étoit plus sonhaitable
 Ou d'Angelique, ou de Cypris,
 Les Dieux furent pour la Pucelle,
 Et Venus la mere des Ris,
 N'eut que Adone & Vénicain pour elle.*

A U T R E.

DEs portes du matin l'Amante de Cephale,
 Ses roses épandoit dans le milieu des airs,
 Et jetoit sur les Cieux nouvellement ouverts,
 Ces traits d'or, & d'azur, qu'en naissant elle étale,
 Quand la Nymphé divine, à son repos fatale
 Apparut & brilla de tant d'attraits divers;
 Qu'il sembloit qu'elle seule éclaireroit l'Univers,
 Et remplissoit de feux la rive Orientale.

Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux,
 Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
 Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore;
 L'onde, la terre, & l'air s'allumèrent à l'entour:
 Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
 Et l'on creut que Philis étoit l'Astre du jour.

A U T R E.

A Monseigneur le Cardinal Mazarin, sur la
 Comedie des Machins,

QUelle docte Circé, quel'e nouvelle Armide
 Fait paroître à nos yeux ces miracles divers,
 Et depuis quand les corps par la vague des airs
 Sçavent-ils s'élever d'un mouvement rapide?
 Où l'on voyoit l'azur de la campagne humide;
 Naiss-

DE Mr. DE VOITURE. 111

*Naissent des fleurs sans nombre , & des ombrages
verts ,*

*Des globes étoiliez les palais sont ouverts ,
Et les gouffres profonds de l'empire liquide.*

*Dedans un même tome nous voyons mille lieux ;
Des ports , des ponts , des tours , des jardins spacieux ,
Et dans un mesme lieu , cent scenes différentes.*

*Quels honneurs te sont deus , grand & divin Prelat ,
Qui fais que deormais , sans de faces changeantes
Sont , dessus le Theatre , & non pas dans l'Etat ?*

CH A N S O N.

Sur une belle voix.

L Ors que Belise veut chanter ,
Et que le bruit , pour l'écouter ,
Est d'accord avec le silence ,
L'esprit plein de contentement ,
S'abandonne au ravissement ,
Et suit de ce transport la douce violence.

L'Ame qui se veut émonvoir ,
Cede à l'agréable pouvoir
De sa voix pleine de merveilles ,
Et pour mieux ouïr ses accens ,
Elle quitte les autres sens ,
Et se vient toute rendre à celui des oreilles.

Chere peine des matelots ,
Ecueil agréable des flots ,
Mort ensemble & douce & cruelle ;
Sirenes , filles d'Acheloïs ,
Cessez de nous vanter vos voix ;
Car celle de Belise est plus douce & plus belle.

Vostre chant autrefois perdoit
Le Nocher qui vous entendoit ,
Son plaisir étoit son naufrage ,

Mais

*Mais la voix de cette beauté ,
 Dont tout le monde est enchanté ,
 Est bien moins périlleuse , & plaît bien davantage.*

*Elle peut charmer les douleurs ,
 Et des plus sensibles malheurs
 Oter la funeste pensée ,
 Elle donne un plaisir parfait ,
 Et n'en être point satisfait ,
 Est manquer de raison , ou bien l'avoir blessée.*

*Le plaisant murmure des eaux ,
 L'agréable chant des oyseaux ,
 Les luths d'Amphion & d'Orphée ,
 Un rossignol & ses appas ,
 Un cygne proche du trépas ,
 Dressent à cette voix un superbe trophée.*

*La belle Musique des Cieux ,
 Et ce qu'à la table des Dieux ,
 Apo'lon chante sur la lyre ;
 Les divins concerts des Neuf Sœurs
 Cedent à ses moindres douceurs ,
 Et ma Muse se tait ne pouvant bien les dire.*

A U T R E.

M*Es yeux , quel crime ay-je commis ,*

*Qui vous rende mes ennemis ,
 Et qui vous oblige à me nuire ?
 Pourquoi cherchez-vous en tous lieux ;
 Vous par qui je me doi conduire ;
 L'objet qui seul me peut détruire ?*

Quel mal vous ay-je fait , mes yeux ?

*Vous sçavez bien que vos plaisirs
 M'ont coûté cent mille desirs ,
 Et qu'ils sont auteurs de ma peine ,
 Et contre moy sedi ieux ,*

Charmez de l'éclat qui vous mène ,

Vous

Vous ne voulez voir que Climene ,
 Quel mal vous ay je fait, mes yeux ?
 Loin d'elle vous mourez d'ennuy ;
 Et moy je ne meurs aujourd'huy ,
 Qu'à cause que vous l'avez veüe ;
 Les fers vous semblent glorieux ,
 Sous qui mon ame est abbatüe ;
 Vous aimez celle qui me ruë ;
 Quel mal vous ay je fait, mes yeux ?
 Vous m'apprenez que ses beautez
 Passent les celestes clartez ,
 Que des nuicts la blanche Courriere
 Luit d'un éclat moins radieux ,
 Et qu'au milieu de sa carrière
 Le Soleil a moins de lumiere ,
 Quel mal vous ay-je fait, mes yeux ?
 C'est vous qui donnez le poison
 Qui chasse ma foible raison ,
 Qu'en vain maintenant je reclame ;
 Et vous, qui trop audacieux ,
 Jettez le desordre en mon ame ,
 La perdez, la mettez en flamme ;
 Quel mal vous ay je fait, mes yeux ?

A U T R E.

L'Amour sous sa loy
 N'a jamais eu d'Amant plus heureux que moy ;
 Bevit soit son flambeau ,
 Son carquois, son bandeau ,
 Je suis amoureux ,
 Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.
 Mes jours & mes nuits
 Ont bien peu de repos & beaucoup d'ennuis ;
 Je meurs de langueur ,
 J'ay le fen dans le cœur ,

Fe

Je suis amoureux,
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.

Mortels déplaîsirs,
Qui venez traverser nos joyeux desirs !
Je ne crains point vos coups ;
Car, enfin, malgré vous,
Je suis amoureux, &c.

A tous ses martyrs
L'Amour donne en leurs maux de secrets plaîsirs ;
Je chéris ma douleur,
Et dedans mon malheur,
Je suis amoureux, &c.

Les yeux qui m'ont pris,
Payeront tous mes maux avec un sourire,
Tous leurs traits me sont doux,
Même dans leur courroux,
Je suis amoureux, &c.

Cloris eut des Cieux,
En naissant, la faveur & l'amour des Dieux ;
Je la veux adorer,
Et sans rien espérer,
J'en suis amoureux, &c.

Souvent le dépit
Peut bien, pour quelque temps, changer mon esprit,
Je maudis sa rigueur,
Mais au fond de mon cœur,
J'en suis amoureux, &c.

Étant dans les fers,
De la belle Cloris, je chantay ces vers ;
Maintenant d'un sujet,
Mille fois plus parfait,
Je suis amoureux, &c.

La seule beauté,
Qui soit digne d'amour, tient ma liberté,
Et je puis désormais
Dire mieux que jamais,
Je suis amoureux
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.

A U T R E.

J E me tais, & me sens brûler,
 Car l'objet qu'adore mon ame,
 Est si parfait que je n'en puis parler,
 Sans faire voir à tous le sujet de ma flamme.
 Si je dis que dans l'Univers,
 Celle pour qui je meurs n'eut jamais de pareille,
 Qu'elle est de tous les yeux l'amour & la merveille,
 Qui ne devinera la beauté que je sers ?
 Si je dis que dans ses beaux yeux
 Cet archer qui m'y fait la guerre,
 Forge des traits qu'il garde pour les Dieux ;
 Méprisant désormais tous les cœurs de la terre ;
 Et que dans le fort des Hyvers,
 Quand la rigueur du froid efface toutes choses,
 Son teint paroît toujours plein de lys & de roses,
 Qui ne devinera la beauté que je sers ?
 Que si je parle dignement
 De son esprit incomparable,
 Dont la grandeur partage également
 Avecque sa beauté le titre d'adorable,
 Si je puis dépeindre en mes vers
 Combien son ame est grande, & genereuse, & belle,
 De tant de qualitez qu'on ne trouve qu'en elle,
 Qui ne devinera la beauté que je sers ?
 Mais sans parler de sa beauté,
 De son esprit, ni de ses charmes ;
 Si je décris comme sa cruauté
 Méprise désormais les soupirs, & les larmes ;
 Et que ceux qui sont dans ses fers
 N'en reçoivent jamais un regard favorable,
 Que le Ciel n'en voit point de plus inexorable ;
 Qui ne devinera la beauté que je sers ?

A U.

A U T R E.

L'Es trois plus grandes Déeses,
 Dont Pâris scent les debats,
 Ont disputé des appas,
 Contre une de nos Princesses;
 Mais en voyant sa beauté,
 Venus mesme l'a quitté.

Les graces ont eu querelle
 Sur qui tient le premier rang,
 Et qui vient de meilleur sang,
 D'elles ou Mademoiselle,
 Tout le Ciel sollicita,
 Mais la belle l'emporta.

Les plus sçavans en la Sphere,
 Doutent depuis quelques ans,
 Où l'Astre qui fait les tems
 Tient sa demeure ordinaire,
 Si le Ciel est son séjour,
 Ou le petit Luxembourg.

Au Cours du bois de Vincennes,
 Le Soleil a disputé
 De lumiere & de beauté,
 Avec la belle d'Angennes;
 Mais le Soleil le perdit,
 Aux rayons qu'elle épandit.

Au milieu de sa carrière,
 Voyant l'éclat de ses yeux,
 En vain le flambeau des Cieux,
 Fit redoubler sa lumiere,
 Car avec que tous ses feux;
 Qu'eût-il fait seul contre deux?

Dans le fond d'un bois antique,
 Un rossignol disputa,
 Sur ne, re, mi, fa, sol, la,

Avec

*Avec la belle Angelique ;
 Mais le rossignol perdit,
 Au doux son qu'elle épanchit.
 Sur le chemin de Charonne,
 Amour tout chargé de traits,
 A disputé des attraits,
 Avec la belle Batonne,
 Mais le pauvre enfant perdit,
 Aux charmes qu'elle épanchit,*

A U T R E.

NOtre Aurore vermeille
 Sommeille,
 Qu'on se taise à l'entour,
 Et qu'on ne la réveille
 Que pour donner le jour.
 Votre beauté divine
 Assassine
 Nos cœurs par ses beaux yeux.
 C'est la belle Lucine,
 Le chef d'œuvre des Cieux.
 En vous, belle Julie,
 S'allie
 La grace & la bonté,
 Et la vertu remplie
 D'attraits & de beauté.
 Vous êtes accomplie,
 Julie,
 Plus belle que le jour,
 Et chacun vous publie
 L'ornement de la Cour.
 La beauté d'Angelique
 Est unique,
 Et ses yeux nos vainqueurs
 Ont un secret magique
 Pour gagner tous les cœurs.

A U.

A U T R E.

CE n'est pas sans raison
 Qu'on dit que je vous admire ;
 Et pour moy , je n'en puis dedire
 Monsieur de St. B.
 Coralte vos beaux yeux forcent toutes les ames
 A bruler , à bruler de leurs divines flammes.
 Tout ce qui part de vous ,
 A des graces si charmantes ,
 Que les ames les moins aimantes ,
 En ressentent les coups ,
 Coralte , &c.

Vostre teint en tous lieux
 A toujours des fleurs écloses ,
 Et l'Amour couché dans des roses
 Y fait la guerre aux Dieux ,
 Coralte , &c.

Puis que si puissamment ,
 Vos attraits que rien n'efface ,
 Ont touché mon Ame de glace ,
 On peut dire hardiment ,
 Coralte , &c.

Les enfans au berceau ,
 Rient à vous comme aux Anges ,
 Les vieillards chantent vos loüanges
 Jusques dans le tombeau ,
 Coralte , &c.

Il ne reste sinon
 Qu'icy l'on vous dresse un temple ;
 Déjà des Prêtres je contemple ,
 Qui chantent vôtre nom ,
 Coralte , &c.

Pour moy , je ne croy pas ,
 Quoy que vous me puissiez dire ,

Que

*Que rien m'ôte de vôtre Empire ,
Si ce n'est le trépas ;
Coralie , &c.*

*Quand vous m'auriez chassé ;
Dans l'Amour qui me transporta ,
J'irois chanter à votre porte ,
D'un ton triste & cassé .
Coralie vos beaux yeux forcent toutes les ames
À bruler , à bruler de leurs divines flammes.*

A U T R E.

J'Avais de l'Amour pour vous ,
Charmante Sylvie !
Mais vos injustes courroux
Ont refroidy mon envie ,
Je sçai aymer constamment ,
Mais si l'on n'ayme également ,
Ma foy , je m'en ennuye.
Vôtre bouche , & vos beaux yeux ,

Les Roys de ma vie ,
Et vôtre ris gracieux
Avoient mon ame asservie ,
Vous m'aviez gagné le cœur ;
Mais quand on a trop de rigueur ,
Ma foy , je m'en ennuye.

L'approuve un feu bien-heureux
Qui deux Ames lie ,
Et tient deux cœurs amoureux
Sans peine & melancolie ;
J'ayme les douces Amours ,
Mais pour soupirer tous les jours ,
Ma foy , je m'en ennuye.

L'Amour sur un autre Amour
Volontiers s'appuye ,
J'ayme sans aucun détour ;

Mais

Mais si je voy qu'on me fuye,
Et qu'on se plaise à m'ouïr
Pleurer, tourmenter, gemir,
Ma foy, je m'en ennuye.

J'approuve un cœur enflamé,
Qui se glorifie
D'aymer, sans qu'il soit aymé,
Et son plaisir sacrifie;
Je le fais bien quelquefois;
Mais quand cela passe trois mois,
Ma foy, je m'en ennuye.

Vous exercez sur mon cœur
Trop de tyrannie;
Je ne vis plus qu'en langueur;
C'est une peine infinie
Que de vivre en vous aymant;
Et pour vous parler franchement;
Ma foy, je m'en ennuye.

Si vous pensez honorer
Une Ame transie,
Qui meurt pour vous adorer,
Pour moy, je vous remercie,
Je ne veux point tant d'honneur,
Gardez-le à quelque grand Seigneur;
Ma foy, je m'en ennuye.

Faire des vers en batteau,
Ce seroit folie,
Car par la fraîcheur de l'eau
Je sens ma tête assaillie;
Vous n'aurez donc que cecy,
Il fait mauvais écrire icy;
Ma foy, je m'en ennuye.

A U T R E.

Sur l'air du branle de Mets.

BElles l'honneur de nostre âge,
 Et le but de nos souhaits
 Sur l'air du branle de Mets,
 Apprenez nostre voyage ;
 Mais pleurez en le chantant,
 Car nous en faisons autant.
 Nous n'étions qu'au Bourg la Reyne,
 Et je crois être à Gon,
 Ou cent milles par delà,
 Tant mon cœur étoit en peine,
 S'éloignant de la beauté,
 Qui retient sa liberté.

Nous vîmes dedans la nuë
 La Tour de Mont-le heris,
 Qui pour regarder Paris
 Allongeoit son col de gruë :
 Et pour y voir vos beaux yeux,
 S'élevoit jusques aux Cieux.
 Quand nous fûmes dans Etampe
 Nous parlâmes fort de vous ;
 J'en soupiray quatre coups,
 Et j'en eus la goutte crampe :
 Etampe & crampe vrayment,
 Riment admirablement.

Dans le milieu d'Anger ville,
 Monsieur nôtre Chancelier,
 En me parlant d'un soulier,
 Me fit devenir debile,
 Me souvenant de celui,
 Qui m'a causé tant d'ennuy.
 Une heure étoit bien passée,
 Quand nous vinmes à Toury ;

Tom. II.

F

Alors

Alors Monsieur Griboury
 Mé revint en la pensée,
 Un certain noir & frisé ;
 Fort bien fait & composé,

Nous trouvâmes près Sercote,
 (Cas étrange & vray pourtant)
 Des bœufs qu'on voyoit brenant,
 Dessus le haut d'une motte ;
 Et plus bas quelques cochons,
 Et bon nombre de moudons.

Nous vîmes deux Demoiselles,
 Lors que nous fîmes dedans,
 Qui paroissent à leurs dents,
 D'assez gentilles femelles :
 Frere Claude qui les vit,
 De fort bon cœur leur sourit.

Dans Orleans cent harangues,
 Se firent au Chancelier ;
 Et l'on le vint supplier,
 En dix huit sortes de langues,
 Les trois Mores furent pleins
 De Maires & d'Echevins.

Voyant cela, je m'éconle,
 Et desirant être à paré,
 Je me sceus mettre à l'écart
 Dans un coin : hors de la foule,
 Où revant jusqu'à la nuit,
 J'écrivis ce qui s'ensuit.

Nôtre Aurore de la Barre,
 Est maintenant un Soleil :
 Le Ciel n'a rien de pareil,
 La terre rien de si rare ;
 Mais en cas de Merlenbeau,
 Son esprit n'est pas fort beau.

Cette beauté souveraine
 A rallumé mes vieux ans ;
 Ses attraites sont si charmans ;

Que

DE MR. DE VOITURE.

121

Que pour sortir de la peine
Où m'a conduit son bel œil,
Je n'attens que le cercueil.

Quel éclat & quelles flammes,
Quels rayons voi-je dans l'air ?
A voir tant de feux briller,
C'est la Princesse des Ames,
La Reyne des volontez,
La Déesse des beautez.

Cachez vos beautez mortelles,
Je voy paroître Cloris ;
Tous vos attraits sont péris,
Voicy la belle des belles ;
Son soulier a plus d'attraits,
Que vos yeux & tous vos traits.

Ce que le Ciel a de flamme
Il l'a mis dedans ses yeux ;
Ce qu'il eut de précieux,
Il le mit dedans son Ame,
Rien du tout ne luy défaut,
Que d'avoir le sang plus chaud.

La belle Baronne darde
De ses yeux mille trépas,
Mais dites, n'a-t-elle pas
La mine un peu bien gaillarde ?
Je pense que sa vertu
A bien souvent combattu.

Quelle est celle qui m'éclaire
Et brille de tant d'appas ?
Est-ce Diane ou Pallas ?
Ou la Reyne de Cythare ?
Car en elle j'apperçois

Quelque air de toutes les trois.

A voir sa grace embellie
Avec tant de Majesté,
C'est l'attrayante beauté
De la charmante Julie,

F 2

Dont

Dont mon cœur seroit épris ,
S'il n'étoit pas à Cloris.

Il seroit temps de me taire ,
Es ma plume n'en peut plus ,
Mais que dirent les Vertus ,
Si je me tais de sa Mere ?
Qui joint à tant de beautex ,
Tant de rares qualitez.

Artenice où je contemple
Tant de miracles diuers !
Les autres ont eu des vers ,
Mais à vous il faut un Temple
Il sera fait dans un an ,
Et j'en ay déjà le plan.

Frere Claude l'Heroïque
En sera le Sacristain ,
Chapelain le Chapelain ;
Et l'Angelique Angelique
Nuit & jour y chantera ,
Les Hymnes qu'il vous fera.

A U T R E.

A MADAME LA PRINCESSE.

Sur l'air de Landryri.

M Adame , 'vous trouverez bon
Qu'on vous écrive sur le ton
De Landriette ,
Qui court maintenant à Paris.
Landryri.

Vôtre absence nous abat tous.
Quelques-uns en sont demy-foux ,
Landriette ,
Les autres n'en sont qu'étourdis ,
Landryri.

Da

DE Mr. DE VOITURE.

Du point de v^{otre} éloignement ,
L'Hyver s'approche à tout momens ,
Landriette ,
Et les beaux jours sont accourcis ,
Landriry.

Pour nouvelles chacun dit fort
Que le Duc Charles est d'accord ,
Landriette ,
La Neutralisé fait grand bruit ,
Landriry.

L'on tient icy pour arrêté
Que Madame à fait le traité ,
Landriette ,
Le Roy son frere en est marri ,
Landriry.

L'Espagnol rend ce qu'il tenoit ,
Elle aura tout ce qu'elle avoit ,
Landriette ,
Particulierement
Landriry.

J'ay recu deux coups de ciseau ,
En un lieu bien loin du musée ,
Landriette ,
Je m'en porte mieux Dieu mercy.
Landriry.

L'on est icy fort tristement ,
Tout nôtre divertissement ,
Landriette ,
Est de chanter ce qui s'ensuit ,
Landriry.

En grace , en beutoz , en attrait ,
Nulle n'égale jamais ,
Landriette ,
La divina Memmorency ,
Landriry.

L'on jugeroit par la blancheur
De bourbon , & par sa fraîcheur ,

F

Land

Landriette,

Qu'elle a pris naissance des Lys,

Landriry.

Julie à l'esprit & les yeux,

Plus brillans & plus radieux,

Landriette,

Que l'Astre du jour à Midy,

Landriry.

Pour faire son Ame & son Corps

Le Ciel épuisa ses trésors,

Landriette,

.....

Landriry.

Elle a tout en perfection,

Hors qu'elle a trop d'aversion,

Landriette,

Pour les Amans & les Souris,

Landriry.

Mesdemoiselles de Clermont,

Ont plus de charmes qu'Aigremont,

Landriette,

Par Aigremont j'entens Margis,

Landriry.

Mesdemoiselles du Vigean,

Ont le cœur noble, & le corps gent

Landriette,

Tout homme qui les voit, est frit

Landriry.

Lors que Venus aimait Adon,

Elle avoit les yeux, ce dit-on,

Landriette,

Comme Mademoiselle Aubry,

Landriry.

D'où vient que depuis quelques jours,

On voit la troupe des Amours,

Landriette,

Deffus la route de Paiffa

Landriry.

Landriry.

Landriry.

C'est que la Roynie des beautez,
Des Ames & des libertez.

Landrirette,

Fait sa demeure dans Vigni,

Landriry.

Votre balet comme j'entens,
Passe les plus beaux de ce temps.

Landrirette,

Monsieur de Gaussecourt le dit.

Landriry.

Un seul diable de Monlan
Fait bien plus de bruit maintenant.

Landrirette,

Que les vingt & quatre d'icy.

Landriry.

Un certain faiseur d'Almanac,
M'a dit que Monsieur de Moymac,

Landrirette,

Dans ce mois devoit être pris.

Landriry.

Mais si vous ne me croyez pas,
Considérez, & lisez bas,

Landrirette,

La Centurie que voicy,

Landriry.

Trois mois après celui de May,
L'on prendra Monsieur de Macmey,

Landrirette,

Et Monsieur de Noichane aussi,

Landriry.

Je sçay pour certain que l'Amour
En vent à ceux de Vandatour.

Landrirette,

Dieu garde Monsieur de Levi,

Landriry.

J'en mettrois encor plus de six.

Mais je ne puis plus être assis ,
 Landrivette ,
 Je m'en vay trouver Monsieur Jais :
 Landriry.

A U T R E.

L'Un meurt qu'à sa fantaisie ,
 Il ne s'avance à la Cour :
 L'autre meurt de jalousie ;
 Et moy je me meurs d'Amour.
 Prométhée est à la chaîne ,
 Et becqueté d'un Vautour ;
 Il ne meurt de cette peine ,
 Et moy , je me meurs d'Amour ;
 D'une plainte desolée ,
 Ainsi Thirsis l'autre jour
 Disoit dans cette vallée ,
 Et moy je me meurs d'Amour.
 Il fendoit le cœur des marbres ;
 Et l'Echo même à son tour ,
 Faisoit redire à ses arbres ,
 Et moy je me meurs d'Amour.

A U T R E.

L Es Demoiselles de ce temps
 Ont depuis peu beaucoup d'Amans ;
 On dit qu'il n'en manque à personne ,
 L'année est bonne .
 Nous avons vey les ans passez ,
 Que les Galans étoient glacés ;
 Mais maintenant tout en faisonsne ,
 L'année est bonne .
 Le temps n'est pas bien loin encor.

Qu'ils

Qu'ils se vendassent au poids de l'or ,
Et pour le présent on les donne ,
L'année est bonne.

Le Soleil de nous rapproché ,
Rend le monde plus échauffé ;
L'Amour regne , le sang bouillonne ,
L'année est bonne.

La belle Princesse n'est pas
Du rang des beautés d'ici bas ,
Car une fraîcheur immortelle
Se voit en elle ,

Dans son visage & dans ses traits
Brillens quelques divins attrails ,
Et dans sa mine & dans son geste
Un air céleste.

De perles , d'astres , & de fleurs :
Bourbon le Ciel fit tes couleurs ,
Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'un Ange.

Que de cœurs l'amour blesseroit ,
Que de maux au monde il feroit ,
Si cette belle moins contraire
Le laissoit faire :

La Duchesse a pris à l'amour
Ses traits : & ce Dieu tout le jour ,
Pour les ravoir de cette belle ,
Vole autour d'elle.

Elle les montre en ses appas ;
Mais elle ne les lance pas ,
Et crains trop d'en blesser personne ,
Tant elle est bonne :

Mais ses coups seroient bien-heureux ,
Et n'est point de cœur généreux ,
Qui ne voulût mourir pour elle ;
Tant elle est belle.

Le Soleil cede à ses beaux yeux ,
Et ne voit du plus haut des Cieux ,

Que luy-mesme d'dans le Monde,
Qui les seconde.

Baronne pleine de douceur
Etes-vous Mere, . . . étes-vous Sœur,
De ces deux Belles si gentilles,
Qu'on dit vos filles ?

Vous avez l'humeur, ce dit-on,
D'un doux & paisible mouton ;
Mais votre peau blanche & très-fine
Est d'une Hermine.

Que voi-je si plein de clarté,
D'attraits, de grâce & de beauté,
Si ce n'est Diane, ou l'Aurore,
Ou Flore, ou Fore ?

Les oyseaux vont en toutes parts,
Suivant sa voix, ou ses regards ;
Zephire la suit & l'adore,
C'est Flore, ou Fore.

Sur son visage & sous ses pas
Naissent des fleurs & des appas,
Qu'ailleurs on ne voit éclore ;
C'est Flore, ou Fore.

Vigean est un Soleil naissant,
Un bouton s'épanouissant,
Ou Venus, qui faisant de l'Onde,
Bru'e le Monde.

Sans sçavoir ce que c'est qu'Amour,
Ses beaux yeux le mérita un jour,
Et par tout elle le fait naître,
Sans le connaître.

Rambouillet avec sa fierté,
A certain air dans sa beauté,
Qui fait qu'autant que l'on l'admire,
On la desire.

Dessus sa bouche sont toujours
Les Graces avec les Amours,
Ou pour le plaisir de l'entendre,
Ou pour apprendre.

A U.

A U T R E

Quand Iris aux beaux yeux
 Paroit en quelques lieux,
 Il n'est cœur qui ne tremble :
 C'est l'honneur de la Cour,
 C'est la gloire d'Amour,
 Et des vertus ensemble.

On ne peut pas si-tôt
 Bien louer comme il faut ;
 De la grande Duchesse
 La grace & la bonté ;
 Sa moindre qualité
 Est celle de Princesse.

Quand des bords d'Orient,
 L'Aurore en souriant,
 Sa lumière rappelle,
 Elle n'égale pas,
 Avec tous ses appas,
 Ceux de Mademoiselle ;

La belle.....
 A la bouche d'aillet,
 Les yeux de vive flamme ;
 Le courage d'un Roy,
 Et l'esprit comme moy.
 Quand Apollon m'enflame.

Le Ciel, sans changement,
 En feroit aisément
 Une Reyno parfaite ;
 Quelque jour tous les Roys
 Vivront dessous ses loix.
 Dans l'Isle qu'elle a faite.

Jamais l'œil du Soleil
 Ne vit rien de pareil,
 Ni si plein de delices ;

Rien si digne d'amour ,
 Si ce ne fut le jour ,
 Que naquit Argenice.
 Quand les Dieux eurent fait
 Le chef d'œuvre parfait ,
 Que Julie on appelle ,
 Minerve qui la vit ,
 En pleura de dépit ,
 Et se trouva moins belle.
 L'Amour armé de traits ,
 Avec tous ses attraits ,
 N'en a point qui me picque ;
 Et je crains plus cent fois
 Les charmes & la voix
 De la belle Angelique.

A U T R E.

Sur l'air des lanturlu.

LE Roy nôtre Sire ,
 Pour bonnes raisons,
 Que l'on n'ose dire ,
 Et que nous taisons :
 Nous a fait défense
 De plus chanter Lanturlu ;
 Lanturlu , lanturlu , lanturlu , lanturlu.
 La Reyno sa Mere ,
 Reviendra bien-tôt ,
 Et Monsieur son Frere,
 Ne dira plus mot ;
 Il sera paisible ,
 Pour veulqu'on ne chante plus ,
 Lanturlu , &c.
 De la Grand' Bretagne.
 Les Ambassadeurs ,
 Ceux du Roy d'Espagne ,

DE Mr DE VOITURE.

137

*Et des Electeurs ,
Se sont venus plaindre
D'avoir par tout entendu ,
Lanturlu , &c.*

*Ils ont fait leur plainte
Fort éloquemment ,
Et parlé sans crainte
Du Gouvernement ;
Pour les satisfaire ,
Le Roy leur a répondu ,
Lanturlu , &c.*

*Dessus cette affaire
Le Nonce parla ,
Dit que le Saint Pere
N'entend point cela ,
Qu'un François dans Rome ,
A crié comme un perdu ,
Lanturlu , &c.*

*Pour finir en France
Ces troubles nouveaux ,
Avec grand' prudence ,
Le Garde des Sceaux
A scellé des lettres ,
Dont voicy le contenu ,
Lanturlu , lanturlu , lanturlu , lanture.*

R O N D E A U.

M A foy, c'est fait de moy , car Isabelle
M'a conjuré de luy faire un Rondeau ,
Cela me met en une peine extrême.
Quoy treize vers , huit en eau , cinq en eme ,
Je luy ferois aussi-tôt un batteau !
En voila cinq pourtant en un monceau :
Faisons en huit , en invoquant Brodeau ,

F 7

12

Et puis mettons , par quelque stratagème ,
Ma foy , c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers , l'ouvrage seroit beau ;
Mais cependant , je suis dedans l'onzième ,
Et si je croy que je fais le douzième ,
En voila treize ajustez au niveau.
Ma foy , c'est fait.

A U T R E.

MA foy , que d'un fin diamant ,
Pris au trésor du Firmament ,
Ce Dieu qui tant de mal me dresse ,
Fit d'une main pleine d'adresse ,
Pour durer eternellement ,
Par vos rigueurs se valimant ,
Car vous passez infiniment ,
En dureté , je le confesse ,
Ma foy.

Je suis las de tant de tourment ,
Et veux bien être vôtre Amant ,
Si vous m'êtes bonne Maîtresse ;
Mais si vous'lez que je vous laisse ,
Je le feray fort librement ,
Ma foy.

A U T R E.

D'Un buveur d'eau , comme avez debatü ,
Le sang n'est pas de glace revêtu ,
Mais se bouillans & si chaud au contraire ;
Que chaque veine en eux est une artère
Pleine de sang , de force , & de vertu.
Le feu par l'eau foiblement combattu ,

Croissant

DE Mr. DE VOITURE.

135

*Croissant sa force, au lieu d'être abbatu,
Va redoublant la chaleur ordinaire*

D'un beuveur d'eau.

*Toujours de preux le renom ils ont eu,
Ils ont l'estac bien ferme & bien pointu,
Chauds en amour, & plus chauds en colere,
Si que ferez fort bien de vous en taire,
Qu'un de ces jours vous ne soyez battu
D'un beuveur d'eau.*

A U T R E.

UN beuveur d'eau, pour aux Dames complaire
Suivant l'Amour dont le seul feu l'éclaire,
Se voit toujours sobre, courtois & doux;
Et ne scauriez si-tôt boire dix coups
Qu'encor plutôt il ne le scent faire.

*Venus d'Amour la gracieuse mere
Nâquit de l'eau sur les bords de Cythere,
Aussi son fils favorisé sur tous,
Un beuveur d'eau.*

*Il entend mieux ses loix & son mystere,
Il sçait jouir, & discret sçait se taire,
A le rein ferme, & fermes les genoux.
Et trente six yvrognes comme vous,
Ne valent pas en l'amoureuse affaire,
Un beuveur d'eau.*

A U T R E.

Vous l'entendez mieux que je ne pensois,
Si quelque Amant bien disant & mattois,
Vous veut payer, en nommant son ame,
C'est du Latin qui passe vòtre game;
Vous n'entendez des termes si courttois.

42

Mais

Mais s'il en vient qui dise à haute voix ;
 Qu'il veut prouver, fût il Turc ou Anglois ;
 Par beaux effets la grandeur de sa flamme ,
 Vous l'entendez.

Je donneray telle somme par mois ;
 Outre cela , joyaux , perles de choix ,
 Satin , velours , à souhait à Madame ;
 Cet entretien vous charme & vous enflamme ;
 C'est dire d'or & parler bon François ,
 Vous l'entendez.

A U T R E.

Chez la Coiffier une demy douzaine
 Des nourrissons de l'enfant de Silène ,
 Se trouveront ce soir assurément.
 N'y manquez pas , Diable emporte qui vont ,
 L'affaire est faite , & la chose certaine.

Vous y verrez une table bien pleine ,
 Tous les poissons jusques à la Baleine.
 Iront ce soir , voguant horriblement
 Chez la Coiffier.

Nous chanterons jusqu'à perte d'haleine ,
 Nous y dirons mille bons mots sans peine ;
 Car là Phœbus est en son element ,
 Et si ces vers ne coulent doucement ,
 Nous en ferons d'une meilleure veine.
 Chez la Coiffier.

A U T R E.

Dans ces prez herbux & spacieux ,
 Où mille fleurs semblent sourire aux Cieux ,
 Je viens éleffée d'une atteinte mortelle ,
 Pour soulager le mal qui me martelle ,

DE Mr. DE VOITURE.

11

*Et divertir mon esprit par mes yeux-
Mais contre moy mon cœur seditieux
Me donna plus de pensers saucieux ,
Que l'on ne voit de brins d'herbe nouvelle
Dedans ces prés.*

*De ces tapis le pourpre précieux ,
De ces ruisseaux le bruit délicieux ,
De ces vallons la grace naturelle
Blesse mes sens , me gêne & me bourrelle ,
Ne voyans pas ce que j'aime le mieux ,
Dedans ces prés.*

A U T R E.

MOn ame , à Dieu , quoy que le cœur m'en fende ,
Et que l'Amour de partir me defende ,
Ce traître honneur veut pour ma martyrre ,
Par un depart nos deux cœurs déchirer ,
Et de laisser ton bel ail me commande.

*Je ne veux pas qu'en larmes tu t'épandes ,
Et sans qu'en rien ton amour apprehende ,
Dy moy gaîment , sans plaindre & soupîrer ,
Mon ame , à Dieu.*

*Car je te laisse , & je te recommande
De mon esprit la partie plus grande
Sans plus vouloir jamais la retirer ;
Car rien que toy je ne puis désirer ,
Et veux t'aimer jusqu'à ce que je rende
Mon ame , à Dieu.*

A U T R E.

TRois jours entiers , & trois entières nuits ,
Bien lentement se sont passés depuis
Que j'ay perdu la clarté souveraine

24

De deux Soleils , les beaux yeux de ma Reyne ,
Par qui les miens souloient être conduits.

Sans leur objet je pleure , & je ne puis
Trouver remède au tourment où je suis ,
Et chaque instant me dure , en cette peine ,

Trois jours entiers.

Triste & rêveur , du penser je la suis ,
Pour la chercher , moy même je me suis.

Et si lè sort bien-tôt ne me ramène
Les dous appas de ma bello inhumaine ,
Je ne scaurois plus vivre en ces ennuis

Trois jours entiers.

A U T R E.

Où vous sçavez tromper bien finement ,

Où vous m'aymez assez fidèlement ,

Lequel des deux je ne le scaurois dire ,

Mais cependant je pleure & je soupire ,

Et ne reçois aucun soulagement.

Pour vostre amour j'ay quitté franchement

Ce que j'avois acquis bien sûrement ,

Car on m'aymoit & j'avois quelque empire

Où vous sçavez.

Je n'attens pas tout le contentement

Qu'on peut donner aux peines d'un Amant ,

Es qui pourroit me tirer de martyre ,

A si grand bien mon courage n'aspire ,

Mais laissez-moy vous toucher seulement

Où vous sçavez.

A U T R E.

LE Soleil ne voit icy bas

Rien qui se compare aux appas ,

Dont Philis nos sens enseroelle ,

Sen

DE MR. DE VOITURE.

139

Son air n'est pas d'une mortelle ,
 Sa bouche, ses mains, ny ses bras ,
 Ses beaux yeux causent cent trépas ,
 Ils éclairent tous les climas ,
 Et portent en chaque prunelle
 Le Soleil.

Tout son corps est fait par compas ,
 La grace accompagne ses pas ;
 Enfin, Venus n'est pas si belle,
 Et n'a pas si bien faites qu'elle ,
 Les beautés qui ne voyent pas
 Le Soleil.

A U T R E.

Tout beau corps, toute belle image ,
 Sont grossiers auprès du visage
 Que Philis a reçu des Dieux ;
 Sa bouche, son ris, & ses yeux
 Mettent tous les cœurs au pillage.
 Sa gorge est un divin ouvrage ,
 Rien n'est si droit que son corsage :
 Enfin elle a, pour dire mieux ,
 Tout beau.

Parmy tout ce qui plus m'engage ,
 Est un certain pailis passage ,
 Qui vermeil & délicieux ;
 Mais ce secret est pour les Dieux ,
 Ma plume changeons de langage ,
 Tout beau !

A U T R E.

Cinq ou six fois cette nuit en dormant ,
 Je vous ay vu en un accoutrement ,

Am

*Au prix duquel rien ne me scauroit plaire ;
La juppe étoit d'une opale très-claire ,
Et vostre robe étoit un diamant.*

*Rien n'est si beau dessous le firmament ,
L'Astre du jour brille moins claire ,
Et vous passiez sa lumière ordinaire
Cinq ou six fois.*

*Que le sommeil nous trompe vainement !
Par aventure en ce même moment ,
Vous-vous trouviez en état bien contraire ;
Mais à propos, comment va cette affaire ?
Avez-vous bien été tout doucement ;
Cinq ou six fois ?*

A U T R E.

*SI haut je veux louer Sylvie ,
Que toute autre en meure d'envie ;
Sa personne est pleine d'appas ,
Les Amours naissent sous ses pas ,
Et c'est par eux qu'elle est servie.
De cent vertus elle est suivie ,
Son cœur tient mon ame ravie ,
Et les Conquerans ne l'ont pas
Si haut.*

*Quoy que mon amour m'y convie ,
Ma langue au secret asservie
N'ose parler d'un certain cas ,
Je diray seulement tous bas ,
Que je n'en vis un de ma vie
Si haut.*

A U T R E.

*Pour le moins vostre compliment
M'a soulagé dans ce moment ;*

*Et dès qu'on me l'est venu faire ,
 J'ay chassé mon apoticaire ,
 Et renvoyé mon lavemens .*

*Vous m'avez guery promptement ,
 Vos mors coulent si doucement ,
 Que chacun d'eux vaut un clistere ,
 Pour le moins .*

*Vous me deviez ce traitement ,
 Car je vous ayme uniquement ,
 Et mesme depuis cette affaire ,
 C'est un peu plus qu'à l'ordinaire ,
 Cela veut dire infiniment ,
 Pour le moins .*

A U T R E

O*N le m'a dit, Mademoiselle !
 Que tous vos cœurs vous retenez ;
 Pensez-vous pour votre beau nez ,
 Mettre sur nous une gabelle ?*

*Vous êtes fort bonne & fort belle ,
 Et croy que vous êtes pucelle ,*

On le m'a dit .

*Mais il faut être moins rebelle ,
 Et ne point faire de querelle
 Aux Amans que vous surprenez ;
 Vous en tenez d'emprisonnez ,
 Et vous leur êtes trop cruelle ,*

On le m'a dit .

A U T R E

E*N cas d'Amour, il ne faut jamais être
 Foible ni lent ; Mais faut toujours paroître
 Prompt , vigoureux , soumis entierement ,*

Pleurera

Pleurer, gemir, servir fidelement,
 Donner beaucoup, & de peu se repaître.
 Quant est de moy, si je me sçay connoître,
 N'étant avar, audacieux, ni traître;
 Je devrois bien réussir aisément,

En cas d'Amour.

J'ay quelque esprit, & l'on me tient grand Maître
 En ces poullets que les Amans font naître,
 Je fais des vers assez passablement;
 Et quelquefois je parle galamment,
 Mais après tout, je suis un pauvre Prêtre;
 En cas d'Amour.

A U T R E.

Si vous-vouliez qu'on vous parlât d'Amour,
 Je vous ferois cent Rondeaux chaque jour,
 Car je vous ayme, & mon Ame dolente
 Toutes les nu. Et est pour vous miaulante,
 Et l'on l'entend en chaque carrefour.

Vous pouvez tout sur Monsieur de Triconr,
 Et l'on m'a dit que Monsieur de Beaujour
 Pour vôtre Amour auroit l'ame brulante.

Si vous vouliez,

Les deux beutez qui regnent au Faux-bourg,
 Et celle-là du petit Luxembourg,
 N'échauffent point mon humeur froide & lente,
 Mais de vos yeux l'ardeur étincelante.
 M'embraseroit, cela s'entend toujours.

Si vous vouliez.

A U T R E.

Je ne sçaurois faire cas d'un Amant
 Qu'autre que moy gouverne absolument,

Car

*Car chacun sçait que j'ayme trop l'empire ;
Ce n'est ainsi qu'il me falloit écrire ,
Vous n'y sçavez que le haut Allemand.*

*Je veux qu'on soit à moy parfaitement ,
Et quand je fais quelque commandement ,
Je n'entends pas que l'on me vienne dire :*

Je ne sçauois.

*Je vous rendray le même compliment ,
Et quelque jour quand voudrez longuement ,
Veiller icy , je vous diray sans rire :*

*Ma mere entend que chacun se retire ,
Ne pensez pas m'arrêter un moment ,*

Je ne sçauois.

A U T R E.

L'*Amour , qui de tous sens me prive ,
Fit ma raison vostre captive ,*

*Quand un soupçon pris par malheur ,
Me combla l'esprit de douleur ,
Et d'une tristesse excessive :*

*Une humeur jalouse & craintive
Se mit dans vostre ame plaintive ,
Et pensa chasser de mon cœur ,*

L'Amour.

*Mais si jamais cela m'arrive ,
Je consens que l'on me poursuiue*

*Par toute sorte de rigueur ,
Je ne veux plus vivre en langueur ;
Meure la jalousie , & vive*

L'amour.

A U T R E.

P*enser que pour ne vous déplaire ,
Je me veuille jamais distraire*

D'un

D'un dessein où j'ay tant de droit ,
C'est être injuste en mon endroit .
Et de plus , un peu temeraire.

Philis depuis deux ans m'éclaire ,
Elle est mon Ange tutelaire ,
Je l'ayme plus qu'on ne sçaurois
Panser.

Pardon de vous être contraire ,
Un autre s'en contenteroit :
Cependant , vous faites le froid ,
Ma foy , c'est trop ; allez vous faire
Panser.

A U T R E.

Pour vos beaux yeux qui me vont consumant ,
L'Amour n'a point de peine & de tourment ,
De feu cuisant ni de cruel martyre ,
Que de bon cœur je ne voulusse élire ,
Et qu'on ne doive endurer doucement.

Tout l'Univers n'a rien de si charmant ,
Et s'il étoit sous mon commandement ,
Je quitterois volontiers son empire ,
Pour vos beaux yeux.

Toute la Cour vous sert également ,
Mais , quant à moy , si je vais vous ayant ;
Ne croyez pas que par là je desiré
Cette faveur où tout le monde aspire ;
Car je vous ayme , & vous sers seulement ,
Pour vos beaux yeux.

A U T R E.

Pour vous servir j'ay pû me dégager
D'une autre amour , & desiré changer
Un logement qui pourroit me suffire ,

Et

DE Mr. DE VOITURE.

Et sans prévoir si mon sort seroit pire ,
Je n'ay point eu regret de deloger.

En quatre jours j'ay sçu demenager ,
Dessous vos loix j'ay voulu me ranger ,
Et quitterois derechef un Empire ,
Pour vous servir.

Mais si cela ne vous peut obliger ,
Je changeray sans beaucoup m'affliger ;
Car j'ay le cœur tout fait comme de cire ,
Doux & traittable , & s'il faut vous le dire ,
Je suis volage , inconstant & léger ,
Pour vous servir.

A U T R E.

Six Roys priant l'autre jour
Tyrcis de leur faire la cour :
Mais il souffloit un vent de Bise ,
Qui perçoit jusqu'à la chemise ;
Cela le fit demeurer cours.

Il a le ventre d'un tambour ,
Ce qui le rend tant soit peu lourd .
Et fait que par fois il meprise
Six Roys.

Il ne fait point cas de l'Amour ,
Quand on l'appelle il fait le sourd ;
Mais pour prêter son entrémise
En quelque fâcheuse entreprise ,
Il ne le feroit jamais pour .

Six Roys.

A U T R E.

A Vous ouïr Chaphelain , Châpe'er ,
J'ay bien jugé que vouliez quereller ,
Et que de plus , vous êtes temeraire ,

Tom. II.

G

Quand

Quand vous osez un si grand avversaire
Sans plus de force au combat appeller.

Lors que sa plume au Ciel le fait voler ,
Qu'avec les Dieux il ose se mêler ,
Penseriez-vous qu'il se voulût distraire
A vous oïr ?

Ne prétendez ainsi vous signaler ;
Vous ne sauriez ses efforts égaler :
Croyez-moy donc , laissez-le dire & faire ,
Et quand il parle apprenez à vous taire :
Car par justice à lay convient parler ,
A vous oïr.

A U T R E.

A Monseigneur le Maréchal de Bassompierre.

U N petit mot qu'on m'a porté
De vôtre part , m'a conforté ;
Et m'a fait reprendre la lime ,
Pour faire encore quelque rime ,
En étant par vous enhoré.

Je ne comprends vôtre bonté ,
Et croi avec difficulté ,
Qu'un si grand-esprit en estime
Un petit.

Je vous le dis sans vanité ,
Le mien est bien fort timoré ;
Mais le cœur est net & sans crime ,
Et possible assez magnanime ;
Aimez-moy donc par charité ,
Un petit.

A U T R E.

A Luy-même.

DAns la prison qui vous va renfermant,
 Votre grande ame agit incessamment,
 Et ce divin esprit que rien n'enferme,
 Vole par tout, sans erreur sans fautes, sans,
 S'étend, s'élève, & va plus aisément :

Vous parcourez l'un & l'autre élément,
 Vous pénétrez jusques au firmament,
 Et visitez le Ciel, & la Terre,
 Dans la prison.

Vous ne gênez votre cœur vainement,
 Vous connoissez & voyez finement
 Tout ce qui brille & qui n'est que de verre :
 Vous possédez la paix durant la guerre ;
 C'est être heureux, & libre sagement
 Dans la prison.

A U T R E.

Réponse à un Doffy.

Comme un galant & brave Chevalier,
 Vous m'appellez en combat singulier
 D'amour de vers & de prose palie ;
 Mais à si peu mon cœur ne s'humilie,
 Je ne vous tiens que pour un écolier.

Et fussiez-vous brave, docte & guerrier,
 En cas d'amour n'aspirez au laurier,
 Rien ne déplaît à la belle Julie,
 Comme un galant.

Quittez l'Amour, ce n'est votre métier ;
 Faites des vers, traduisez le Pseautier,
 Votre façon d'écrire est fort jolie ;

G 2

Mais

Mais gardez-vous de faire de folie ;
 Ou je ferois, ma foy, vous châtier
 Comme un galant.

A U T R E.

Au même.

Vous parlez comme un Scipion,
 Et si vous n'êtes qu'un Pion,
 D'un mot je vous pourrais défaire :
 Mais une palme si vulgaire
 N'est pas pour un tel champion.
 Je vous le dis sans passion,
 N'ayez point de présomption,
 Et songez de quelle manière
 Vous parlez.

Eussiez-vous la corne d'Orion,
 Avecque la vaine d'Ariou,
 Devant moy vous devez taire.
 Ne craignez vous point ma colere ?
 Qu'est-cela, petit embrion ?
 Vous parlez !

A U T R E.

En bon François politique & devot,
 Vous discourez plus grave qu'un Magot ;
 Votre chagrin de tout se formalise,
 Et l'on diroit que la France & l'Eglise
 Tournoient sur vous comme sur leur pivot.
 A tous propos vous faites le bigot,
 Pleurant nos maux avecque maint sanglot,
 Et votre cœur Espagnol se déguise

En bon François.
 Laissez l'Etat, & n'en dites plus mot ;

DE Mr. DE VOITURE.

149

*Il est pourveu d'un très-bon matelot ;
Car s'il vous faut parler avec franchise ,
Quoy que sur tout vótre esprit subtilise ;
On vous connoít , & vous n'êtes qu'un fót ,
En bon François.*

B A L L A D E

En faveur des Oeuvres de Neuf-Germain.

P Ar tout les coins de l'Univers
Le Cygne Monseigneur raisonne ,
L'aveugle Thebain de ses vers
Encor toute la Terre étonne.
Mais je n'accorde la couronne ,
Pour le Grec , ni pour le Romain ,
Et, l'employant mieux je la donne
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

L'autre jour le grand Apollon
Pere du jour & de la gloire ,
Tenoit au Ciel un violon
Marqueté d'ébène & d'ivoire ;
Et dit aux filles de Mémoire ,
Je le veux mettre en bonne main ;
Car je la garde pour la faire
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

Mercuré luy dit , c'est un fou ,
Que de trop bon œil tu regardes ,
Il fit des vers sur Trilbardou ,
Avec des paroles Lombardes ;
Mais ses rimes sont trop hâgardes ,
Et Mars jura par saint Birmin ,
Qu'il vouloit donner des bazardes
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

Les Muses lors firent un cry
Qui passa la dixième Sphère ,
Et descendant leur fureur ,

G 3

Pleines

Peines d'une juste eclaire ,
 Furèrent à Japin leur pere ,
 Qu'elles parviroient dès demain ,
 Si quelqu'un d'eux oisoit déplaire
 Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

Jupiter dit à haute voix ,
 Mes cheres filles je me fit
 Entierement à vôtre choix ,
 Quel qu'il soit , je le desie ;
 Et ~~vous~~ , je vous le certifie ,
 Que sur Parnasse ou en chemin ,
 Cinquante veaux on sacrifie
 Au beau Monsieur de Neuf-Germain ;

PLAINTE.

Des Consones qui n'ont pas l'honneur d'entrer
 au nom de Neuf-Germain.

PAR MONSIEUR PATRIS,

Doncques sans l'avoir avorté ,
 Le sort contre nous avorté
 A le courage de permettre
 Que par un mépris inhumain ,
 On ait formé ; sans nous y mettre ,
 Le nom du grand de Neuf-Germain.

Encor pour F , patience ,
 C'est par elle que se commence
 France , climat heureux & doux ;
 Son merite est recommandable ;
 Et qu'elle ait cela d'assez beau .
 Il étoit plus que raisonnable.

Mais que les autres , sans raison ,
 Comme de meilleure raison ,
 Possèdent le même avantage ,
 Aurions-nous le cœur d'admirer

Qu'on

Qu'en nous fît ce cruel outrage.

A tout le moins sans murmurer ?

Non, nos condition sont telles,

Que nous sommes lettres comme elles,

Et d'un poids tellement égal,

Qu'étant toutes comme de cire,

D'elles & de nous on peut dire,

Laval Rohan, Rohan Laval.

Encor que cette venité

Soit plus claire que la clarté,

Neanmoins à nôtre vergogne

Demeurans toutes au filat,

Tandis qu'elles sont en besogne.

Il nous faut garder le mulet.

Nous ne voulons blâmer personne,

Mais que fit D, pour qu'on lay donne

Ces excès de grace inouïs ?

Et toutes sont-elles tirées

De la Côte de Saint Loiiis,

Pour nous être ainsi préférées ?

L'Astre qui nous fait voir le jour,

Passé bien-tost, & sans retour,

Là bas se coucher & s'éteindre ?

Et meurt en l'infarnal gibet,

Qui premier eut l'art de nous peindre,

Et nous mettre dans l'Alphabet.

Compagnes, mes cheres amies,

Souffrirons-nous ces infamies ?

Non, non, il les faut éviter :

Loin de ces lieux melancoliques,

Allons en Egypte habiter,

Et nous rendons Hieroglyphiques.

RÉPONSE.

Faite par l'Autheur à la précédente plainte,
sous le nom de Jupiter.

Vous sçavez bien Troupe immortelle,
Race genereuse & fidelle,
Qui m'avez mis le sceptre en main
Combien de jours nous consultâmes,
Quand nous fîmes pour Neuf-Germain,
Ce beau nom que nous inventâmes.

Par une divine prudence,
Dans ce grand mot, dont la cadence
Frappe si doucement les sens,
Nous mîmes toutes les Voyelles;
Mais aujourd'huy, comme j'entens,
Les consonnes font les rebelles.

B, C, S armez avec L,
Et P, T joints à leur querelle;
Esperans se mettre en crédit,
Dans ce beau nom veulent paroître;
Et n'est pas même à ce qu'on dit,
Jusques au Q. qui n'en veuille être.

B qui fait tous les biens du monde,
Sans qui sur la Terre & sur l'Onde
Rien ne seroit si bon, & beau:
Et C, qui le Ciel scout produire,
Se veut cacher dans le tombeau;
Si nous pensons les éconduire.

L, par qui Venus est belle,
Qui rend nôtre essence immortelle,
Glorieuse veut éclater
Dans le nom de cet homme habile;
Et ne se veut pas contenter,
D'être dans celui de Virgile.
Même en ce moment j'entens S.

Qui

Qui fait la bas la Diablesse,
Et dans un dépit nompareil
Menace, pleine de colère,
Et les effieux de nôtre Sphere.

Mais le P, qui marche en Satrap,
Et qui fait la mortelle d'un Pape,
Se veut tirer de pieté,
Et s'est mis dans la phantasie
De n'être plus qu'en pauvreté,
En paresse & paralysie.

Luy qui fait les pauvres en Terre,
Et T, qui forme mon tonnetre,
Parlent tous deux de me quitter:
Et quoy que les destins ordonnent,
Je ne puis être Jupiter,
Si ces deux lettres m'abandonnent.

Mais vous en avez tous affaire:
B pour Bacchus est nécessaire,
Et sans C, Ceres est à bas:
Si L, & P se rebelle,
Que fera la pauvre Pallas,
Qui n'aura plus qu'A pour elle?

Il faut donc les rendre contentes,
Mais je ne vois à leurs attontes
Aucun remede assez puissant,
Si ce n'est que cet homme rare
Ait nom Baelneusgermicopsant;
Mais ce mot est un peu bizarre.

Pourtant, pour le mieux, il me semble,
Qu'ainsi nous les mettions ensemble,
Jointes d'un éternel amour,
Et renvoyons à Palamede,
Qui le premier le mit au jour,
Le Q, avec X, Y, Z.

REQUETE.

A Monsieur de Puy-Laurens, au nom de
Neuf Germain.

C E que dans vos vers j'entens lire,
Des Neuf Preux & du bon Roger,
Me semble digne qu'on l'admire;
Et le grand Germain m'a fait dire,
Quand il en devroit annier.

Mais lors que j'allois rimer en cas,
Vous me parlez d'un habit neuf,
De plaiser mon ame est bercée,
Et certes je vais avançant,
Que c'est la meilleure pensée
Qu'on peut avoir en ma langue.

Tout ce que vous avez écrit
De ma Muse & de mon adresse,
De ma force & de ma grosse,
Me semble de fort bon esprit.

Mais les vers de l'habillement,
Sont, ma foy, d'une grace extrême,
Et je croy qu'Appollon lui-même
Vous les mit dans l'entendement.

Du siècle les plus beaux esprits,
Brion, Chaudebonne, Patru,
Et celui dont l'architecture
A sceu bâtir la Pante d'Estu,
Ont à l'envy chanté mon prin.

Vous même avez fait deux vers
Qui seront dans tout l'Univers,
Plus estimez que cent harangues,
Et dans la gloire où je me voy,
Rien ne me manque, que je croy,
Si non que Beaury & Barangues
Fussent quelque chose pour moy.

VERS

VERS A LA MODE

DE NEUF-GERMAIN, A MONSIEUR
D'AVAUX.

Les lettres ~~du~~ ^{de} mon ~~frère~~ ^{frère} les vers.

L'Autre jour Jupiter manda
Par Mercure & par ses Prévôts,
Tous les Dieux, & leur commanda
Qu'on fît honneur au grand d'Avaux.

En deux parts le Ciel se bécota,
Avec noises & grands bravaux,
Et maint Dieu jaloux abattit
Contre l'honneur du grand d'Avaux.

Entre autres, un grand lubricat,
Nommé Mars, Mavors, ou Marsus,
Les dents grinça, jura, gronda,
Et dit rage contre d'Avaux.

Un jour, dit-il, il déborda
Sur mon char mes quatre chevaux,
Et la Pologne accommoda
Avec Suede ce d'Avaux.

En vain l'ire en moy présida
Si bien-tôt je me lay revaui,
En cent lieux il me degrada
Ce pacificateur d'Avaux.

La Paix dessus luy s'acemba,
Comme sur l'un de ses pivots,
Son Temple à ma barbe il fonda,
Et le veut achever d'Avaux.

Alors Jupiter se rida,
Comme un vieux moine de Clervaux,
Et dit en courroux, Manada,
Quelqu'un veut-il fâcher d'Avaux ?

Mon Astre en naissant regarda
 Bius Avos & Proavos,
 Et toujours ma faveur garda
 Et gardera le grand d'Avaux.
 Minerve dit, ouy da, ouy da
 Je l'estime Bous & vos;
 De Paris j'usqu'à Canada,
 Rien n'est égal au grand d'Avaux.
 Les peuples d'un bout à l'autre,
 Il rendit contrits & devots,
 Et l'Empereur approuva
 Toujours l'esprit du grand d'Avaux.
 En Dannemarc se decida
 Qu'il ne souffroit point de rivaux;
 Car l'Espagnol il n'osait,
 Tant il est fier ce grand d'Avaux.
 Le Comte-Duc mourir crut,
 L'oyant nommer dans Caravos,
 Et dit tremblant, Por moi vida,
 Es un Diabolo aquel d'Avaux.
 Par son langage, il reffonda,
 Plus doux que n'est jus de pavots;
 Saint Pierre, saint Marc, & sainte
 Leurs differend, ce grand d'Avaux.
 Le Pape alors se panada,
 Le colloquant inter Divos,
 Et le Doge le seconda,
 Tout deux contents du grand d'Avaux.
 Le delivreur d'Andromeda,
 Vit moins de mers, de monts, de vagues;
 Monté sur son ailé dada,
 Que n'en courtut ce grand d'Avaux.
 En ces mots Minerve plaida,
 On l'entendit dans Rouen;
 A ses diis le Ciel s'accorda,
 Et chacun dit, Bous d'Avaux.

L E T T R E.

A Madame la Princesse.

Dieu garde en joye & en lieſſe ,
 La plus eſtimable Princeſſe ,
 Qui jamais au monde ayt été :
 Dieu garde la plus grand' bonté ,
 La vertu la plus agreable ,
 Et l'ame la plus adorable ,
 Le cœur le plus ferme & loyal ,
 L'eſprit le plus grand & Royal ,
 Et la beauté la plus parfaite
 Que jamais la Nature ayt faite .
 Dieu garde , enfin , pour dire mienx ,
 Le plus beau chef-d'œuvre des Cieux ,
 La grace & la gloire du Monde ,
 Celle qui n'a point de ſeconde ,
 Que les jeux , les ris , les Amours ,
 Les Vertus qui plaiſent toujours ,
 Et les Graces au teint de roſes ,
 Accompagnent en toutes choſes .
 A lire ce commencement ,
 Vous pourrez juger aſſément ,
 Quand ma lettre iroit ſans adreſſe .
 O grand & divine Princeſſe !
 Que ce diſcours n'eſt point party
 Pour la Princeſſe de Conty ;
 Mais qu'à vous ſeule on peut l'écrire .
 Car tout ce que je viens de dire ,
 Selon le jugement de tous ,
 Ne ſe peut dire que de vous .
 Auſſi depuis la triſte abſence ,
 Dont tous nos maux ont pris naiſſance ,
 Au milieu de nôtre tourment ,

Nous vous loüons incessamment ;
 Et c'est en ce malheur funeste ,
 Le seul entretien qui nous reste ;
 Car en toute autre occasion ,
 Nôtre Ame est en confusion ;
 Toute nôtre joye est perduë ,
 Et nôtre raison confondüë ;
 Toutes choses vont de travers ,
 Et nous paroissent à l'envers .
 L'air est par tout rempli d'orages ,
 Le Ciel n'est jamais sans nuages ;
 Tous les Astres sont obscurcis ;
 Les jours de moitié raccourcis ;
 Et ce qui plus d'ennuy me donne ;
 L'Hyver arrive avant l'Automne .
 Le mauvais temps dure toujours ;
 L'on ne trouve plus dans le Cours
 Pas une personne agreable ,
 Pas un visage raisonnable ;
 Enfin , l'on ne voit plus icy
 Qu'objets de crainte & de soucy ;
 La Ville, depuis vôtre perte ,
 Est melancolique & deserte ;
 Paris est à moitié pery ,
 Et tout le Monde est en Berry .

Au milieu de tant de traverses
 Et tant d'infortunes diverses ,
 Nos courages sont accablez ,
 Et nos contentemens troublez .
 Nous avons perdu la parole ,
 Même pour les Cuxe de Mole ;
 Nous n'aymôns plus les Ponbretons ;
 Et si quelquefois nous chantons ,
 Nos voix dolentes & cassées
 Chantent , Que n'êtes-vous lassées !
 Mais d'un accord tant inégal ,
 Qu'on diroit que nous chantons mal .

L'an-

L'autre jour , venant de Savone ,
 Nous dîmes au bord de la Seine :
 Tant que le beau chemin dura ,
 Pues qu'iso mi seure dura ;
 Et n'eûmes jamais le courage ,
 Seulement d'y faire un passage ;
 Nos guitarres , & notre voix
 Ne charment plus comme autrefois ;
 Nous n'aymons plus les promenades ,
 Les Musiques , les Serenades ,
 Et vôt're seul éloignement
 Nous a changez entièrement.
 Déjà Monsieur de Chaudetbonne
 N'a plus l'ame belle ni bonne ,
 Et dedans ses afflictions
 Il méprise ses compagnons ;
 Il n'ayme plus d'être bien assise ,
 Et ne dit rien qui ne déplaise.
 Madame Aubry , tout à la fois
 A perdu l'esprit & la voix ,
 Elle est toujours tremblante & pâle ,
 Ne parle que du linge sale ,
 Ayme les champs plus que Paris ,
 Et se couche entre cinq & six .
 La grande Fée en qui rayonne
 L'honneur de Savelle & Vivonne ,
 N'a plus guere de Majesté ,
 De jugement , ni de beauté ,
 Et la ravissante Lucine
 N'est belle ni de bonne mine ?
 N'a plus tous les cœurs de la Cour ,
 Ni tous les attraits de l'Amour ,
 Enfin , la Fille ni la Mère
 N'ont plus cet éclat ordinaire ,
 Qui les alloit environner ,
 Et sont toutes deux maintenant ,
 Tant cét ennuy les rend moins belles ,

Com.

Comme deux personnes mortelles ;
 Bref toutes choses en ces lieux ,
 Depuis le jour que vos beaux yeux
 En ont emporté la lumière ,
 Ont perdu leur forme première ;
 Mais si la parfaite bonté ,
 Qui suit toujours votre beauté ,
 Et si la justice, Madame,
 Est encore en votre belle ame
 Venez dissiper nos malheurs ,
 Chassez les mortelles douleurs
 Dont nos ames furent blessées ;
 Dès que vous les eûtes laissées ;
 Et par un bien-heureux retour
 Rendez la splendeur à la Cour,
 L'ornant de ses beautés extrêmes ,
 Et venez-vous rendre à nous-mêmes.
 Soyez sensible à l'amitié ,
 Et , s'il vous plaît , ayez pitié
 De notre funeste aventure ,
 Et du pitoyable VOITURE .

P L A C E T.

A une Dame.

P Laise à la Duchesse très-bonne ,
 Aux yeux très-clairs, aux bruns cheveux ;
 Reyne des flots de la Garonne ,
 Dame du Lot & de tous ceux
 Qui virent jamais sa personne ,
 De laisser entrer franchement ,
 Sans peine & sans empêchement ,
 Un homme au lieu de sa demeure ,
 Qui, s'il ne la voit promptement ,
 Enragera dedans une heure.

On

On a pour luy trop de vigueur
 Chez-vous, & tout haut il proteste,
 Que par un larcin manifeste,
 On retient son ame & son cœur,
 Et que l'on ne veut pas le reste.

L'un est dedans, l'autre dehors,
 Et l'un & l'autre est tout en flamme;
 Il est raisonnable, Madame,
 Ou que l'on reçoive son corps,
 Ou que l'on luy rende son ame.

Il se voit pris comme au lacet;
 Et souffre un étrange supplice;
 Mais le pauvre est sans malice,
 Ne refusez pas son Placet,
 Car sans doute il est de justice.

Il a trop souffert de moitié;
 Au nom de sa ferme amitié;
 Consolerez son ame abbatüe,
 Ou dites, au moins, par pitié
 A votre Suisse, qu'on le tue.

A U T R

A Monseigneur le Cardinal Mazarin.

P Laise, Seigneur, plaise à votre Eminence,
 Faire la paix de l'affligé Cocher,
 Qui par malheur, ou bien par imprudence,
 Dessous les flots vous a fait trébucher
 On ne luy doit ce crime reprocher.
 Le trop hardy meneur ne sçavoit pas
 De Phaëton l'histoire & piteux cas.
 Il ne lisoit Metamorphose aucune,
 Et ne croyoit qu'on deût craindre aucun pas,
 En conduisant Cesar & sa fortune.

A U

A U T R E.

Sur le Même sujet.

P Relat, passant tous les Prelats pasteurs,
 (Car les presens seroient un peu trop durs)
 Pour Dieu, rendez les pechez effacez
 De ce cocher qui vous fient mal conduire;
 S'il fut peu caut à son chemin étire,
 Votre renom le rendit temeraire :
 Il ne crut pas versant pouvoir mal faire,
 Car chacun dit que foy que vous fussiez,
 En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
 Vous vous trouvez toujours dessus vos pieux.

E P I S T R E.

A Monsieur de Colligny.

D Ans les plaisirs qui vous entourent,
 Et qui de tous costez accourent,
 Pour vous rendre icy bas heureux,
 O Chevalier aventoureux !
 Trouvez bon que l'on vous écrive,
 Et ne vous fâchez s'il arrive
 Que je trouble vâtre repos,
 Maintenant par quelque propos,
 Tous les biens & toute la jaye.
 Que donne Amour, quand il octroye
 Sa grace aux cœurs qu'il a greuez,
 Ores Seigneur, vous las muoz :
 Vâtre fortune est sans seconde,
 Et vous êtes l'honneur du monde
 Qui prenez le mieux vos ébass.

Si ce n'est que vous soyez las.
 Mais si vous êtes las, bonsoir,
 Au moins ce n'est pas de trop lire.
 Or je pense que dans Bembé,
 Si je l'ay bien imaginé,
 Comme c'est lieu du peu d'affaire,
 Souvent vous ne pouvez rien faire,
 Ainsi je croy que vous pourrez
 Lire ces vers, où vous varrez
 De vôte dernière aventure
 Une assez passable peinture,
 Et sur ce sujet les avis
 De quelques-uns de vos amis.

Que cette nuit fut claire & belle,
 Quand la triomphante Pucelle,
 En qui la Nature & les Dieux
 Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux,
 Fut par vôte adresse arrêtée,
 Et par vos armes conquise.
 L'Olympe son front dévoila,
 Et tout ce soir étoilé,
 Malgré l'obscurité des nuës,
 D'étoilles au monde inconnues;
 Parut sercin, tranquille & pur,
 Et se couvrit d'or & d'azur,
 De cet azur dont il se pare,
 Quand un beau jour il nous prépare.
 Le ciel vous via de tous ses yeux,
 Et vous servit de tous ses Dieux;
 Jupiter & Mars & Mercure
 Prirent part à vôte aventure:
 Jupiter & Mercure, & Mars
 En craignirent tous les honneurs;
 Et vous éclairant de leurs Sphères,
 Ils furent tous trois vos Tuteurs:
 Sur tous, Mercure volontiers,
 Car c'est un de ses cent mérites

Mars

Mars envieux de la Tolere ,
 Ce qu'il y fit eût voulu faire :
 Et Jupiter qui s'échauffoit ,
 Tout ce que vous fîtes , eût fait :
 Il s'échauffoit devant la Belle ,
 Et vous ayda pour l'amour d'elle.
 Saturne aussi ; même l'on dit
 Que ce soir-là Saturne rit ,
 Luy que jamais on n'a vu rire ,
 Depuis qu'il perdit son Empire ;
 Car , comme vous sçavez très-bien ,
 Saturne est fort Saturnien ;
 Il sentit pourtant quelque joye ,
 Vous voyant , vous & votre proye ,
 Et l'ordre & l'accompagnement
 Du memorable enlèvement ,
 Lors que , non encore son envie ,
 La ravissante fut ravie.

Les graces , qui suivent toujours
 Le Dieu qui preside aux Amours ,
 Les jeunes Ris , & l'Amour enéme ,
 Et tout ce qui fait que l'on aime ,
 Les doux Appas ensoleurs ,
 Les Attraits qui gagnent les cœurs ,
 Les Plaisirs , les douces Tendresses ,
 Et les amoureuses Caresses ,
 Portez sur les ailes du vent ,
 Chantant Hymen , alloient devant ,
 Semant mainte rose nouvelle ,
 Sur tout le chemin de la Belle ;
 Et mille villedes , qui pâlissoient
 Dès que ses beautés paroissoient.
 Le jeune Hymen marchoit en suite ,
 Qui servoit comme de conduite
 A votre char qu'il éclaircit ,
 Et qui derriere luy courait :
 L'or de sa blonde chevelure ,

Son

Son port celeste & sa parure,
 Assez entre tout les marquoit.
 Je l'ay seen d'un Archer de Gues,
 Qui cette nuit, non sans allarmes,
 Vit vous & tous vos gens en armes;
 Et me le contoit aujourd'huy,
 Mais peut-être il vous prit pour luy;
 S'il vous prit pour luy, je vous jure,
 Seigneur, qu'il vous a fait injure,
 Car il valoit mieux, en ce lieu,
 Etre l'Eoux, qu'être le Dieu.
 Mais il n'importe qu'il se trompe;
 Hymen assistoit à la pompe,
 Et monta ce soir à cheval,
 (Car je le sçay d'original)
 Il animoit toute la troupe,
 Et portoit cette nuit au crouppe
 Les vrais & solides plaisirs
 Qui naissent des justes desirs,
 Au lieu qu'il porte d'ordinaire,
 Le repentir & la misere,
 La jalousie & les ennuis
 Des longues & facheuses nuits;
 Sa torche nocturne ardoyante,
 Dans les tenebres flamboyante,
 Lançoit mille divins éclairs
 Dessous la terre, & dans les airs.
 Marchant devant vous de la sorte,
 Il vous conduisit à la porte,
 D'où vous sortites de Paris;
 (Ce fut, je croy, de saint Denis)
 De là, passant buissons & hayes,
 Il vous mena jusques vers Clayes,
 En deçà peut-être, ou delà,
 Car je ne sçay pas bien cela:
 Mais ce Dieu, comme il est fâché d'andre,
 Fut las, & contraint de se rendre

Dans

Dans le carrosse , & oela fit
 Que le carrosse se rompit.
 Car, Monsieur, tous ces Dieux des fables ,
 Sont pesans comme tous les Diables.
 Ainsi traversant l'Acheron ,
 Hercule fit peur à Curon ,
 Quand sa pesanteur immortelle
 Fait trop enfoncer sa nacelle.
 Il se mit doncques entre vous ,
 Admirant l'épouse & l'époux.
 Le voile d'un subtil nuage
 Couvroit sa taille & son visage.
 Et fit qu'on ne le connut point :
 Bref , tout se fit si bien à point ,
 Qu'ayant traversé mainte plaine ,
 Et souffert aussi mainte peine ,
 Il vous mit tous deux à l'abry ,
 Dans les murs de Chasteau Thierry.
 Au bruit du célèbre Hyménée ,
 Pour être à la grande journée ,
 Là se rendent à grand concours ,
 Tout ce que le monde a d'Amours ,
 De tous les endroits de la Terre :
 D'Irlande , d'Ecosse , & d'Angleterre ;
 Du pais des Italiens ,
 De celui des Siciliens ,
 De Corseque . & de la Sardaigne ,
 Et grande quantité d'Espagne.
 De delà la mer en vint
 De gros escadrons plus de vingt ,
 Des brutans deserts de l'Afrique ,
 Des derniers bouts de l'Amérique ,
 Du Japon , de Manisongo.
 Quoy qu'ils y vivent à gogo ;
 Des solitudes de Libye ;
 Même il en vint d'Ethiopie ,
 Noirs comme petites vanneurs ,

Et ces noirs-là sont les meilleurs.
 Il en arriva trois volées,
 Des Marches les plus roulées,
 Du Cap-vert ; ceux-là sont potés,
 Gaillards, éveillez & gentils ;
 Ils ont par tout même ramage,
 Et cent couleurs en leur plumage ;
 Comme on en voit aux perroquets,
 Et sont ceux qui sont les coquets.
 Jadis n'en étoit remembrance ;
 Cent ans a qu'il en vint en France ;
 Maintenant en est grand rapport.
 Car ces oyseaux proviennent forç :
 Il en est beaucoup de femelles,
 Et vont plus vite qu'hérendelles,
 D'autres meilleurs vinant encor,
 De vers les terres de Moger,
 Des monts Rypheans & des Scythes,
 Et des farouches Moscovites ;
 Bref, de tous costez accourans,
 Les plus petits & les plus grands
 Sé venoient percher sur la Villo,
 Où pour lors estoit Bouteville.
 Il en vint du plus haut des airs ;
 Il en vint du plus creux des mers ;
 Car de ce que le Ciel enferme,
 Sous l'Onde, dans l'Air, sous la Terre ;
 Dans ce grand & vaste concours,
 Il n'est rien qui soit sans amour ;
 Rien qui par amour ne subsiste ;
 Et rien vivant qui luy résiste.
 On les voyoit comme maisonnes,
 Ou comme troupe d'accourant,
 Ombrager toute la campagne,
 Et couvrir toute la campagne ;
 L'air par tant d'amours allumé
 Fut de telle sorte enflant,

Qu'on

Qu'on en dit choses admirables ,
 Et dans l'avenir memorables.
 Aussi-tôt que l'on respiroit ,
 L'amour dans les cœurs soupiroit ,
 La Vierge la plus modérée ,
 La veuve la plus resirée ,
 Le plus saint & le plus devot ,
 Le plus habile & le plus sot ,
 Les vieillards les plus honorables ,
 Les vieilles les plus detestables ,
 Ressentans l'atmosphère flambeau ,
 Ne pouvoient durer dans leur peau.
 Les plus chastes & les plus prudes ,
 Les plus sauvages , les plus rudes ,
 Le plus dur cœur fut attondy ,
 Tout ayma dans Chastou-Thierry ,
 Même dans les prochains villages
 Il se fit d'étranges ménages ;
 Les bergeres & les bergers ,
 Dans les prez & dans les vergers ,
 Les vaches avec les vacheres ,
 Dans les bois & dans les fougères ;
 Les plus farouches paisans
 Pour ce jour n'en furent exens.
 Chacun rencontra sa châtaine ,
 Nul ne fut sans bonne fortune :
 Tout le monde mouroit de chaud ,
 Et l'on se baisa comme il faut ,
 Personne d'aymer n'avoit honte :
 Mais pour revenir à mon conte ,
 L'heure vint & l'heureux moment ,
 L'heure que l'un & l'autre Amant
 Devoient voir par leur hyménée ,
 Toute leur peine terminée ,
 Et cueillir les fruits amoureux
 Que le Ciel avoit fatta pour eux.
 Ils arrivent tous deux au Temple ,

Cha-

Chacun les admire & contemple ,
 Et pour leurs celestes beautez ,
 Les cœurs brûlent de tous côtés .
 Ainsi vit-on , au temps antique ,
 Medor joint avec Angelique ,
 Ou , pour en parler comme-il faut ,
 Angelique avecque Renaud .
 Après le bruit on fait silence ,
 L'époux & l'épouse s'avance ,
 Les mots solennels furent dits ,
 Les deux Amans furent bénits ;
 Et la troupe assistante envoie
 Vers le Ciel mille cris de joye ,
 Benissant leurs chastes amours ,
 Et priant qu'ils durent toujours .
 La Ville est pleine d'allegresse ,
 Le peuple les voit & les presse ,
 Toujours les entoure & les suit ,
 Et sur le milieu de la nuit
 Mit dans la couche nuptiale
 La belle couple sans égale .
 Lors Venus le rideau tira ,
 Et le monde se retira :
 Car l'Amour tout seul & sa Mere
 Virent le reste du mystere .
 En ce lieu l'histoire finit ,
 Car de dire ce qui se fit ,
 On n'en sçait aucune nouvelle ,
 Ni ce que devint la pucelle ;
 Qui disparut depuis ce soir ,
 Et nul depuis ne l'a pu voir .
 Du bout de l'Inde Orientale
 La belle Amante de Cephale ,
 En son habit incarnadin ,
 Se leva matin , ce matin ,
 Pour voir la divine pucelle
 Que les hommes vantoient plus qu'elle ;
 Tom. II.

H

Mais

Mais ses soins furent superflus,
 L'Aurore ne la trouva plus;
 Il n'en restoit aucune trace,
 Et le monde vit en sa place
 Une dame de Colligny,
 Qui dans un éclat infini
 Parut, je ne dis pas plus qu'elle,
 Mais à tout le moins aussi belle.
 Elle avoit le même agrément,
 Le même visage charmant,
 Cet œil qui toutes âmes touche,
 Ce teint & cette belle bouche,
 Cette bouche qui n'eut jamais
 Sa pareille en divins attraits;
 Sa taille & son port adorable,
 Et par un rapport admirable,
 Tous les dons que l'autre avoit eus.
 Hors qu'elle avoit les yeux battus,
 Et qu'elle sembloit abbatue,
 (Pour cette rime icy me tue,
 Et vient s'offrir mal à propos)
 Pour avoir perdu le repos.
 Que ce soit elle, ou soit une autre,
 Enfin, Chevalier, elle est vobis!
 Et devez en être content,
 Car celle-cy vaut bien autant.
 Jouissez en longues années,
 Que toujours vos belles journées,
 Et que vos plus heureuses nuits
 Se puissent passer sans ennuis.
 Mais comme il n'est nul bien sans peine,
 Et nul amour sans quelque haine,
 Sachez qu'il se trouve en ces lieux
 Des jaloux & des envieux.

* * * * *

* * * * *

* * * * *

* * * * *

Pre.

DE Mr. DE VOITURE.

177

Preparez donc toutes vos armes ,
Et vous servez de tous vos charmes ,
Pour vous rendre tant d'Ennemis
Par force ou par amour soumis.
Sur tout quelque ardeur qui vous presse,
Ne faites point trop de prouesse,
Ores que le temps n'en est pas ,
Et gardez-vous bien d'être las :
Mais si vous êtes las , beau Sire,
Ce pourroit être de trop tire,
Et je le suis d'écrire aussi,
C'est pour quoy je finis icy.

E T R E N N E S.

de quatre Animaux, envoyez par une Dame,
à Monsieur Esprit.

POUR LE GRILLON.

JE demourois dans un four chaud ,
Où je passois fort bien ma vie ,
Quand hier voyant le feu des beaux yeux de Sylvie,
Je pensay tomber de mon haut.
Si vôtre salut vous est cher,
Eloignez-vous de l'inhumaine,
Gardez-vous bien de l'approcher,
Et prenez cet avis pour une bonne étrenne ;
Moy, qui comme Midrac, Sidrac, Abdenago ;
(La rime en sera difficile)
Chantois dans la fournaise , & vivois à gogo
Dans les lieux les plus chauds dont j'ay fait mon asile ;
Je meurs & languis dès le jour.
Que je m'approchay de la belle,
Comment, Diable ! à trente pas d'elle,
Il fait chaud comme dans un four.
Depuis que je la vis, ma langue est sèche & noire.

H 2

73

P O E S I E S

*Je souffre des douleurs que vous ne sçauriez croire,
Il ne fut jamais rien de tel.
Que si je n'en meurs pas, je merite en l'Histoire,
Et le nom & la gloire,
De Grillon l'immortel.*

P O U R L E H I B O U.

L Es hommes, tous tant que vous êtes,
Jugez bien mal des pauvres têtes,
Particulierement de nous autres Hiboux ;
Que l'on chasse de toutes fêtes,
Et qu'on traite par tout comme des loups-garoux.
Ne prenez à mauvais augure
De voir aujourd'huy ma figure.
Bon jour, bon an, Monsieur Esprit ;
Quoy ! vous vous refrogez voyant cette aventure,
Et vous rougissez de dépit,
Comme si je donnois de mauvaises étrennes ;
Vos fièvres quartaines.

P O U R L A T O R T U È.

P Our vous venir baiser la main ,
Je partis au mois de Septembre,
Du bout du Faux-bourg saint Germain ;
Et nuit & jour faisant chemin,
J'arrivay hier ceans à la fin de Decembre ;
Quelques-fois Salladin va plus diligemment,
Mais il n'est rien de tel que d'aller seurement.
Voulant doncques vous étrenner,
Pour vous faire heureusement vivre,
Je n'ay rien de meilleur que je puisse donner,
Si ce n'est mon exemple à suivre.
Vous autres beaux esprits battez trop de pais.
Croyez-

*Croyez-moy, suivez mon avis,
 Soit que vous poursuiviez Evêché, Femme ou Fille:
 Faites tous comme moy, hâtez-vous lentement,
 Ne formez qu'un dessein, suivez le constamment;
 Mais c'est trop discomir, je rentre en ma coquille.*

POUR LA TAUPE.

Bonjour, Monsieur, & bonne année,
 Si vous voulez que le Destin
 Vous rende celle-cy tranquille & fortunée,
 Ecoutez ces cinq vers, qu'on m'a dits ce matin:
 Quand le sort guidera vos pas,
 Dans la chambre, où les Jeux, les Ris & les Appas
 Enserment toutes leurs merveilles,
 Soyez comme une Taupe, & fermez-y les yeux,
 Ouvrez seulement vos oreilles.
 C'est ce qu'on m'a chargée aujourd'huy de vous dire:
 Mais moy, je vous conseille mieux,
 Si vous-voulez sauver vître ame de martyre,
 De fermer vître oreille aussi bien que vos yeux;
 Car une Nymphé redoutable
 Y tend un piège inévitable,
 Et ceux que de ses yeux le foudre ne frappa;
 Le feu de son esprit leur fait rendre les armes,
 Par moy vous en voyez exemplum ut Talpa,
 Qui pour être sans yeux, n'évite pas ses charmes,
 Si vous-voulez sçavoir comment,
 Et d'où me vient cette aventure,
 Je vous le diray promptement,
 Sans feintise & sans couverture,
 Vous sçavez donc, Monsieur, pourveu
 Que vous vouliez prêter une oreille attentive;
 A la narration naïve,
 D'un petit animal qui n'a jamais rien veu;
 Qu'étant en l'Hostel de Soissons,

Comme j'allois ronger l'aignon d'une Anemone,
 J'ouis les accens & les sons
 De l'agréable voix de certaine personne,
 Qui disouroit dessus Platon,
 Parlant à Madame Marie,
 Qui l'entendoit, sans flatterie,
 Comme j'entens le bas breton.
 Moy, bien-ayse d'ouïr toutes ces belles choses,
 Perçay vite la terre à dessein d'arriver
 A ses pieds; qui par tout faisoient naître les roses;
 Malgré la rigueur de l'Hyver.
 Me voyant, sans trop s'esbakir;
 Vous êtes Taupe, me dit-elle;
 Ouy, luy-dis-je, Mademoiselle,
 Je suis Taupe, pour vous servir.
 D'où venez-vous presentement?
 Commença-t-elle de s'enquerre:
 J'arrive de cent pieds sous terre,
 Pour vous ouïr tant seulement.
 Je cherchois une Taupe icy;
 (Me répond-elle avec une bouche riante)
 Et si vous êtes ma servante,
 Je suis bien vôtre amie aussi:
 Vous êtes Taupe d'esprit doux,
 Et fort belle, sans être blonde.
 J'ay bien veu des Taupes au monde;
 Mais jamais une comme vous.
 Je sentis que la terre & l'air
 S'embellirent à sa parole,
 Et que tous les enfans d'Eole
 Se teurent pour l'ouïr parler.
 Dieux! que me trouvant auprès d'elle
 J'eus de regret d'être sans yeux,
 Et que je l'imaginay belle,
 A son parler si gracieux!
 Je voudrois bien vous supplier,
 (Continua-t-elle sur l'heure)

D'al-

D'aller soudain, & sans demeure,
 Au logis où se tient Monsieur le Chancelier.
 Là, demander Monsieur Esprit,
 C'est un de ces Messieurs qui dans l'Académie
 Foudroyent tous les jours l'ignorance ennemie;
 Et qui jugent de tout écrit :
 N'entrez-pas dans sa chambre, attendez-le en la cour,
 Allez y sans être attifée,
 Car il est fort coquet, & plus charmant qu'Orsée;
 Et s'il vous avoit ven coiffée,
 Il ne manqueroit pas de vous parler d'Amour.
 Le voyant, inclinez la teste,
 Comme une Taupe bien honnête,
 Et sans luy faire compliment,
 Dites luy ces mots seulement.

Bon jour, Monsieur & bonne année,
 Si vous voulez que le destin
 Vous rende celle-cy tranquille & fortunée;
 Ecoutez ces cinq vers qu'on m'a dits, ce matin.
 Quand le sort guidera vos pas
 Dans la chambre, où les Ris, les Jeux & les Appas
 Enferment toutes leurs merveilles,
 Soyez comme une Taupe, & fermez-y les yeux;
 Ouvrez seulement vos oreilles.

R É P O N S E.

pour Mademoiselle de Rambouillet, à Monsieur le Marquis de Montausier.

P Our un Chevalier Allemand,
 Mafoy, vous parlez galamment:
 Et dans le milieu de l'Alsace,
 Vous avez porté le Parnasse.
 Quoy que vous soyez grand & fort;
 Ce n'est pas un petit effort,

H 4

Car

Car, comme j'ay vu dans la carte,
 Parnasse est plus grand que Montmartre.
 Mais ce que j'y voy de plus beau,
 C'est qu'ayant porté ce jardeau,
 Vous ne puissiez avec constance,
 Porter le faix de mon absence.
 De là je tire un argument,
 Que mon absence assurement,
 Suivant l'art de Monsieur Descartes.
 Est plus pesante que Montmartre.
 Je vous plains d'être si chargé,
 Et voudrois vous voir soulagé:
 Car je vous ayme avec tendresse
 Et de bon cœur je m'intéresse
 Dans tous vos maux & tous vos biens:
 Ainsi que si c'étoient les miens,
 Et desir plus que personne,
 Que votre fortune fût bonne;
 Vous croiriez bien cela de moy,
 Car vous ne manquez pas de foy.
 Vous qui transportez les montagnes.
 Soit que nous allions aux campagnes
 De ce beau Parc, où Jean de Vert
 Est pour quelque temps à couvert;
 Ou que sur le bord de la Seine,
 Notre brigade se promène;
 Ou que nous demeurions chez-nous,
 A toute heure on parle de vous.
 A propos la grande Arénice
 Vous assure de son service,
 Vos déplaisirs luy font pitié,
 Et d'un cœur remply d'amitié,
 A vous elle se recommande:
 Ne croyez pas ce qu'on vous mande,
 Que l'Amour fuyant de ces lieux,
 S'est allé loger dans ses yeux.
 Qui l'a dit, l'a dit par bon zèle,

Mais

Mais on ne loge point chez elle,
 Il faut qu'il soit en autre endroit :
 Mais pour vous dire ce qu'on croit ,
 Selon que vôtre ame est galante ,
 Vôtre humeur gentille & brillante ,
 Et vôtre esprit en bon état ,
 L'on tient qu'il est à Schelestat.
 Adieu, Monsieur, & pour nouvelles,
 Les Tuilleries sont fort belles.
 Monsieur prend le chemin de Tours.
 Nous avons tantôt les courts jours.
 Jamais on ne vst tant d'aveines.
 De foin les granges seront pleins.
 Les pois verts sont bien-tôt passés.
 Les artichaux fort avancés.
 Le mauvais temps nous importune.
 Demain sera nouvelle Lune.
 L'on prendra bien-tôt saint-Omer.
 L'on met trente vaisseaux en mer.
 Nos Canes ont fait sept Cannelles.
 Dieu les preserve des Bellettes.
 Veymar demande du renfort.
 Le Corbeau de Voiture est mort.
 Monsieur vôtre Oncle est tout en flammes.
 Il ne bouge d'avec les Dames.
 On ne voit que luy dans le Cours,
 Il y cajolle tous les jours
 Les plus belles & les meilleures.
 Il ne soupe plus qu'à sept heures.
 Le Comte de Fiesque est devot,
 Et saint-Cyran est Huguenot.

R E P O N S E.

à une lettre de Monsieur Arnaud.

Certes, c'est un grand cas. Ici, s.
 Que toujours tracas ou fracas

H. S.

F. S.

Vous faites d'un ou d'autre force,
 C'est le Diable qui vous emporte ;
 Et vous fait faire incessamment
 Votre métier de Negromant !
 Croyez-moy, laissez la Magie ,
 Suivez plutôt l'Astrologie,
 C'est mal fait que d'être Sorcier ,
 Et cela n'est pas Cavalier.
 J'étois en repos à Narbonne ,
 Tristement autant que personne ,
 (S'il faut dire la vérité)
 Mais mon esprit moins agité,
 Loin d'espérances & de craintes ,
 Avoit de moins rudes atteintes ;
 Que quand je voyois les froidsens ,
 Les insupportables rigueurs ,
 Ou l'indifférence, ou la hayne ,
 Ou le fier courroux de Climène.
 Au prix duquel est calme & doux
 De la mer l'horrible courroux ,
 Et que je redoute en mon ame ,
 Plus que le fer ni que la flamme ;
 Plus que mes brulantes ardeurs ,
 Plus que les tourmens dont je meurs ,
 Plus que toute autre violence ,
 Et même plus que son absence.
 Ainsi, loin de ces déplaisirs ,
 Si je jettois quelques soupirs ,
 C'étoit d'être loin de la Belle ,
 Et non pas pour me plaindre d'elle.
 Et si je vivois tristement ,
 Au moins je vivois doucement.
 Mais votre malheureuse lettre ,
 Que vous m'avez écrite en maître
 Et certes si disantement ,
 Et si malicieusement ,
 Qu'on voit bien , tant elle est compléttes,

Que

Que c'est le Diable qui l'a faite ,
 Est venue avec ces propos ,
 Troubler icy tout mon repos ;
 M'a fait connoître en sa peinture ,
 Ma triste & funeste aventure ;
 Et dans cét Enfer où je suis ,
 Me faisant veir le Paradis ,
 A fait que depuis , ma misere
 M'a paru cent fois plus amere.
 J'ay mieux resseny mes tourmens ,
 En voyant vos contentemens ,
 Si bien que vos vers & vos charmes
 M'ont déjà couté maintes larmes.
 J'avouë icy que de dépit ,
 Cent fois je vous en ay maudit :
 Mais écoutez , j'entens maudire ,
 Pas autrement , sinon de dire ,
 La peste étouffe le rimeur ,
 Le Diable emporte l'enchanteur ,
 Et jamais ne le rapporte ,
 Es menus propos de la sorde ,
 Qui du Ciel ne furent ouys ,
 Et ma foy je m'en réjouis.
 Mais gens heureux & raisonnables
 Laisent dire les miserables :
 Et certes , si vous y pensez ,
 J'avois alors du mal assez ;
 Vous , assez de bonne aventure ,
 Pour excuser quelque murmure ,
 Tandis qu'en un temps de plaisir ,
 Vous consideriez à loisir
 Tout ce que la Terre a d'aimable ,
 De beau , de rare & d'estimable ,
 Que vous admiriez la beauté ,
 L'attirante severité ,
 Le cinabre , l'or & l'ivoire ,
 L'éclat , le triomphe & la gloire

De l'incomparable Bourbon,
 Je voyois les Juifs d'Avignon.
 Or bien qu'eux & leurs Juives eussent
 Quelques agrémens qui me pleussent,
 Pour vous le faire au vray sçavoir,
 La Chrestienne est plus belle à voir.
 Son teint, sans mentir, & sa grace,
 Sa brillante fraîcheur efface
 Toutes les Juives de deçà,
 Et mêmes celles de delà;
 Car de quelque sens qu'on la prenne,
 C'est une fort belle Chrestienne,
 Et l'on ne voit rien sous les Cieux,
 De plus rare ou plus précieux.
 Mais pour venir à noire affaire,
 Ce qui me mit plus en colere,
 Et me plus moins en ce païs,
 C'est que je perdis cent Louys;
 J'en sortis donc de bon courage,
 Chantant, adieu Sarazinage.
 De là, passant force rochers,
 Et des champs couverts d'oliviers,
 (Ayant traversé la Durance)
 Nous arrivâmes en Provence,
 Où nous vîmes, dans son Palais,
 Le genereux Comte d'Alais;
 Mais bien qu'il soit vaillant & sage,
 Et qu'il ait, ma foy, bon visage;
 Pourtant, quoy qu'il puisse valoir,
 La Chrestienne est plus belle à voir;
 Et plus belle, en ma conscience,
 Que tout ce qu'on voit en Provence;
 Que les plus nobles citronniers,
 Que les plus fleuris grenadiers,
 Que leurs figu ers beaux à merveille,
 Même que le port de Marseille;
 Que toutes leurs fleurs de jasmin.

Que

DE MR. DE VOITURE.

180

Que le Commandeur de Fourbin ,
 Puis que Madame * * * *
 Plus que la belle Magnelonne ,
 Et que Madame Laure aussi
 Quand toutes deux seroient icy-
 Pensens la, car passant le Rhône ,
 Qu'Arles voit plus doux que la Saône ,
 Laisant derriere nous maint roc .
 Nous passames en Languedoc ,
 Oï, pour suivre nos destinées ,
 Nous fimes tant par nos journées ,
 Que laissant Lunel , Montpellier ,
 Agde , Pezenas & Besiers ,
 Nous arrivâmes à Narbonne ;
 Laquelle, Dieu me le pardonne ,
 Après l'Enfer, est un des lieux ,
 Hors duquel je m'aymerois mieux ;
 Car le Limbe & le Purgatoire ,
 Près d'elle sont des lieux de gloire ,
 Monsieur, on est dans ce séjour ,
 Justement comme dans un four ;
 Si bien que moy , qui sens la flamme-
 Et de Narbonne & de Madame ,
 Et qui de deux feux investy
 M'accommode tout de roty ,
 Me voyant comme une a'lumette ,
 Et le corps fais comme un squelette ,
 Ne sçais si je suis cuit d'Amour ,
 Ou bien si je suis cuit au four .
 De chaudes vapeurs consumée ,
 Toute la terre est allumée ,
 Zephyre même l'est aussi ;
 Et l'air que je respire icy ,
 Est chaud, par maniere de dire ,
 Comme celui que-j'y soupire ,
 Quoy que je porte dans le sein
 Des brasiers qui n'ont point de fin ,

H 7

L'A

L'Amour, & Climene, & ses flammes,
 Dont les moindres brulent tant d'Ames.
 Cependant, malgré mon mal-heur,
 Je me trouve en quelque faveur,
 Deux ou trois fois son Eminence
 M'a fait jouir de sa presence:
 Je parle à Monsieur des Noyers,
 Je suis fort connu des Huiffiers:
 Et même, depuis n'aguères,
 J'ay veu le Roy dans ses affaires.
 Mais pour ne vous pas decevoir,
 La Chrestienne est plus belle à voir.
 Enfin, quoy que l'on puisse faire,
 Ce país ne me sçauroit plaire,
 Et rien ne me peut divertir,
 Que l'esperance d'en sortir.
 Quelquesfois, pour tromper ma peine,
 Je m'en vay rêver dans la plaine;
 Là, me promenant le matin,
 Sur la Marjolaine & le Thoin,
 Je voy l'Aurore avec ses perles;
 Qui reveille le chant des Merles.
 (J'aurois nommé le Ruifegnor
 Mais il n'y rimoit pas, Segnor,
 Et vois les changeantes opales,
 Les jacinthes Orientales,
 Que le jour sème à son reveil,
 Sur la carriere du Soleil,
 Qui fait en ces lieux son entrée,
 Plus belle qu'en nulle contrée;
 Mais quoy qu'il y dore les Cieux
 De son or le plus precieux,
 Qu'il y paroisse sans nuage,
 Et qu'il y brille davantage,
 Quelques rayons qu'il puisse avoir,
 La Chrétienne est plus belle à voir;
 Plus belle, & de couleurs plus vives,

Que

*Que luy, ni que Juifs, ni que Juives ;
 Plus que le bon Comte d'Alais ,
 Comme on le voit dans son Palais ,
 Plus que ni Roy , ni Roc , ni Rayne ,
 Es plus que tout, horsmis Climene.*

*Au reste , ne soyez en peine ,
 Cherchant qui j'entens par Climene ,
 Car vous n'y perdrez que vos pas ,
 Et le Diable ne le sçait pas.*

EPISTRE.

A MONSIEUR LE PRINCE,

Sur son retour d'Allemagne l'an 1645.

*Soyez , Seigneur, bien revenu
 De tous vos combats d'Allemagne
 Et du mal qui vous a tenu
 Sur la fin de cette campagne ,
 Et qui fit penser à l'Espagne ,
 Qu'enfin, le Ciel, pour son secours ,
 Eroit prêt de borner vos jours ,
 Et cette valeur accomplie ,
 Dont elle redoute le cours.
 Mais dites-nous, je vous supplie,*

*La mort, qui dans le champ de Mars
 Parmi les cris & les alarmes ,
 Les feux, les glaives, & les dards ,
 Le bruit & la fureur des armes ,
 Vous parut avoir quelques charmes ,
 Et vous sembla belle autrefois ,
 A cheval, & sous le harnois ;
 N'a-t-elle pas une autre mine ,
 Lors qu'à pas lents elle chemine
 Vers un malade qui languit ?
 Et semble-t-elle pas bien laide ,*

Quand

Quand elle vient tremblante & froide ;
Prendre un homme dedans son lit ?

Lors que l'on se voit assaillir
Par un secret venin qui tuë ,
Et que l'on se sent defaillir
Les forces, l'esprit & la veuë ;
Quand on voit que les Medecins
Se trompent dans tous leurs desseins ;
Et qu'avec un visage blême ,
On oyt quelqu'un qui dit tout bas ,
Mourra-t-il ? ne mourra-t-il pas ?
Ira-t il jusqu'au quatorzième ?
Monseigneur, en ce triste état ,
Confessez que le cœur vous bat ,
Comme il fait à tant que nous sommes ,
Et que vous autres Demy-dieux ,
Quand la mort ferme ainsi vos yeux ,
Avez peur comme d'autres hommes .

Tout cét appareil des mourans ,
Un Confesseur qui vous exhorte ,
Un Amy que se déconforte ,
Des Valets tristes & pleurans ,
Nous font voir la mort plus horrible ,
Et croy qu'elle étoit moins terrible ,
Et marchoit avec moins d'effroy ,
Quand vous la vîtes aux montagnes
De Fribourg, & dans les campagnes
Ou de Norlingue, ou de Rocroy .

Vous sembloit-il pas bien injuste
Que sous l'ombrage des lauriers,
Qui mettent vôtre front auguste
Sur celui de tant de guerriers :
Sous cette feuille verdoyante ,
Que l'ire du Ciel foudroyante ,
Respecte & n'oseroit toucher ;
La fièvre chagrine & peureuse ,
Triste, defaite & langoureuse ;

Ent le cœur de vous approcher ,
 Qu'elle arrestât votre courage ,
 Qu'elle changeât votre visage ,
 Qu'elle fît trembler vos genoux ?
 Ce que Bellone détruisante ,
 Dans le fer , les feux & les coups ,
 Ni Mars au fort de son courroux ,
 Ni la Mort tant de fois présente ,
 N'avoit jamais pû dessus vous .

Voyant qu'un trépas ennuyeux
 Vous allois mener en ces lieux
 Que nous appellons l'onde noire ,
 Autrement manoir Stygien ,
 Vous consoliez-vous sur la gloire ,
 De vivre long-temps dans l'Histoire :
 Ou sur cette immortalité ,

Que nous avons , malgré les âges ,
 La Sucie , & moy , projeté
 De vous donner dans nos ouvrages ?

De vos faits il eût fait un livre ,
 Bien plus durable que le cuivre ,
 Et moy , si j'ose m'en vanter ,
 Je mérite assez de le suivre ,
 Mais nous eussions eu beau chanter ,
 Avant que vous fâiez revivre :
 Les neuf filles de Jupiter ,
 Qui sçavent tant d'autres merveilles ,
 Avecque leur voix rompareilles ,
 N'ont pas l'art de ressusciter .
 La Mort ne les peut écouter ,
 Car la cruelle est sans oreilles ,
 Dès le vieux temps qu'Orfée harpa ,
 Si doucement qu'il l'attrapa ,
 Et qu'il luy fît rendre Euridice :
 Le noir Pluton les luy couppa ,
 Et les conduits en étonpa ;
 (Ce fut une grande injustice .)

Depuis on a beau ha'prier,
 Beau se plaindre, houer, & crier,
 Blâmer la rigueur de ses armes,
 Tout ce bruit n'est point entendu,
 Pour nos plaintes, & pour nos larmes,
 Pour nos cris, & pour nos vacarmes,
 On ne voit rien qu'elle ait rendu.

Nous autres faiseurs de chansons,
 De Phebus sacrez, nourrissons,
 (Peu prisez au Siecle où nous sommes)
 Sçaurions bien mieux vendre nos sons,
 S'ils faisoient revivre les hommes,
 Comme ils font revivre les noms.
 Nous eussions appris vôtre gloire
 A toute la posterité,
 Et consacré vôtre memoire
 Au Temple de l'Eternité.
 Mais de nos œuvres magnifiques,
 De nos airs, & de nos cantiques,
 Seigneur, vous n'eussiez rien ouï,
 L'Air, & le Ciel, la Terre & l'Onde,
 Et tout ce qui se fait au monde,
 Etoit pour vous evanouy.

Commencez d'encques à songer,
 Qu'il importe d'estre & de vivre,
 Pensez mieux à vous menager.
 Quel charme a pour vous le danger,
 Que vous aymiez tant à le suivre?
 Si vous aviez dans les combas,
 D'Amadis l'armure enchantée,
 Comme vous en avez le bras,
 Et la vaillance tant vantée:
 De vôtre ardeur précipitée,
 Seigneur, je ne me plaindrois pas.
 Mais en nos Siocles, où les charmes
 Ne sont pas de pareilles armes,
 Qu'on voit que le plus noble sang,

Fust.

Fust-il d'Hector, ou d'Alexandre,
 Est aussi facile à répandre,
 Que l'est celui de plus bas rang.
 Que d'une force sans secours,
 La Mort sçait ses traits élancer,
 Et qu'un peu de plomb peut casser
 La plus belle tête du monde.
 Qui l'a bonno, y doit regarder,
 Mais une telle que la vôtre,
 Ne se doit jamais hasarder.
 Pour votre bien, & pour le nôtre,
 Seigneur, il vous la faut garder.
 C'est injustement que la vie
 Fait le plus petit de vos soins,
 Dès qu'elle vous sera ravie,
 Vous en vaudrez de moitié moins.
 Soit Roy, soit Prince, ou Conquerant,
 On dechet bien-fors en mourant,
 Ce respect, cette déférence,
 Cette foule qui suit vos pas,
 Tout cette vaine apparence,
 Au tombeau ne vous suivront pas.
 Quoy que vôtre esprit se propose,
 Quand vôtre cour se fera close,
 On vous abandonnera fort;
 Et, Seigneur, c'est fort peu de chaise
 Qu'un Demy dieu, quand il est mort.
 Du moment que la fiere Rague
 Nous a fait entrer dans la barque -
 Où l'on ne reçoit point les corps,
 Et la gloire & la renommée,
 Ne sont que songe & que fumée,
 Et ne vont point jusques aux monas;
 Au delà des bords du Coccyus,
 Il n'est plus parlé de merise,
 Ni de vaillance, ni de sang;
 L'ombre d'Achille ou de Thésée,

La

*La plus grande & la plus petite ,
Vous toutes en un même rang.*

*Ces deux syllabes précieuses ,
Qui font ensemble vôtre nom ,
Seront de tout vôtre renom
Les heritieres glorieuses ;
Ces trois faits d'armes triomphans ,
Ces trois victoires immortelles
Les plus grandes & les plus belles ,
Qu'on trouve en la suite des ans.
Tant d'exploits , & tant de combats ,
Tant de murs renversez à bas ,
Dont parlera toute la Terre ,
Seront pour elles seulement ,
Et pour les figures de pierre ,
Qui feront vôtre monument.*

*Ce Prince qui dans le cercueil ,
Fait vivre encore Cerisotes ,
Où son bras abbait l'orgueil
De tant de troupes Espagnoles ,
Qu'il combla de honte & de deuil ,
Qui poussé d'une belle envie
De relever le nom François ,
Mit ses ennemis aux abbois ,
Et fit une fois en sa vie ,
Ce que vous avez fait trois fois :*

*Ce Heros de race immortelle ,
Eut ce beau nom que vous avez ,
Et que maintenant vous sçavez
Orner d'une gloire nouvelle.
Mais vous , qui vivez aujourd'huy ,
Quand vous verrez par les années ,
Etant fait Ombre comme luy ,
Vos aventures terminées :
Que vôtre nom se chantera ,
Que vôtre los se portera
Dans les terres les plus étranges ;*

Qui.

Qui de vous deux en jouira,
Et quel ressort attachera
A vous plus qu'à luy ces loüanges ?

Quoy que la Gloire nous promette,
Avec ces titres éternels

Qu'on gagne en servant ses Autels ;
La Renommée & sa trompette
N'ont que des sons vains & mortels ;
L'aveugle Fortune dispose
De ces noms pour qui l'on s'expose ;
Les plus grands, les plus estimez,

Quand son caprice luy propose,
Vieillissent comme toute chose,
Où dans l'oubly sont abymez.

En vain l'Olympe favorable,
(Honneur de Navarre & de Foix)
T'avoit promis que tes exploits,
Auroient un bruit toujours durable ;
Malgré ta victoire admirable,
Et ces faits d'armes glorieux,
Qui parmy tous nos demy-Dieux
Te donnent un rang honorable ;
Gaston de France obscurcira
Celuy de Foix, & ternira
Ce renom dont la Terre est pleine ;
Et Graveline étouffera
Toute la gloire de Ravenne.

La Flandre, qui tous les Printemps,
Le voit avec la même foudre,
Dont son pere sceut mettre en poudre
Les monts qui couvroient nos Titans.
Sur les exploits de tous les temps,
Rend ses conquêtes élevées ;
Mais tant de succez éclatans,
Tant de Provinces captivées,
Tant d'avantures achevées,
Que luy feront-ils dans cent ans ?

Quel-

Quelque jour ce nom redouté ,
 Sous qui la fiere Espagne plie ,
 Ce bruit dont la terre est remplie ,
 Par tant de travaux acheté ;
 Sera par le temps arrêté ,
 Et sa gloire en tous lieux ouïe ;
 Dans les Siecles évanouie ,
 Perdra sa plus grande clarté.
 Un jour cesté valeur extrême ,
 Par qui refleurissent nos Lys ,
 Ne sera plus qu'une Ombre blême ,
 Et les restes ensevelis
 Des murs par Gaston démolis ,
 Seront long temps après luy-même.

L'âge qui toute chose efface ,
 Confond les titres & les noms ,
 Et ne laisse que quelque trace
 De tous ces inutiles sons ,
 Pour qui si fort nous-nous prassons
 Les Achilles & les Thesées ,
 Là bas sous les tristes lauriers
 Qui parent les champs Elisées ,
 Ne sont ni plus grands ni plus fiers ;
 Ni leurs Ombres plus courtisées ,
 Par toutes ces Odes prisées ,
 Où l'on chante leurs faits guerriers.

Ce gagnneur de tant de batailles ,
 Ce domteur de tant d'Ennemis ,
 Ce vainqueur de tant de murailles ,
 Qui vit tous les Peuples soumis ;
 Ce grand Fule dont les exploits ,
 Et la fortune sans seconde ,
 Sceurent domter la Terre & l'Onde ,
 Et qui mit Rome sous ses loix ,
 Qui fut plus que vaincre le monde
 Ce Prince par ses fuirs divers ,
 Crurent qu'il laissoit , malgré les Parques ,

Son

Son nom gravé dans l'Univers,
 Avecque d'immortelles marques.
 Mais un autre Jule en ces lieux,
 Venu par le secours des Cieux,
 Obscurcit la gloire ancienne,
 En la mêlant avec la sienne;
 Et le monde sur son appuy,
 Voit de si grandes aventures,
 Que le nom qu'il porte aujourd'hui,
 Sera dans les races futures,
 Douteux entre Cesar & luy.

Quand le grand Jule on nommera,
 Et que tout l'exemple des hommes
 Qui suivront le Siecle où nous sommes,
 Ce nom par tout resonnera,
 La posterité doutera,
 Pesant de ces deux les merveilles,
 Et pareilles & nonpareilles,
 Qui des Heros on vauvera,
 Ou le Jule qui sa vaillance
 Par tant d'exploits sceut témoigner,
 Ou le Jule dont la prudence
 Tant de palmes nous sceut gagner,
 Celuy qui sceut vaincre la France,
 Ou celuy qui la fit regner.

Mais je sens que Phebus m'emporte
 Plus loin que je n'avois pensé,
 Et me prête une voix plus forte,
 Que celle dont j'ay commencé:
 Mon chant s'est bien fort avancé:
 Prince que l'Univers admire,
 Il est temps que je me retire!
 Des sons si hauts, & si hardis,
 Sont mal accordans à la lyre,
 Je m'arrête donc, & vous dis:
 Aimez, Seigneur, aimez à vivre;
 Et faites que de vos beaux jours,

Le long & la fortune cours ,
 De toutes craintes nous delivre :
 Conservez vous pour l'Univers ,
 Parmi tant de perils divers ,
 De vos faits allongez l'histoire :
 Et voyant qu'un destin puissant
 Doit à vôtre bras agissant ,
 Tous les Etez une Victoire ,
 Pour la France , & pour vôtre gloire ,
 Tâchez d'en vivre jusqu'à cent.

P L A C E T

A M O N S E I G N E U R

L E

C A R D I N A L M A Z A R I N.

Pour entrer chez-luy.

P Relat passant tous les Prelats passez ,
 Et les presens , car ce n'est plus trop dire ,
 Pour Dieu rendez les souhaits exaucez
 D'un cœur dolent , qui de vous voir desire.

Mais M*** de tous Huissiers le pire ,
 Expert pourtant , & qui discerne bien
 Les gens d'esprit , ceux qu'il faut introduire ,
 Et ceux aussi qui ne sont bons à rien ,
 Après m'avoir tenu long-temps à l'huis ,
 Enfin , demande où je vais , qui je suis ;
 Pourquoi je viens en ce lieu me morfondre ,
 Et me montrer , sans qu'on m'en soit tenu ? .
 A tout cela je ne sçay que répondre ,
 Et m'en revais comme j'étois venu.

A MON-

A MONSIEUR

L E

CARDINAL MAZARIN,

sur la prise de la Bassée, l'an 1647.

B A L L A D E.

Vous-vous trouvez toujours dessus vos pieds;
 Long-temps y a que je l'ay dit en rime,
 Et quoy, Seigneur, que disiez ou fassiez,
 Vous faites voir vôtre esprit magnanime,
 Digne toujours de louange & d'estime.
 L'Archiduc fier & plus grave qu'un roc,
 Nous pensoit bien donner un rude choc,
 Mais sa fierté par vous est repoussée;
 Cét Allemand ne s'entend pas en troc,
 Pour Landrecy de changer la Bassée.

Les Espagnols & Flamans ralliez
 Sous ce grand Chef qui leur courage anime,
 Pensoient déjà nous voir humiliez,
 Et du bon-heur se croyoient à la cime;
 Quand leur avez fait voir un tour d'escrime,
 Qui dans le cœur leur donne un coup d'estoc;
 Ores voudroient voir sous mousquets au croc;
 Tant vous rendez leur audace abaissée,
 Et disent tous que c'est un mauvais troc,
 Pour Landrecy de changer la Bassée.

Puissant esprit qui nous fortifiez,
 Et dont le soin nos ennemis reprime,
 Que vos succez par tous soient publiez,
 Que vôtre los en tous endroits s'imprime,

Tom. II.

I

Et

Et que le chant dont mon ame s'exprime,
 Se fasse ouïr de Paris à Maroc.
 Quand je vivrois aussi long-tems qu'Enoc,
 Toujours diray, du fonds de ma pensée,
 Seigneurs Flamans, ce fut un mauvais troc,
 Pour Landrecy de changer la Bassée.
 Et que l'Envie à grand tort envenime;
 Force vous est, qu'orès vous admiritez
 Du grand Prelat le jugement sublime.
 Repentez-vous, connoissez vôt're crime,
 Car le Lion s'enfuit devant le Coq,
 Et Leopold se vit coiffer d'un froc,
 Voyant si tôt sa victoire effacée;
 Et juge bien qu'il fit un mauvais troc,
 Pour Landrecy de changer la Bassée.

R E P O N S E.

à l'épître écrite à Madame la Marquise de
 Montausier, sur son nouvel accou-
 chement.

S Seigneurs, Chevaliers, Catholins,
 Vous estes courtois & galans,
 Et montrez bien par vôt're lettre,
 Que vous avez écrits en maître,
 Que trois peres peuvent souvent,
 Faire ensemble un fort bel enfant.
 Le vôstre en arrivant au monde,
 D'une eloquence sans seconde,
 Parle, raisonne, raille, & rit
 Et de ses peres à l'esprit,
 L'esprit de chacun de ses peres;
 Tous trois en diverses manieres.
 Le nostre encore ne dit mot,
 C'est un fort depiteux marmot;

Tout

Tout du long de la nuit il crie ,
 Et tout le jour est en furie ,
 Fier , opiniâtre & mutin ,
 Aussi farouche qu'un Lutin.
 S'il se fâche , onc il ne s'appaife :
 On luy deplait quand on le baise ,
 Il pince , il egratigne , il mord ,
 Et gronde même quand il dort.
 Du reste belle creature ,
 Et d'une très-bonne nature ,
 Et qui le voit bien en effet ,
 Dit que c'est le pere tout fait.
 Sa belle & son aymable mere ,
 M'a donné charge de vous faire
 Mille & mille remerciemens ,
 Cent & cent mille complimens :
 Ce sont en tout deux cens deux mille ;
 Mais c'est que la Dama est civile ,
 Très-sensible à tous vos bien-faits ,
 Et vos vers luy semblent bien faits.
 Votre lettre l'a réjonie ,
 Plus qu'autre qu'elle ait onc ouïe ;
 Et lisant Louys de Bourbon ,
 Elle tressaillit tout de bon ,
 Ce nom tout seul la rendit gaye.
 Mais quand elle leut la Mouffaye ,
 Elle tomba tout de son hant ,
 Et ne revint que pour Arnaut.
 Artenice la bonne & belle ,
 Ou de Vivonne , ou de Savelle ,
 Vous pouvez choisir de ces noms ,
 Car l'un & l'autre sont très-bons :
 Vous rend , Seigneurs , bien-humble grace ,
 De vôtre souvenir qui passe
 Les honneurs qu'eurent ses Ayeux ,
 Triomphans & victorieux ,
 Quand le Tybre dedans ses rives

Voyoit les depouilles captives ,
 Qu'apres cent belles actions ,
 Ils remportoient des Nations.
 Il reste à vous parler du pere ,
 Qui ne vaut pas moins que la mere ,
 Le fier & brave Montausier ,
 Dont le cœur est franc comme osier.
 Il trouve vostre Poësie
 Tout à fait à sa fantaisie ,
 Par tout pleine d'art & d'esprit ,
 Et je croy , selon qu'il le dit ,
 Qu'il faut que la piece soit bonne ;
 Car onc il ne flatta personne ,
 Et pour le Pape il ne diroit
 Une chose qu'il ne croiroit.
 Nous n'avons sur vôtre écriture
 Pû tirer un mot de Voiture ;
 Car il est en mechante humeur ,
 Et devenu mauvais rimeur.
 Il ne se mêle plus d'écrire ,
 Ou s'il écrit , c'est pour médire ;
 Il est de fâcheux entretien ,
 Saturne est moins Saturnien :
 Et selon qu'il est en mal aise ,
 Le meil'eur sera qu'il se taise ,
 Car Maîtres d'hôtel sans quartier ,
 Sont pires que Bombe ou Mortier ,
 Rien n'est égal à leur manie ,
 Ce sont vrais Tygres d'Hyrkanie ,
 Et jettent dessus toutes gens ,
 Des grenades avec les dents :
 Comme ces animaux sauvages
 Qu'Arnaud decrit en ses ouvrages ,
 On a beau leur crier , hola ;
 Decà grenades , & delà ,
 Grenades dessus la Mouffaye ;
 Dont il est force qu'il s'effraye ,

Err.

Grenades sur le pauvre Arnaut,
 Il en vient d'en-bas & d'en-haut.
 Prenez garde qu'on ne vous blesse,
 Ils n'épargnent pas son Altesse,
 Son Altesse, que le Dieu Mars
 Epargna dans tant de bazars,
 Et que Pallas sa sœur guide,
 Couvre par tous de son Egide.
 Mais, pour dire la vérité,
 Il est justemens irrité,
 Et j'ose vous dire, sans craindre,
 Qu'il a quelque droit de se plaindre.
 Le mot est bien vrai, Messieurs,
 Que les honneurs changent les mœurs,
 (Comme on dit en cette Prouvce,)
 Du tems que Monseigneur le Prince
 Ne tenoit pas un si haut rang,
 Qu'il n'étoit que Prince du sang,
 Que vainqueur de trois cens murailles,
 Et que gagueur de trois batailles;
 Voiture étoit aymé de luy,
 Comme d'autres sont aujourd'huy.
 Mais du jour qu'il fut fait Grand maître,
 Il fit sa faveur disparaître,
 Et laissa dans un grand dechet
 Fen son Compere le Brochet.
 Le Brochet, jadis son Compere,
 Et qui quelquefois luy sceut plaire.
 Tous les Etangs de ces pais,
 Tous Fleuves en sont ébais,
 La Tanche par tous en caquette,
 La Carpe n'en est pas muette,
 Et de mille étranges façons
 Cela fait parler les poissons.
 Il n'est govion qui ne murmure,
 Considerant cette aventure,
 Et qui ne dise entre ses dents,

*Les Princes sont d'étranges gens :
Heureux qui ne les connoît guere.
Plus heureux qui n'en a que faire :
Ces gouvions sont hardis pourtant ,
Je n'en voudrois pas dire autant ,
Mais le menu peuple s'expose
A discourir de toute chose.
Or laissons ce fâcheux discours ,
Reprenons nostre premier cours.
S'il vous plaît de me le permettre.
J'admire dedans vostre lettre ,
Celuy qui dit que son dada
Demeura court à Lerida ,
Et dis de plus en assurances ,
Que je ne sçay qu'un homme en France ,
Qui de la sorte osât rimer ,
Et l'osant , osât se nommer.
Quiconque trouva cette rime ,
Doit avoir le cœur magnanime ,
Et montrer que les accidens
Ne le troubloient point au dedans :
Il reconnoît bien que la gloire
Est quelquefois sans la victoire ,
Et qu'en celle-cy le hazard
Souvent a la meilleure part.
Mais il n'est cheval si superbe ,
Qui ne bronche , dit le proverbe ,
Ou par fois ne demeure court ,
Même ment quand bien fort il court.
Tous ceux qui sont dans les Annales ,
Les Cyllares, les Bucephales ,
Passebrun cheval de Morgane ,
Bridedor celui de Roland ,
Broncherent tous, & par fois cheurent ,
Toutefois bons chevaux ils furent.
Un jour Pegase aussi broncha ,
Et peu s'en fallut trébucher ;*

Quoy

Quoy qu'il fût dans une carriere,
 Où pierre n'avoit, ni poussiere;
 Pourtant comme Ovide le met,
 Pegase fut un bon bidet.
 Même le grand cheval de Troie,
 (L'Histoire veut que l'on le croye)
 Pensa demeurer en chemin.
 Quoy que l'on le mouât en main,
 Et qu'il eût les jambes si fortes;
 Que seul il portoit dix cohortes,
 Son Altesse donc ferait mal,
 S'il en prisoit moins son cheval.
 Qui l'a servy par tant d'années,
 Et dans tant de grandes journées,
 Sans jamais faire un mauvais pas,
 Et ce seul-coup s'est trouvé las.
 Mais si jamais il y remonte,
 (Comme je sçay qu'il fait son conte)
 Il fera trembler de peur
 Le Roy d'Espagne & l'Empereur.
 Dieu veuille qu'icy l'on le voye
 Bien-tôt, plein d'honneur & de joye.
 Mais sans aller à saint Dixier,
 Comme il écrit pour Montausier,
 Elle desire qu'il reprenne
 Le droit chemin du Bourg-la-Reyne.
 A Paris nous le souhaitons,
 Et tous les jours le regrettons:
 Car nous l'aymons d'amour extreme,
 Je ne sçay s'il en fait de même;
 Mais pour moy, je penserois bien
 Que ces grands hommes n'aymant rien,
 Pour le seigneur de ***
 La chose est bien seure, ****
 Que qui ne verroit que ses vers,
 Et ne sçauroit point ses revers,
 On l'aymeroit d'amour trop forte;

Il écrit d'une belle sorte ,
 Il a fort bon entendement ,
 Parle de tout capablement ,
 Fuge très-bien de toutes choses ;
 Mais s'il est bon , sont lettres closes ,
 Et le croire seroit abus ;
 Quand tels ribauds seroient pendus ,
 Ce ne seroit ja grand dommage ,
 Je n'en diray pas davantage.
 Adieu vous dis , Monsieur Arnaud ,
 Le Ciel vous preserve du chaud ;
 Car le séjour de Catalogne ,
 Vous peut donner de la besogne.
 Sur tous sujets faire des vers ,
 Ecrire en cent endroits divers ,
 Passer les nuits à la-campagne ,
 Et les jours au Soleil d'Espagne ,
 Ne dormir qu'à bâtons rompus ,
 Songer à faire des rébus ,
 Suivre toujours quelque pensée ,
 Avoir eu la tête cassée ;
 C'en est plus qu'il ne vous en faut ;
 Adieu vous dis , Monsieur Arnaud .

V E R S

E N V I E U X L A N G A G E .

R E P O N S E

à Monsieur le Comte de saint-Aignan, sous le
 nom du Chevalier de l'Isle Invisible.

S Sire Compains'en vostre écrit
 Moult clair se fait voir vostre esprit ,
 Plus joyeux & plus prompt à rire ,

Qu'enc

Qu'on ne fut celuy de Zephire,
 Qui diable fut, & comme sçavez,
 Mais doux & des moins dépravez,
 Amy des Chevaliers antiques,
 Remede des mélancoliques,
 Et selon que chacun le croit,
 Dommage fut que Diable estoit.
 Or en voyant vostre écriture,
 L'on vous croiroit de sa nature;
 Et pour dire mon pensement,
 Je croy qu'en estes droitement:
 Car pour écrire en sel langage,
 Il faut estre de leur lignage.
 Encor faut-il estre des vieux,
 Et de ceux qui parlent le mieux.
 Onc ne vîs éloquence graindre,
 Nul vivant n'y sçauroit atteindre;
 Et depuis que Merlin mourut,
 Si sage Clerc que vous ne fut,
 Si doux faiseur de chansonnettes,
 Ne si beau diseur de sornettes,
 Si coïnt, & gracieux & courtois:
 Et quand Diable seriez cent fois,
 Et que griffes je vous verroye,
 Par mon chef, je vous aymeroye.
 Allez, beau sire, & nul dangier
 Onc ne vous puisse laidangier.
 Que Fortune la semilleuse,
 A tout sa rouë perilleuse,
 Tousiours au point de batailler,
 Vous garde de trop perillor;
 Vous sauve de toute affolure,
 Tout mesaise, & toute laidure,
 D'encombriers petits & grans,
 Où tombent Chevaliers errans,
 D'emprinses qui n'ont point d'issuës;
 De fines amours mal-receuës,

De faux Chevaliers enchanteurs ,
 De lisongers , & barreaux ,
 De venin de langue envenimee ,
 Et de garde en nuit pluvieuse :
 D'aller armé long-temps au trot ,
 Des Damoiselles suivant l'ost ,
 De plomb volant (c'est chose dure)
 Et qui se fait contre Nature .)
 Et quand dormirez volontiers ,
 De tous enivreurs de quartiers .
 Mais sur tout , loin de vous exiler
 Les guerroyeurs de Thionville ,
 Que le Diantre fait approcher
 Par fois pour le pot épancher :
 Dieu vous en garde , & qu'au contraire
 Tant que de chevaux pourrez traire ,
 Alliez fondre sur ennemis .
 Si que par vous soient à mort mis ,
 Où mis à mort , si mieux vous semble ,
 Que la fiere Mort qui tous emble ,
 Toujours accompagne vos coups ,
 Sans oncques se tourner à vous .
 Qu'ayez l'heur comme la promesse
 D'Amadis de Gaule , ou de Grece ,
 De Lancelot , de Perceval ,
 Ou des secoureurs de Caral :
 Que toute chose à gré vous vienne :
 Que vostre renom se maintienne :
 Que dans combats & dans efforts ,
 Dans les tournois & les behours ,
 Qui se font devant les pucelles ,
 Vous ayez le cœur des plus belles ,
 Et soyez clamé des Heraults ,
 Pour des plus preux & plus loyaux .
 Que l'on vante vostre largesse ,
 Vostre cointise & conseil effe ,
 Par dessus les plus renommés :

Et

DE MR. DE VOITURE.

Es se par amour vous aimez,
Vostre Amie à vous adonne,
Vous aime sur toute bien née,
Toujours vous parle doucement ;
Et vous accueille balement.
Si quelque rival en approche,
Qu'elle ayt pour luy le cœur de rasche.
Et que chacun ayt à-pars-foy,
Luy l'éconduire & vous l'octroy.
En peu de mots, voilà, beau sire,
Ce qu'en mon cœur je vous desire,
Ce sont moult de biens amassez,
Mais pour vous ce n'est pas assez.

R E P O N S E.

au Comte-Guichens sur son Quatrin. qui dit,

Point ne vaudrois de greigneur aventure,
Que de servir le beau sire Voiture,
Force & engin en ce cas employrois,
Plus qu'onc ne fit Perceval le Gaulois.

R E P O N S E.

V Ray parargon de vaillans & courtois,
Qui m'envoyez delectable écriture,
Je vous salue, & les deux francs Gaulois:
Que plus à Dieu que fusse avec vous trois,
Point ne voudrois de greigneur aventure.

En vous voyant, beau Comte, en maints endroits,
De faux gloutons faire deconfiture,
Je croy formens que je m'y mêlerois ;
Et bien que sois de petite stature,
Force & engin en ces cas employrois.

Que puissiez-vous, achevant vos exploits ;
De murs Flamans faire mainte ouverture ;
Et quand jou'rez au piquet quelquefois,

*Avoir toujours quatre as, ou quatre Rois ;
 Point ne voudrois de greigneur'avanture.*

*En mon endroit, loin d'estours & tournois,
 Je sers depite & folle creature,
 Pour l'adoucir, j'employe écrits & vers :
 Voulst Amour qu'elle me fust moins dure,
 Force & engin en ce cas employerois.*

R E P O N S E.

au Quatrin pour Arnaldus, qui dit,

*Ce failly glouton d'Arnaldus,
 Est moult échars de son langage ;
 Quand tels ribauds seroient pendus,
 Ce ne seroit ja grand dommage.*

AU CHEVALIER DE L'ISLE INVISIBLE.

G L O S E.

DE bon cœur je vous fais hommage,
 Ensemble au Comte Guicheus,
 Mais je hay fort en mon courage,
 Ce failly glouton d'Arnaldus.
*Je croy qu'il a les sens perdus,
 Ni bien ni sang il ne ménage ;
 Et luy, qui sçait tant de rebus,
 Est moult échars de son langage.*
 Le glout, pourtant, par fois fait rage,
 Et pour en parler sans abus,
 Nous n'aurions pas grand avantage,
 Quand tels ribauds seroient pendus.
 Mais je voudrois que vous, sans plus,
 Avant d'ecrire le partage,
 Tout autre écrivain fust perclus,
 Ce ne seroit ja grand dommage.

SUIT.

SUITE DES
NOUVELLES
OEUVRES
ET
LETTRÉS
DE MONSIEUR
DE
VOITURE.

LE LIBRAIRE AUX LECTEURS.

 Quelques personnes ont eu cette opinion, des diverses Impressions que je vous ay données jusqu'icy, des Lettres & des Vers de feu Monsieur de Voiture, qu'on n'avoit pas fait un choix assez exact de ses écrits, qu'il n'y devoit entrer que les pieces les plus achevées; & que les belles choses qu'il a faites, y perdent une partie de leur grace, par le mélange des mediocres. Quelques autres ont tenu, au contraire, que tout étoit précieux de cet Auteur; qu'il n'a point tiré de si petite ligne qui n'ait son prix; & que tout ce qu'il écrivoit, gardant toujours le rare caractère de son Esprit, il se faloit bien donner de garde d'en supprimer les maindres billets. L'une & l'autre de ce deux opinions a eu ses partisans, & partisans si qualifiés & si celebres, qu'il seroit difficile de se déterminer à l'un des partis, au prejudice de l'autre. Aussi n'ayant garde d'entreprendre de decider icy, lequel de ces deux sentimens est le plus plausible & le mieux fondé, je vous diray seulement, que l'acconeil favorable que le public a fait aux Oeuvres de cet Auteur, m'a animé à la recherche de quelques autres

autres pieces de sa façon , qui ne fussent point encore venues à votre connoissance : Et je n'ay pas été si malheureux en cette seconde navigation , où je me suis embarqué par le desir de vous complaire ; que je n'y aye decouvert de nouvelles terres abondantes en fruiçts , dignes de votre curiosité , & de votre goût. Mais comme il est des productions de l'Esprit comme de celles de la Nature , & que dans les unes ni dans les autres tout ne se rencontre jamais d'égale force , ni de pareille valeur : si tout ne vous semble pas exquis de celles-cy ; au moins j'ose vous assurer que vous n'y trouverez rien qui ne soit digne de vous être offert ; & il ne m'arrivera point de rougir de mon présent , tandis que je ne vous donneray que ce qui part de cette main. Feu Monsieur le Comte d'Avaux , dont la Vertu sera toujours également reverée des François & des Etrangers , qui seul pouvoit par son estime faire la reputation d'un Auteur , & qui étoit un de ceux qui disoient qu'il ne falloit rien perdre des écrits du nôtre , nous auroit bien donné par cet avis , l'exemple de faire de quelques-unes de ses Lettres , qui ont été trouvées parmy les papiers de l'Auteur , ce qu'il conseilloit qu'on fit de celles de l'Auteur même. En effet elles sont si belles , & si capables de contribuer à la gloire de l'un & de l'autre ; que je n'aurois fait aucune difficulté de les donner au Public ; si les Maîtres des rares tresors de son Esprit , & qui en renferment beaucoup d'autres dans leur cabinet , l'avoient voulu permettre. Que si le temps les met en quelque meilleure disposition de vous obliger ,

obliger, & que quelque autre obtienne d'eux ce consentement, je ne manqueray pas de vous les donner. Elles vous forceront d'avouer que ce grand homme n'étoit pas moins consommé en la science de bien dire, qu'en celle de bien faire, & qu'il étoit capable de toutes choses. Je n'en useray pas de même d'une autre piece, dont une personne d'éminente condition de l'autre sexe, vous auroit voulu priver. Vous serez donc avertis sur ce sujet, qu'une Dame de grande qualité, & sans comparaison de plus grand mérite, ayant inventé le plus ingénieux sujet de Roman dont l'esprit humain se puisse aviser, sous le nom fameux d'Alcidalis: Notre Auteur sur le dessein qu'elle luy en avoit communiqué, avoit commencé de le rédiger par écrit, & les feuilles manuscrites en ayant pareillement été trouvées parmi ses papiers après sa mort; si le jugement que la modestie de cette Dame luy fait faire d'un Ouvrage où elle a tant de part, en avoit été creu, il auroit continué de demeurer enseveli dans les mêmes tenebres où il a été jusqu'icy. Mais ce Fragment en l'état que pour son malheur, (ou plutôt pour le nôtre) il se trouve aujourd'huy, mérite mieux, que la considération particulière de ce qui la regarde, ne luy permet d'en penser. C'est un échantillon d'une fort belle piece, qui tout éloigné qu'il est de sa perfection & de la dernière main de l'Auteur, ne laisse pas de donner suffisamment à connoître la noblesse & la dignité de son sujet, & qui en laisse dans l'esprit une si belle Idée; que ce ne sera pas sans laisser en même temps à la posterité qui le verra,

un

DIO LE LABRAIRE AUX LECTEURS.

un regret éternel que l'Ecrivain en soit demeuré là. Amoins que le même Esprit à qui la gloire de l'invention en est due, voudra donner la piece toute entiere de sa façon. Aussi Monsieur de Pinchène neveu de l'Auteur, à qui vous devez le premier recueil de ses Oeuvres, comme plus intéressé que personne à la gloire de Monsieur son Oncle; en a jugé avec quelques uns de ses Amis, plus favorablement qu'il n'a plu à cette illustre personne de faire. Monsieur Costar entre autres a appuyé de son avis par écrit, le jugement qu'il en avoit fait, & prétendant qu'autant sur leur commun conseil, que sur la foy du nom de ses Auteurs, il n'y a rien à craindre de cet Ouvrage; il a cru, qu'il me le pouvoit livrer de son chef, sans aucune autorité, qu'en se chargeant tout seul du reproche que le public luy en pourroit faire, il n'étoit pas besoin d'un ample consentement. Vous l'ayez encore à la faveur de ce premier, l'obligation d'un autre Fragment de l'Eloge du Comte Duc d'Olivares; qui tout tronqué qu'il est, ne laisse pas pour la gravité de son sujet, & pour les nobles sentimens d'un véritable Ministre d'Etat qui s'y trouvent, d'être digne de votre curiosité. C'est tout ce que j'ay pu recueillir de plus rare & de plus nouveau, des écrits d'un Auteur si celebre: & comme après l'applaudissement que ses premières Oeuvres ont eu, c'est mériter du public que d'en faire de nouvelles recherches; je vous prie, pour principal payement, de m'en sçavoir au moins quelque gré.

NOU.

NOUVELLES LETTRES DE MONSIEUR. DE VOITURE.

A MONSIEUR LE CARDINAL
de la Valette.

LETTRE I.

M

MONSIEUR,

Jusqu'à ce que la Rochelle ait été rendue, je croy qu'il a été nécessaire que vous ne quittassiez point le Roy; & qu'une si grande affaire comme celle-là, avoit besoin pour être achevée, de votre présence, & de l'assistance de votre génie. Mais si vous ne revenez bien vite, à cette heure que vous n'avez plus de prétexte de vous y arrêter, vos affaires seront en plus mauvais termes que celles des Huguenots, & dans le temps de la félicité publique, & que tout le monde espère d'être en repos, vous seul ne jouirez point de la paix, & aurez une dangereuse guerre sur les bras. Il y a déjà quelques jours, Monseigneur, que l'on commence à murmurer icy, de ce que vous demeurez-là trop long-tems. Quelques Ennemis
cou-

couverts , que vous avez auprès de vous , ont écrit , que vous ne vous y ennuyez pas assez , & j'ouis l'autre jour lire une lettre , où l'on assureoit que l'on vous y voit rire quelquefois. Cela irrite contre vous les esprits de tout le monde. Une dame qui ne se fâche pas légèrement , mais qui ne pardonne jamais , temoigna d'en être fort offensée : & Mademoiselle de Ramboüillet , & Mademoiselle Paulet s'en hérissèrent toutes , & en rougirent horriblement ; & proposèrent à l'heure même , d'aller piller votre logis. Si vous sçaviez , Monseigneur , aussi bien que moy , de quelle sorte leur haine est à craindre , & combien de maux ont à endurer ceux qui souffrent leur persécution : vous abandonneriez toutes choses , pour revenir en diligence , & ne vous arrêteriez un moment en chemin , que pour boire du lait à toutes les postes. Car si une fois elles conspirent contre vous , votre Dignité ne vous sçauroit mettre à couvert : vous serez par tout en alarme , & en inquiétude : & il n'y aura plus dans le Monde un lieu de seureté pour vous. Pour moy , Monseigneur , dans les tourmens qu'elles me donnent , si je voi quelque consolation , c'est seulement en l'esperance de votre retour : & je m'imagine , que ce me sera quelque soulagement , que d'avoir l'honneur de vous voir , & le plaisir de n'être plus obligé d'écrire à personne. Ne vous étonnez donc pas , s'il vous plaît , que je le souhaite ardemment ; puis que j'y ay tant d'interêt , & que je suis passionnément.

A U M E S M E.

L E T T R E H.

MONSEIGNEUR,

Quoy que j'espere être dans quelques jours plus près de vous que je ne suis : je croi qu'il est à propos que j'en prenne congé dès cette heure ; & que je vous die , qu'enfin , après beaucoup de peine , je suis résolu d'aller trouver mon Maître , voyant que je n'en ay plus icy. Selon que je puis entendre , ce n'est pas me mettre du côté des plus forts : & je ne croi pas que je le fortifie guere par ma présence. Au moins, je voi bien , par l'exemple de Monsieur de Lorraine, & le peu de secours qu'il a apporté aux affaires de l'Empereur : que les grands hommes ne font pas toujours toutes choses , & qu'ils ont besoin de l'assistance des autres & de celle de la Fortune. Tant y a, Monseigneur, que je feray toujours une grande action en sortant de Paris : & je croi qu'il faut autant decourage & de force pour quitter cette Ville, que pour en prendre autant que le Roy de Suède tient en Allemagne, Il est vray, Monseigneur, qu'il y a moins de difficulté, à cette heure, que vous n'y êtes pas. Et j'avouë que la fortune m'a aydé beaucoup à m'y résoudre, en vous en tirant. Car, sans mentir, je doute si j'eusse jamais pû en sortir, tant que j'eusse eu l'honneur de vous y voir, & que j'eusse pû demeurer avec un si beau pretexte que celui d'être auprès de vous. Mais, Monseigneur, les personnes, qui me pourroient icy donner de la joye, remettent toutes les leurs à vôtre retour : & tous les desseins de Bals & de Comedies se diffé-

rent

214 NOUVELLES LETTRES
rent jusques à ce temps-là. Je ne sçay pas, Monseigneur, si c'est v^{otre} absence, ou celle de la Cour, qui ôte quelque chose de leur gayeté. Mais je vous assure que je ne leur voi plus rien faire de bon cœur, que quand elles parlent de vous. Dans un si grand nombre des plus aimables personnes du monde, dont vous possédez l'affection; je n'ay garde de croire, Monseigneur, que la mienne vous puisse être considérable. Mais il me semble, que je serois ingrat, si je m'empêchois de vous dire, que les graces que j'ay receuës de vous, ont fait en moy l'effet qu'elles doivent eu un cœur bien reconnoissant; & qu'entre tant d'hommes à qui vous avez fait du bien, il n'y en a point qui soit tant que moy.

A U M E S M E.

L E T T R E III.

MONSEIGNEUR,

J'étois en doute, si je devois vous parler d'une affaire qui m'est extrêmement importante. Mais Madame la Marquise de Ramboüillet m'a assuré qu'il n'y avoit point de danger. Et je ne fay point de difficulté de la croire: vous ayant ouï dire beaucoup de fois, qu'elle est une des plus prudentes personnes du monde; & que l'on ne peut faillir par son conseil..... Ayant déjà receu tant de bien de vous, je n'eusse pas osé vous importuner encore de cette affaire, si elle eust esté pour moy de moindre consequence. Mais, Monseigneur, je sçay bien que vous ne vous lassez jamais de bien faire: & j'espère, que vous qui n'avez pas épargné v^{otre} bien pour me secourir, serez bien aisé de sauver le mien, en cette
occa-

occasion ; & de me faire le plus important plaisir que je puisse jamais recevoir de personne. Je vous supplie très-humblement , Monseigneur , de me pardonner , & de croire que je suis avec toute sorte de respect ,

MONSEIGNEUR ,

vostre, &c.

A U M E S M E.

L E T T R E IV.

MONSEIGNEUR,

Comme nous avons été au milieu de notre voyage, un vent Nord-ouest s'est levé de terre ; & s'est renforcé de telle sorte, qu'il nous a contraints de gagner celui, qui est au petit port de Mer appelé Mont-rouge. La pluie a été si violente, & l'orage si grand ; que c'est une merveille que nous nous soyons sauvés. Et sans les prières des gens de bien, qui se sont trouvez avec nous, je croi que nous étions perdus. Mademoiselle de Ramboillet, dans le fort du péril, avoué que, deux mois durant, vous iriez tous les huit jours à confesse : & moy à un grand coup de vent, j'ay promis que vous jeûneriez trois jours entiers. Nous vous supplions très-humblement, Monseigneur, de nous aquiter exactement de nos vœux. Car nous ne sommes pas tellement hors de danger, que nous devions rien mépriser. L'air est encore extrêmement broüillé : & nous voyons des signes au Ciel, & des éclairs, qui nous font tous transir. C'est une chose pitoyable de nous voir en ce lieu. Mais tant que ce vent tirera, ce seroit une temerité trop grande d'en partir.

216 NOUVELLES LETTRES
tir. L'on nous a dit , que l'on tâchera à nous
trouver icy du pain , & que dans huit jours , il
pourra y avoir des fèves. Sur cette esperance ,
Monseigneur , nous vous baisons très-humble-
ment les mains , & moy particulièrement , qui
suis ,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

A M A D A M E.....

L E T T R E V.

IL faut croire que les Procés vous plaisent bien
fort, puisque vous ne sçauriez vous empêcher d'en
faire sans cesse à la personne que vous aimez le
mieux ; & à un misérable qui fait aujourd'huy pi-
tié à tout le monde , si ce n'est à vous. J'atten-
dois de la consolation de vos lettres. Je n'en ay
ouvert pas une qu'avec une esperance certaine de
trouver ma guérison dedans. Cependant , il s'est
trouvé qu'elles m'ont toujours laissé plus triste ,
que je ne l'étois, avant que de les avoir reçues ,
& que depuis tant de jours que je ne vous voi
point , ma fièvre , ni les douleurs qui m'ont ôté
le sommeil , ne m'ont pas fait tant de mal que
vous. Si j'étois de vôtre humeur , j'aurois de-
quoy entretenir long-temps ce commerce de
plaintes perpétuelles ; & nous nous écrivions tous
les jours un poulet pour nous quereller. Mais
j'avoué que c'est un stile auquel je ne me plais
pas tant que vous : & puisque vous ne me don-
nez pas sujet de vous rien mander de plus agrea-
ble , je ne vous puis rien dire à cette heure , si ce
n'est , adieu.

BIL-

B I L L E T.

A L A M E S M E.

C'Est chez-vous , qu'il faut que je cherche tout ce que j'ay perdu : & je pense , que je ne puis rien desirer , que je n'y retrouve. Je vous prie de chercher parmy la poussiere de votre Cabinet, la lettre que j'écrivis à Monsieur de Balzac : ou bien , si vous ne voulez pas vous donner tant de peine , je vous prie de m'en faire vite ment une meilleure. En recompense , Madame , je vous envoie de tout mon cœur le bon jour ; & je vous prie de vous assurer de ma bien-veillance.

A M A D A M E...

L E T T R E VI.

J'E serois ravy d'avoir receu deux grandes pages de vous , & de si bonnes paroles : n'étoit , que je trouve qu'il y a des plaintes mêlées ; & qu'en m'assurant de votre affection , vous témoignez de douter de la mienne. C'est me faire beaucoup de bien , en me reprochant que je ne le merite pas : & cela est proprement me baiser la main , en me taillant le cœur. Ha ! M. je vous en conjure , ne m'outragez plus de la sorte , ou dites moy ce qu'il faut que je face. Je souffrirois plutôt , que votre cor vous fit crier , & j'aïmerois bien mieux vous entendre plaindre de l'estomac. C'est signe toutefois que la fièvre n'est pas grande , quand elle permet qu'on se plaigne de la tête : & je voy bien que vos autes maux ne

Tom. II.

K

vous

vous traitent que doucement, puisque vous sentez celui-là. Encore suis-je bien-aîsé de voir, que pour reprendre quelques-unes de mes actions vous soyez contrainte de rechercher ma vie si avant; & que la dernière faute que vous me reprochez, il y a quatre ans que je l'ay faite: Mais je vous prie, pour nôtre repos, oublions le passé; & qu'une nuit bien épaisse couvre tout ce temps-là de ses ombres. S'il s'est passé quelque malheur, qui puisse être reproché à cette belle affection que nous avons fait naître depuis, hélas! j'en ay peut-être plus de regret, que je n'y ay eu de faute. Ne tournons donc plus la vue de ce côté-là, & je vous prie ne regardons point derrière nous. Ce n'est pas que je craigne, que vous me connoissiez coupable, ou que vous trouviez quelque chose contre moy. Mais il me déplait seulement d'être accusé de ce crime. La recherche en cela me tient lieu de supplice; & le soupçon m'en fâche autant qu'une condamnation. Car enfin, l'histoire que l'on vous a faite, est fautive, ou au moins bien malicieusement changée: & ces impatiences qui vous offensent tant, & avec raison, purement controuvées. La Fortune, & non pas mon dessein, fit rencontrer ces deux femmes; & le dépit de celle, à qui, de vray, j'avois conté quelque chose de ce que l'autre m'avoit dit, la fit parler malgré moy là-dessus, sans que seulement je les voulusse écouter. Il me fâche, que celle qui vous a fait ce conte, soit venue au bout de son dessein; & qu'elle vous ait fait du mal, & à moy aussi. Mais je vous prie, donnez-moy du repos; & croyez-le pour tous jours. Quand je n'ay point été à vous, j'ay été à moy: & vous êtes la seule au monde que j'aye jamais aimée. Je n'étois né que pour vous: & mon cœur ne s'est jamais ému pour un autre.

Que

Que si lors que vous ne l'avez pas toujours eu tout entier, j'ay pris pour moy la part que vous m'en laissez: en tout cas, il n'a jamais été partagé qu'entre nous deux. Aussi ne veux-je point du pardon que vous me donnez: & je vous prie de m'excuser, si je refuse quelque chose de vous. Car je croy, que vous serez bien-aise, que je n'en aye que faire. C'est peu que je vous aime, & que je vous aime plus que moy-même. Car vous le méritiez trop: & le plus ingrat homme du monde en seroit autant que moy. Mais si pour quelque chose vous me devez sçavoir gré: c'est de ce que je n'aymay, & n'aymeray jamais rien que vous; & que je vous répons du passé, & de l'avenir, avec autant d'assurance que du présent; & que vous jugeant seule au monde digne d'amour, je vous ay remis entre les mains un esprit libre & généreux, qui n'a jamais daigné servir que vous, & qui ne reconnoitra jamais d'autre maîtresse. Ho! pourquoy ne vous en puis-je envoyer le portrait, aussi-bien que de mon visage? Il vous sembleroit bien plus beau que l'autre. Sans doute vous le regarderiez plus volontiers. Je sçay bien que vous y verriez beaucoup de traits qui vous plairoient; & que vous y remarqueriez des beautés, que je ne vous puis dire. Car quand il n'y en auroit point d'autres: au moins vous y verriez les vôtres mieux peintes, que nulle part ailleurs: & tout auprès, vous y appercevriez la vérité de ce que je vous dis, si entière, & si naïve, que cette veüe ne vous seroit gueres moins agreable. Mais puisque cela ne se peut, & qu'il n'y a point de peintre pour cela: je vous enverray celuy que vous me demandez. Je faisois difficulté d'y faire commencer si-tôt. Car cette absence m'a tellement changé, que si l'on me tire bien, je ne seray pas

reconnoissable. Il est vray, que c'est peut-être de la sorte que vous m'aimerez le mieux : & que pour vous sembler moins beau, vous ne m'en trouverez pas moins agreable. Ne grondez donc plus : je vous le donneray. Mais, encore une fois, ne grondez donc plus : & que vos lettres soient toutes bonnes, comme elles sont toutes belles. Ce n'est pas assez que j'aye écrit à M..... Et elle merite bien quelque chose de meilleur que cela. Mandez moy quoy, je vous en prie, Car autrement j'y serois empêché, & possible je choisirois mal. Mais que je suis content du poulet que je luy ay donné, puis que cela vous fait dire, j'ay bonne part à mon..... Aussi vous en remercie-je pour,.... Helas, que vous êtes aimable ! & que vous avez tort après cela de douter, qu'un homme dont vous avez bonne opinion, puisse jamais rien aimer que vous ! Allez, vous êtes une méchante ! & je vous ferois encore bien des reproches là-dessus. Mais la nuit est plus qu'à demy passée ; & je ne vous puis dire adieu. Je m'en vay l'achever, sans doute, avec moins de repos, que je ne l'ay commencée : si ce n'est que cet entretien du soir, me donne quelque bon songe. Helas ! Il y a déjà plus d'un mois, &c.

A MONSIEUR GOULAS

*Conseiller & Secretaire des commandemens de
S. A.R. Monseigneur le Duc d'Orleans.*

LETTRE VII.

MONSIEUR,

J'implore vôtre secours, si tous mes autres amis m'ont oublié : & je vous fais ressouvenir, que

que vous m'avez appris autrefois , que cela ne vous arriveroit jamais. Je suis retourné en ce lieu pour y attendre les commandemens de Monseigneur , & il me semble , que je suis reculé en un bout du monde , d'où personne n'a soin de me tirer. Je vous supplie très-humblement de me faire sçavoir, si vous ne l'avez déjà fait , ce que l'on ordonne que je face. Ayez , s'il vous plaît, cét avantage sur Monsieur de Chaudebonne : & faites voir, que le plus homme de bien de la Terre , & qui aime le mieux ses amis , n'est pas si exact à servir , que vous. Outre qu'il vous en reviendra quelque gloire ; je reconnoîtray cette obligation comme je dois , & il me semble, que je la connois déjà en quelque sorte, puis que je vous écris ; & que je ne luy écris point. Mais, puis que son amitié est si endormie , je voudrois bien la réveiller avec un peu de jalousie : & je seray bien aise qu'il sçache que je fais avec toute sorte de passion , & autant que personne du monde.

Monsieur, je ne croy pas , que vous soyez si malheureux, que de ne connoître point Madame la Comtesse de Barlaymont ; & que vous ayez perdu tant de temps à Bruxelles. Je vous supplie très-humblement de me permettre de l'asseurer icy, qu'en quelque lieu que je me sois trouvé, elle a toujours esté dans mon esprit, comme la plus illustre femme que j'aye jamais veüe ; & qui merite le plus d'être aimée , honorée , & servie.

Monsieur,

Votre, &c.
De Madrid le 19^e de Janvier 1633.

A MONSIEUR.....

L E T T R E , VIII.

MONSIEUR,

J'attendois avec impatience des nouvelles de ma caisse : pourco que j'esperois, qu'elle ne viendroit pas sans une de vos lettres ; & qu'en me faisant scavoir de vos nouvelles, vous me donneriez moyen de vous en dire des miennes. Je n'eusse pas attendu jusqu'à cette heure, si j'eusse su où vous écrite. Mais quelle assurance peut-on avoir, de rencontrer un homme si peu arrêté, & qui se laisse emporter à tous les vents ? Il vous arrive quelquefois de faire cinq cens lieues, en ne bougeant de chez-vous : & sans changer de maison, vous changez de climat, & de Royaume. Cette pensée trouble souvent mon repos. Je crains qu'il ne puisse pas y avoir beaucoup de constance avec tant de legereté : & il me fâche d'avoir toujours le meilleur de mon bien sur la mer. Je n'en ay point, je vous assure, que j'estime tant, que la part que vous m'avez donnée en vous. Mais, comme c'est un bien que la fortune me procure, j'apprehende qu'elle ne me l'ôte. Je n'entend plus de grands vents qui ne me fassent peur, & que je ne craigne qu'ils vous soient contraires. Les Pirates d'Alger me font pâlir au milieu de Bruxelles : & je me trouvois beaucoup plus assuré, lors que j'étois au milieu de l'Océan, & que j'allois à votre secours, tous les jours. Je voudrois bien que vous me tirassiez de toutes ces peines, en me mandant, que vous m'agenciez toujours, qu'il vous porte bien, que vous êtes à Londres ; & que

pour

pour le reste de cét hyver , vous ne verrez point de hazards , que ceux que vous courrez auprès de Mademoiselle Helene. Je vous supplie , au reste , qu'elle n'achève pas si fort de vous gagner le cœur , qu'il ne m'y reste toujours quelque place à ses pieds. Vous ne me devez pas refuser cette grace. Car je suis , je vous jure , de tout mon cœur ,

MONSIEUR ,

Vostre, &c.

A Bruxelles ce 18. de Fevrier.

A MONSIEUR LE MARQUIS
du Fargis.

LETTRE IX.

MONSIEUR ,

J'ay une extrême satisfaction de mon jugement d'avoir toujours creu , que vous ne m'aviez pas oublié , quelque apparence que je visse du contraire : & de ce que ma mauvaise fortune ne m'a pû obliger à avoir seulement un soupçon de vous. J'ay toujours rejeté sur elle les manquemens que l'on pouvoit croire venir d'ailleurs : & en un temps , où elle sembloit me vouloir priver de toutes les choses qui m'étoient les plus cheres , je pouvois bien croire qu'elle m'empêcheroit de recevoir de vos lettres. De sorte , Monsieur , que je n'ay point usé de cette rigoureuse justice , avec laquelle vous dites que je vous pouvois condamner : & je serois bien fâché d'avoir si légèrement fait le procès à une personne , qui a par tout tant de témoins de sa generosité , & de sa vertu ; & contre qui il n'y a dans le monde que le Cardinal de Richelieu qui puisse avoir cette volonté. Je

K 4. vous

284. NOUVELLES LETTRES

vous avoué, pourtant, que quelque foi que j'eusse en vous, j'ay été extrêmement aise de voir des preuves de ce que je croyois: & quoy que l'honneur que vous m'avez fait de m'écrire, & le témoignage que vous me donnez de vôtre amitié, ne m'ait pas rendu plus assuré, il m'a rendu plus content. Si cette joye pouvoit être augmentée par quelque chose: c'est par les assurances qu'il vous plaît me donner des bonnes grâces de Monsieur de Puylaurens. Je sçay, Monsieur, que vous avez assez de part dans son esprit, pour pouvoir répondre de ses inclinations; & vous sçavez avec quelle passion je desire de pouvoir mériter la sienne. Aussi, quand je lis dans vôtre lettre ce que vous mandez, que vous avez donné ordre pour ma subsistance pour un temps, de deçà, & que je ne voi point d'ailleurs de quelle sorte vous y avez pourveu, ni par quel moyen, j'interprete cela, que vous avez jugé, que l'assurance d'être àymé de deux si excellentes personnes, suffisoit pour me rendre heureux, & que cet honneur pouvoit suspendre tous mes maux pour un temps. L'on attend icy avec impatience Messieurs de Lingendes: & veu les grandes tempêtes qu'il a fait, & le long-temps qu'ils mettent à arriver, j'en serois en peine, n'étoit que l'on m'a dit, qu'ils avoient été pris par les Hollandois, & que cela leur a fait perdre un mois de temps. Le Comte Duc m'a témoigné, qu'il importeroit extrêmement qu'ils fussent icy, & qu'il regrettoit fort que l'on perdit tant de temps, pour ne pas sçavoir ce que son Altesse desire. Salon que je puis juger, il a autant d'envie que jamais de servir & de faire assister son Altesse; & montre en cela beaucoup de passion. Je croi, Monsieur, que vous donnerez avis de cecy à Monsieur de puylaurens, à qui je n'en

DE ME. DE VOITURE.

225

n'en écris rien ; pource que la lettre que je luy
envoyé étoit déjà fermée, n'ayant veu le Com-
te Duc qu'hier au soir. Je n'oserois, ni ne puis
sortir de ce lieu devant l'arrivée de Messieurs de
Lingendes. Mais dès qu'il seront icy, & que
l'ordre que vous dites que l'on a donné en ma
faveur, aura produit quelque effet, rien ne m'y
sçauroit retenir, en usant du choix, que vous me
faites l'honneur de me mander que l'on me lais-
se. Je partiray d'icy en diligence, & iray, Mon-
sieur, vous rendre moy-même les graces très-
humbles que je vous doi, pour tant d'obliga-
tions que je vous ay. Je sçay, qu'au moins pour
les premiers jours, ma conversation ne vous sera
pas ennuyeuse : & que vous aurez du plaisir à
m'entendre dire, combien vous êtes icy estimé
de tout le monde : & quelques particularitez que
je réserve à ce temps-là. Je souhaite qu'il arrive
bien tôt, & que je vous puisse assurer, mieux
que je ne puis faire icy, avec combien de passion
je suis, &c.

MONSIEUR,

Vostre, &c.

De Madrid ce 13 de Mars. 1633.

A MONSIEUR DE PUYLAURENS.

LETTRE XLIIII.

MONSIEUR.

Cet homme que vous pensiez avoir deli-
vré d'Espagne, n'a pu encore sortir de Ma-
drid : & la fortune ne m'a pas été en cela si
favorable, que vous. Quelque contraire que je
l'aye, je souffre patiemment le mal qu'elle me
K 5 fait ;

fait, quand je songe au bien que vous me voulez :
 et j'estime beaucoup plus être de vos amis que
 des siens, sachant que vous les savez mieux
 conserver. Il semble qu'elle ait arrêté les vents
 pour moy seul, & que la mer soit navigable pour
 toutes sortes de personnes, si ce n'est pour Mes-
 sieurs de la gentillesse. L'impatience avec laquelle
 je les attend, me donneant d'inquiétude, que
 je vous assure, Monsieur, qu'aucun malade ne
 m'ont pas tourmenté davantage. En cette occa-
 sion, souvent je me ressouvien de vous : & ne
 puis m'empêcher de souhaiter cette tranquillité
 d'esprit que j'ay admirée autrefois, lors que sur
 le penchant d'une de plus importantes affaires du
 monde, je vous ay vu avec le même visage que
 toujours, & moins empêché que par un grand
 chagrin, vous ayieut de soin de l'intérêt que
 tous les autres. En cela, Monsieur, j'avoue que
 je vois une différence infinie entre vous & la
 plupart. Mais cette même considération qui me
 fait connoître ma faiblesse, semble aussi en mê-
 me temps l'excuser, puis qu'il est vray, que le
 desir d'être auprès de vous, & d'y remarquer de
 semblables actions, fait une grande partie de l'im-
 patience que j'ay de me voir hors de ce lieu.
 Quand j'en seray sorty par votre moyen, je met-
 tray cette obligation entre les plus considérables
 que j'ay de vous.

MONSIEUR

DE MADRID

De Madrid ce 6. d'Avril.

A MON-

A MONSIEUR.....

L A T T R E X I.

M O N S I E U R,

Le malheur qui a retardé mes lettres , & qui vous a empêché de les recevoir, avant que vous me fîssiez l'honneur de m'écrire pour la seconde fois, a été au moins heureux en cela ; qu'il vous a donné occasion de faire une si grande bonté ; & à moy de recevoir tant de témoignage de la vôtre. Vos intérêts me touchent de telle sorte plus que les miens , que je vous assure , Monsieur , qu'en cela je n'ay pas eu tant de jôye de connoître que vous m'aymez beaucoup ; que de voir, que vous sçavez parfaitement aymer ceux qui sont à vous , & que vôtre générosité merite toutes les loüanges qu'on luy donne. Vous ne la sçauriez mieux faire paroître, qu'en ayant soin d'une personne, qui vous est si inutile ; & en laquelle je ne voi rien, qui vous puisse obliger à cela, que l'extrême inclination que j'ay à vôtre tres-humble service. Si d'avanture, Monsieur, vous y voyez quelque autre chose : je tâcheray de ne pas démentir vôtre jugement ; & d'être tel que l'on ne vous accuse pas de faire de mauvais choix, & d'employer mal une chose si précieuse que vôtre affection. C'est déjà, ce me semble, quelque disposition à cela, que de vous honorer aussi particulièrement que je fais , & il n'y a qu'une amitié bien faite , qui peut avoir une si juste & si grande passion & qu'est celle que j'ay d'être.

M O N S I E U R,

*Vostre, &c.**De Madrid ce 17. d'Auril.*

K 6

A MON-

A MONSIEUR DE CHAUDEBONNE,
*Chevalier d'Honneur de Madame la
 Duchesse d'Orléans.*

LETTRE XII.

MONSIEUR;

J'ay creu avoir trouvé un thresor, quand dans un même paquet j'ay reçu trois de vos lettres. Ce bonheur, me fait croire que ma Fortune est changée, & que je vais entrer dans une saison plus heureuse. L'arrivée de Messieurs de Lingendes me confirme encore cette opinion, & me fait espérer de sortir bien-tôt de ce lieu. Au moins, mon devoir ne m'y arrête plus; & une des chaînes qui m'attachoient icy, est rompuë. Il ne reste plus que celle de la necessité: laquelle, si elle n'est la plus forte, est sans doute la plus pesante: & je croy, que j'auray peine à m'en défaire. Ce que je vous puis dire; Monsieur, c'est que jamais esclave n'est fortý d'Alger, & n'a fuy de son Maître avec tant de joye, que j'iray trouver le mien. Je vous supplie très-humblement d'y prendre part; & que la presence de Monsieur de Vauglas, ne vous empêche pas de trouver la mienne à redire. On m'a appris, qu'il est logé avec vous. Je voi bien quel hazard je cours en cela: & combien il est difficile, que je garde la place que j'avois dans vótre amitié, & qu'il ait celle qu'il y merite. Je ne sçay pas ce que vous en ferez; mais il est difficile, que vous soyez en cela juste & constant tout-ensemble. Je vous conseille pourtant, Monsieur, d'avoir plus d'égard à vous; & à luy, qu'à moy. J'ayme mieux quitter quelque chose de mon droit. Et si vous
 me

me demandez mon avis, la justice est la dernière vertu que l'on doit violer. Je crains que cecy ne paroisse pas tant modération, que prudence ; & que l'on attribue à finesse en moy, de feindre de demeurer d'accord d'une chose, que je ne puis empêcher. Quand il seroit ainsi, encore cela auroit-il son prix : & ce n'est pas peu de sagesse, de pouvoir dissimuler en un intérêt si sensible. Voyez, Monsieur, en quelle bonne humeur m'ont mis vos lettres. J'ay oublié tous les soins qui m'agitoient, & il me semble, qu'il ne me reste plus rien à craindre, si ce n'est que vous aymiez Monsieur de Vauglas plus que moy. Cependant, il me faut trouver moyen de sortir de ce lieu : & refoudre, si je m'en dois retourner par la France ou par la Mer : & quel péril j'ayme mieux courrir, d'être noyé, ou d'être perdu. Mais pourveu que vous m'aymiez toujours, je ne me donneray point de peine du reste : & je doi, ce me semble, être assuré contre la fortune, moy qui ay l'honneur de vous avoir connu si particulièrement, & qui suis depuis si long-temps,

Monsieur, j'avois à mettre icy mille très-humbles baise-mains pour beaucoup de personnes. Mais cela voudroit plus de temps que je n'en ay. Je croi qu'il vaut mieux les faire tous à Madame la Comtesse de Barlaymont.

MONSIEUR,

Vostre, &c.

De Madrid ce 17. d'Avril. 1633.

K 7

A MON.

A MONSIEUR.....

L E T T R E XIII.

M O N S I E U R ,

Enfin je pense que l'enchantement est rompu. Au moins, il me semble qu'il n'y a plus rien qui me puisse arrêter. Mais je n'oserois me vanter de sortir de ce lieu, jusques à ce que j'en sois bien loin. Etant à la veille de mon partement: je vous écris avec le peu de loisir que vous pouvez imaginer, que doit avoir un homme aussi négligent que moy; & qui a accoutumé de remettre toutes choses jusques au dernier jour. Outre quelques affaires qui me restent, il me faut aller dire adieu à Donna Antonia, Donna Ynez, à Isabelica, à la Guarnana, à la Catalana, y a las dos Tolcedans. Il faut que j'envoie un recade à Donna Elvira, que j'écrive un billet à Donna Uraca; & que je donne des chapios y un manto à Donna Alonza, & un Chapelet à sa mere Donna Pedraza. Sans mentir, Monsieur, j'ay vécu icy comme un Saint; Mais je n'ay pu moins, que de faire toutes ces amitez. Je vous assure pourtant, qu'elles ne m'ont point débauché: & si vous me passez en toutes les autres vertus, je me puis vanter d'avoir exercé en ce pais une temperance que vous auriez mal gardée. Le Diable n'est jamais si à craindre, que sous les formes où il apparoit icy; & il y a de certains yeux noirs, dans lesquels quand il se met, il fait tout ce qu'il veut; & il n'y a point d'exorcisme qui l'en puisse chasser. Je m'en vais trouver à Seville des Démons encore plus dangereux; & qui sont de ceux que l'on appelle Ignées. Pource qu'il n'y a gue-

des d'embarquemens à Saint Sébastien, & que l'on
 n'y trouve que de fort petits vaisseaux, je me suis
 résolu à prendre cette route. Beaucoup me le dé-
 conseillent, pour les grandes chaleurs qu'il y a
 en cette saison en Andalousie. Mais il me sem-
 ble, qu'il est difficile que je meure de chaud,
 & c'est une sorte de mort que je ne puis ap-
 prehendér. Si d'ailleurs le Soleil, la Mer, ou
 les Pyrénées (j'ay soulevé à l'ordinaire) m'obscu-
 rent mon voyage & ma vie, je vous prie très-
 humblement, Monsieur, d'avoir soin de mon
 pere, en luy faisant obtenir ma survivance; &
 de ne me plaindre qu'autant que vous le jugerez
 raisonnable, c'est à dire fort peu. Mais au cas
 que j'échape, comme je l'espere, (car il me sem-
 ble, qu'il me reste plus de temps à vivre, &
 que je ne doi pas si-tôt guérir de la colique;) je
 vous supplie de me faire la grace de penser à ma
 fortune: & s'il arrive quelque changement durant
 mon absence, de voir s'il y aura lieu de faire
 quelque chose en ma faveur. Je croy, Mon-
 sieur, outre l'extrême bonté que Monseigneur a
 pour tous ses serviteurs, que vous y trouverez
 encore quelque chose de particulier pour moy, &
 qu'encore que j'aye été éloigné depuis un an de sa
 personne; je n'auray rien perdu de la bonne vo-
 lonté dont il a plus de tout temps à son Altesse
 de m'honorer. Pour ce qui est de Monsieur de
 Poitiers, je vous réponds de son affection: &
 je suis assuré, qu'il sera bien aisé d'avoir moyen
 de faire du bien à une personne, en qui il croit
 qu'il y aura un peu, &, en raison, de la fidélité
 de laquelle il ne sauroit douter. Il n'y a pas
 trois jours que je parlay long-temps de luy, &
 en telle occurrence, & à telle personne; que je
 croy que je puis dire, que ce fut avec quelque
 utilité. Cette étoile qui m'a si souvent fait
 quel-

238 NOUVELLES LETTRES
quelquefois aimer plus que je ne mérite, à fait
son effet en celuy qui peut tout icy : & je me
puis vanter à vous, à qui je puis dire toutes
choses ; qu'il m'a témoigné une affection très-
particuliere. Je croy, Monsieur, que s'il étoit
besoin, Monsieur le Marquis du Fargis parleroit
aussi très-volontiers pour moy. Mais je vous ay
assez d'autres obligations à l'un & à l'autre : &
je desire avoir celle-là à Monsieur de Puylaurens
tout seul. Si vous voulez, Monsieur, m'obliger
autant en autre chose. faites-moy, s'il vous plaît
la faveur de faire souvenir vos amis de moy : sou-
venez-vous en souvent vous-même : & croyez
que je suis de tout mon cœur,

Vostre, &c.

Le 9. de Juillet 1639.

A MONSIEUR LE COMTE-DUC
d'Olivarès.

LETTRE XIV.

MONSIEUR,

Je ne puis différer plus long-temps à me servir
de la permission que vous m'avez donnée ; & à
vous dire, qu'après avoir vu la plus belle partie
de l'Espagne, je demeure toujours dans l'opinion
que j'avois, qu'elle n'a rien de si rare que V. E.
Dans tous les lieux où j'ay passé, je n'ay rien re-
marqué avec tant de plaisir, que le respect que
tout le monde porte à votre nom, & aux recom-
mandations qui viennent de votre part. Celles
dont il a plu à V. E. de m'honorer, ont fait par
tout l'effet que j'en pouvois espérer : mais nulle
part, comme dans l'Alcazar de Seville, où j'ay
trouvé

trouvé tout le bon accueil, & toute la courtoisie, qui se doit attendre d'un lieu, où vous commandez. C'est à mon avis-la piece de toute l'Espagne, qui merite autant d'être veuë; & si l'Ecurial a quelque chose de plus grand, & de plus magnifique; ce Palais a des dons particuliers, & des graces naturelles, qui le rendent remarquable entre tous les autres. Je vous-assûre pourtant, Monseigneur, que ses dorures, ses jardins, & ses fontaines ne sont pas les choses qui m'y ont semblé les plus agreables, & j'y estimay plus que tout cela, la rencontre que j'y ay faite d'un Gentil-homme, qui parle de V. E. quasi avec autant d'affection que moy : & qui m'a appris beaucoup de particularitez de cette vie, qui me semble la plus admirable du monde. Je prie Dieu, Monseigneur, qu'elle soit aussi longue que belle : & qu'il me conserve la mienne, jusqu'à ce que j'aye pû-témoigner à V. E. combien veritablement j'honore les singulieres vertus qui sont en elle, & avec quelle passion je suis,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

A Seville ce 16. d' Aoust 1733.

A MONSIEUR DE CHAUDEBONNE,

LETTRE XV.

MONSIEUR,

Si je meurs, vôte Philosophie vous consolera assez. Mais je croy que ce sera avec quelque peine; & qu'il-y a long-temps que la Fortune ne vous a rien fait perdre qui vous fût si cher. Je pense qu'il seroit bien mal à propos, que je vous-

don-

234 NOUVELLES LETTRES
donnasse icy des assurances de mon affection.
Vous connoissez mon cœur, comme celui qui
l'avez fait en partie : & vous sçavez les obligations
que je vous ay. Cela estant, il est impossible,
que vous ne voyiez bien, que vous l'avez tout-
entier. Je reconnois, Monsieur, que c'est à vous
à qui je doi le meilleur de ma vie ; & à qui
j'espère devoir la résolution que j'auray à la mort.
Si j'en viens jusques-là, comme il est assez dou-
teux, je vous supplie très-humblement de con-
soler mon pere autant que vous pourrez ; & de
dire adieu pour moy à toutes mes amies, que
je quitteray avec quelque sorte de regret. Je
vous supplie aussi très-humblement de vouloir
reconnoître pour moy les obligations que j'ay à
Monsieur de Puylaurens. Pour ce qui est de l'a-
mitié que vous avez pour-moy, je vous prie de
la continuer toujours. Car c'est une chose que
je ne me puis résoudre de perdre, même en
quittant le monde. Adieu Monsieur, je fais com-
me vous sçavez,

MONSIEUR,

Vostre, &c.

A Madrid le 11. de Septembre 1632.

A U M E S M E.

L E T T R E XVI.

M O N S I E U R,

Je croy que vous me plaindrez d'être arrêté si
long-temps en un si miserable lieu : & de voir
que je sois plus de jours pour aller de Douvre à
Danquerque que je n'en ay employé pour passer
de Lisbonne icy. Dans l'espace que j'y ay eu, cc

ce m'a été une extrême consolation d'y avoir la compagnie de Monsieur le Chevalier de Balantin. Il a creu, que passant par Bruxelles, il pourroit avoir besoin d'amis, pour avoir un passeport, ou pour quelques autres affaires: & j'ay pensé, Monsieur, que je vous ferois service à tous deux, en vous le recommandant. Il est homme de condition, & lequel, outre cela, a toutes les autres qualitez qui font un honnête homme. Cela suffit pour vous le rendre recommandable. Mais je croi de votre bonté & de l'honneur que vous me faites de m'aimer, que vous serez encore quelque considération de ce que je vous supplie très-humblement de l'assister de votre crédit. Je mettray cette obligation, entre les plus grandes que j'aye d'être.

MONSIEUR,

Vostre, &c.

A Douvre le 17^e de Decembre. A. B. C. D. E. F. G. H. I. J. K. L. M. N. O. P. Q. R. S. T. U. V. W. X. Y. Z.

A MONSIEUR DE LA JONQUIERE

LETRE XVII.

MONSIEUR,

Il n'y a pas deux autres hommes au monde, qui s'ayment si constamment, ni si commodément, que vous & moy. Car encore que nous soyons separez de cent cinquante lieues; je vous honore & vous aime autant, que lors qu'il n'y aroit qu'une maison entre nous. Et quoy que vous ne me disiez, au plus, qu'une fois en un an, que vous m'aymez: j'en suis aussi assuré, que lors que vous me le témoigniez tous les jours. Je croi, Monsieur, que vous avez pour moy, la même affection; & la même constance; & qu'ayant

ant connu mon cœur & mon esprit, en un temps où ils n'étoient pas capables de se déguiser; vous en avez assez bonne opinion, pour croire, que je vous conserve toujours la part que vous devez avoir en l'un & en l'autre. A la vérité, vous m'y avez tellement obligé, & de plus, mon inclination m'y porte de telle sorte: que je vous jure, que je n'auray jamais de maître ni de maîtresse, à qui je ne manquasse aussi-tôt qu'à vous; & que de tous mes devoirs, il n'y en a pas un, au quel je satisfais avec plus de plaisir, qu'à celui de vous chérir, & de vous honorer. Continuez-moy donc, s'il vous plaît, toujours l'honneur de votre amitié: & croyez qu'elle n'est pas tout à fait mal-employée; puisque je suis, & seray tout ma vie,

Vostre, &c.

A Paris le 8. de Janvier 1638.

A MONSIEUR...

LETTRE XVII.

Cette lettre n'est pas entière, y ayant quelque chose qui manque au commencement, & à la fin.

Est-il permis de passer ainsi légèrement par dessus les accidens les plus remarquables de votre vie; & ne leur donner pas plus de place en votre histoire, que celle d'une ligne? Ceux-là sont pardonnables, qui voulans décrire en un petit espace toute la rondeur de la Terre: nous désignent une grande & grosse Ville par un point; & une large & longue rivière par un simple trait de plume. Mais vous, à qui la Fortune, outre le

le loisir de faire les actions que vous faites, laissez encore celui de nous les conter : vous n'en devez pas user ainsi. Vous nous devez faire voir les choses en leur juste étendue : ou plutôt, comme vous nous les montrez de loin, les grossir & amplifier ; ainsi qu'aux pièces que l'on voit placer bien au dessus de notre vue, les Statuaires ajoutent toujours quelque chose au delà de leur naturelle grandeur. Je sçay bien que vous n'êtes pas grand enlumineur de vos actions, que difficilement pourriez-vous rien nous déguiser à votre avantage, & que vous auriez de la peine à les relever au delà de leur vray prix. Mais au moins, ne les diminuez pas, si vous n'y voulez rien ajouter. La vérité, qui veut être entière, & qui ne se peut peindre à demy, s'offense également des deux extremités. Toutefois, comme ceux qui luy prêtent quelque chose, semblent la mieux aimer, que ceux qui luy ôtent : pour nous la représenter telle qu'elle doit être, parez-la un peu davantage. Vous faites honte à une si chaste & si sévère Déesse, de nous la montrer toute nue. Il n'y a que Venus dans le Ciel qui ose paroître ainsi. Vous devez, sans doute, estimer & dorer davantage le plus bel accident de votre vie. César, en treize ou quatorze ans qu'il surmonta le Monde, ou, pour le dire plus glorieusement, qu'il assujétit Rome à ses loix : ne se vit pas en un hazard pareil : & nous ne voyons point que le péril l'ait jamais abordé de si près. Toute la Terre saigna pour sa querelle. L'Europe, l'Asie & l'Afrique en rougirent à diverses fois : & comme si trois gouttes de son Sang eussent été encore un trop riche prix pour l'Empire de l'Univers, luy seul, entre tous les siens, n'en répandit point du tout. Mais voyez en ceci la trahison de la Fortune. Elle le garda en-

DE Mr. DE VOITURE. 239

m'ont point laissé reposer: Et quelque otageuse qu'ayt été la nuit passée, n'a point égalé celle que vous m'avez jettée dans l'esprit. Elle dure encore, je vous assure: & quoy qu'il fasse jour pour les autres, il n'y en aura point pour moy, que vous ne me l'ayez donné. De l'humilité avec laquelle je vous parle, vous devez juger, que je ne suis pas si glorieux que vous dites, & que, si je ne suis point accommodant, je suis au moins racommodable. Si vous l'êtes autant que moy, vous recevrez mes satisfactions, & mes presens. J'avois toujours gardé ce ruban gris de lin, pour me sauver dans une nécessité comme celle où je me trouve. Souffrez qu'il fasse l'effet que j'en ay espéré; & qu'il me tire du labyrinthe où je suis. Je ne scaurois nier, que je n'aye fait une faute puisque je vous ay fâchée. Mais, au moins, j'ay sceu trouver quelque couleur pour la couvrir, & vous ne scauriez dire qu'elle ne soit pas belle, puisque c'est celle que vous aimez. Vous en verrez tantôt une autre sur mon visage, qui vous devra encore plus toucher; & qui vous dira le reste de ce que je n'ose vous écrire icy.

A MONSIEUR.

LETTRE XX.

MONSIEUR,

J'ayme mieux vous écrire plus souvent, & vous payer à plusieurs fois. Cela est plus commodé pour vous & pour moy, que si à un coup je vous baillois une grande somme, qui feroit ennuyer à compter, & où il pourroit passer beaucoup de fausses pièces. Fausses pièces sont celles où il y a entre du sulf. C'est une question celebre en

Droit

Droit *Utrum creditor cogi possit accipere debiti partem*, & les Clercs tiennent que non : *Quia*, ce disent-ils, *particularis solutio multa habet incommoda*. Mais vous ne me traiterez pas tant à la rigueur. Aussi seriez-vous au hazard de perdre la debte entiere, si vous ne vouliez rien recevoir de moy, que quand je me pourray aquiter en un coup de tout ce que je vous dois. Car je ne suis pas solvable pour cela. Et quoy que je face, je vous devray toujours de reste. Mais tout ce que je vous conte icy, n'est pas de l'argent comptant. Vous voulez que je vous dise de mes nouvelles. Hé bien ! je perdis à trois dez, il y a trois mois, quinze cens écus ; je dis bien payez. Voilà une dangereuse mouluqueta-de. Elle m'emporta une grande partie de mes chausses ; & il n'en faudroit guères de semblables pour m'emporter ma chemise. Cela va mal. Vous en serez fâché. Mais il y a trois mois que je ne joue plus : & j'ay fait grande, mais je dis célèbre resolution de ne plus jouer. Si je la garde, n'ay-je pas beaucoup gagné ? Je n'oserois pas trop m'en affeurer. Car je serois devenu bien peu Philosophe, si je m'osois répondre assurancement de moy-même. Tant-y-a que si j'en doute, c'est de la même sorte que je pourrois douter, si je ne m'iray pas jeter à ce renouveau dans Breda. Il n'y a pas grande apparence. Mais si vous voulez, que j'en sois encore plus assuré, faites que je vous le promette, & demandez-le moy par l'amitié que je vous dois. Je me réservay deux cens écus, comme une table de naufrage, sur laquelle j'ay vogué assez plaisamment d'un côté & d'autre, toujours rissant, comme vous sçavez. Enfin, je pris terre à Orleans, où je me suis raffraichy deux mois durant. Je vous dirois ce qui m'y a tenu si

si long-tems ; Mais il faudroit que nous eussions un chiffre entre nous deux. Cela seroit plaisant, qu'un paquet de la sorte tombât entre les mains des ennemis : & qu'après avoir bien exercé tous les déchiffreurs de l'armée ; au lieu d'y trouver quelque entreprise sur Anvers , ou quelque grand dessein sur l'armée du Marquis , on n'y trouvât que des.... de celle-cy , ou de celle-là. Mais vous, mandez-moy si vous-vous en passez ; & si votre première résolution dure encore. Selon que l'on m'a parlé de ce pays-là, je voudrois que vous.. Mais je m'imagine qu'il est bien difficile de... sous des huttes , & principalement quand on les a faites. C'est une étrange vie que celle de delà, Monsieur de la Jonquiere m'en a fort degouté. Mais mandés-moy plus particulièrement tout ce que vous faites. Vous ne nous écrivez que des menaces : & si vous ne me faites réponse, ce dites vous , celle-cy sera la dernière que je vous écriray. *Buena es la flemma por dios.* On voit bien, que vous parlez en homme , qui a vingt-cinq-mille hommes de pied , & quatre mille chevaux. Mais deffenses à vous pourtant de plus user de tels termes. On vous a ôté votre museliere en ce pays-là. Mais nous irons vous la remettre. Vous ne voyez pas , que la plûpart du temps, nous n'avons rien à vous conter. Et vous avez tort de me dire que j'ay plus de choses à écrire que vous , étant en lieu , où il y a plus de nouvelles. Car les farces de la Cour & les gazettes....

A MONSIEUR.....

L E T T R E . XXI.

MONSIEUR,

Le soin que vous avez eu de l'affaire dont je vous avois parlé , n'a pas été employé si peu utilement que vous dites. Car cela m'a été un témoignage, que vous me faisiez l'honneur de m'aimer : & je tiens cette fortune-là beaucoup au dessus de l'autre que je pretendois. Je vous le dis sans mentir , je me laisse bien plus toucher à la gloire, qu'à l'ambition : & ainsi il n'y a point de place au monde , tant proche fût-elle des Roys, que je ne prisasse moins , que celle que vous me donnez en vos bonnes grâces. Il me déplaît seulement, que tant de faveur, que vous me faites, demeure sans reconnoissance, & qu'il ne me reste plus rien que vous puissiez de nouveau acquérir en moy. Mais souffrez, s'il vous plaît, que je ne donne aucune part de mon affection, à l'obligation que je vous ay : puisque je l'ay déjà donnée toute entière à votre mérite ; & que dès le premier jour que j'eus le bonheur de vous bien connoître , sans sçavoir si vous m'aimeriez ou non, je fus parfaitement, &c.

A MONSIEUR.....

L E T T R E . XXII.

MONSIEUR,

Je craignois que mes lettres , si elles venoient seules, ne fussent pas trop bien reçues de vous :
& sans

& sans cela je vous aurois remercié il y a longtemps de la faveur qu'il vous a plu me faire. Mais j'ay pensé qu'elles n'arriveroient pas trop tard : pour veu qu'elles vinssent avec celles de Mademoiselle du Pleffis : & que vous leur feriez toujours fort bon accueil les trouvant en si bonne compagnie. Je pûay à cette belle Dame la lettre que vous luy écriviez, aussi tôt que je l'eus reçeu : & je vous puis dire, sans vous flatter, qu'elle fut loué d'elle en ma présence plus d'une fois : & qu'elle en demeura parfaitement contente & satisfaite. Ne croyez pas neantmoins, pour ce que je vous en dis, être mieux dans ses bonnes grâces : & ne prenez pas cela pour un témoignage de beaucoup d'affection. Car ce que vous luy avez écrit étoit de sorte, qu'il eût causé le même effet en une personne indifférente : & je ne croi pas qu'il y ait femme au monde, qui ne l'eût reçeuë avec beaucoup de contentement ; si ce n'est peut-être qu'il y en ayt quelqu'une qui n'ait point de vanité. Aussi, si vous estimez à quelque fortune la grace que l'on vous fait de vous en remercier, je ne pretans pas que vous m'en sachiez aucun gré : ni que vous croyiez mes prieres & mes sollicitations y ayent contribué quelque chose. Car je ne croi pas qu'il se pût faire, qu'une si bonne lettre demeurât sans réponse, ni que celle qui l'a reçeuë pût rien oublier de tout ce qui vous peut obliger à luy en faire voir une seconde. Dans telle qu'elle vous envoie, vous verrez des preuves de ce que je vous dis. Mais vous les aurez déjà veuës en lisant cecy. Car sans doute elle aura été ouverte la premiere. Et c'est là, que vous jugerez, si je suis menteur, & si vous ne l'êtes pas, lors que vous-vous dites malheureux. Au moins, ayant des assurances du contraire de si bonne main, vous ne de-

vez plus, ce me semble, vous appeller ainsi; m'vous plaindre davantage d'une absence, sans laquelle vous ne pouviez pas recevoir cette faveur. Pour moy, quand toutes ces considérations-là n'y feroient point, je ne pourrois pas être triste de votre mal, tant que je vous entends plaindre de si bonne grace; ni être touché de pitié, pour vous voir en une condition, que j'estimerois plutôt digne d'envie. Car sans mentir, je ne puis pas comprendre, que l'on puisse se plaindre de la solitude, étant auprès de Madame la Comtesse de Moret, ni croire qu'un honnête homme puisse être malheureux avec elle. Et en vérité depuis qu'elle est partie d'icy, & qu'elle vous en a emmené; je trouve dans Paris ce desert, que vous trouvez dans vos forêts: & je ne pourrois pas voir le Cloître sans tristesse, quand même la plus belle Dame qui y soit se disposeroit à m'y donner tout contentement. Mais pourtant, parmy cet ennuy, je ne m'estime pas encore tout à fait malheureux: puisque vous me faites l'honneur de vous souvenir quelquefois de moy, & de croire que je suis de tout mon cœur, & plus que personne du monde,

MONSIEUR,

vostre, &c.

A MONSIEUR...

LETTRE XXIII.

MONSIEUR,

Je n'ay point d'autre excuse à vous donner de si long-tems que j'ay été à vous écrire, & à m'acquitter de ce que je vous doi; que ma paresse.

Outre

Outre la mienne naturelle, j'ay encore contracté celle du pays où je suis; qui passe sans doute en fainéantise toutes les Nations du Monde. La paresse des Espagnols est si grande, qu'on ne les a jamais pû contraindre à balayer devant leurs portes: & il en coûte quatre vingts-mille écus à la Ville. Quand il plout, ceux qui apportent du pain à Madrid, des Villages; ne viennent point, quoy qu'ils le vendissent mieux; & souvent il y faut envoyer la justice. Quand le bled est cher en Andaloufie, s'ils en ont en Castille, ils ne prennent pas la peine de l'y envoyer; ni les autres d'en venir querir: & il faut qu'on leur en porte de France, ou d'ailleurs. Quand un Villageois qui a cent arpens, en a labouré cinquante: s'il croit en avoir assez, il laisse le reste en friche. Ils laissent les vignes venir d'elles-mêmes, & sans y rien faire. Un Italien qui tailla la sienne; en trois ans la racheta de prix. La Terre d'Espagne est très-fertile: leur soc n'entre que quatre doigts dedans; & souvent rapporte quatre-vingts pour un. Ainsi, s'ils sont pauvres, c'est que parce qu'ils sont roques & paresseux....

A M A D A M E....

L E T T R E XXIV.

VOUS sçavez vous deffendre de si bonne grace, que je ne feindray plus de vous accuser: & si d'avanture jusqu'icy je l'ay fait injustement, vous ne devez pas vous en plaindre, ni moy m'en repentir: puisque cela a fait naître un si bel effet; & qu'il vous en est revenu tant de gloire, & à moy tant de contentement. Je fus ravy hier, quand je vis une page & demie écrite de vòtre

L 3

main.

main. Je ne me souviens pas d'avoir jamais été si content, ni d'avoir vu tant de belles choses ensemble : & pour vous dire le vray, la plus grande marque que je voye en vous de n'être pas coupable, c'est de ce que vous traitez si doucement vos accusateurs ; & que vous faites tant de bien à ceux qui ont dit tant de mal de vous. La moitié de ce que vous m'avez écrit pourroit justifier la plus criminelle personne du monde : & l'innocence même ne me sembleroit pas si belle, ni si aymable, que la deffense que vous donnez à vos fautes. Après cela, vous pourrez faire prendre à ma creance tel parti qu'il vous plaira. Car tant que vous parlerez ainsi, ce ne sera plus la verité qui fera la plus forte chose du monde, & vôtre Eloquence luy ôtera cette qualité. Je remets donc toutes mes opinions entre vos mains. Celles que je tenois les plus vrayes, me sembleront les plus injustes, si vous ne les approuvez pas. Je croiray, si voulez, que vôtre Religion est meilleure que la mienne ; que le Roy n'a point de plus fidèles sujets, que ceux de la Rochelle, qu'il seroit plus expedient, pour le bien de l'Etat, d'abattre la Citadelle de Mets, que le Bastion de l'Evangile, & que mon affection n'est de gueres plus grande que la vôtre. Mais je croiray toujours, & cela quand vous ne le voudriez pas, que vous n'avez pas tant monde vôtre pareille ; & qu'on ne vous scauroit assez aimer. Adieu.

MA-

A M A D A M E....

L E T T R E XXV.

VOUS ne fites jamais une si bonne lettre que la dernière que j'ay receuë de vous : & ce qui m'a empêché d'y répondre plutôt, c'est que j'ay employé à la lire tout le loisir que j'ay eu depuis. Encore ne m'en puis-je lasser, tant j'y trouve de gentilleses de tous côtez. Sans mentir, je ne voudrois pas n'avoir point été absent de vous l'heure que vous l'avez écrite. Car cela m'eût empêché de recevoir ce contentement : & je doute si vôtre présence m'en eût pû donner un plus grand. Ce Carêmeprenant, que vous espérez après Pâques, m'a beaucoup plus réjouy que celui qui est passé : & sur la fin, vous me reprochez si doucement ma négligence, & vous ajoutez si à propos, *j'ayme mieux dire comme vous, mandez-moy ce qu'il coûtera* ; que je ne croy pas que vous ayez jamais rien dit de si bonne grace. M,... (pardonnez-moy si je vous le dis) mais il falloit que vous fussiez en bonne humeur : & en verité, vous me faites bien glorieux, de me dire, que nous nous rencontrons en nos pensées ; puis que vous rencontrez si bien aux vôtres. Mais puis que cela est, vous n'en eûtes que de bien gayer ces jours passez, & vous ne vous êtes entretenue que de belles imaginations. Car pour moy, il y a long-temps que je n'ay veu les miennes en un état si plein de repos, & de tranquillité ; & j'ose encore dire, de contentement. Peut-être qu'en la fortune où je suis, il me sied mal de parler ainsi, & que je ne devrois être capable de rien de tout cela, puis que je ne vous voy

point. Mais excusez moy, s'il vous plaît: je n'ay pû m'empêcher d'être content, après avoir reçu votre dernière lettre. Et de plus, j'ay vu depuis quatre jours un homme qui m'a dit tant de bien de vous, que de long-temps je ne sçauois être triste. Ce fut Monsieur..... afin que vous sçachiez à qui nous avons cette obligation. Il me parla trois heures de votre esprit, de votre douceur, & de tout ce qui est d'aymable en vous: & me dit en suite, que vous étiez la plus mélancolique du monde. J'avouë que cette dernière qualité me pleut pour le moins autant, que pas une des autres; & que cela me chatouilla le cœur plus doucement, que toutes les loüanges qu'il vous avoit données. Il me décrivoit si bien vos rêveries, & l'indifférence que vous avez pour toutes choses; que, sans mentir, le cœur me fendit de pitié: & neantmoins, pour rien du monde, je n'eusse voulu que vous eussiez été moins triste. Voilà de merveilleuses contradictions: & si vous n'étiez frappé de la même maladie que celui qui vous les écrit; à peine les pourriez-vous croire. La tristesse & la joye me possédoient également: & celui qui parloit à moy, en eût vu sans doute quelque chose; mais elles étoient toutes deux si mêlées en mon visage, que ni l'une ni l'autre n'étoient reconnoissables. Aussi sans s'apercevoir du trouble qu'il causoit en moy, il me reprochoit que je ne vous aymois pas assez: & que je n'estimois pas selon son prix une affection aussi parfaite que la vôtre. Il me déplut de le voir si peu judicieux: & dès lors j'eus peur qu'il ne se fust trompé en jugeant de votre passion, puisqu'il sçavoit si mal reconnoître la mienne. Car ayant dit tant de bien de vous, il y avoit de mon intérêt d'avoir bonne opinion de son jugement; & j'eusse bien voulu en avoir de meilleures.

leures marques. Mais cela n'est-il pas étrange ? je sçavois mieux que luy tout ce qu'il disoit de votre esprit ; & de vos humeurs : & je ne croy pas qu'il y ait personne au monde, qui vous sçache mieux connoître , ni plus estimer que moy : & pourtant, toutes les fois qu'il vous loüoit comme s'il m'eust appris quelque nouveauté , ou s'il m'eust dit quelque chose que je n'eusse point sçeuë , j'étois ravy de joye ; & cet entretien m'a donné tant de contentement , que je doute si le vôtre même m'a jamais été plus agréable. Parmy tous ces plaisirs, je n'ay eu qu'un dépit, que vous m'avez averty d'une chose , que je pensois faire, sans que vous y songeassiez ; & que j'aye été prévenu de vous au dessein que j'avois. Et en vérité, vous avez trop d'impatience, & vous me deviez donner encore un peu de temps. Car je veux mourir si je n'y songeois : & je ne vous puis dire le regret que j'ay , que vous m'en ayez parlé la premiere. Mais ne vous fâchez point de n'avoir pas eu plutôt mon portrait. Car aussi bien les premiers mois de cette absence m'avoient tellement changé, que vous ne m'auriez pas reconnu : & je différois à vous l'envoyer ; jusqu'à ce que l'esperance de vous revoir, m'eût rendu le visage que vous m'avez veu autrefois auprès de vous. Mais il sera tantôt temps d'y commencer. Au moins , je voy que les beaux jours se hâtent de retourner ; & cela me fait croire que les miens reviendront aussi. Car j'espère que le Printemps , en rendant à tout le Monde ce que le froid avoit caché de beau, me redonnera le moyen de vous voir ; & que je sentiray en votre sein les premieres violettes qu'il fera naître. Les autres fois , il n'avoit accoutumé de revenir pour moy, qu'en Autonne ; & mon Hyver duroit toujours jusqu'en Aoust. Ma's

cette année , comme il a été plus doux pour tous les autres , je pense qu'il sera moins long pour moy. Nous verrons reverdir ensemble les palissades de la Tuillerie , où nous nous sommes promenez six mois auparavant : & le premier Rossignol que vous entendrez chanter , vous avertira de ma venue. Que cette pensée m'en donne de belles ! & que j'ay de regret de vous quitter si-tôt la dessus ! Mais il faut que je ferme ce discours , & ma lettre ; & que je réserve quelque chose à vous conter en ce temps-là. Et pourtant quand je n'aurois rien à vous dire , je ne laisserois pas d'avoir dequoy vous entretenir long-temps. Songez M..... comment cela se peut entendre : & recevez quand-&-quand , mille baisers que je vous donne en vous disant , adieu.

M.E.

METAMORPHOSES DE MONSIEUR DE VOITURE.

M E T A M O R P H O S E D E

LUCINE EN ROSE.

Pour Madame la Marquise de Ramboüillet.

DAns l'enclos des sept montagnes, qui ont si long-temps fait trembler toute la Terre naquit une Nymphé, dont le Soleil fut amoureux; & que les Dieux & les hommes aymerent également. Elle eut un corps foible, mais parfaitement beau, une sagesse divine, & une conduite merveilleuse. Venus, qui luy voulut mal, à cause de sa beauté, & pour ce qu'elle jugeoit être moins honorée d'elle, que les autres Déeses, entreprit sur sa vie. Mais Phébus la sauva, la changeant en une Fleur, qui est encore aujourd'huy, comme elle, la plus belle, & la plus delicate de toutes les choses créées. Le Ciel, & la Terre se réjouiissent de la voir. Elle est le Soleil des fleurs, comme elle l'étoit des beautés. Elle porte la livrée de la Pudeur, & de la Chasteté; & s'est réservé cette propriété, qu'encore aujourd'huy elle met en bonne odeur, toutes celles qu'elle accompagne. Non plus qu'autrefois, elle ne desire pas qu'on l'approche. Elle s'arme d'épines, pour s'en défendre: & il est aisé à juger qu'elle n'ayme pas qu'on la touche.

L 6

Elle



METAMORPHOSES.

Elle se tient enfermée les trois parts de l'année.
L'extrême chaud, & l'extrême froid la blessent.
Et l'on ne la voit paroître qu'au Printemps.

M E T A M O R P H O S E .

D E

JULIE EN DIAMANT.

Pour Madame la Marquise de Montausier.

EN la partie du Monde où le Soleil se lève, & où le Ciel engendre les pierres précieuses, naquit par miracle une Nayade, la plus accomplie, que les Dieux eussent jamais faite: & la Mer n'avoit jamais rien veu de si beau, non pas même le jour qu'elle fit naître Venus. Neptune, pour l'amour d'elle, donna de la jalousie à Thétis, & à toutes les Nymphes de l'Océan. Mais lassé de de ses mépris, il la changea en une pierre, que les Grecs appellent Unique, ou Diamant. Comme elle fut incomparablement belle, d'un esprit divin, insensible, opiniâtre, & impérieuse: cette pierre a une beauté qui efface toutes les autres, un feu qui semble venu du Ciel. Elle ne se peut rompre par nulle force. Elle résiste au fer: & au feu: & elle monte jusques sur la tête des Rois. Comme elle fut aimée de tous ceux qui la connoissent, les Grands & les petits l'ayment encore: & elle est désirée de tout le monde. Enfin, le Ciel, & la Terre ne font rien de si parfait: & les hommes ne connoissent aucune chose de si grand prix.

ME.

M E T A M O R P H O S E

D E

LEONIDE EN PERLE.

Pour Mademoiselle Paulet.

EN la Forêt d'Erimante fut jadis une Oréade, qui dès son enfance fut exposée aux bêtes fauves, & alaitée, & nourrie par elles. Elle eut un visage humain, un esprit divin, & une ame très-farouche. L'Amour ne servit jamais personne si bien qu'elle : & jamais il n'eut une plus grande ennemie. Elle tuoit tout ce qu'elle regardoit : & en peu de temps elle fit plus de meurtres, que les Ours, & les Lionnes qui l'avoient nourrie. Mais les Dieux offensés de ses cruautés, voulurent sauver les hommes qu'elle alloit détruire, & la changer en Perle, qui garde encore la netteté de son teint, & la blancheur, dont elle obscurcissoit toutes choses. Toutes les autres pierres de prix se marient avec l'or. Cellecy seule se passe de luy, & ne s'allie qu'avec ses compagnes. C'est l'ouvrage le plus poly, & le plus agreable que le Ciel face. Mais elle retient toujours quelque chose de sa premiere ferocité. Car nous voyons, qu'encore les Perles se jettent à la gorge des personnes, qui se veulent servir d'elles ; & ne se peuvent refondre que dans le vinaigre, pour la sympathie, qu'elle eut autrefois avec luy.

L 7

B A

B A L A D E DE MONSIEUR DE VOITURE.

Vous de qui l'œil est mon vainqueur,
Belle, qui causates l'orage,
Qui soufla premier en mon cœur,
Les feux de l'amoureuse rage:
Dans l'ardent brasier, qui m'outrage,
Vous ne sçauriez plus me garder:
Si vous ne me donnez pour gage,
Ce que je n'ose demander.

Je ne souhaite le bon-heur,
D'avoir un Empire en partage,
Ny les pompes de cét honneur,
A qui le Monde fait hommage.
Toutes les richesses du Tage
Je ne pretens pas posséder:
Et j'estimerois davantage,
Ce que je n'ose demander.

Comment puis-je voir la douceur,
Qu'Amour a peinte en ce Visage?
Le feux de cet œil ravisseur,
La grace de ce beau Corsage?
Cetle belle & divine Image,
A qui tout autre doit céder:
Sans desirer en mon courage,
Ce que je n'ose demander.

Mon respect, & vôtre rigueur
Rétienent ma langue trop sage;
Mais le mal causant ma langueur,
Par mes yeux a trouvé passage.
Ils vont pour mon cœur en message,
Et quand j'ose vous regarder,
Ils demandent en leur langage,
Ce que je n'ose demander.

Pay

J'Ay cren que je ne pouvois mieux remplir le vuide de cette histoire , que de la lettre de Monsieur Costar sur le sujet de cet Ouvrage: Il en parle si dignement , & si fort à l'avantage des *Fragmens* des excellens hommes; que rien ne scauroit mieux consoler le Lecteur, du regret de ne voir point la fin de cette *Avanture*. Je voudrois bien luy avoir pu donner la satisfaction toute entiere : & que l'Authent eût été jusqu'au bout. A ce défaut , je luy feray part d'un autre *Fragment* de sa façon , qui n'avoit pas eu jusqu'icy la hardiesse de se montrer tout seul; mais qui à la faveur de l'autre , pourra bien n'être pas dédaigné de ceux qui le verront. Si sa matiere n'est aussi pleine de charmes , & aussi riante que du premier; elle est en recompense plus grave & plus serieuse : & je m'assure que le Lecteur judicieux ne regrettera pas moins sur son sujet , que sur celuy de l'autre, qu'il n'ait point sa perfection.

LET.

L E T T R E
DE MONSIEUR
C O S T A R,
A MONSIEUR
DE PINCESNE.

Sur le sujet du fragment d'Alcidalis,

MONSIEUR,

Si j'en suis creu, vous ne priverez pas le public de ce commencement d'Histoire, dont il vous a plus de me faire. C'est un grand dommage, que vous ne puissiez la luy donner toute entière: & le pis que j'y vois, c'est un dommage irreparable; puis qu'il n'y avoit en France, que le seul Monsieur de Voiture, qui pût achever ce que Monsieur de Voiture avoit commencé. Cependant, je connois assez le goût des honnêtes gens, pour vous oser répondre, que ce petit Fragment d'*Alcidalis* ne sera pas moins recherché, que s'il y avoit mis la dernière main: & même qu'il en arrivera peut-être, comme de l'Iris d'Aristide, des Tyndarides de Niomaque, & de la Venus d'Apelles; qui au rapport de Pline, n'ayant que leurs premiers traits, furent plus admirées & plus estimées de la Grece curieuse, savante & polie, que toutes les autres pieces que ces grands Peintres avoient le plus travaillées & le plus finies. Pline ajoute, *Quippe in iis lineamenta reliqua, ipsaque cogitationes artificum spectantur, atque in lenocinio commendationis dolor est, manus cum id agerent extincta desiderantur.* Je vous allegue cela, Monsieur, parce que je n'en ay pû faire de François qui fût de son prix & de son mérite, quelque effort que j'aye fait dans ma première deffense, d'en exprimer toute la force, quand j'ay dit: „ Tout

„ Tout ainſi que la pieté conſacre les plus belles
 „ choſes , quand elles ont touché les corps des Saints ,
 „ ou ſeulement leurs os & leurs cendres , de même ,
 „ l'admiration & l'amour ſe font des Idôles , de tout-
 „ ce qui porte le nom des hommes extraordinaires ;
 „ qui leur ont été ravis : & comme ſi chacun étoit
 „ capable de la même devotion & du même culte ,
 „ elles les propoſent en veneration à toute la terre ,
 „ & à tous les ſiècles. Il ne leur eſt point échappé de
 „ billets ſi peu importants ny ſi negligez , que leurs
 „ Partifans paſſionnez ne regardent comme de pre-
 „ cieuſes reliquées de ces grands Eſprits , dignes d'ê-
 „ tre gravées dans le marbre & dans le bronze , &
 „ de paſſer juſques à la dernière poſterité. Sur tout ,
 „ ſ'ils découvrent quelques Fragmens , quelques par-
 „ ties d'un corps qui ne ſoit que demy-formé , quel-
 „ ques commencemens groſſiers d'une piece qui
 „ ſoit demeurée imparfaite ; c'eſt alors , que le deſeſ-
 „ poir de la poſſeder jamais toute entière , réveillant
 „ l'affliction de la perte de l'Ouvrier , met une haute
 „ enchere à ſon ouvrage , & en releve le prix juſques
 „ à l'infiny : outre que l'imagination qui ne manque
 „ point , quand on la laiſſe en ſa pleine liberté , de
 „ groſſir & d'agrandir les objets au de-là du natu-
 „ rel ſe figure des graces , des beautez , & une cer-
 „ taine idée de perfection , qui eſt au deſſus des
 „ exemples , & qui ſurpaſſe le genie de l'Artiſan ,
 „ & ſouvent même la puiſſance de ſon art.

Mais pour revenir à nôtre Roman , aſſurez-vous
 Mr. que la Cour luy fera un très-favorable accueil ,
 quoy que la ſuite & la concluſion y ſoient à deſirer :
 & que ce qui luy manque , ſera cauſe que les ſages
 diront , encore avec plus de vérité qu'ils n'ont fait
 juſques icy , *que les plus belles choſes du Monde ſont*
imparfaites. On ne peut rien voir à mon gré , qui ſoit
 écrit plus galamment. Sans parler de la judicieuſe
 œconomie du deſſein ; de l'agréable variété de l'é-
 vne-

venement; & de la richesse des descriptions : les entretiens sont tout ensemble si naïfs & si fins, si délicats & si forts, si justes & si détournés, si naturels & si surprenants, que j'en suis charmé. Quelques rares que soient ses pensées, il n'est pas allé les chercher bien loin. Il les a trouvées sur les lieux, & en des lieux, où j'ay passé cent fois en ma vie sans y remarquer rien qui ne fût commun. Mais c'est, que cét excellent Génie avoit le secret de découvrir dans le fond des choses, des veines de marbre, des mines d'or, des carrieres de diamans, & en un mot, des Tresors, qu'il sembloit que les Demons eussent réservés pour luy, & qu'ils les eussent envieés aux simples mortels. J'entend les demons des bonnes & des belles lettres, dont il étoit le confident & le favori. En effet, Monsieur, il falloit bien, qu'il y eût de la magie en cela. Autrement, pourquoy & moy & mes confreres les faiseurs de livres, n'eussions-nous pas apperceu ce qui nous paroît dans ses écrits, si facile à rencontrer? Sans doute, son esprit familier, qui luy ouvroit les yeux & qui luy conduisoit la veuë, détournoit la nôtre, & la couvroit de quelques nuages. Vous n'en croirez pourtant, Monsieur, que ce qu'il vous plaira : pourveu que vous vous laissiez persuader ce que je demande instamment de vous, qu'à la premiere édition nouvelle des œuvres de Monsieur votre Oncle, vous preniez le soin d'y faire ajoûter son *Alcidalis*. Je consens que vous m'en fassiez reproche, si vous n'en recevez de tous côtez des remercemens & des loüanges; & si pour mon droit d'avis, vous n'augmentez encore de quelques caresses, la precieuse amitié dont vous honorez,

MONSIEUR,

Votre, &c.

ELO-

E L O G E

DU COMTE

DUC D'OLIVARE'S,

MINISTRE D'ESPAGNE.

*Le commencement deffaut à ce Fragment ,
aussi-bien que la fin.*

EN cette occasion, il témoigna, que toutes les raisons d'Etat ne pouvoient pas tant sur son esprit, que celles de la Religion, & qu'il aimoit mieux être mauvais Politique, que de n'être pas bon Chrétien. Son intégrité est reconnue même de ses ennemis. Il a toujours été libéral de son bien, & ménager de celui du Roy: & ce qui ne semble pas croyable, ayant disposé de plus de cent cinquante millions, il est aujourd'huy endeté de cinq cens mille écus. Son train, sa dépence, & sa maison sont comme d'une personne privée, aussi-bien que son affabilité, & grande facilité qu'il y a de luy parler. Les autres qui tiennent une place pareille à la sienne, fuyent également les amis, & les ennemis; & n'ont pas moins de peur de ceux qui demandent du bien, que de ceux qui peuvent faire du mal. Pour luy, il ne craint point les uns; & il écoute les autres: & ne pouvant tout accorder; il croit au moins, qu'il doit tout entendre. Pour ce qui est de son esprit, il ne peut, ce me semble, être mis en doute de personne. Pour en faire imaginer la grandeur, il suffoit de dire, qu'il s'estend aux deux bouts du monde, qu'il gouverne

ne en Orient & en Occident & conduit seul en même temps les plus importantes affaires de l'Europe. Pour ce que j'en ay pû connoître, il est merveilleusement prompt, actif, & penetrant, subtil, charmant, & agreable, plein de feu, & de lumiere. Il parle sa langue: c'est assez pour cela de dire, qu'il s'appelle Guzman: & qu'il est de cette illustre souche qui étoit celebre en Espagne devant qu'il y eût des Roys en Castille; & qui a laissé à cette Nation, les plus anciens & plus rares exemples qu'elle ait de vertu, & de fidelité. Son Pere Dom Pedro de Guzman, eut en son temps peu ou de pareils en esprit, ou en merite: & cette loüange étoit alors de plus grand poids, qu'elle ne seroit à present. Il fut Ambassadeur auprès du Pape, & en suite, Vice-Roy de Sicile; & puis de Naples: & étant de retour à Madrid, il fut puis dans le Conseil d'Etat: qui est en cette Cour le plus haut degré d'honneur, & de dignité. Etant à Rome, son fils.... de Guzman luy naquit: lequel, pour être le puîné, fut destiné à l'Eglise; & les premieres années de sa jeunesse employé aux études. Mais quelque temps après il demeura l'aîné par la mort de son frere; & par celle de son Pere heritier de soixante mille ducats de rente. Etant jeune, il fut extrêmement bien fait de sa personne, grand, agreable, & de belle taille, le meilleur homme de cheval de toute l'Espagne, vaillant, adroit, liberal, & magnifique; & fut sans doute le plus galand de la Cour, jusqu'à ce qu'il en fût le plus puissant. Il entra dans les affaires en un temps, où il sembloit, que le Genie d'Espagne commençoit à se lasser; & que cette Monarchie, qui avoit été mise au dernier point de sa grandeur par Charles-Quint, & subsisté à peine sous Philippe second, sembloit vouloir décliner sous les autres Roys. Ceux qui ne peuvent jamais être

être contents des choses presentes, & qui cherchent toujours des sujets de plaintes dans la prevoyance de l'avenir, ou dans la comparaison du passé, regrettent la grandeur & la richesse de la Cour telle qu'elle étoit sous Philippe troisième ; & trouvant par tout à cette heure moins de lustre, & de bonheur, y concluent aussi moins de conduite. Mais il faut considerer, que ceux qui ont tenu cette place devant luy, ont toujours gouverné durant le calme, en un temps où il ne falloit que tendre les voiles : que les choses alloient d'elles-mêmes, & que les vents ne souffloient que pour faire venir l'or des Indes. L'Allemagne, qui se souvenoit encore de la bataille de l'Elbe, & d'avoir veu l'Aigle de l'Empire avec le foudre de Charles-Quint : ne pouvoit au plus avoir que de mauvais desseins. Les Hollandois n'imaginoient point encore de plus grand bonheur, que de jouir de la trêve. L'Angleterre étoit gouvernée par un Roy vieux, & Philosophe ; la France par un mineur. Toute l'Europe dormoit en repos, & en silence : & les Ministres d'alors n'étoient occupez qu'à distribuer les tresors du Perou, & à donner ou refuser des Graces. Celuy-cy au rebours, a toujours cheminé avec un vent contraire. Parmy les tenebres, & lors que le Ciel étoit couvert de toutes parts ; il a tenu sa route au milieu des bancs & des écueils : & durant la tempête & l'orage, il a eu à conduire ce grand vaisseau, dont la proue est dans l'Océan Atlantique, & la poupe dans la Mer des Indes. Il a eu à s'opposer en France aux desseins d'un grand Ministre, haïssant particulièrement les Espagnols, habile, hardy, & tout-puissant sur l'esprit d'un Roy jeune, guerrier, & heureux en même temps. Du côté du Nord, la Fortune a suscité à la maison d'Autriche, le plus dangereux ennemy qu'elle ayt jamais eu : un con-

que

querant, en qui la moindre qualité étoit celle de Roy sage & vaillant, prudent & aventureux, de grande expérience, & de grands desseins; & qui ayant toutes les vertus d'Alexandre, n'avoit pas un de ses vices, que son ambition. Ainsi cette Monarchie par elle, ou par ses alliez, a eu tout à la fois pour ennemis, les François, & le Duc de Savoye, les Anglois, les Hollandois, les Protestans d'Allemagne, & le Roy de Suede: & cela en un Siecle très-sterile en grands hommes pour l'Espagne; & où la Fortune luy étoit plus ennemie que tout le reste. Celuy-cy alloit tous les jours de l'Escorial à Madrid avec deux Secretaires dans son carrosse: & cette personne qui fait mouvoir tant d'Armées, & agir tant de millions d'hommes, n'en a d'ordinaire que trois ou quatre à sa suite. Il n'y a point d'accompagnement si glorieux que cette solitude. La meilleure preuve de n'avoir point failly, est de ne point craindre. Pour sa conscience, nous sommes obligez particulièrement de la reconnoître, après la facilité qu'il nous a donnée, à la ruine des Huguenots, & à la destruction de la Rochelle. Que si les vents ont porté briser contre la côte de Guyenne les Carraques qui se devoient décharger dans Lisbonne, si les Generaux des flottes les ont laissé prendre toutes entieres; & si la Mer en a englouty d'autres, si le Marquis de Spinola est mort devant que de prendre Casal: si les Allemans sans les plus forts, se sont laissé battre à Veillane; si les chefs des Armées, ayant de grands avantages, ont suby des conditions desavantageuses; & si la bonne fortune ou la bonne conduite du Roy de Suede a gagné la bataille de Lipfic, ce sont des accidens, que le Comte d'Oliveres n'a pû empêcher, & qu'il a fallu qu'il ait réparé. Un des malheurs de ceux qui gouvernent,

c'est

c'est que, des choses bien faites, & qui ont un bon succez, chaque particulier tâche d'en tirer à soy la gloire; & que celles qui réussissent mal se rejettent toutes sur un seul. Sa conduite a donné remede à toutes les choses qui en pouvoient recevoir: & si elle n'a pû tout relever; c'est beaucoup, qu'elle ait empêché que tout ne tombât. Quand la Fortune ne s'est point opposée à ses conseils; & qu'elle a laissé faire sa prudence: les bons succez luy sont venus en foule de tous côtez. En une même année il conquist Breda, non seulement sur les Hollandois, mais sur tous les Potentats de l'Europe. Il sauva Genes, qui étoit à demy François; & avoit vingt-mille François à ses portes. Il fit abandonner Calais aux Anglois, avec tant de diligence, qu'il sembla que l'on ne les eût laissé entrer en Espagne, que pour avoir le plaisir de les en chasser. Et en même temps, à l'autre bout du Monde, avec douze mille hommes il conquist le Bresil. Ainsi à la fois, il triompha de toute la terre, & eut des victoires, qui pouvoient rendre toute sa vie heureuse & illustre, si elles eussent été departies en divers temps. Le malheur a pû quelquefois renverser ses desseins, mais jamais sa constance. Je luy ay veu recevoir d'un même visage la nouvelle de la prise de Mastric, & de la mort du Roy de Suede. Et le jour, que la Fortune en luy ôtant sa fille luy ravit ses plus cheres esperances: il eut la force de donner audience, & de vacquer aux affaires. Les sentimens de Pere cederent au devoir de Ministre. Il creut qu'il ne luy étoit pas permis d'abandonner aux larmes les yeux qui veilloient pour le bien de l'Etat; & qu'un esprit qui avoit à sa charge la moitié du monde, ne devoit pas être troublé du malheur

heur d'une famille. Son gouvernement a eu particulièrement le bon-heur de n'avoir point été taché de sang ; & d'avoir été exempt de proscriptions. Ses soupçons & ses craintes n'ont pas dépeuplé la Cour, pour remplir les prisons. Le crime de leze-Majesté n'a pas servy de pre-texte à ses vengeances : & quoy que l'on ait fait, ou dit contre luy : il n'a jamais reconnu d'autres ennemis que ceux de l'Etat. Mais pour-ce que cét homme seul fait une grande partie de cette Cour: que son nom est connu de toute l'Europe, sa personne de peu de gens; & que chacun en a différentes impressions, selon l'affection, la haine, ou l'envie de ceux qui luy en ont fait le rapport : il ne sera pas mal à propos d'interrompre la suite de ce discours, pour dire quelque chose plus particulièrement de luy.

La Fortune a de tout temps accoutumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien-haut; & pour faire mieux connoître son pouvoir, elle se plaît à former de rien ses creatures. Elle n'a pas gardé cette regle au choix qu'elle a fait du Comte Duc d'Olivarés, qu'elle trouva déjà si haut, qu'à peine l'a-t-elle sceu élever; & que toute sa faveur ne luy a pû donner de titre, qui ne se trouvât déjà dans sa maison. Les Maîtres des Genealogies, qui ont l'art de faire descendre des Rois, ceux qui en sont aimez, & d'adopter chacun comme il leur plaît en telle race qu'il veuille choisir; n'ont eu que faire de travailler pour montrer la grandeur de la sienne.....

HISTOIRE
D'ALCIDALIS
ET DE
ZELIDE.

M

LE Lecteur sera averty, que bien que cét
Ouvrage d'Alcidalis, soit demeuré im-
parfait entre les mains de l'Authéur ; il y
avoit travaillé toutefois prés de vingt ans
avant sa mort, & depuis l'avoit toujours
laissé sans le continuer. Ce qui doit servir
d'excuse au peu de politesse qui s'y peut ren-
contrer. Ce fragment n'étant qu'une legere,
mais belle, & agreable ébauche de son dessein.
Et il est aisé de le justifier par la lecture de
deux lettres de l'Authéur à Mademoiselle de
Ramboüillet, imprimées il y a prés de dix ans
dans son Recueil. Il avoit entrepris & com-
mencé pour elle. Ausquelles, s'il a la curio-
sité de voir ce qu'il en dit, je renvoye le
Lecteur.

HISTOI-

HISTOIRE

D'ALCIDALIS

ET DE

ZELIDE.

A Mademoiselle de Ramboüillet.

DU temps que l'Espagne étoit divisée ; non seulement entre plusieurs Roys , mais aussi entre plusieurs Nations ; & que les Gots, les Mores , & les Espagnols en tenoient chacun une partie, l'Arragon étoit sous la domination d'un Roy , qui parmy toutes les guerres , dont ses voisins avoient été agitez , avoit toujours maintenu ses sujets en paix , & qui n'eut rien de memorable , que d'avoir été Pere de celuy , dont nous écrivons l'histoire. Sa femme , après luy avoir donné un seul fils , le laissa veuf , en même tems à peu près , que la Comtesse de Barcelonne jeune & vertueuse Princesse , venoit de perdre son mary. Quoy qu'il fût déjà assez vieux : son Conseil & ses sujets trouverent , que pour la seureté de sa personne , & celle de ses Etats , il étoit à souhaiter , qu'il laissât plus d'un heritier , & le supplierent , qu'il choisît pour cela dans ses pays , ou dans ceux de ses voisins , une femme qui luy fût agreable. La beauté & la vertu de la Comtesse étoient connues encore plus loin qu'en

Tom. II.

M 2

Ar-

Arragon. Et outre que la raison d'Etat vouloit que l'on ne laissât pas perdre l'occasion de joindre à son Royaume, une si importante ville que Barcelonne, l'inclination du Roy s'y trouva encore entierement portée. Rosalve (car elle s'appeloit ainsi) étoit assez belle, & beaucoup plus habile qu'elle n'étoit belle : & se trouvant Souveraine, il n'eût pas fallu moins qu'un Sceptre, pour la faire songer à un second Mariage. Mais n'ayant qu'une fille, & le Roy d'Arragon qu'un fils : elle creut que ce n'étoit pas seulement se faire Reyne, mais que c'étoit comme laisser un Royaume hereditaire à sa fille ; & qu'étant au milieu de beaucoup de voisins, qui ne pensoient qu'à entreprendre sur son Etat, elle ne seroit pas blâmée de se mettre en seureté, en se mettant une Couronne sur la tête. Elle demeura donc aisément d'accord, de perdre le nom de Comtesse de Barcelonne, pour être Reyne d'Arragon, & y fut receüe avec toute la joye, & la magnificence du monde. Comme elle étoit jeune, belle & adroite : en moins de rien elle gouverna absolument le Roy ; & bien-tôt après tout le Royaume. Les plus importantes affaires ne se terminoient plus que par son avis : & le Roy avoit quitté toute sorte de soin pour n'avoir plus que celui de luy plaire. Mais dans cette grande puissance, la plus grande pensée qu'elle eût, étoit de marier sa fille avec le Prince : & la connoissance qu'elle avoit de son beau-fils, augmentoit en elle tous les jours le desir de cette union. Alcidalis, c'étoit le nom du Prince, étoit né si heureusement, & avec tant d'avantages de la Nature, qu'une des moindres qualitez qui fût en luy étoit d'être fils de Roy. Il avoit une beauté qui gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, un esprit qui dans les pre-

mieres

micres années de son âge ne trouvoit déjà plus son pareil , & une grandeur d'ame & de courage , qui donnoit du respect & de la crainte à tout le monde. L'Enfance d'Alexandre ne fut ni plus grande , ni plus merveilleuse , que la sienne. Il ne se passoit jour , qu'il ne dit ou ne fit quelque chose qui étonnoit toute la Cour. Ceux qui sçavent l'art de jager de la fortune des hommes par les traits de leur visage , voyoient dans le sien des promesses de plusieurs grands & incroyables evenemens. Et ceux qui considéroient ses actions , & les grandes qualitez qui étoient en luy , disoient , que la Couronne d'Arragon étoit trop petite , pour une tête comme la sienne. Ils prevoyoient bien , que les Mores , qui étoient les voisins de son Pere , seroient quelque jour contrainsts de mettre la Mer entre luy & eux ; & que l'Espagne ne tarderoit à être à un seul , qu'autant de temps qu'il en falloit , pour donner à ce jeune Prince la force de titer l'épée. Toutes ces qualitez augmentoient de jour en jour pour luy l'affection de la Reyne , qui les connoissoit mieux que personne. Elle souhaittoit avec impatience l'occasion d'effectuer le mariage , qu'elle avoit d'abord projeté : & n'estimoit pas un si grand avantage pour sa fille d'être Reyne d'Arragon , comme d'être femme d'Aleidalis. Mais quoy que nous disions de la Fortune , il faut avouer qu'il n'y a point de prudence comme la sienne. Elle établit ses desseins de si loin , & les conduit par des chemins si cachez : qu'il est impossible à notre prévoyance de les empêcher ; & malgré notre conduite , elle vient toujours à bout de ce qu'elle entreprend. Elle avoit resolu de combattre la prudence de Rosalve & voila qu'elle va faire venir de de-là la Mer , une fille encore enfant , qui étant orpheline & étrangère , renversera les desseins d'une Reyne très-habile &

tres-puissante. Le Prince de Tenare, d'une des plus illustres maisons du Royaume de Calabre, & telle qu'elle avoit donné autrefois des Roys à Naples, & à la Sicile, eut une grande & importante succession en Arragon, qu'il se resolut à aller recueillir luy-même, pource qu'elle luy étoit disputée. Mais comme il ayroit extrêmement sa femme, & que luy & elle avoient une grande passion, pour une seule fille qu'ils avoient de l'âge environ de cinq ou six ans: ils ne se purent résoudre à se séparer: & passèrent avec toute leur maison en Arragon. Il y furent receus du Roy & de la Reyne, avec toute la bonté, & la civilité, qui étoient deues à des Etrangers, & à des Etrangers de ce rang, & de ce mérite. Mais quelque temps après leur arrivée, le Prince fut pris d'une maladie qui l'emporta en peu de jours, & laissa sa femme dans un desespoir, où il n'étoit pas croyable qu'elle pût vivre long-temps. Elle reçut de la bonté de la Reine, de qui elle s'étoit fait aymer extrêmement, toute la consolation & l'assistance, qu'elle pouvoit souhaiter dans son affliction, & dans ses affaires. Rosalve avoit toujours trouvé la Princesse à son gré. Mais depuis son affliction, la pitié augmenta tellement l'affection qu'elle luy portoit, qu'elle commença à l'aymer comme elle-même. Elle la fit loger dans le Palais: & avoit tant de soin de la tenir toujours auprès de sa personne, qu'il sembloit qu'elle perdit quelque chose, toutes les fois qu'elle se separoit d'elle, & qu'elle ne fût pas toute entiere, où Camille n'étoit point. C'est ainsi que s'appeloit cette Princesse affligée. Cependant, toutes ces extraordinaires caresses de la Reyne, qui peut être auroient été capables de guerir tout autre mal que le sien, ne firent point

point d'autre effet en elle; que de l'adoucir quelque peu: & de luy en faire porter la douleur avec moins d'impatience & de desespoir. Et à dire le vray, la mort du Prince son Mary, en une si mauvaise conjoncture, luy fut un coup si rude & si difficile à supporter, que toutes les bontez & les consolations de la Reyne n'empêcherent pas, qu'elle ne fût arrêtée elle-même, faute de nourriture, & de sommeil, d'une maladie qu'elle jugea d'abord devoir être le dernier de tous ses maux. Cela donna d'extrêmes inquietudes à la Reyne, qui souhaitoit passionnément sa guerison, & qui eût été bien-ayse de ne point voir arriver en ses Etats la mort de deux si illustres personnes en si peu de temps. Elle conjura tous les Medecins les plus experts qui l'approchoient alors, de mettre en pratique les plus grands secrets de leur art. Mais quoy qu'à la sollicitation de la Reyne, ils s'y employassent de toute leur puissance, & n'y épargnassent quoy que ce pût être; le mal de la Princesse Camille fut plus fort que tous leurs remèdes. Et comme elle se sentoît bien elle-même, & connoissoit avec autant de jugement & de sens rassis que ses Medecins, que son heure étoit venue, elle se resolut à suivre le Prince son Mary, avec toute la tranquillité que lui pouvoit permettre le seul soucy qui luy restoit en mourant, d'abandonner sa fille au besoin, & de la laisser orpheline en un âge si peu capable de raison, & dans un pays étranger, où elle ne pouvoit esperer d'assistance, que de la bonté de la Reyne, en la Cour de qui elle se voyoit prête de mourir. Durant ces différentes pensées, qui l'agitoient au fort de son mal, la Reine qui la voyoit le plus souvent qu'il lui étoit possible, lui ayant demandé l'état de sa disposition, Camille tourna doucement ses yeux sur elle, lui prit la

main, qu'elle lui baisa plusieurs fois, sans pouvoir parler; puis tout d'un coup lui adressant sa voix, elle lui dit. Qu'elle avoit des obligations infinies à la meilleure Reine du monde, de l'interêt qu'elle prenoit en sa santé. Que, puis qu'elle lui faisoit l'honneur d'en vouloir sçavoir de sa bouche le véritable état, elle souffriroit qu'elle lui dît, qu'elle se sentoît fort proche de sa fin: mais que la plus mortelle pensée qu'elle eût en l'état où elle se trouvoit, n'étoit pas celle de sa mort: & qu'aymant sa fille beaucoup plus que sa vie, elle avoit bien plus de regret de la quitter, que de laisser le monde. Elle la supplia donc de lui permettre, qu'elle menageât si peu d'heures qui lui restoiént, & qu'elle les employât à verser dans son sein les derniers & plus tendres sentimens de son ame: qui étoient, qu'elle beniroit le Ciel de tout son cœur, de la mettre si tôt en état de suivre au tombeau le Prince son Epoux, si devant sa mort elle avoit agreable de recevoir de sa main, le present qu'elle lui vouloit faire, de tout ce qui après cet Epoux, lui restoit au monde de plus cher & de plus précieux. Et comme en disant ces mots elle fondoit en pleurs après avoir essuyé ses yeux, elle continua, & dit. Que parmy tous ses maux elle ne pouvoit croire, que la Fortune fût absolument son ennemie, puisqu'elle lui avoit donné l'honneur d'être connue d'elle; & que hors le malheur du Prince son Mary, elle estimoit le voyage d'Arragon heureux, quoy qu'elle jugeât assez, qu'aussi bien qu'à lui, il lui coûteroit la vie. Que nonobstant cela elle croyoit avoir eu encore à trop bon prix le bonheur d'être aimée d'elle, qu'elle estimoit tel, que si le monde avoit quelque bien qu'elle perdit avec regret, c'étoit seulement son amitié. Mais qu'elle s'en consolait par l'esperance, que sa fille lui succéderoit

en

en l'honneur de ses bonnes graces : Qu'elle auroit la bonté de lui servir de mere ; & lui feroit la faveur d'en avoir scin , comme d'une personne qu'elle lui donnoit en mourant : Qu'elle la supplioit de tout son cœur , d'accepter le don qu'elle lui en faisoit : & qu'en la laissant avec cette nouvelle qualité de fille de la Reine , elle croyoit la laisser plus riche de cela , que de deux Duchez dont elle demeuroit heritiere. Qu'elle mouroit contente ; & croiroit que sa mort seroit en quelque sorte heureuse pour Zelide , puis qu'elle lui procureroit l'honneur d'être nourrie auprès de la plus sage Reine du Monde. Après lui avoir dit ces mots, elle tira de dessous son chevet un petit coffret , remply de ses plus riches pierreries , qu'elle lui donna en dépôt , & la supplia de le garder , pour servir quelque jour au besoin à sa fille Zelide , ainsi que dans son voyage elle s'en étoit chargée pour le mesme effet. En l'état où étoit la Duchesse , & de la sorte qu'elle parla : quand elle eût demandé à Rosalve le Royaume d'Arragon ; ou qu'elle eût sceu de qu'elle importance étoit ce qu'elle desiroit d'elle : elle ne l'eût pas refusée. Elle l'embrassa , & lui dit : Qu'elle recevoit avec beaucoup de joye , le don qu'elle venoit de lui faire , à condition qu'elle ne le pourroit jamais revoquer. Que dès ce moment-là elle croyoit avoir deux filles , & qu'il n'y auroit jamais d'autre difference entre elles , sinon que Zelide seroit toujours l'aînée : Mais qu'elle prit courage , & quelle esperoit qu'elle vivroit assez longtemps , pour estre témoin elle mesme des effets de ses promesses. Cela soulagea extrêmement l'esprit de Camille ; mais ne diminua rien son mal. Elle vécut encore deux jours : & au bout de ce temps-là , elle sortit du Monde , avec autant de joye que l'on sortiroit d'une pri-

M s. son s.

son; & laissa toute la Cour en tristesse, & la Reyne dans une affliction qui ne se peut représenter. Ainsi Zelide, en moins de trois mois, vit enterrer son pere & sa mere, dans le Tombeau de ceux dont ils étoient venus chercher la succession: & la voila à l'âge de six ans, éloignée de trois cens lieues du lieu de sa naissance, demeurée en un pais étranger; & ce qui est plus à craindre pour elle, en la puissance d'une personne, par qui les Astres la menaçoient de tous les maux de sa vie. Mais la Fortune est la meilleure mere du Monde: & il ne peut arriver de mal, aux enfans qu'elle veut adopter. Elle prit cette orpheline en sa tutelle; & par de si malheureux commencemens entreprit de luy mettre deux Couronnes sur la tête. Zelide étoit le plus parfait ouvrage que le Ciel ait jamais fait. Comme sa vie devoit être pleine de miracles, sa personne l'étoit aussi: & cette histoire qui est vray-semblable en toutes choses, est incroyable seulement, en ce qu'elle raconte d'elle. Depuis que le Soleil faisoit le tour de la terre, il n'y avoit point vu une beauté si accomplie que la sienne: & dans le plus beau corps du Monde, elle avoit un esprit qui ne peut être imaginé des nôtres; & qui sembloit être de ceux qui ne doivent point gouverner d'autres corps que ceux de là haut, & qui ont été faits pour conduire les Astres. En un âge où à peine les autres sçavoient proférer quelques parols, elle disoit des choses qui eussent été admirées en la bouche des plus Sages. Personne n'eut jamais une naissance si heureuse que la sienne. Toutes les étoiles s'étoient accordées ensemble, pour luy donner ce qu'elles avoient de meilleur: & le Ciel avoit mis tant de choses en elle, que la moindre partie qui y étoit étoit ce que elle tenoit de la Terre, & elle sem-

sembloit une personne celeste tombée icy bas par miracle. Ses inclinations la portoient si puissamment au bien ; que pour ce qui étoit de faillir, il sembloit qu'elle n'eût point de libre-arbitre : & toutes les vertus luy étoient si naturelles, qu'il eût falu qu'elle se fût fait violence, pour n'en pas exercer quelqu'une. Jamais il n'y eut de combat en son ame. Jamais elle ne fut en doute entre le bien & mal : & elle suivoit toujours la justice & la bien-seance , en suivant toutes ses volontez. Outre tant de perfections qui se connoissoient : ces qualitez cachées , & ses grâces secretes, qui nous font aymer les personnes, sans sçavoir pourquoy , étoient en elle en un si haut point , qu'elle fut toujours l'inclination de tout le Monde. Il y avoit je ne sçay quel charme dans toutes ses actions , qui jettoit l'amour & la joye dans le cœur de tous ceux qui la voyoient : & le son de sa voix avoit quelque chose qui enchantoit les Ames. Elle avoit une infinité d'autres qualitez aymables, qui ne se peuvent exprimer , & la moindre part des perfections qui étoient en elle , étoit celle qui se pouvoit dire.

La voilà, ce me semble, Mademoiselle, si semblable à vous en toutes choses, qu'il n'y a personne qui ne la prit pour votre Sœur. Et pour moy, quoy que je l'eusse extrêmement considérée, lors que vous me la fites voir : il y avoit en elle tant de choses à remarquer , que j'avouë, que je n'aurois pû la peindre de memoire ; & que je ne l'aurois pas si bien représentée , si je ne l'avois copiée sur vous.

Avec ces armées-là, Zelide devoit conquerir le Royaume d'Arragon : & il n'en falloit point d'autres, puis qu'il n'y avoit pour cela, qu'à gagner le cœur d'Alcidalis, que toutes les forces du Monde n'eussent pû vaincre. Elle fut receue dans le

Palais, avec une affection & une réjouissance si generale, que l'on pouvoit tirer un augure de-là, qu'elle y entroit comme Maîtresse; & qu'elle y commanderoit quelque jour. La Reyne qui avoit creu ne se consoler jamais de la mort de sa Mere, ne pouvoit être triste toutes les fois qu'elle la voyoit : & le Roy ne trouvoit quasi plus de difference, entre l'affection qu'il luy portoit, & celle qu'il avoit pour son fils. Alcidalis & Zelide étoient en l'âge, où l'on a accoutumé de peindre les Amours : & tous deux, avec tous les attrails, & toutes les Graces que les plus excellens Peintres leur savent donner. Ils avoient une beauté si égale, quoy qu'extrêmement differente; & l'on voyoit éclatter en eux des qualitez si extraordinaires; qu'il n'y avoit personne qui ne jugeât qu'ils étoient nez l'un pour l'autre. Et chacun d'eux eût été au Monde sans pareil, s'ils n'y fussent venus en même temps. Aussi, à dire le vray, quoy qu'ils eussent l'affection de tous ceux qui les voyoient : ils n'eussent jamais été aimez assez dignement, s'ils ne l'eussent été l'un de l'autre : & il n'y avoit point d'autres ames que les leurs, qui eussent été capables d'une aussi grande passion, que chacun d'eux la meritoit. Aussi l'Amour qui vouloit donner des preuves signalées de sa puissance, en deux si rares personnes, s'y établit de si bonne heure, qu'ils le sentirent long temps avant que de le pouvoir connoître; & ne leur laissa pas même passer en repos cette premiere saison de l'âge, que la nature semble avoir affranchie des passions. Zelide ne manqua donc pas dès la premiere veüe de faire dans le cœur d'Alcidalis, les mêmes effets qu'elle avoit accoutumé de faire en tous les autres : & luy aussi de même fit naître dans l'ame de Zelide, une émotion qu'elle n'avoit jamais sentie pour

pour personne. La Reyne, suivant le dessein qu'elle avoit projectté en Arragon, avoit toujours fait nourrir le Prince, avec tous les artifices qui le pouvoient induire à aymer sa fille. Dès qu'ils avoient sceu parler, on l'avoit accoûtumé à la nommer sa Maîtresse. On le menoit tous les jours la voir : & tous ceux qui étoient auprès de luy, ne perdoient point d'occasion de luy louer sa beauté, ou sa gentillesse. Mais les inclinations d'Alcidalis n'étoient point d'accord, avec les volontez de la Reyne. Et luy, qui avoit de la douceur & de la complaisance pour tout le monde, sembloit n'en manquer seulement, que pour la jeune Comtesse, & ne paroïssoit jamais si contraint, que lors qu'il étoit avec elle. Soit que cét esprit glorieux trouvât mauvais, qu'on l'eût destiné à quelque chose, sans s'informer de sa volonté : ou que les Astres qui l'avoient fait naître pour Zélide, luy donnassent une secrète aversion pour toutes celles qui vouloient prendre sa place. Aussi dès qu'elle fut entrée dans le Palais, & que la Reyne l'eut donnée pour compagne à sa fille, son esprit parut être changé tout à coup. Il ne bougeoit plus de l'appartement de la Comtesse, & il n'avoit point de si bonnes heures, que celles qu'il passoit auprès d'elle. L'Amour, pour être bien reçu dans les ames, y fait d'ordinaire son entrée, accompagné de la joye & de la beauté : & n'y fait point de mal & de violence, que lors qu'il croit estre maître de la place ; & qu'il s'est rendu assez puissant, pour ne plus craindre d'en estre chassé. Au commencement ces deux jeunes enfans ne sentirent en eux rien d'extraordinaire, qu'un plaisir extreme de se voir. Ils étoient touchez en se regardant d'une certaine joye & d'une douceur, qu'ils n'avoient pas accoûtumé de sentir : & il n'y avoit personne qui ne jugeât

qu'ils s'embellissoient l'un l'autre toutes les fois qu'ils se voyoient. Zelide, qui jusques-là avoit eu une enfance assez sombre, commença à être plus éveillée que de coûtume. Et Alcidalis étoit si gay & si agreable, quand il la voyoit, qu'il sembloit, qu'il se reservât une humeur & une grace particuliere, pour paroître devant elle. Dans l'innocence où ils étoient, ils furent quelques mois jouïssans tranquillement de ce plaisir, qui fut sans doute le plus heureux état, où ils se soient veus de long-temps après. Mais leur esprit de jour en jour prenant de nouvelles forces, leur passion en prenoit aussi : & l'Amour y devint si puissant, qu'enfin il se fit sentir, & se rendit reconnoissable. Alcidalis commença a devenir plus réveur que de coûtume, & toutes les fois qu'il ne voyoit pas Zelide, il payoit par une tristesse extraordinaire le contentement de l'avoir veu. Il n'y avoit plus des jeux ni de passetemps pour luy, que ceux qu'il prenoit avec elle ; ni d'autre plaisir que celui de la voir : & si quelque chose en son absence le pouvoit toucher ; c'étoit d'en parler, & de s'en faire entretenir. Ce cœur, qui dès son enfance s'étoit proposé d'assujettir tout le monde, ne songe plus, qu'à la conquête de Zelide : & s'il luy revient encore quelque pensée de sa premiere ambition ; ce n'est qu'avec le dessein de se rendre plus digne d'elle, & de mettre à ses pieds autant de couronnes qu'elle en merite. Toutes les fois qu'il sortoit de sa presence, il luy sembloit qu'il fust tombé du Ciel en terre : & au sortir de sa compagnie, il ne pouvoit souffrir que la solitude. Là il repassoit exactement dans son esprit toutes ses paroles, & toutes ses actions : & considerant chacune d'elles par tous les biais, dont on les pouvoit prendre ; il en tiroit des conjectures favorables, ou defavantageuses. Puis songeant :

ant à tout ce qu'il avoit dit , & à tout ce qu'il avoit fait ; il se repentoit toujours de quelque chose, Tantôt il se blâmoit d'avoir été trop timide : d'autres fois , d'avoir paru trop hardy : & demeuroid toujours aussi mal-satisfait de luy-même , qu'il étoit satisfait d'elle. Il commença petit à petit à quitter tous les plaisirs qui le touchoient auparavant. La chasse , pour laquelle il avoit une extreme passion , ne luy plaisoit plus , si elle n'y étoit présente : & s'il avoit encore quelque soin de ses exercices ; ce n'étoit que pour luy paroître plus agreable. Enfin il consideroit Zelide , comme si elle eût été toute seule au monde : & toutes ses pensées & ses desseins commençoient par elle , & y finissoient. L'Amour d'autre côté , étoit bien dans le cœur de Zelide ; mais il n'avoit pas encore fait tant de progresz , ni étendu sa puissance si avant ; soit que connoissant sa fierté , il n'osât pas encore se faire connoître à elle : ou qu'étant plus jeune de deux ans , elle fût moins capable de cette passion. Elle ne laissoit pas pourtant , de sentir en elle quelque émotion , toutes les fois qu'elle voyoit le jeune Prince. Elle avoit plus de soin de sa beauté & de sa parure , qu'à l'ordinaire. Elle aymoît moins la jeune Comtesse , à cause qu'elle luy estoit destinée : & les devoirs , que par force il luy rendoit , quoy que ce fût plus froidement , que de coutume , ne laissoient pas de la toucher. Cependant , comme elle avoit l'ame grande , forte , & vive ; & par conséquent capable d'une passion qui eût toutes ces qualitez : le merite d'Alcidalis , & les Astres qui l'inclinoient à cela y firent avec le temps , une impression que rien ne pût jamais effacer : & y formerent une affection aussi belle , & aussi parfaite , qu'elle-même.

L'amour entre les personnes de haute condition ,

tion, est comme un feu sur une tour, qui ne se peut cacher, & qui est vu de bien loin. L'affection d'Alcidalis & de Zelide fut bien-tôt reconnue de tout le monde : & plusieurs avoient remarqué, qu'ils étoient amoureux l'un de l'autre, devant qu'ils s'en apperceussent eux-mêmes. Au commencement, lors que l'enfance rendoit leurs actions-moins considerables : quelque plaisir qu'ils eussent à se voir, on ne croyoit pas qu'il y eût d'autre Amour entr'eux, que celui du jeu & des passe-temps, qu'ils prenoient ensemble. Mais lors qu'avec le temps Zelide devint plus serieuse, & qu'Alcidalis faisoit déjà paroître en toutes ses actions, un jugement qui eût pû gouverner le Royaume de son Pere, il n'y eut plus personne dans la Cour qui ne jugeât, que ces deux ames-là étoient attachées ensemble d'une veritable passion : & qu'il y auroit beaucoup de peine à les separer. La Reyne, qui étoit extrêmement habile, & à qui rien n'étoit si considerable que le jeune Prince, eut de bonne heure les graces de Zelide pour suspectes, & fut une des premiers qui prit garde à cette affection. Mais, comme elle avoit une grande confiance en son autorité & en son esprit, elle pensa qu'il n'y auroit de la peine que pour eux ; & ne crut pas, qu'elle pût trouver de la resistance en deux jeunes esprits, & sur qui elle avoit pouvoir, elle qui avoit fait fléchir les plus grands & les plus habiles du Royaume. Cependant la beauté de Zelide croissoit de jour en jour : & au lieu que jusques-là elle n'avoit fait, pour dire ainsi, que commencer à poindre ; elle s'avançoit avec tant de lumiere & d'éclat, qu'il sembloit, qu'elle se déclarât ouvertement contre la Reyne, & que malgré ellé, elle voulût gagner tous les cœurs de son Royaume. D'autre part le jeune Prince sentant sa naissance & sa force, com-

men-

mençoit à se lasser de vivre sous la Loy des Gouverneurs , & sous la conduite d'une femme. Ce cœur naturellement grand & Royal , étoit encore enflé & grossi de la passion dont il étoit plein , & ne pouvoit plus reconnoître d'autre Empire que celui de Zelide. Il commença à faire paroître ouvertement l'affection qu'il avoit pour elle ; & n'accordoit plus de faveur que par sa recommandation. Il ne s'habilloit plus , que de ses couleurs aux courses de bagues , & aux balets : toutes ses devises parloient d'elle : & il ne pouvoit souffrir qu'on s'imaginât qu'un autre que luy pût jamais avoir part en son Ame. Il n'y avoit personne qui en son cœur ne favorisât leur affection. Chacun faisoit des vœux secrets pour eux. Leur passion étoit celle de tout le monde : & leurs desirs étoient suivis de ceux de tous les autres. La Reyne alors commença à craindre , & à s'appercevoir , qu'elle avoit attendu trop tard , à s'opposer à un si grand feu ; qu'il luy coûteroit du soin pour l'éteindre ; & qu'elle seroit obligée à se servir de remèdes violens. Cependant, elle voulut premièrement tenter tous les autres. Elle essaya par toute sorte de moyens à regagner l'esprit d'Alcidalis qui sembloit être devenu plus farouche pour elle. Il n'y avoit point d'artifice dont elle n'usât pour diminuer la beauté de Zelide , & pour augmenter celle de sa fille. Elle l'instruisoit elle-même de tout ce qu'elle avoit à dire & à faire. Elle ne paroissoit plus qu'avec éclat & avec pompe. On ne la voyoit que parée & couverte de prièrres. Mais Zelide toute negligée brilloit davantage. Ses yeux & son teint ôtoient l'éclat aux Diamans , & la blancheur aux Perles : & les richesses que le Ciel luy avoit données , effaçoient toutes celles de la Terre.

La

La Reyne voyant donc , combien sa présence étoit contraire à ses desseins , & que d'une seule caillade elle renversoît tous ses conseils ; se resolut enfin à les separer & à éloigner Zelide , esperant que l'absence pourroit effacer les impressions , que l'Amour avoit faites en ces deux ames , jeunes & tendres encore , & que ceux qu'elle avoit mis auprès d'Alcidalis pour le gagner , le trouveroient plus capable d'être persuadé , quand il ne verroit plus l'objet de cette naissante passion. Elle feignit donc , que pour la santé de sa fille , elle vouloit aller passer deux ou trois mois , en une maison , qu'elle avoit en Catalogne : & après avoir communiqué son dessein au Roy elle commanda , que toutes choses fussent prêtes pour son partement , & dit qu'elle ne vouloit être suivie , que de ses femmes. L'étonnement que receurent nos Amans de cette nouvelle , n'est pas une chose qui se puisse représenter. Jusques-là ils n'avoient senty pas une des amertumes de l'amour , & n'en avoient eu que les douceurs & les roses. Ils avoient jöüï en repos & doucement de la présence l'un de l'autre : & hors quelques apprehensions pour l'avenir , qui ne pouvoient être bien fortes en deux ames jeunes & pleines de confiance , leur joye avoit été sans trouble & sans nuïage. Alcidalis fut celuy que ce déplaisir toucha davantage : ou au moins qui le sceut moins dissimuler. Il n'y eut rien qu'il ne tentât pour rompre ce dessein : & toutes choses même les plus extrêmes luy passerent par l'imagination. Mais voyant que ce mal étoit sans remede , & qu'enfin le temps s'approchoit , qu'on luy devoit enlever Zelide : il se resolut au moins à ne la point laisser partir , sans luy declarer ouvertement son affection , & luy faire voir de quelle qualité elle étoit. Jusques-là il avoit vécu avec elle , sans luy rien dire de sa

sa passion : & toutes ses actions luy en parloient à toute heure , sans que ses paroles luy en eussent jamais rien temoigné ; soit que la honte qui est ordinaire à cét âge l'en eût empêché ; ou qu'étant entierement rempli & satisfait du plaisir de la voir , il ne pût songer à autre chose. Enfin , le dernier soir devant son parterment , il alla chez la Reyne ; où après avoir demeuré quelque temps , il trouva moyen de se rencontrer seul auprès de Zelide. Ce fut la premiere fois , qu'Alcidalis éprouva ce que c'étoit que la peur. Il essaya deux ou trois fois de luy dire ce qu'il avoit resolu : & ayant ouvert la bouche , il disoit autre chose , n'ayant pas assez de resolution pour cela. Au lieu que les autres fois il étoit tout de feu en voyant Zelide , il se sentoît alors tout de glace auprès d'elle. Mais enfin , après quelques discours indifferens , avec un battement de cœur , & une voix basse & tremblante , il luy dit. Je ne doute pas , Zelide , que vous ne sçachiez bien , que je vous ayme. Mais je suis assuré que vous ne sçavez pas combien. Et pource que cette absence de quelques jours doit être pour moy de beaucoup d'années ; & que je ne sçay pas si je vivray si long-temps , je vous veux faire connoître mon affection ; afin que si vous ne me trouvez plus à vôtre retour , vous sçachiez au moins combien vous me devrez plaindre. Si vous vous considerez , Zelide , & que vous me consideriez aussi : vous jugerez bien , que vous ne pouvez faire naître de mediocres affections : & vous croirez de moy que je n'en puis recevoir de petites ; & s'il y a quelque chose en ma personne hors du commun , vous penserez aisement , que c'est principalement l'affection que je vous porte. Par la connoissance que vous avez de vous & de moy , vous pouvez bien imaginer combien elle est sincere,

cère, fidelle, & respectueuse. Mais combien elle est grande, vous ne sçauriez. C'est une chose qui est au delà de toute imagination; & moy-même qui la ressens, je ne la puis exprimer; & souvent je ne la puis comprendre. Dès le moment que je vous eus veüe, la passion que j'ay pour vous fut au point, où après beaucoup de temps, les plus grandes ont accoustumé d'arriver: & depuis ce temps-là il ny a pas eu un seul moment qu'elle ne se soit augmentée. Tant que j'ay été enfant, je n'ay pû vous la dire: & depuis, je n'ay pas osé. Encore à cette heure, je tremble, en vous disant que je vous adore, & si vous ne me rassurez avec un regard favorable; je n'auray pas assez de force, pour achever ce qui me reste à vous dire. Là dessus, elle qui avoit toujours tenu la veüe baissée, le regarda doucement. Il sembla à Alcidalis qu'il avoit veu les Cieux ouverts dans les yeux de Zelide; & reprenant courage, il continua ainsi. Il est vrai, Zelide, que je connoi que la passion que j'ay pour vous est la plus grande & la plus parfaite qui fut jamais. Mais que sçay-je s'il est permis aux hommes d'en avoir pour vous. Je vous le diray franchement, l'humilité est une vertu que vous seule m'avez fait connoître. J'ay creu toujours, que toute la Terre étoit trop peu pour moy. Mais je croy aujourd'huy, que moy-même suis trop peu pour vous: & autant que j'estime au dessous de moy toutes choses, je me tiens au dessous de ce que vous méritez. Je sçay bien, que c'est la dernière chose que vous considerez en ma personne, que ma fortune: & je ne suis pas si malheureux, que vous ne trouviez en moy quelques qualitez, que vous estimerez davantage, que celle que ma naissance me donne. Mais s'il y a quelque chose qui soit digne de vous; c'est cette Ame, de laquelle

quelle je vous fais don ; & que je vous puis dire être assez grande & assez noble, pour être receuë de la vôtre. Je ne la louïerois pas si hardiment, si elle étoit encore à moy ; & j'en parle avantageusement comme de toutes les choses qui vous appartiennent. Depuis qu'elle a quelque connoissance, elle n'a jamais eu que deux desseins : le premier, & qui a entretenu sa premiere enfance, a esté la conquête du Monde, & depuis qu'elle a été plus hardie & plus raisonnable, elle a desiré Zelide. Si cette adorable Zelide ne m'est point contraire, l'autre dessein me sera bien aisé à exécuter : & la Couronne d'Arragon, que je luy promets dès certe heure, & que tous nos ennemis ne sçauroient empêcher que je ne luy donne ; ne sera qu'une petite partie de celles que je mettray quelque jour à ses pieds. Alcidalis se teut attendant la réponse de Zelide, qui dans le trouble où elle étoit, eut à peine assez de force pour proferer ce peu de paroles. Monsieur, je suis si étonnée de vous entendre parler si sérieusement d'une semblable matiere, & de voir de quelle forte tout le monde considere nôtre entretien, que je ne sçay que dire à cette heure : & vous supplie de me permettre de differer à vous répondre jusqu'à nôtre retour. Cependant, je vous prie de croire, que je seray bien-aïse que l'on ne me donne gueres de temps pour cela. Durant tout ce discours, il n'y eut personne ; qui ne tint les yeux atachez sur Alcidalis & Zelide ; & qui ne remarquât, qu'il parloit à elle avec plus d'attention que de coûtume. La Reyne qui devant tous les autres y avoit pris garde, & à qui cette conversation donnoit beaucoup d'inquietude, se leva de sa place, & s'approchant d'eux, dit en s'adressant à Alcidalis : Monsieur, vous parlez à Zelide avec tant d'action, & avec un visage si sérieux ;
qu'il

qu'il semble que vous ayez quelque differend avec elle. Si cela est, plaignez-vous en à moy. Car je me mettray de v^otre party ; & devant qu'elle parte ; je vous en feray faire raison. Alcidalis, qui après avoir fait le premier effort ; & pris la hardiesse de parler de son affection à Zelide, s'étoit rassuré, & eust été bien-aise de continuer plus long-temps la conversation ; fut au desespoir de se voir interrompu : & sans regarder quasi la Reyne, luy répondit fierement. Madame, je tiens Zelide si juste, que quand elle m'auroit fait quelque tort, je ne voudrois point en cela d'autre Juge qu'elle. Il ne sera pas besoin que personne se mêle de nos differens : & quelque querelle que nous puissions avoir ensemble, je ne sçauray gueres de gré à ceux qui se mettront en devoir de nous séparer. Cette réponse fiere fut remarquée de tout le monde : & la Reyne qui la sentit mieux que personne, fut celle qui fit moins de semblant de l'avoir entenduë ; & changea aussi-tôt de discours. Le lendemain Zelide partit de grand matin, sans qu'Alcidalis pût parler à elle : & laissant le Prince dans une tristesse mortelle, elle étoit en cela plus malheureuse que luy ; puis qu'outre qu'elle en sentoît une pareille, elle avoit de sur plus la peine de la cacher, & d'être obligée de rire devant le monde, lors qu'elle pleuroit dans l'ame des larmes de sang.

De tant de déplaisirs que l'Amour traîne avec soy, l'absence est un des plus sensibles. Il y a bien quelques douleurs aiguës, comme celle de la jalousie, qui percent & poignent davantage. Mais il n'y en a point de si pesante & de si dure à supporter, ni qui accable tellement toute sorte de vigueur. La premiere chose que fit Alcidalis après avoir veu monter Zelide en carrosse, & l'avoir conduite de veuë autant qu'il pût ; ce fut de

de se retirer seul en sa chambre : & là , après s'être enfermé , il se jetta sur son lit , où fondant en larmes & en soupirs , il fit les mêmes regrets , que si Zelide eût été morte , & non pas absente. De quoy vous plaignez-vous Alcidalis ? vous avez jouï paisiblement toute vôtre vie de la veuë de Zelide : & vous ne sçauriez souffrir huit jours d'absence ! l'Amour a accoutumé de prêter toutes ses joyes à grosses usures. Il se fait payer de tout à point nommé : & ce n'est pas son ordinaire , de laisser si long-temps en repos ceux qui luy doivent. Vous êtes un de ceux qu'il a traittez le plus favorablement. Reservez donc ces larmes à une autre occasion , où elles seront mieux employées. Il viendra bien-tôt un temps , où vous aurez plus de raison de vous plaindre : & le jour s'approche , que Zelide & vous serez bien plus cruellement separez , & sans esperance de vous revoir jamais. Il passa tout ce jour , sans voir personne : & les autres suivans sans parler à qui que ce fût ; si ce n'étoit lors qu'il alloit voir le Roy , & qu'il ne pouvoit éviter de luy répondre. Encore étoit-ce avec tant de langueur , & ses paroles sortoient avec tant de peine , que l'on voyoit bien que son ame étoit bien loin de luy. Enfin , après avoir passé huit jours dans toutes les tristesses , & les impatiences du monde : il creut être a la fin de sa vie , & qu'il y avoit mille ans qu'il n'avoit veu Zelide. De sorte qu'un soir qu'il étoit tout seul dans sa chambre , à entretenir ses pensées ; sans prendre conseil que de ses desirs & de ses inquietudes , il resolut d'aller où étoit Zelide : & puisque de ne la point voir il prevoit sa mort infailible ; il creut qu'il ne luy pouvoit arriver pis que de l'aller voir , & s'approcher du lieu où elle étoit.

Après

Après que l'Hebre , qui est un des plus celebres Fleuves d'Espagne , a passé au long des murs de Saragosse ; comme s'il n'y avoit plus rien digne de luy en Arragon , il prend le chemin de Catalogne ; où ayant reçu en passant beaucoup de petits ruisseaux pour entrer plus magnifiquement dans la Mer , il s'y va rendre enfin à demi-lieuë de Tortose. Toute la Terre qu'il arrose est extrêmement fertile & couverte d'arbres , & d'autant plus agreable , que le reste du pais consiste en des plaines seches & nuës , ou en des montagnes toutes noires & brûlées de l'ardeur du Soleil. A quinze lieuës de son embouchure , il passe par une vallée , qui peut avoir deux lieuës de longueur & deux de large : & qui est ceinte d'un côté & d'autre de montagnes. En cet endroit , le Fleuve coule fort doucement par la rencontre de quelques rochers , qui à quatre lieuës plus bas s'opposent à son cours ; & fait plusieurs replis dans la plaine , se tournant d'un côté & d'autre , comme douteux du chemin qu'il doit prendre par les montagnes. Ses rivières sont extrêmement ombragées & fleuries , & ses eaux si claires & si nettes , qu'il n'y a pas un arbre sur le rivage , ni même quasi pas une fleur , qui ne s'y voye deux fois , & qui ne paroisse dans l'eau aussi belle & aussi distincte que sur la terre. Les plantes ordinaires de ce pais sont les Chênes verts , les Oliviers , & les Pins : & outre qu'il n'y fait quasi jamais de froid , il n'y a gueres que de ces arbres qui ne le craignent point. Les monts de Catalogne tiennent toute la valée à l'abry des vents du Septentrion. De sorte qu'en tout temps elle est couverte de verdure : & l'on n'y sent jamais l'hyver , que l'on voit toujours sur les montagnes voisines. C'étoit en ce Paradis , que Zelide faisoit son

En-

Enfer, & où étoit la maison où la Reyne l'avoit emmenée. L'on eût dit, que les Eaux, les Fleurs, & les Plantes s'étoient embellies par sa présence. Elle seule étoit triste parmy tant d'objets agreables; & perdoit de jour en jour le lustre & la beauté, qu'elle sembloit donner à toutes choses. L'absence d'Alcidalis l'affligeoit extrêmement. Mais sur tout les desseins de la Reyne la mettoient en peine: & son imagination luy representoit si bien tous les maux qui luy devoient arriver; que souvent la crainte de ceux qui étoient à venir, luy ôtoit le sentiment des presens. Elle voyoit que ses biens, sa fortune & elle-même étoient au pouvoir de la Reyne; & ce qu'elle sentoit davantage, qu'Alcidalis y étoit aussi: luy, qui luy étoit plus cher qu'elle-même, que ses biens, & que sa fortune. Elle confideroit, que l'affection du Prince n'étoit point mediocre: que son courage étoit très-grand; mais que son autorité étoit encore bien foible. Que l'on ne souffriroit pas qu'il méprisât la Comté de Barcelonne, que la Fortune luy offroit si heureusement avec la fille de la Reyne: pour prendre une Orpheline & une Etrangère, qui n'avoit de biens, de parens, ni de support, que de-là la Mer. Qu'il ne pourroit pas resister seul au Roy, & au Royaume. Que la Reyne gouvernoit absolument tous les deux. Que tant qu'ils avoient été enfans, tout le monde avoit approuvé leur affection: mais que personne n'approuveroit leur mariage & que quelques-uns la regardoient déjà comme l'ennemie de l'état, & le flambeau qui devoit un jour mettre le feu dans la Maison Royale. Ces pensées, & d'autres semblables luy agitoient l'esprit de mille troubles. Tant loin qu'elle portât la veuë dans l'avenir, elle ne voyoit point de jour à ses esperances: & sans sçavoir dans ce

labyrinthe quelle fin pourroient prendre ses aventures ; elle jugeoit bien qu'elles ne pouvoient en avoir d'heureuse. Un jour entre autres, qu'elle accompagnoit la Reyne , qui se promenoit dans un bois extrêmement couvert, dont les allées alloient jusqu'à la prairie , qui servoit comme de bordure à la riviere ; elle fit en sorte , que suivie seulement d'une de ses filles, elle se separa du reste de la troupe ; & , ce qui n'étoit pas un petit soulagement pour elle , qu'elle se vit en liberté d'être triste & de la paroître. Se representant les fortunes de sa vie , songeant à ses disgraces passées , aux presentes , & à celles qui la menaçoient : ses rêveries l'entretenrent si bien , que sans penser au chemin qu'elle avoit fait , elle se trouva sur le bord de l'Hebre , & en un endroit si agreable , qu'il eût pû divertir toute autre tristesse que la sienne. Le Soleil qui se couche dans l'Océan vers cette contrée , & s'y fait voir plus beau qu'en pas un lieu du monde ; étoit à l'heure prêt de se cacher dans ces nuées d'or & d'azar , dont il s'enveloppe quand il va voir les Nymphes de la Mer. Mais n'ayant rien vu depuis qu'il s'étoit levé de si beau que Zelide : il sembla que pour la voir plus long-temps , il se hâtât moins de tomber dans les flots : & il jetta tant d'or sur toutes les feuilles des arbres , & sur toutes les ondes du Fleuve , que ses rayons sembloient se rallumer pour continuer le jour en faveur de cette Princesse , l'environnant de telle sorte , & s'accordant si bien avec le reste de sa beauté , que l'on pouvoit douter, si ces rayons étoient ceux du Soleil , ou ceux de Zelide. Les charmes de ce lieu délicieux , la douceur de l'air , & le plaisir qu'elle prenoit à être seule : la convierent à continuer sa promenade dans la prairie. Après s'y être arrêtée quelque temps, elle reprenoit déjà son chemin

min pour aller trouver la Reine : quand le bruit d'un cor, qui sembloit ne venir pas de fort loin, luy fit tourner la tête vers la montagne prochaine : où ayant quelque temps arrêté la veüe, elle vit, ce luy sembla, deux hommes embrassez ensemble, qui rouloient du haut d'une roche : & qui ayant été arrêtez par quelques ronces en un endroit où elle étoit moins droite ; elle apperceut que ce qu'elle avoit creu être deux hommes, étoit un homme & un Ours, le plus grand qu'on ait jamais veu, qui luttoient ensemble : mais avec le désavantage qu'on se peut imaginer dans un combat si inégal. Au même temps, elle vit à peu près au même endroit de la montagne, d'où l'autre étoit tombé, un jeune Cavalier avantageusement monté, portant un cor en écharpe, & un javelot en la main : qui s'étant arrêté, & voyant le peril, où étoit celui qui sembloit être de sa troupe, poussa son cheval vers luy, ou pour mieux dire, se precipita en bas de la montagne. Cependant la force du cheval fut telle, ou l'adresse du Cavalier, ou la fortune de tous les deux : que, comme s'il eût couru en une pleine campagne, il se trouva sans aucun mal auprès de l'Ours ; & luy porta si avant dans les entrailles le javelot qu'il tenoit en la main, qu'en même temps il perdit la vie & sa prise. Tout cela neantmoins de fondre du haut de la montagne, de tuer la bête, & de delivrer son amy, se fit si fort en un instant : que l'on peut dire que la foudre ne tombe pas plus vite, & ne fait pas son effet plus promptement. Il déplut à Zelide, qu'un autre qu'Alcidalis, eût fait ce coup-là : & elle fut fâchée, d'avoir veu en un autre que luy, quelque chose qui luy pût plaire. Mais le Cavalier prenant son chemin vers elle ; & ayant poussé son cheval dans le Fleuve qu'il passa à gué, elle

commença à douter, si ce n'étoit pas luy-même. Et comme il fut plus près, ayant achevé de le reconnoître mais ne s'en pouvant assurer: elle se retourna vers sa Demoiselle, & luy demanda, si elle connoissoit ce Cavalier. Madame, ce luy dit-elle, lors qu'il étoit plus loin, nous le devions reconnoître par ce qu'il avoit fait: mais maintenant nous voyons que c'est le Prince. Il étoit à cette heure-là à vingt pas d'elles. L'étonnement, la crainte, & la joye vinrent si à coup tout ensemble dans l'esprit de Zelide, qu'à cet abord elle ne trouva point de paroles pour les premiers complimens. Le Prince qui s'étoit préparé à cette rencontre, quoy qu'avec beaucoup d'émotion de son côté, fut plus assuré qu'elle; & luy dit: Quand je n'eusse point sceu, Madame, que c'étoit icy le lieu où vous étiez; à voir ces prairies si vertes & si fleuries, & ces rives si belles & ombragées, il étoit aisé de deviner, que Zelide n'en étoit pas loin. Il n'y avoit que vous qui pussiez faire naître tant de fleurs en un pays si desert: & qui sceussiez faire ce miracle dans les montagnes de Catalogne. Monsieur, luy dit Zelide, qui avoit eu ce loisir de se rassurer un peu, vous êtes ingrat envers l'Hebre, sur les bords duquel vous êtes, & qui semble s'être baissé tout expres pour favoriser votre passage; de me donner une gloire qui est due à la fertilité de ses ondes: qui arrosent & embrassent cette vallée avec tant de soin, que, quand vous aurez bien considéré la beauté de ces prés, de ces bois & de ce parc, dans lequel nous allons entrer; vous avouerez, que les Palais de Saragosse, & les magnificences des Roys Mores peuvent estre quelquefois laissez pour cette solitude. Mais après tout cela, je vous assure, Monsieur, luy dit-elle en

sou-

fôûriant, que nous n'avons encore rien vu dans
 ce valon de si beau, que ce que vous nous a-
 vez fait voir sur cette montagne. Et moy, luy
 dit le Prince, qui vouloit changer ce discours:
 je vous jure que quand de cette montagne on
 découvreroit toute la Terre, on n'y verroit rien
 de si beau, que ce que vous nous faites voir
 dans ce valon. Cependant ils avoient repûs le
 chemin du bois où étoit la Reyne: & la fille
 qui les suivoit étant un peu demeurée derriere,
 Zelide baissant la voix; luy dit: Monsier, vous
 venez de faire deux choses bien pleines de har-
 dieffe, l'une de vous être precipité de ces Ro-
 ches en bas, pour combattre un animal si sau-
 vage; & l'autre, d'être venu voir la Reyne en
 un temps, où elle vous attendbit si peu. Ma-
 dame, répondit Alcidalis, j'eusse eu beaucoup
 plus de hardieffe de demeurer à Saragoffe. Car
 c'eût été de pied ferme attendre la mort, que
 je ne pouvois éviter, si j'eusse été plus long-
 temps sans vous voir. De sorte que ce qui vous
 semble une temerité, est plutôt quelque défaut
 de courage: puisque je suis venu icy pour éviter
 un peril bien plus grand, que les deux où vous
 dites que je me suis mis. Je ne l'eusse pas creû
 ainsi, luy dit elle: & pour moy, je vous avoué,
 que je n'eusse pas osé combattre l'Ours; & que
 j'oserois aussi peu déplaire à la Reyne. Mais
 j'aurois, ce me semble, assez de courage, pour
 souffrir une absence. Pour sçavoir ce que c'est
 qu'une absence, repliqua Alcidalis; il faut sçau-
 voir ce que c'est qu'affection: & vous ne sçau-
 riez être en cette peine, vous, Madame, qui
 ne devez aimer que vous même; qui portez
 toujours où vous êtes, tout ce qu'il y a d'ayma-
 ble au monde. Alcidalis, répondit Zelide, vous
 ne croyez pas ce que vous venez de dire; & si

vous me pensiez si ingrate, & si vaine, que de ne pouvoir aimer que moy même ; vous n'auriez pas tant d'impatience de me revoir. Mais afin que vous en foyez éclaircy davantage , écoutez-moy : & me donnez loisir de vous faire la réponse que je vous promis en partant de Saragosse. Et pource qu'en disant cela , elle se sentit rougir extrêmement , & vit qu'il y avoit pris garde ; elle commença ainsi. La couleur qui me monte au visage , me vient plutôt de ce que je vais dire une chose que je n'ay point accoutumée ; que de la pensée que j'aye de rien faire en cela contre mon devoir. Je ne sçay, si c'est toujours une honte à une fille de confesser qu'elle aymé. Mais je sçay bien que s'il y en a quelqu'une qui puisse être excusable, c'est moy plus que pas une autre. Je ne diray point que les Etoilles m'ayent fait violence , ou que vos qualitez m'y ayent obligée. C'est un pretexte , dont toutes les autres se peuvent couvrir : & j'allégueray seulement ce qui est de particulier pour ma deffense. Devant que de sçavoir qu'il ne falloit pas aimer, je vous ay connu aimable, Alcidalis : & j'avois reçu vôtres affection en un temps, où je ne pouvois pas connoître ces loix, qui defendent à nôtre sexe d'en recevoir. On ne me peut pas blâmer d'avoir donné entrée à une passion , que je puis dire avoir trouvée en mon ame , & non pas que je l'y aye reçue ; & qui y est tellement de tout temps , que je ne me puis non plus souvenir de sa naissance , que de la mienne. Le premier sentiment que j'ay eu dans le monde , a esté celuy qui m'a touché pour vous : & l'Amour propre , que nous sentons si-tôt, & qui est si naturel à tout le monde, est venu en moy plus tard que l'amitié que je vous porte. Ma raison qui n'a paru que long-temps

temps après, l'y a trouvée si bien établie, qu'elle a creu, que c'étoit une partie de moy-mesme: & de plus, elle luy a semblé si innocente, & si juste, qu'elle s'est employée à la fortifier, plutôt qu'à la détruire. Je dis tout cecy, pour m'excuser envers vous, & envers moy-mesme; & vous faire voir, que l'ame la plus forte, & la plus juste du monde eût été prise comme la mienne. Si donc vous êtes bien-aisé, que je vous ayme; ne m'en sçachez point de gré. Mais remerciez-en les Dieux qui l'ont voulu: & si vous m'êtes obligé de quelque chose: que ce soit de ce que j'ay bien voulu vous le dire. Si je n'avois pas assez de force, pour éteindre l'affection que j'ay pour vous, j'en avois assez pour la cacher; & il étoit en ma puissance de la dissimuler toute ma vie; ou comme font celles de mon sexe, de vous la témoigner peu à peu, après vous l'avoir fait desirer long-tems. Mais si elle étoit déraisonnable & indigne de vous, & de moy: il ne seroit jamais tems de vous la découvrir: & si au contraire, elle est telle que je la doi avoir pour estre digne d'Alcidalis, & de Zelide; pour quoy ne vous pas donner dès cette heure la joye de la connoître, & d'en estre assuré? Je vous le dis donc, Alcidalis, je vous ayme; & quoy que je le die avec rougeur, je vous le dis pourtant sans honte; je recoi de bon cœur cette ame que vous dites que vous m'avez donnée. Pour ce qui est de la Couronne que vous me promettez avec elle, la Fortune en disposera. Je fais bien plus d'état de ce que vous m'avez donné, que de tout ce qu'elle me peut offrir: & j'estime bien davantage votre cœur, que votre Royaume. Je suis bien-aisé de voir, qu'il n'y ait pas une qualité en vous qui ne soit Royale. Mais je voudrois que votre naissance ne le

fût point. Cette Couronne, que vous me promettez comme le comble de ma félicité, sera la cause de tous mes malheurs : & pour m'ôter ce que j'estime le moins en vous, on fera toutes sortes d'efforts de m'en ravir le reste. Je voy dès cette heure, mais d'une veuë assurée, tous les déplaisirs qui me menacent. Je sçay, que vôtre affection me donnera la hayne de tous les autres ; & que pour me vouloir beaucoup de bien, vous me ferez beaucoup de mal. Mais une personne, qui avec le cœur de Zelide, a encore celui d'Alcidalis, ne doit rien craindre. Je résisteray à tout, avec une résolution qui vous étonnera : & puisque le Ciel a voulu que j'eusse une affection ; je l'accompagneray de tant de constance, de force, & de vertu, que ce qui est d'ordinaire blâmé en celles de nôtre sexe, fera en moy un sujet d'estime & de loüange. Alcidalis, qui dès que Zelide commença à parler fut transy de crainte, comme un homme qui alloit entendre l'arrêt de sa vie, ou de sa mort : entendant de quelle sorte elle luy parloit, & voyant que c'étoit beaucoup plus favorablement qu'il n'eût osé souhaiter, n'osoit presque croire à ses oreilles. Mais enfin, s'estant rassuré ; & voyant qu'il ne se trompoit pas : il se trouva dans un tel ravissement, qu'il fut long-temps sans rien dire ; & ne pût trouver des paroles pour la remercier. A la vérité, il n'y en avoit point pour cela : & c'étoit un effet du trouble, où il se trouvoit, que de se mettre en peine d'en chercher. Il luy répondit bien mieux par son silence, & par les larmes de joye qu'il répandoit en la regardant. Mais ayant tourné dans une autre allée : & voyant qu'ils étoient hors de la veuë de celle qui les suivoit : il mit un genou en terre. Et comme il commençoit à vouloir parler, il

vit

vit paroître la Reyne à l'autre bout ; qui ayant
 ſceu l'arrivée d'Alcidalis, venoit pour le recevoir.
 L'allée n'étoit pas ſi longue, que d'un bout à
 l'autre on ne pût voir diſtinctement tout ce qui
 ſ'y faiſoit. Alcidalis ſe leva le plus promptement
 qu'il put : & Zelide troublée extrêmement de
 cette rencontre, luy dit ; Monsieur, il vous coûte
 bien cher, d'avoir fait une humilité que vous
 ne deviez pas ; & voicy un commencement pour
 voir bien-tôt reüſſir mes propheties. Madame
 répondit Alcidalis, je ne puis rien craindre, puis-
 que vous êtes pour moy ; & nous ſerons plus forts
 que tout le reſte du monde, tant que nous ſerons
 enſemble. C'eſt pour cela, repliqua-t-elle, Mon-
 ſieur, que l'on trouvera bien-tôt le moyen de
 nous ſeparer. Ils diſoient tout cela avec l'action
 dont on a accoutumé de dire les choſes indiffe-
 rentes ; & tenant toujours la veüe attachée ſur la
 troupe, qui venoit devant eux. La Reyne étoit
 déjà fort avancée : & comme Alcidalis fut près
 d'elle, elle le receut avec un viſage ſi ouvert & ſi
 riant, que Zelide ne luy eût pas pû faire meil-
 leur. Après que les premiers complimens furent
 achevez ; & que le Prince eut dit, que la chaffe
 l'ayant amené juſqu'à ſept ou huit lieux de ſa
 maiſon, il avoit creu être obligé de luy venir bai-
 ſer les mains : la Reyne témoigna de ſçavoir be-
 aucoup de gré à la Fortune, de l'avoir conduit
 chez-elle. Mais, Monsieur, lui dit-elle, je croy
 que vous êtes déjà payé de la peine que vous avez
 priſe en cela. Car il eſt à croire, que la grace
 que Zelide vous a accordée à cette heure, n'eſt
 pas mediocre : puis que vous avez été obligé,
 pour l'en remercier, de vous mettre à genoux
 devant elle, comme nous avons veu. Et cer-
 tes, au commencement cela a fait que je vous ay
 méconnu, & que j'ay crû, que c'étoit un des

N. 5. vôtres.

vôtres. Mais je suis bien-aïse , que ce ne soit pas un autre que vous qui ait eu ce contentement. Dites nous, je vous prie, quel il est ; & ce quelle vous a promis ou donné ; afin que j'y prenne part , ou que je l'en remercie avec vous. Zelide ne rougit point, pource que depuis le discours qu'elle avoit eu avec Alcidalis, elle n'avoit point dérougi. Et craignant qu'il ne se pût pas bien démêler de ce discours : comme dans ces surprises, les esprits des femmes sont plus prompts ; elle s'avança de repondre pour luy , & dit : Je demandois , Madame , à Alcidalis des nouvelles de Saragosse ; & luy , qui devoit songer sans doute à sa Chasse , ne m'a pas répondu. Et luy ayant reproché sa rêverie & son silence, il à mis un genoul en terre pour me satisfaire : & a creu avec une civilité déréglée , & hors de mesure , reparer le peu de conte qu'il avoit fait de me répondre. C'est être bien civil , dit froidement la Reyne : & pource que vous craignez , continua-t-elle, que le Prince ne rêvât encore, vous vous êtes avancée de répondre pour luy. Zelide commençoit à se deffaire , voyant que la Reyne la pressoit si fort : & croyoit que ne pouvant plus cacher la hayne qu'elle avoit contr'elle , elle alloit éclater, & la témoigner devant tout le monde. Mais Alcidalis voyant la peine où elle étoit, vint à son secours , comme elle étoit venue au si en ; & rompit , en se mettant sur le discours de sa Chasse. La joye extrême qu'il avoit des paroles que luy avoit dites Zelide, fit qu'il entretint tout ce jour la Reyne avec une complaisance merveilleuse : & qu'il parla à sa fill : plus soigneusement qu'il n'avoit jamais fait. Mais ces deux jeunes personnes, n'étoient pas assez fines pour la tromper. Elle remarqua aussi-tôt ce changement, par la gayeté d'Alcidalis : & l'affiduité extraordinaire

naire qu'il rendoit auprès de sa fille, luy fit juger qu'il devoit être content, & assuré de Zelide. Elle vit donc par là, qu'il n'y avoit plus de temps à perdre : & prit dès ce jour, la résolution qui coûta depuis tant de larmes & de peines à ces deux Amans. Préparez-vous, Alcidalis, aux malheurs dont vous êtes menacé : & prenez ce contentement que vous avez reçu aujourd'hui, comme une dernière main que la Fortune vous a laissé tirer. N'attendez plus d'amitié d'elle : & contentez-vous de celle de Zelide. Le Prince partit le lendemain pour aller à Saragosse. Et la Reyne, sans la présence de laquelle on ne pouvoit rien faire, fut contrainte d'y aller huit jours après. Alcidalis avoit souffert cette absence plus patiemment que l'autre ; ayant eu cette fois-là des pensées si douces & si agréables, qu'avec elles il ne pouvoit être que bien-heureux. Mais comme un beau jour est toujours plus beau que la plus belle nuit ; & comme il n'y a point de contentement parfait dans les ténèbres : il sembla que la présence de Zelide luy rapportoit une nouvelle joye dans l'ame, & redonnât une autre force aux plaisirs, que sans elle il ne pouvoit pas goûter bien entiers. Ils passerent ainsi quelques mois, avec tant de repos, & un contentement si extrême, & si parfait, que de la seulement il étoit aisé de juger, qu'il ne dureroit pas long-temps ; & que cette grande bonace, seroit suivie d'une tempête extraordinaire. La satisfaction & l'assurance qu'avoit Alcidalis, le faisoit vivre avec plus de discrétion qu'il n'avoit fait, & avec plus de crainte de déplaire à la Reyne. Il servoit sa fille avec beaucoup plus de soin. Il parloit à Zelide moins que de coutume : & se contentoit de la liberté de la voir. Elle aussi, qui dès son enfance avoit été sérieuse, commença à

l'être davantage , à parler au Prince avec plus de respect ; à luy donner moins d'occasion d'être auprès d'elle ; & à craindre davantage que l'on imaginât quelque chose de leur affection. Mais cette discrétion , comme la plupart de celles des Amans , étoit venue trop tard. La Reyne ne se laissoit pas abuser par là ; & avec beaucoup de soin , de secret , & de diligence , donnoit ordre à executer les desseins qu'elle avoit projettez. Comme ceux qui sont dans une place , que l'on mine secrettement , ont pour l'ordinaire plus de crainte de tous les autres perils , que de celui qui les va perdre ; & demeurent en repos , tandis que l'on creuse leur tombeau , & que l'on prepare sourdement la mine qui les doit accabler en un moment : ainsi ces deux Amans ; ne se doutans point de la trahison qu'on leur tramoit , étoient dans une profonde tranquillité ; & si la mauvaise volonté de la Reyne leur faisoit apprehender quelque infortune , ils ne se l'imaginoient , ni si grande , ni si presente , ni de la sorte qu'elle devoit arriver. A cette heure vont paroître les infortunes de Zelide & d'Alcidalis. Icy ont leur commencement des malheurs , qui semblent ne devoir jamais avoir de fin ; & des aventures si étranges & si mêlées , que s'il est peu croyable qu'elles soient arrivées , il n'est pas moins difficile de croire , que l'on ait pû les inventer , & qu'elles ne soient que des effets de l'imagination.

Il sembla à la Fortune , que l'Arragon & la Catalogne étoient un trop petit Theatre , pour représenter la plus belle piece qu'elle ait jamais jouée dans le Monde. Elle en voulut prendre un plus spacieux. Et changeant tout à coup la face de celui qui a paru : au lieu qu'elle ne nous y a fait voir jusqu'icy , que Saragosse , & Barce-

Barcelonne, des montagnes, des prairies, des chasses, & des promenoirs; elle va faire paroître à nos yeux, la Mer, l'Europe, & l'Afrique, des personnes inconnues, des Peuples qu'à peine avons-nous jamais ouï nommer, des Vaisseaux piller & brûler, des duels, & des batailles, & ce qui est de plus étrange, en un même tẽms, & en un même sujet, des fers, & des Couronnes.

Quatre mois après que la Reyne fut revenue de Catalogne, elle prit occasion sur le commencement du Printems, d'y retourner; & ne l'ayant fait sçavoir qu'un jour devant, Alcidalis & Zelide furent tellement surpris, qu'à peine eurent-ils le loisir de se dire adieu. Et comme le Prince lui témoignoit le regret qu'il avoit de son départ, elle lui dit: Monsieur, souvenez vous de ce que vous me dites en Catalogne, qu'il n'y avoit rien dans le Monde, que vous pussiez craindre, tant que je serois pour vous. Nous aurons d'autres malheurs à souffrir plus grands que celui-cy. Mais dans tous vos maux, souvenez vous toujours, que vous ne pouvez être malheureux, étant assuré que je vous ayme. Vous n'en sçauriez douter, puisque je vous le dis: & si cela n'est assez, recevez cette bague, qu'en presence des Dieux je vous donne avec mon cœur. Alcidalis la prit: & après lui en avoir donné une autre avec les mêmes paroles; ils se separerent, n'osant pas demeurer plus long-tẽms ensemble. La Reyne partit le lendemain, & n'ayant demeuré qu'un jour chez elle, elle feignit d'avoir reçu des nouvelles de Barcelonne, qui l'obligeoient d'y faire un tour. Elle laissa donc là sa fille, avec une partie de son train; & emmenant Zelide avec elle; ils arriverent en cette belle ville, qui non moins pour la beauté

de son affiette, que pour la fertilité de sa côte, est une des plus celebres d'Espagne. Zelide étonnée, que la Reyne n'ayant pas amené sa fille, elle ne l'eût pas laissée auprès d'elle : & avoit bien remarqué cette nouveauté, & jugé, que cela se devoit faire pour quelque raison. Mais de quel côté qu'elle jettât la vue, elle ne se pouvoit rien imaginer : & ne voyant pas quelle chose elle avoit particulièrement à craindre, elle les craignoit toutes. La Reyne ayant employé le reste du jour, qu'elle étoit arrivée, à voir les magnificences que l'on fit à sa réception ; donna le jour suivant aux affaires, que l'on croyoit qui l'avoient amenée.

Le lendemain, comme on luy dit à son lever, qu'un vaisseau qui portoit son nom, & qu'elle avoit fait faire, il n'y avoit que six mois, étoit entré cette nuit-là même dans le port : elle dit qu'elle vouloit l'aller voir à l'heure même. Il y a d'ordinaire cent vaisseaux dans le port de Barcelonne, qui dès que la Reyne parut, firent une saive de toute leur artillerie : De sorte que d'abord on ne vit que du feu, & de la fumée, dont les vaisseaux entourez comme d'une nuée épaisse, ne pouvoient être apperceus. Mais ils se firent bien-tôt entendre, non seulement par la bouche de plusieurs canons, mais encore par une infinité de trompettes, de siffres & de hautbois : & la fumée peu à peu venant à se dissiper, on vit paroître une infinité de mats, de voiles, de cordages, de banderoles, & toute cette pompe de la Mer, qui est si agreable à voir, lors que l'on ne la voit que du rivage. Ces fêtes, & ces magnificences, & la vue de cet Element, qui pour la premiere fois arrêta avec quelque admiration les yeux & l'esprit de tous ceux qui le voyent ne pouvoit divertir Zelide. Le cœur luy disoit, que

que les maheurs qu'elle avoit preveus de si loin, commençoient à la talonner : & de toutes parts elle craignoit des embûches. La Reyne étant sur le bord de la Mer, se mit dans un esquif, pour voir le vaisseau dans lequel elle disoit qu'elle vouloit entrer : & ayant dit à Zelide qu'elle la suivit, & ne menant que trois autres personnes avec elle, elle defendit à tous les autres de la suivre. Elle trouva dans le vaisseau le Capitaine, & sa femme, qui s'étoient preparez en quelque sorte pour la recevoir. Et après avoir vu légèrement le vaisseau, elle s'enferma avec eux seuls dans la chambre de poupe. Cela augmenta les soupçons de Zelide : & ayant les larmes aux yeux, elle les tourna vers la terre d'Espagne ; & commença à douter si elle y retourneroit jamais. Après une heure de têmes, le Capitaine & sa femme sortirent ; & dirent à Zelide, que la Reyne la demandoit. Tout le sang à cette heure-là, se glaça dans ses veines : & elle la fut trouver si tremblante, si pâle, & si deffaitte, qu'elle eût fait pitié à toute autre, tant elle étoit méconnoissable. La Reyne, après avoir dit qu'elle fermât la porte, luy parla ainsi.

Quoy qu'il ait long-temps, Zelide, que nous perdîmes ensemble, vous la meilleure mere du monde, & moy la meilleure amie : l'affection que j'avois pour elle, ne se perdra jamais en moy, ni la memoire des dernieres paroles, avec lesquelles elle me pria d'avoir toujours grand soin de vous. Quand cette consideration ne m'y engageroit pas, votre beauté, votre esprit, & votre sagesse m'y auroient obligée. Et vous ayant nourrie si long-temps, & ayant trouvé en vous, encore avec plus d'éclat, toutes les qualitez qui luy firent gagner mon affection ; je ne serois pas raisonnable, si je n'en avois pour vous, autant que

que pour elle. Aussi puis-je dire, qu'en cela j'ay fait plus qu'elle ne m'avoit demandé. Elle me pria, que je vous aymasse comme sa fille: & je vous ay toujours aymée comme la mienne. Celle que le Ciel m'a donnée seule au monde, perdit le titre d'unique, dès le jour que vous vintes avec moy. J'ay eu la même affection, & la même tendresse pour vous, que pour elle: & je vous ay toujours considérées l'une & l'autre, comme étant également toutes deux à moy. Cela étant, & pas une de vos actions, ni de toutes les choses qui vous regardent, ne m'ayant été indifférentes: vous pouvez croire, qu'il est difficile, que je n'aye point eu quelque connoissance de la passion, que votre beauté, sans votre consentement, a fait naître dans l'esprit d'Alcidalis: & qu'aussi bien que vous, je n'aye été beaucoup de fois en peine, du tort que cela vous pouvoit faire. Vous sçavez quelle assurance il y a aux paroles des personnes de son âge, & de sa condition, qui ont également le privilege de tromper, & de se dédire. Et je vous fais juge, s'il est possible que l'affection qu'il a pour vous, vous soit jamais avantageuse. Vous voyez aussi bien que moy toutes les raisons qui ne le permettent pas. Vous êtes assez habile, pour ne l'avoir point espéré: & quand il seroit en son pouvoir & au vôtre, vous êtes assez juste, & assez reconnoissante, pour ne le pas desirer. Je connoi votre vertu, Zelide, & je sçay qu'il n'y a rien au Monde qui luy puisse faire courir de hazard. Mais quelque grande qu'elle soit, vous ne pouviez ôter au Prince les occasions de vous voir; ni aux autres de parler de vous. Tout ce que votre vertu pouvoit en cela, c'étoit d'empêcher le mal: mais elle ne pouvoit empêcher le bruit: & je sçay de quel prejudice est ce bruit aux personnes de votre sexe; & particulie-

rement

rement quel déplaisir cela donne à celles qui sont aussi sages, & aussi glorieuses que vous. J'ay donc creu que c'étoit à moy à vous tirer de cette peine ; & qu'il étoit temps d'accomplir les promesses que j'avois faites à votre mere. Le Duc de Tarente est un Prince sage, vertueux, & habile, estimé de tous ses voisins, & un des grands Seigneurs d'Italie. Celuy-là par ses lettres & par ses Ambassadeurs, me témoigne il y a long-tems, une grande passion pour vous : & je ne vous en ay point voulu donner la connoissance, que la chose ne fût assurée, & en état d'être executée. Aujourd'huy j'apprens qu'il vous attend, Zelide, pour vous donner la possession de ses États & de sa personne. Il n'y a que quinze jours, que celuy qui commande ce vaisseau l'a laissé, & luy a promis de ma part de vous mener dans autant de tems, au lieu où il vous doit recevoir. La diligence & le secret, pour des raisons que je ne vous puis dire encore, sont si importans en cette affaire, qu'il est nécessaire que vous partiez à ce moment ; & je n'ay pû vous en donner plutôt avis, ni vous envoyer avec plus de train. Je ne doute point, que votre bon naturel ne vous donne à cette heure quelque ressentiment de nous quitter. Mais quoi que nous soyons séparées de la Mer, nos affections n'en seront pas moins unies : & j'espere que vous nous viendrez voir un jour en Espagne, avec plus de magnificence & de gayeté que vous n'en sortez. Enfin vous devez être bien aise de retourner en un pays, où vous retrouverez vos biens, vos parens, & le lieu de votre naissance. Mais quand ce ne seroit pas votre volonté : c'est la mienne. Outre le pouvoir qu'une qualité me donne sur vous, j'ay encore, pour votre regard, celle de mere, qui me donne plus d'autorité. Consentez donc, & vous accordez

volontairement à une chose , qui , outre qu'elle est juste , est pareillement nécessaire : & en obissant volontiers à ce que je vous conseille , & à ce que je vous commande tout ensemble ; faites paroître la modestie que vous vous devez à vous , & le respect que vous me devez à moy. En achevant ces paroles elle l'embrassa : & feignant de ne vouloir pas faire un plus long adieu , de peur de s'attendrir , & de s'affliger trop , elle sortit en même tems de la chambre.

La tristesse , le deuil , la honte , le colere , & l'excès de son malheur accablèrent tellement l'ame de Zelide , que sans pouvoir dire une parole , ny faire un pas , elle demeura en l'état , où la Reyne l'avoit laissée & ce fut certes le meilleur où elle se trouva , de long-têms après , puisqu'il est vray , qu'à ce premier choc elle ne sentit rien. Toutes nos puissances sont si foibles & si limitées , que nous ne sommes capables que des choses mediocres : & comme une grande lumière nous aveugle , & qu'un grand bruit nous assourdit ; les grandes douleurs , non plus que les grandes joyes ne se sentent point. Après avoir été ainsi sans mouvement l'espace d'un quart d'heure ; comme enfin ses esprits accablés d'abord sous une si soudaine ruine de toutes choses commencerent à revenir , qu'elle jugea qu'il n'y auroit jamais de remède à son mal , si elle n'en trouvoit en cet instant , elle sortit de la chambre , dans le dessein de s'aller jeter aux pieds de la Reyne ; & voir s'il n'y avoit point quelque esperance de fléchir son esprit. Mais comme on luy eût dit qu'il y avoit long-têms qu'elle n'y étoit plus ; & qu'elle eût veu que le vaisseau étoit déjà si avant en mer , qu'à peine on voyoit paroître les pointes des Tours de Barcelonne : alors elle jeta sa veüe de ce côté-là , & sa pensée sur ce qu'elle

qu'elle y laissoit : & ayant ainsi révé quelque
 têmes , tout à coup elle prit une résolution qui
 sembla l'avoir mise en repos. Puis se tournant
 avec un visage plus serein vers ceux qu'il ac-
 compagnoient, elle leur dit quelques paroles, &
 témoignant d'avoir reçu les consolations qu'ils
 luy donnoient, elle s'alla mettre au lit, & les
 pria qu'on la laissât reposer. Misérable Alcida-
 lis, tu contes à présent tous les momens qui
 passent : & quand tu songes que de huit jours
 tu ne verras Zelide, ce terme te paroît infini.
 Cependant elle s'éloigne de toy pour plusieurs
 années. Dans peu de jours la Mer sera entre toy
 & elle. Le vent emporte toute ta joye, &
 toutes tes esperances : & va mettre au pouvoir
 d'un autre le seul bien que tu desires au mon-
 de, & le seul qui y soit digne de toy. La crain-
 te & l'esperance sont deux vents de nôtre ame,
 qui ne cessent quasi jamais : & il n'y a guères de
 tempêtes en elle, quand l'un des deux ne l'a-
 gite pas. Le présent n'étant jamais qu'un point,
 ne nous seroit quasi pas considerable, si l'une
 ou l'autre de ces deux passions ne nous faisoit
 encore sentir l'avenir. Zelide creut que la For-
 tune l'avoit mise dans un état, où il n'étoit plus
 en sa puissance de la secourir ni de luy nuire.
 Ainsi elle étoit dans cette funeste tranquillité,
 où sont ceux qui ne craignent & n'esperent
 plus rien, & qui s'attendent de finir leurs maux
 en achevant leur vie : & parmy tant d'infortu-
 nes elle n'avoit pas au moins le travail de cher-
 cher des remedes, qui est une des plus grandes
 peines des malheureux. Etant bien resoluë de
 ce qu'elle avoit à faire, & sçachant à peu près le
 têmes, que pouvoient encore durer ses malheurs :
 elle passa la nuit à penser au sentiment qu'auroit
 Alcidalis, & de quelle sorte il vivroit après sa
 perte.

perte. Et quoy qu'elle eût un extrême regret de se separer de luy ; au milieu de tous ses maux , elle étoit flattée de quelque plaisir ; quand elle songeoit à l'insigne preuve qu'elle luy alloit donner de son affection & de son courage. Le Capitaine du vaisseau & sa femme ; outre qu'ils ay-
moient & honoroient Zélide pour l'avoir veüe à la Cour ; en avoient encore plus de soin , à cause qu'elle étoit sous leur conduite. Dès qu'ils creurent , qu'elle étoit éveillée ; ils entrèrent dans sa chambre : & luy ayant demandé si elle ne vou-
loit pas manger , elle leur répondit , que non seulement elle ne mangeroit point , mais qu'elle ne mangeroit plus. Ils demeurèrent fort éton-
nez de cette réponse : & jugerent ; qu'elle étoit retombée dans la tristesse du jour precedent : & qu'il luy falloit donner du têmes pour la passer. Mais au bout de quelques heures , voyant qu'elle n'appelloit personne , ils retournerent , & em-
ployerent toutes sortes de paroles & de prieres pour luy persuader de manger. A tout cela elle répon-
dit avec un silence opiniâtre , & une mine si froi-
de , & si resoluë , qu'il ne sembloit pas seulement qu'elle les ouït. Ils sortirent donc pour la secon-
de fois , extrêmement affligez ; & commencerent de craindre quelque fin tragique de cette étrange
resolution. La nuit venuë , ils retournerent : & avec une niece qu'ils avoient de l'âge de Zélide ,
ils se mirent à genoux à l'entour de son lit ; la conjurerent par toutes choses ; & la prierent d'a-
voir soin de sa vie avec autant de larmes : que si c'eût été la leur qu'ils luy eussent demandée. Ils
ne purent pourtant avoir de réponse : & se reti-
rent enfin pour ne luy point ôter le repos , qui
sembloit être le seul bien qui luy étoit demeuré. Trois jours se passerent , sans que prieres , lar-
mes , remontrances peussent émouvoir le cœur
de

de Zelide , ny l'obliger seulement à dire une parole. Enfin le quatrième jour , ces bonnes gens avec leur niece furent pour faire un dernier effort : & s'étant mis à genoux à l'entour d'elle , fondant en larmes , & luy offrant toutes choses : la conjurerent d'avoir pitié d'elle , & d'eux-aussi. Zelide après avoir écouté long-têms leurs plaintes fit un soupir , & avec beaucoup de peine se mit en son seant. Alors s'étant mieux montrée à eux , ils connurent davantage l'extremité où elle étoit. Dans le plus beau visage du monde , ils virent une image affreuse du desespoir , & de la mort prochaine : & quelque chose qui faisoit peur & pitié tout ensemble. Après les avoir regardé quelque temps les uns & les autres : enfin elle rompit le silence , qu'elle avoit gardé si long-têms , & elle leur parla ainsi.

Mes Amis , vous me demandez une chose , qu'il n'y a que vous qui me puissiez donner. Vous me priez que je vive. Je vous demande la même chose. Et cela est en votre puissance , & non pas en la mienne. J'ay resolu de n'arriver jamais vive en la terre d'Italie : & je le jure encore aux Dieux de là haut , par le feu & par la lumiere ; & à ceux d'en bas , par les ombres de mes Peres. Il n'est donc plus en moy d'en disposer autrement : & puisque vous pouvez m'y mener , ou ne m'y mener pas ; il est en vous que je vive , ou que je meure. Me refuserez vous à présent , ce que vous m'avez demandé avec tant de larmes ? & ferez vous mes meurtriers , vous qui avez été choisis pour mes conducteurs ? Le Duc de Tarente m'attend , & ne m'a jamais veüe. Vous avez icy votre niece , qui est de mon âge , de ma taille , & à peu près de mon visage. Vous la pouvez mettre en ma place : & luy procurer ce bonheur , en me sauvant à mon égard du plus grand

grand malheur du monde. Il est vray que vous en supposerez au Duc une autre , que celle que l'on luy a promise. Mais quand vous m'y pourriez conduire , en l'état où je suis , seroit-ce Zelide que vous luy meneriez ? & celle que je vous conseille de luy donner , ne ressemble-t-elle pas plus à celle que j'étois , que je ne fais à cette heure moy-même ? Le Duc ne sera-t-il pas plus heureux d'avoir une femme qui sera contente , & qui le souhaite , qu'une qui a deliberé long-tems , lequel elle auroit à choisir , de la mort , ou de luy ? & qui a enfin preferé la mort à sa personne ? Mais ce n'est pas la miemme qu'il aime , puis qu'elle luy est tout à fait inconnue. C'est le Duché d'Otrante , & les Comtez de Suzo & de Tenare qu'il desire. Et je les donne dès cette heure à votre nièce , avec le nom de Zelide : & prens à témoins ces mêmes Dieux , que je viens de jurer , que par moy personne n'en aura connoissance , & que je ne m'en repentiray jamais. La Reyne vous a commandé , je l'avoue , de me conduire , où il m'attend ; Mais n'êtes-vous pas plus obligé de suivre sa volonté , que ses paroles ? & ne croyez-vous pas que si elle étoit icy à cette heure , & qu'elle vit le peril où je suis , elle n'aymât mieux me voir sauver en quelque lieu que ce fût , que de m'envoyer morte en Italie ? Vous a t-elle commandé de me mettre morte ou vive entre les mains du Duc de Tarente ? Ne pensez vous pas , que c'est pour mon bien & mon avancement , qu'elle a creu faire ce mariage ? & que celle qui a eu le soin de ma Fortune , auroit soin de ma vie ? Quelque jour quand toute la Terre luy reprochera cette cruauté , ne pourra-t-elle pas dire justement qu'elle n'en est pas coupable ? que ne luy ayant point fait connoître [ma volonté , elle ne croyoit pas

pas me contraindre en cela, ni que je me puisse porter à cette extrémité ? & n'aura-t-elle pas raison de remettre toute la faute sur vous ? Mais qui vous oblige, si vous ne voulez, de retourner à Barcelonne, & de luy rendre compte de ce que vous aurez fait ? Ayant à vous ce vaisseau, vous pouvez aller par tout où vont les vents, & vous avez à choisir de toute la Terre. Alors tirant de dessous son chevet un petit coffre que la Reyne luy avoit laissé, où étoient toutes les pierreries de sa mere, & quelques autres dont elle luy avoit fait présent ; elle leur dit : Les pierreries qui sont dans ce coffre, d'un prix infini, valent mieux que tout ce que j'ay en Italie, & la Reyne ne vous sçauroit donner davantage, si elle ne vous fait présent de Barcelone. Je vous les donne toutes pour la rançon de ma vie, & de ma liberté : & d'autant que ces deux choses passent en valeur, ce que je vous présente : & que la liberté seule vaut mieux que toutes les richesses du monde, vous m'aurez donné beaucoup plus que je ne vous donne ; & je croiray vous en être redevable. Avec cecy, vous trouverez par tout des amis, des parens, & une patrie. Beaucoup de gens seroient tentez d'ôter la vie à Zelide, pour avoir ce que je vous offre, pour la luy sauver : & je vous incite à faire une bonne action, par un prix capable d'en gagner d'autres, à en faire une mauvaise. Que si vous etes touché de scrupule de desobeir à la Reyne, n'aurez vous pas plus d'horreur de faire mourir une innocente ? Vous resoudrez-vous plutôt à tuer une de ses amies, qu'à rompre un de ses commandemens ? Ne craindrez-vous pas autant d'irriter les Dieux, que d'offenser les hommes en la personne d'une femme ? Et si la peur de sa haine, ou de sa

ven-

vengeance vous retient, ne devez-vous pas considérer, qu'il y aura bien-tôt en Arragon quelqu'un plus puissant qu'elle, qui vous cherchera par tout le Monde, & vous fera rendre compte de ma personne & de ma vie ? Mais après tout, quand toutes ces raisons ne seroient point : Je vous conjure par l'amitié que vous m'avez toujours portée, par la pitié que vous aviez tantôt de moy, & par ces larmes que vous répandiez à cette heure, de me tirer de la peine où je suis, & vous y resolvant promptement, me témoigner, que c'est pour l'amour de moy, plutôt que pour votre considération, que vous le faites. Mais si mes raisons, mes prieres, & mes offres ne vous peuvent toucher : & si je ne vous puis persuader, à faire une action qui est juste, seure, & utile tout ensemble : je m'en vais fermer la bouche pour ne l'ouvrir jamais : malgré vous, la mort me donnera dans un jour la liberté que vous m'avez refusée. En achevant ce discours Zelide ouvrit son coffre où étoient tous ses trésors ; & les fit briller à leurs yeux. Ce ne fut pas à la vérité un des plus foibles moyens dont elle se servit, pour les persuader. Ils étoient touchés de ce qu'ils venoient d'ouïr. Mais ils l'étoient encore davantage de ce qu'ils voyoient : & il étoit difficile qu'ils résistassent à la fois à tant de violences.

Le Capitaine étoit homme fort-soldat : & de beaucoup de cœur : qui avoit passé la moitié de sa vie sur la mer ; & qui y avoit couru beaucoup de fortunes, sans y en pouvoir faire. Il creut à cette heure-là, qu'elle le vouloit payer tout à la fois : & étoit étonné de voir en un si petit espace, plus de richesses, qu'il n'en avoit vu en toutes les Indes. Aussi-tôt, il supputa combien on pouvoit faire de vaisseaux, combien
on

on en pouvoit armer , avec une partie de ce qu'il voyoit. En suite de cela , toutes les raisons de Zelide luy parurent bonnes. Il luy sembla que la generosité l'obligeoit à secourir une Princeſſe si aymable & si injustement affligée : & jugea de plus , que s'il la pouvoit mettre en un lieu d'où il la pût rendre un jour à Alcidalis , il retourneroit en Espagne avec plus de faveur qu'il n'en avoit jamais eu ; & auroit lieu d'espérer une aussi grande récompense à l'avenir , que celle qu'il voyoit présente. Après avoir écouté attentivement Zelide , il fut long-temps sans parler : & resolu de ce qu'il avoit à faire , il ne songeoit plus qu'à ce qu'il avoit à dire , & de quelle façon il répondroit. Elle croyant qu'il doutoit de la resolution qu'il avoit à prendre , ajouta tant de prieres & de promesses à ce qu'elle avoit dit , & le sceut presser de telle sorte : qu'enfin témoignant de se rendre à ses raisons , & à la pitié , il jura par les sermens les plus solennels entr'eux , de faire tout ce qu'elle luy avoit demandé. Et elle jura reciproquement , de se retirer dans tel Temple de Vierges qu'il la voudroit mettre ; & de n'en sortir jamais , que par sa volonté. Zelide , qui jusques là dans le fort de ses maux , & de son desespoir n'avoit pas jetté une larme : se sentit alors attendrir de joye , & de pitié , qu'elle eut d'elle-même , songeant au malheur où elle s'étoit veüe ; & commença à plurer abondamment , comme les miserables ont accoutumé de faire , lors que dans leur tristesse , ils voyent luire quelque sorte d'esperance. Elle ne songeoit pas tant qu'on l'avoit arrachée , par maniere de dire , des bras d'Alcidalis ; comme elle songeoit , qu'elle se venoit de sauver & de tomber entre ceux du Duc de Tarente. Avec cette joye , elle reprit en moins de rien ses forces : & rétablit sa

l'anté en autant de jours , qu'elle l'avoit perduë. Ils demeurent pourtant d'accord, qu'elle ne se montreroit point ; de peur que sa beauté ne la decelât , & que cependant on feroit toujours entendre qu'elle étoit malade. Durant tout ce temps, Erminie fut enfermée dans sa chambre : & on luy donnoit tous les jours des leçons, pour représenter le personnage de Zelide. Enfin, comme elle fut bien instruite, & qu'ils approchoient de la côte d'Italie ; on la laissa voir aux Princes, & aux Princesse, & elle repeta devant eux, ce qu'elle avoit à jouer après sur un plus celebre Theatre. Quoy que Zelide vit toutes choses bien disposées , & l'extreme passion que ses conducteurs avoient de faire réussir son dessein , elle se sentit neantmoins glacer le cœur , quand elle vit la Terre : & elle avoit une extreme impatience qu'Erminie fût entre les mains du Duc, afin de se voir bien-tôt loin de-là. Pour ne point exposer cependant la fausse Zelide aux yeux de tant de peuple , qui l'attendoit sur le rivage, en la desembarquant, sous pretexte de son indisposition, on la fit mettre dans une chaise fermée , dans laquelle elle fut portée jusqu'au Palais. Et sous le même pretexte, on l'avoit conseillée, qu'elle evitât au commencement d'être vue de beaucoup de gens, & de garder le lit ; jusqu'à ce qu'elle eût assuré son action, & son visage, & qu'elle se fût bien accoutumée à être Duchesse. Ainsi elle ne se laissa bien voir à personne, qu'au Duc : qui bien qu'il ne trouvât pas en elle, cette grande beauté, qui avoit fait tant de bruit, ne laissa pas d'en être content ; & attribua ce deffaut à sa maladie, & au travail de la Mer, ou même à la tromperie de la Renommée. Cependant le Capitaine & la femme après avoir reçu de grands presens, prirent congé

gé du Duc, & se mirent en Mer: s'excusant sur ce qu'ils disoient, qu'ils se vouloient hâter, pour aller donner à la Reyne les nouvelles de l'heureux voyage de la Duchesse. Zelide étoit demeurée seule dans le vaisseau, tandis qu'on la marioit, & que toute la Cour pensoit à la bien recevoir. Mais quand elle vit le Capitaine & sa femme de retour, qu'elle vit hauffer les voiles; & qu'elle se sentit éloigner de ce funeste rivage qu'elle avoit tant appréhendé, elle eut une telle joye, qu'il ne s'en fallut gueres, que le plaisir de sortir d'Italie, ne payât toute la tristesse qu'elle avoit eue, en abandonnant l'Espagne. Mais que sert il d'échapper d'un malheur à une personne malheureuse? & quelle assurance y a-t-il nulle part, pour ceux que la Fortune veut poursuivre? Toute la Terre sans doute est de son empire. Mais la Mer particulièrement semble être son domaine. C'est là qu'elle est le plus à craindre, qu'elle fait ses plus grands miracles, & ses plus grandes perfidies. Cependant, comme s'il n'y avoit plus de malheurs à craindre, Zelide remercie les Dieux: & étant sur l'Element le plus infidelle de tous, dans un foible vaisseau, & avec des gens de qui elle ne pouvoit rien attendre, n'ayant plus rien à leur donner; elle est dans la même assurance, que si elle eût été en terre, dans un Palais, & avec ses Amis. Ils tenoient la route de Sardaigne, où le Capitaine avoit fait dessein de mener la jeune Princesse Zelide, & de la donner en garde à une sienne sœur: jusqu'à ce qu'il eût trouvé le temps & le moyen de la mettre au pouvoir d'Acidalis; & en cette route avoient ils cheminé trois jours entiers avec un vent favorable; quand sur le soir deux heures devant que le Soleil se couchât, celui qui faisoit le guet au haut du mast, cria qu'il voyoit trois voiles en Mer.

Il n'y a point de lieu , où on vive avec tant de deffiance que sur cet Element. L'eau , la terre , l'air , & le feu font ennemis de ceux qui navigent. Mais les hommes le sont encore davantage : & entre tant de dangers , il n'y a rien qu'un vaisseau craigne tant , que la rencontre d'un autre. Cela réveilla tout le monde. Le Capitaine , & les matelots acourus sur le tillac , porterent la veuë du côté que l'on disoit que paroissent les voiles , & au bout de quelque temps , ils en virent les pointes qui sembloient être à six lieues d'eux. Au bout d'une heure ils les virent plus distinctement : & connurent que c'étoit trois voiles bâtarde , qui tâchoient à leur gagner le vent. Ceux de nôtre vaisseau n'avoient pour lors que deux voiles tendues ; pource qu'ils avoient un peu trop de vent. Mais à l'instant elles furent toutes déployées : & on n'entendit plus à autre chose qu'à faire toute la diligence possible.

La nuit vint cependant ; qui bien qu'elle fût fort noire , & la Mer fort grosse on n'abbatit pas une des voiles. Il souffloit alors un vent qui portoit le vaisseau d'une vitesse incroyable. De sorte qu'il faisoit plus de dix milles par heure. Mais le malheur étoit , que ceux qu'ils fuyoient , avoient le même avantage. Ils passerent toute cette nuit avec beaucoup de crainte & de soin , pour tant de dangers qui les entouroient. Mais le matin étant venu , ils virent , après que l'air se fut éclaircy , que ceux qui étoient derriere eux le soir , étoient alors à côté , éloignez d'eux seulement de cinq ou six milles. Alors , & suivant le chemin qu'ils avoient gagné sur eux durant la nuit , ils jugerent que devant la moitié du jour , ils seroient à la portée du canon. Dés-lors l'étonnement saisit tous ceux qui étoient dans le Vaisseau. Les plus timides se mirent aux cris & aux larmes.

Les

Les plus résolus prirent les armes. Et les plus sages jugerent, que l'un & l'autre seroit également inutile. Quoy que le Capitaine eût assez d'experience, pour juger qu'il ne se pouvoit defendre : neanmoins le regret de perdre tant de biens, & de voir que la fortune luy alloit arracher des mains ce qu'elle venoit de luy donner, le mettoit au desespoir ; & le fit resoudre de mourir, plutôt que de se rendre. Parmy cette alarme & cette confusion de tous, Zelide seule n'étoit point étonnée : & tandis que les autres craignoient pour leurs biens, leur vie, & leur liberté, elle à qui toutes ces choses étoient indifferentes, songeoit à garder ce qu'elle estimoit plus que tout cela. Après avoir regardé d'un esprit ferme & arrêté le peril où elle étoit, & les remedes qu'il pouvoit y avoir ; elle s'enferma dans sa chambre avec la femme du Capitaine. La premiere chose qu'elle fit, ce fut de prendre d'entre ses mains, le coffre où étoient ses bagues & pierreries : & le jetra dans la mer ; sachant que s'il étoit trouvé, il la feroit infailliblement connoître. Après cela, elle la pria de luy couper les cheveux : & en suite, ayant les larmes aux yeux, de voir ce que la Fortune la contraignoit de faire, elle fit qu'elle luy apporta un des habillemens de son mary, dont elle se vêtit. Cependant les trois vaisseaux, qu'ils avoient connus être de la côte d'Afrique, s'approchoient d'eux avec une merveilleuse vitesse : & étant à la portée du canon, ils dechargerent une de leurs pieces, pour voir si ceux de notre vaisseau baisseroient leurs voiles. Mais ayant vu, qu'ils n'en faisoient rien, & jugé à leur contenance, qu'ils pretendoient se defendre, ils s'en approcherent davantage : & comme ils en furent à deux cens pas, ils mirent le feu en même

temps à toutes leurs pièces. Les nôtres en même instant firent le même : mais avec un bien différent succès. Car n'ayant fait aucun dommage aux Ennemis ; leur mât avec deux de leurs voiles furent mis en pièces ; le vaisseau percé en plusieurs endroits ; & beaucoup de leurs soldats emportez. A ce bruit Zelide sortit de sa chambre : & ayant pris la première arme qu'elle trouva, elle se mit avec les plus résolus , où il y avoit le plus grand danger ; croyant de cette sorte, ou qu'elle mourroit plutôt, ou qu'elle se déguiseroit mieux. Le combat étoit si inégal, qu'il ne pouvoit pas durer long-temps. Quelque résistance que fissent les nôtres , ils ne purent empêcher , que les Corsaires n'entraissent dans leur vaisseau : où après avoir tué dix ou douze des plus animez ; & entre autres le Capitaine ; tous les autres mirent les armes bas , & demanderent la vie. Le Capitaine de ces vaisseaux étoit du Royaume de Barcha, partie d'Afrique , qui confine d'un côté avec l'Egypte , & de l'autre avec la Nubie. Ces peuples extrêmement sauvages ne savent ce que c'est que de commerce : & n'ont point d'autres moyens de communiquer avec les Etrangers , que de les vaincre , & d'emmener tout ensemble les marchandises , & les marchans. Ce que nous appellons voler , ils disent que c'est gagner sur les Ennemis ; & appellent être vaillant ce que nous appellons être Corsaire. Tout ce qu'ils peuvent avoir au prix de leur sang , ils auroient honte de l'avoir autrement : & prendre une chose par force , & avec peril , est la plus honnête sorte d'acquiescer entr'eux. Celui-cy étant des plus nobles & des plus puissans de sa nation ; étoit dès long temps la terreur des côtes de Grece & d'Italie, habile , & vaillant extrêmement , pitoya-

bie ,

ble, & humain plus que son païs & son métier ne le permettoient, bon & genereux, sans ſavoir ce que c'étoit de bonté & de generofité. Comme aux lieux les plus froids du Septentrion, il ſe trouve quelques veines d'or, auffi fin que celui des Indes, quoy que non pas en fi grande quantité, ainſi en toutes ſortes de climas, la Nature ſe plaît quelquefois à produire des naturels riches, qu'elle inſtruit & dreſſe elle-même, & à qui elle donne ſans étude toutes les lumieres neceſſaires. Comme Orcant, c'étoit le nom du Corſaire, regardoit ſes captifs, & le butin qu'il avoit fait : la beauté & la majeſté qui brilloient dans le viſage de Zelide, luy donnerent dans les yeux : & luy ayant demandé qui elle étoit, elle dit, qu'elle étoit Eſpagnele de nation, & ſe nommoit Zelidan, neveu du Capitaine du vaiſſeau, qu'il vendit de prendre ; qu'elle avoit regret de n'avoir pû le ſuivre, & qu'elle l'eſtimoit heureux, d'avoir perdu la vie, plutôt que la liberté. Elle dit cela avec une mine qui n'étoit point de captive, ſans larmes, ſans prieres, ſans ſoumiſſion, comme les autres. Mais malgré qu'elle en eût, ſon viſage & ſa grace prioient pour elle ; & ſa conſtance & ſon courage la recommandoient aſſez. Ainſi Orcant eſtima ſon orgueil, & ce qui eût attiré en un autre la colere, fit naître en luy l'admiration. Il l'exhorta à avoir bon courage : Que la ſervitude où il étoit tombé ſeroit ſi douce, qu'il y avoit beaucoup de libertez qui ne l'étoient pas davantage : Qu'il pouvoit eſperer, qu'elle ne dureroit gueres, puisqu'il avoit un Maître, qui ne tenoit pour ſerfs que ceux qui meritoient de l'être : Que pour luy il ne couroit point la mer comme marchand, qu'il y cherchoit plutôt de la gloire, que du profit, & qu'il prenoit plus de plaiſir à faire des livres, que des

esclaves : Que pour sa part du butin, il ne vouloit que Zelidan, qu'il laissoit le reste de la proye à ses soldats : Qu'il seroit à luy de se rachapter quand il voudroit ; qu'une seule bonne action suffisoit pour cela ; & que si le reste de sa personne répondoit à ce qui se voyoit en son visage, il croyoit qu'il seroit bien plus long-temps son amy, que son captif. Zelide qui n'attendoit rien de semblable d'un Barbare, & d'un Corsaire, fut étonnée tout ensemble, & réjouie de ce discours : & jugea sa captivité beaucoup plus supportable. Cependant, après avoir évité avec tant de peine d'être femme d'un Prince qui l'aymoit, la voila esclave d'un Corsaire : & elle jugeoit toutefois cet accident beaucoup moins fâcheux, que l'autre, pource qu'il pouvoit avoir plus de remede. Il n'y avoit de bonheur pour elle, que d'estre à Alcidalis ; ni de malheur que d'être à un autre. Hors cela, elle ne connoissoit ni bien ni mal dans le monde : & toutes choses luy étoient indifferentes. Ainsi elle qui meritoit de commander à toute la Terre, se resolut à servir : & ce cœur qui étoit si grand & si haut, que les Cieux ne l'étoient pas davantage, se soumit à la plus basse de toutes les infortunes : avec plus de patience, que ne faisoient les matelots qui avoient été pris avec elle. Mais il étoit impossible, que Zelide servit long-temps. Ce desordre & cette violence ne pouvoient pas durer dans la nature. Il eût été plus aisé de soumettre la sphere du feu à celle des Elemens : & il étoit impossible, que les divines qualitez qui étoient en elle, ne fussent pas bien-tôt connues & admirées. Outre que le Ciel luy avoit donné en perfection toutes les beautés, & les charmes du corps, & de l'esprit, & toutes les graces qui font naître l'amour, & le respect, elle

Elle étoit née sous une si forte constellation d'empire & de commandement ; qu'elle se fût faite obéir par les plus sauvages animaux ; & qu'elle gagnoit d'abord l'autorité sur les ames raisonnables. De sorte que Zelidan, car il nous faut accôûtumer à l'appaiser ainsi , devint bien-tôt maître de son maître. Les, esclaves, les matelots , & les soldats l'aimoient également , & l'honoroient comme leur Capitaine : & il commandoit absolument dans le vaisseau où on l'emmenoit prisonnier. Connoissant la passion qu'Orcaut avoit pour luy, il jugea combien aysement cette amitié se changeroit en amour , s'il venoit à le reconnoître , & qu'en ce cas-là , son affection , qui autrement luy pouvoit être de quelque secours, seroit une cause inévitable de sa perte. Il songea donc, avec plus de soin que jamais, à cacher ce qu'il étoit : pour le pouvoir mieux faire ; il resolut d'affermir son courage contre toutes sortes de dangers, & de s'accôûtumer à toutes les choses , dont ce sexe semble n'être pas capable.

Ils passerent le reste de cet Esté, sans prendre terre , qu'une fois ou deux , pour se rafraîchir d'eau : changeant souvent de route & de dessein , suivant les vents qui souffloient, & le chemin qu'ils jugeoient que devoient tenir les Vaisseaux. Durant tout ce temps , Zelidan se signala en toutes les occasions qui s'offrirent. On ne prit point de Vaisseaux , où il n'entrât le premier en pourpoint , & sans armes. Car il n'avoit pas encore la force d'en porter. Il se jetoit où le peril étoit plus apparent : & les plus temeraires demeuroient toujours beaucoup derriere luy. Il n'y a point de caracteres , comme ceux de la bonne Fortune, ni de bouclier qui couvre si bien que le sien. Ceux qu'elle garde , peuvent

aller

HISTOIRE D'ALCIDALIS

aller nuds au milieu des épées : & pour ceux à qui elle en veut , il n'y a point d'armes à l'épreuve , dont elle ne trouve le deffaut. Ainsi , il se rencontra en peu de temps en beaucoup de combats , dont il emporta toute la gloire : & l'esperance qu'Orcant avoit conceuë de luy , devint une opinion confirmée , & une estime solidement établie. Il commença à l'honorer autant qu'il l'en avoit assuré ; & l'hyver étant venu , & ayant pris port à la premiere ville maritime de Barcha ; ils y laisserent leurs Vaisseaux. Il y donna solennellement la liberté à Zelidan , & luy confirma de nouveau son amitié. Il le mena aussi à la Cour avec luy : disant qu'il vouloit faire voir au Roy sa conquête , & le plus riche butin qu'en toutes ses courses de mer , la Fortune luy eût jamais donné.

Il a été nécessaire de ne parler pas si tôt d'Alcidalis , & de le laisser aussi long-temps que nous avons fait. Car sa premiere douleur ne pouvoit pas se décrire : & à ce commencement , il étoit impossible de représenter tant de sôûpirs , tant de cris , de rages , & de furies. Ayant veu la Reyne de retour sans Zelide , & ayant été huit jours sans pouvoir découvrir ce qu'elle étoit devenue : il passa tout ce temps dans une tristesse & une inquietude mortelle. Mais comme il vint à sçavoir toute l'histoire de son malheur ; qu'il connut que le mal étoit sans remede ; qu'il pensa qu'elle étoit dans les bras d'un autre ; & que son imagination luy eût représenté en cela tout ce qu'il pouvoit tourmenter : alors les larmes cessèrent , & le desespoir le prit ; alors il perdit toutes sortes de respects & de craintes ; il menaça hautement la Reyne ; & témoigna tous les ressentimens , que la derniere des offenses pouvoit faire naître , dans le plus grand cœur du monde. Il
delibera

delibera deux jours , s'il devoit premierement se venger de la Reyne , ou aller ravir Zelide d'entre les mains de celuy qui la tenoit , ou p'û-tôt se delivrer de ses malheurs , par une mort volontaire. Mais enfin son corps , qui depuis quelque temps ne se nourrissoit que de poison , succomba à tant de maux , & arrêta la violence de son esprit. Une fièvre le prit , qui dès le premier jour étant accompagnée de furieuses rêveries , donna à tout le monde beaucoup de crainte : & ceux qui sçavoient la cause de son mal , creurent que cette maladie en seroit la fin. Il se trouva en peu de jours sans aucune force : & , ce qui étoit le mieux pour luy , sans aucune connoissance , & sans jugement. Ainsi toutes les pensées , que tant de différentes passions luy avoient mises dans l'esprit , furent arrêtées : & celuy qui vouloit en un instant passer la Mer , & sembloit vouloir courre toute la Terre , fut arrêté quatre mois dans un lit. La fièvre , l'amour , & la jalousie , e'est à dire les plus grande maux du corps & de l'esprit , consumoient également Alcidalis , & chacun d'eux étoit en luy en un tel point , & avec tant de circonstances , qu'il n'y avoit point d'apparence , que pas un des trois pût recevoir de remede. Mais la Nature ne vouloit pas laisser perdre si-tôt un des plus beaux ouvrages , qui fût jamais fortty de ses mains : & elle eut en luy tant de force & de vigueur , que contre toute sorte d'apparence & de raison , & contre sa volonté même , elle luy redonna la santé. Alors ayant moins de maux , il eut beaucoup plus de peines : & ne les pouvant plus souffrir , sans attendre que ses forces fussent encore bien revenueës , & sans avoir communiqué son dessein à personne ; il sortit une nuit de Saragosse ; & s'étant mis par des chemins détournez dans le Royaume

de Valence: il s'embarqua au premier port qu'il put trouver; & passa en Italie; avec quelque ombre de joye, de songer, qu'il fortoit d'entre les mains de ses ennemis, & qu'il alloit sur les traces de Zelide.

La fausse Zelide avoit eu la Fortune plus favorable que l'autre; & ses desseins avoient beaucoup mieux réussi. Elle avoit, comme nous avons dit, une beauté mediocre, cette sorte d'esprit qu'il faut avoir, pour être finé & adroite. Voyant combien l'entreprise qu'elle avoit faite étoit dangereuse, elle tâchoit par toutes sortes de moyens à gagner place dans le cœur de son mary, & s'y fortifier contre les accidens qui luy pourroient arriver. Il étoit dans cet âge, où les approches de la vieillesse commencent à donner aux hommes des desffiances d'eux mêmes; & où les plus sages ne doivent plus esperer d'être aimez des femmes, si ce n'est de celles, que le devoir y oblige. De sorte que la beauté, la conduite, & les caresses de la sienne le gagnèrent aisement. Comme les fleurs ne nous sont jamais si agreables, qu'au commencement du Printemps, ou sur la fin de l'Autonne; les unes pour leur nouveauté, & les autres, pource que nous pensons que nous les allons perdre: les plaisirs de l'amour ne nous touchent aussi en nulle façon si sensiblement, que dans la premiere jeunesse, ou sur le declin de notre âge. C'est une si grande satisfaction, & un plaisir si rare à un vieillard d'être aymé; qu'il n'y en a point, qui sur cette opinion ne devienne jeune, & ne rallume ses cendres. Mais de la même sorte que le Soleil luisant loin de nous, fait les ombres plus grandes: lors que l'amour éclaire cet âge, dont il est naturellement éloigné, il y fait naître de grands ombrages. Le Duc ne se sentit pas
plûtôt

plûtôt amoureux , qu'il devint jaloux. Cette passion , qui est ailleurs un effet fortuit de l'Amour , en est un accident inseparable , en tous les hommes de ce climat. Ils ne croient pas qu'un grand desir puisse être sans une grande crainte : & l'Amour & la jalouse sont là deux jumeaux , qui naissent toujours ensemble. Soit donc , que l'excès de son affection fût cet effet , ou l'air du país , ou l'humeur soupçonneuse que les années apportent ; ou qu'il eût scéu quelque chose de la passion d'Alcidalis : sa desffiance vint à un tel point , qu'il n'étoit en seureté , que lors que la Duchesse étoit en sa presence. Et encore en cet état , il souffroit avec impatience , que d'autres yeux que les siens la regardassent. Elle , qui par une autre raison ne craignoit rien tant que d'être veuë , s'accorda aisément à son humeur : & feignant de luy vouloir complaire , elle luy dit , qu'elle aymoît également tous les effets de sa passion ; que la crainte où il étoit pour elle , luy étoit agreable , puis que ce luy étoit une preuve de son amour , qu'au reste il songeât par toutes sortes de moyens à s'asseurer : & qu'il n'eût égard à rien , qu'à se mettre en repos. Pour elle , qu'elle seroit toujours assez contente , pourveu qu'il le fût , & puis que luy seul luy tenoit lieu de toutes choses , elle croyoit les avoir toutes quand elle l'avoit. Il receut ces offres avec beaucoup de joye : & usa de la liberté qu'elle luy donnoit , en luy ôtant toute la sienne. De sorte que luy retranchant tous les jours quelque chose d'un grand Palais qu'elle tenoit , & d'un nombre infini de ses gens qui la servoient , elle se vit renfermée dans une chambre , quelques cabinets , & une galerie ; & reduite à ne voir plus , que cinq ou six femmes qui luy étoient nécessaires. Comme le Duc luy don-

O 7 noit

noit des preuves de sa jalousie ; il luy en rendoit aussi de son amour : & se satisfaisant , il s'efforçoit pareillement de la contenter. Il n'y avoit rien dans l'Europe, ni dans les Indes, qu'il ne luy fît venir. La Terre ni la Mer ne produisoient rien de rare , qui ne fût pour elle. Tout ce qu'il y a de précieux dans le Monde , les plus riches ouvrages de la Nature , les plus accomplis chefs-d'œuvres de l'art paroient ses cabinets. Elle avoit enfin la plus belle prison qui se puisse imaginer si l'on peut dire qu'il y en ait quelque belle : & elle voyoit tout ce qu'elle pouvoit desirer , si ce n'étoit des hommes. Mais comme la plus agreable solitude a toujours quelque chose de melancolique , il voulut aussi remedier à cela. Il fit chercher par tout , avec beaucoup de soin & de dépence des esclaves, les plus forts , les mieux faits , & les plus beaux qui se rencontraient. Et en ayant amassé un grand nombre , il les fit instruire avec beaucoup de diligence , & par les meilleurs Maîtres d'Italie , dans tous les exercices où les plus nobles ont accoustumé d'exceller. Ceux-cy étoient appelez les esclaves de la Duchesse , & étoient tous vêtus richement , même de ses couleurs. Ils n'avoient autre marque de servitude , qu'un cercle d'or à l'entour du col , d'où pendoit une chaîne de même , avec une médaille des armes de leur Maîtresse. Trois fois la semaine , on les faisoit entrer dans une cour sablée , & fort spacieuse , qui répondoit sous les fenêtres de sa galerie : & là ils s'exerçoient , les uns à la lutte , les autres à la course , d'autres à piquer des chevaux. Quelquefois ils faisoient des courses de bagues , ou des combats de barriere ; & se separans en deux troupes , entreprenoient des tournois. Le Duc avoit inventé cecy à deux fins , l'une de divertir

divertir la Duchesse, qu'il aymoit extremement, & l'autre de luy faire mépriser tous les hommes, en luy faisant voir en des esclaves, c'est à dire dans les plus viles personnes d'entr'eux, les mêmes qualitez qui se trouvent en ceux qui sont les mieux nez, & qui rendent les plus nobles recommandables.

Alcidalis en arrivant en Italie apprit d'abord tout cela : & ayant révé quelques jours sur ce qu'il avoit à faire; il jugea qu'il n'y avoit point de qualité qui luy convinst si bien que celle d'esclave de Zelide : & que la grandeur de sa Fortune, ayant été cause de tous les malheurs où il étoit tombé, il n'y pouvoit mieux remedier, qu'en se mettant dans la plus basse condition de toutes. Il communiqua son dessein à celui qui l'avoit toujours accompagné : qui se déguisant en Marchand fut trouver ceux qui gouvernoient cette troupe de gens : qui voyans en Alcidalis toutes les qualitez qu'ils cherchoient, mirent bien-tôt à prix une personne qui n'en avoit point; & avec peu d'argent acheterent pour esclave le fils d'un Roy, & l'homme le plus accompli de la terre. D'abord il fut écolier de ceux, dont il pouvoit être le Maître; & se laissa montrer, ce qu'il sçavoit beaucoup mieux qu'eux, ni que personne. Ainsi feignant d'apprendre tous les jours quelque chose des exercices qu'on luy enseignoit : il y fit un tel progrez en peu de temps, qu'il fut admiré de tout le monde & que les Maîtres s'étonnoient de luy avoir montré beaucoup de choses qu'ils ne sçavoient point. Soit qu'il falût piquer, luter, ou sauter, il montrait en tout tant d'adresse, de force & de disposition, que cela alloit jusqu'au prodige. Il sembloit, que naturellement les chevaux luy obeïssent, & que sans aucun mouvement il leur
fit

fit entendre sa volonté. Si quelques-uns le défioient à la lutte ou à la course : il jettoit si aisément les uns par terre , & devançoit tellement les autres , qu'il paroissoit , qu'il étoit né pour être leur Maître : & qu'ils ne devoient jamais être qu'à ses pieds , ou beaucoup derrière luy. Quand il couroit à pied , les chevaux étoient plus pesans , qu'il n'étoit : & quand il étoit dessus , ils étoient plus vites que les oyseaux. Enfin , on ne proposoit plus de prix qui ne fût pour Alcidalis : & il n'y avoit plus moyen de faire une partie égale , quand il en étoit , s'il n'étoit tout seul d'un côté : & encore de cette sorte , il ne laissoit pas de vaincre. Cependant parmy toutes les louanges qu'on luy donnoit , il sentoit beaucoup de honte en luy-même de disputer avec des Esclaves. Car il n'avoit pas le cœur moins grand , que celui qui ne vouloit courre qu'avec des Roys. Mais cela étoit nécessaire pour son dessein. Quoy qu'il fît toutes choses avec une grace merveilleuse , c'étoit avec si peu d'attention & tant de méprises , qu'il étoit aisé à juger , qu'il songeoit à une plus haute victoire. Toutes les fois qu'ils entroient dans la carrière , où ils étoient veus de la Duchesse , il y étoit toujours le premier , & n'en sortoit qu'après tous les autres. Dans tous les exercices qu'il faisoit , il avoit toujours les yeux & le cœur attachés à la jalousie par où il croyoit qu'elle regardât : & tout ce qu'il faisoit , & que faisoient les autres , ne l'en pouvoient divertir. A quels aveuglements les hommes sont-ils sujets ! le plus fidelle de tous les amans idolâtre d'une beauté , qu'il n'a jamais veüe. Il soupire devant elle , il luy envoie son cœur par ses regards : & ayant une maîtresse , qu'il aime cent fois plus que luy-même , il s'est rendu volontairement à une autre. Alcidalis ,
qui

qui eût été remarquable parmy les Princes les plus accomplis du monde, le fut aisément parmy des Esclaves, Dès le premier jour qu'il y entra, sa beauté & sa grace attirerent les yeux de la Duchesse. Bien-tôt après il gagna son estime & son admiration : & l'ayant considéré davantage, il luy sembla voir en la fierté de son port quelque chose d'extraordinaire, & qui n'étoit pas de la condition où il se trouvoit. Elle prit garde à l'attention avec laquelle il la regardoit toujours. Elle remarqua ses soupirs, la pâleur & la tristesse de son visage : & comme dans les louanges & l'applaudissement qu'il recevoit de tous côtez, rien ne le pouvoit réjoüir. Tout cela luy donna premierement de la curiosité, de la pitié en suite, & enfin de l'amour.

Je vous ay toujours ouï dire, Mademoiselle, qu'elle ne fust point touchée de cette dernière passion : & qu'elle eut seulement la curiosité de sçavoir qui pouvoit être une personne, qui dans une si basse fortune monstroît de si hautes qualités. Mais vous me permettez de ne me pas arrêter à ce que vous en dites. Je vous en ay ouï quelquefois excuser de moins excusables qu'elle : & je sçay que vôtre scrupule peut aller jusqu'à craindre de scandaliser une personne qui ne fut jamais. Que si vous considerez, que le Duc étoit vieux & ja'oux, la Duchesse jeune & enfermée, & ce Prince le plus beau & le plus aimable du Monde : vous trouverez, que ce n'est pas un soupçon fort temeraire, de croire qu'elle en fut amoureuse.

Enfin, un soir, comme ce bel Esclave sortoit avec les autres du Palais du Duc, dans un passage où il y avoit peu de lumière, il se sentit tiré par une femme qu'il ne connoissoit pas : & s'étant séparé un peu des autres, sans attendre qu'il
luy

luy parlât , elle luy dit : Clariant , car c'étoit ainsi qu'il se faisoit appeller , si vous êtes aussi brave que vous le paroissez , trouvez vous demain seul à la seconde veille de la nuit , au pied de la Tour des Grecs. Etant là , si vous vous servez de l'occasion qui se présentera , vous serez plus heureux , que vous n'avez jamais espéré de l'être. Elle dit cela à la hâte : & s'en alla sans attendre de réponse. On n'a jamais pû sçavoir comment la Duchesse étant si bien gardée , & veillée de tant de personnes , put trouver moyen de faire dire cela à Alcidalis. Vous même , Mademoiselle , ne m'en avez pû rendre raison : & il me souvient qu'icy , Madame vôtre mere , qui ne perd jamais l'occasion de dire une jolie chose , vous loua d'avoir manqué d'invention en cet endroit de l'histoire. A la verité il est très-remarquable , que n'en ayant point manqué pour sauver Alcidalis de tant d'accidens , pour conserver Zelide très-pure entre les mains des Pyrates , & pour les remettre tous deux après tant d'erreurs dans leur Royaume : vôtre imagination se soit seulement trouvée courte en cette occasion ; & que vous n'avez sceu trouver le moyen de faire porter une parole à un homme.

Depuis le malheur d'Alcidalis il n'avoit encore vu luire aucun rayon de joye , qu'en ce moment. Il creut d'abord que ce message venoit de Zelide : & ayant les larmes aux yeux , il remercia le Ciel , de ce qu'il sembloit commencer à avoir pitié de luy. Toutefois , soit que les ames des grands hommes voyent quelque chose dans les ténèbres de l'avenir ; ou que les malheureux n'osent se fier aux promesses de l'esperance , dont ils ont été tant de fois abusez : il n'osoit s'assurer de son bonheur , & commençant à esperer , il commença à craindre davantage. En cet endroit ,

Ma-

Mademoiselle , un plus éloquent écrivain que moy , ne manqueroit pas de dire , que toutes les heures luy durèrent des jours , que les jours luy sembloient des années , & que son amoureuse impatience luy fit conter tous les momens , accuser la lenteur du temps & du Soleil , & prendre tout le Ciel à partie. Mais sans dire tout cela , on imaginera aisément l'inquietude d'Alcidalis , par les causes qu'il en voit. Le jour , ou plutôt la nuit de l'assignation , qu'on luy avoit donnée , vint à la fin : & devant qu'elle eût bien épaissi les ombres , il étoit déjà au pied de la Tour. C'étoit un vieux bâtiment que l'on croyoit avoir été fait par les Grecs , & qui étoit attaché au Palais. Il étoit battu au pied des ondes de la Mer , dans laquelle il entroit quelque cinquante pas. Le Prince qui avoit pourveu à toutes les choses nécessaires pour cela ; s'y rendit dans une barque de pêcheur , laquelle il lia à quelques anneaux , qui étoient attachez dans le mur , & la attendit le succès que la fortune voudroit donner à cette aventure dans les tenebres , & le silence de la nuit , qui n'étoit interrompu que du bruit de la Mer. Il demeura une heure , sans que rien parût , agité cependant diversement d'esperance & de crainte ; qui étant deux passions contraires , ne laissent pas de se trouver souvent ensemble. Il se forma toutes les imaginations , que quelque autre peut penser ; mais qui ni vous ni moy , Mademoiselle , qui n'avons jamais aimé , ne saurions dire. Il s'étoit élevé un vent de terre qui enflait les vagues si hautes , qu'à peine la corde qui tenoit la barque y pouvoit résister ; & qu'il n'attendoit que l'heure de se voir détaché. Enfin comme il commençoit à désespérer de son bonheur ; & qu'il étoit dans des pensées plus noires & plus épouvantables , que la nuit & la Mer qui l'entouroient :

un

un bruit qu'il entendit au haut de la Tour, luy redonna l'esperance, qu'il avoit perduë. Il luy sembla oïr quelques paroles, qu'il ne pût pas bien entendre: ausquelles ayant répondu par un bruit qu'il fit de son côté, il oït bien-tôt après tomber quelque chose dans la Mer. Et ayant regardé avec plus d'attention, il apperçeut je ne sçay quoy de blanc qui paroissoit sur l'eau: & s'en étant approché, & l'ayant tiré à soy; il reconnût, que c'étoit une échelle de corde, qui descendoit de la tour, au bout de laquelle on avoit attaché du liege, & du linge, afin qu'elle se pût voir. Alors Alcidalis se laissa tromper à l'apparence de sa bonne fortune: & il creut qu'elle luy vouloit rendre quelque chose de Zelide. Aussitôt, sans considerer les dangers où il se jettoit: & que dans les tenebres, & malgré les vents qui souffloient horriblement, il entreprenoit par un chemin si périlleux de monter à une hauteur extrême, sans sçavoir où il alloit, de qui, ni comment il seroit receu: il monta sur l'échelle; & commença à cheminer avec plus de legereté & de joye qu'il n'eût fait par le plus riche escalier du monde. Après avoir monté plus de cent échelons, il se trouva à une fenêtre; où il apperçeut une personne qui luy tendit la main: & qui sans luy dire mot, le conduisit par plusieurs détours & passages: au bout desquels, il se trouva dans un cabinet éclairé de trois lampes d'or, le plus richement paré qu'il eût veu de sa vie; & qui passoit toutes les richesses & les ornemens du Palais de son pere. A la lueur de la lampe, il vit que c'étoit une femme qui l'avoit conduit; & qui luy ayant dit qu'il se reposât, & qu'il attendit, sortit en même temps, & l'enferma. Il luy sembla, que c'étoit la même, qui luy avoit dit le jour d'auparavant, qu'il se trouvât au pied de la

la Tour des Grecs. Alors, considérant toutes les choses qui s'étoient passées, & celles qu'il voyoit ; il se confirma davantage dans l'opinion qu'il avoit, qu'il étoit appelé de Zelide : & au milieu de tant de perils, qu'il se pouvoit imaginer, par un secret préssentiment de son mal, il ne craignoit rien tant, que de ne la point voir. Je ne puis dire les diverses pensées qu'il eut, les impatiences, les desirs, & les craintes, les desconfiances, les soupçons, les sursauts, les alarmes, & mille différentes passions, dont il étoit agité en même temps. Tout cela ne se peut représenter sur le papier : & il n'y a que l'esprit humain qui soit capable de cette confusion.

Il fut une heure ainsi dans le plus profond silence du monde, sans entendre aucun bruit de nulle part ; mais s'en imaginant à chaque moment avec des agitations étranges. Enfin il luy sembla oïr des pas, & le bruit d'une clef : auquel ayant tourné la tête, il vit ouvrir une autre porte que celle par où il étoit venu, qui étoit couverte d'une tapisserie ; & entrer en ce lieu la même personne qui l'y avoit conduit, qui s'étant approché de luy avec un visage riant, luy dit : Vous me pardonnerez bien-tôt, Clariant, de vous avoir fait attendre : & connoîtrez, que l'honneur que vous allez recevoir, méritoit bien d'être attendu. Alors le Prince l'ayant remerciée, & priée de luy dire quel étoit cet honneur dont elle luy parloit : après s'être arrêté & avoir pensé quelque temps, elle luy dit : Clariant, & si on ne croyoit connoître suffisamment la force, & la grandeur de votre ame, par ce que l'on a veu de vous ; on ne vous déclareroit pas votre bonne fortune tout à coup, & on vous donneroit du temps pour vous y accoutumer, & voir comme vous la pourriez
porter.

porter. Mais il est à croire de vous ; que vous ne vous étonnerez pas de votre bonheur , quel qu'il puisse être , & que vos pensées ne sont pas moins hautes & moins grandes que vos actions. Sçachez donc , que vous êtes dans le cabinet de Zelide , & que dans un moment vous serez dans sa chambre. La Duchesse à remarqué toutes les qualitez qui vous rendent estimable : & voyant qu'il n'y a rien en vous de bas que votre fortune , elle en veut avoir soin elle-même , & la rendre meilleure : & pour cela elle vous veut connoître. Voyez de votre côté à vous bien servir de cette occasion : & montrez désormais autant de discretion & de conduite , que vous avez fait voir jusqu'icy d'adresse & de valeur. Ayant dit cela , elle sortit par la même porte , par où elle étoit entrée , d'où elle le mena dans la Chambre de sa Maîtresse.

Que la foiblesse de nos ames est étrange ! Alcidalis , que la mort , & tout ce qu'il y a de plus horrible , n'eût pû épouvanter ; qui malgré le vent , la nuit , & la mer , sur de foibles échelons de corde , étoit monté si gayement au haut de la tour ; & qui eût entrepris en plein jour , de delivrer seul la Duchesse d'entre les mains & le pouvoir du Duc : tremble en ce lieu , où il sçait qu'il n'y a que des femmes. Ce cœur , qui eût affronté sans crainte un monde d'ennemis ; est agité & transi de peur , à l'approche de la seule personne qu'il aime , & dont il sçait qu'il est aimé.

La chambre n'étoit éclairée que d'un flambeau : & la Duchesse étoit au lit avec le peu de lumière , que desirent telles entreprises , & la honte & l'étonnement d'une jeune personne , qui n'y est pas encore accoutumée. Ainsi , quand le Prince eût été plus en luy même , & moins prevenu ,

venu, à peine eust-il pû connoître son erreur, & la supercherie que la fortune luy faisoit. D'abord il se mit à genoux devant elle : & ayant commencé à dire quelques paroles qui furent mal prononcées, & plus mal suivies; il demeura au milieu de son discours. Le trouble de son esprit, & l'agitation de tant de passions, le presserent de sorte, qu'il ne pût continuer : & à demy hors de luy-même, il se laissa tomber la tête sur le lit de la jeune Princesse : laquelle ayant porté la main pour le pousser, il la prit : & revenant par là en luy-même, après l'avoir mouillée de beaucoup de larmes, il dit ainsi : Enfin, Zelide, le Ciel a eu un peu de pitié du misérable Alcidalis : & quelque contraire qu'il me soit, je luy rends mille graces, de ce qu'au moins devant que je meure, il m'a permis une fois de vous voir. Ses soupirs interrompirent là son discours. Et comme il le vouloit reprendre, ils entendirent un grand bruit dans le Palais : auquel celle qui l'avoit conduit étant sortie, r'entra toute éperdue, disant, que c'étoit le Duc; & qu'il étoit déjà dans le quartier de la Duchesse. Ce bon homme, bien loin d'imaginer ce qui se passoit dans son Palais, étoit sorti, en dessein d'être trois jours à la chasse. Mais soit que son amour, ou sa jalousie le r'appellât, ou qu'il creût faire par là une grande galanterie, & témoigner son impatience, & son affection à la Duchesse; il étoit revenu le jour même, & devant toute autre chose accourut à grand hâte pour la voir.

Il me déplait extrêmement qu'il soit venu si hors de temps. Car j'eusse été bien-aise de voir ce que la Duchesse eût répondu dans l'étonnement, où vray-semblablement elle étoit, de ce qu'elle

qu'elle venoit d'entendre. Je le trouve fort fâcheux d'être arrivé en cette occasion : & si j'eusse fait l'histoire, par dépit, je l'eusse fait..... La Duchesse dans l'étonnement où elle étoit, de cette surprise, & de ce qu'elle venoit d'entendre, ne pût rien dire. La Dame qui avoit amené le Prince, le reprit par la main : & l'ayant ramené par les mêmes endroits qu'il étoit venu, en un moment elle le mit à la fenêtre ; par laquelle, voyant les trahisons que luy faisoit la Fortune, il eut envie de se précipiter, au lieu de descendre.....



SUIT.

S U I T T E
E T
C O N C L U S I O N
D E L' H I S T O I R E
D' A L C I D A L I S
E T D E
Z E L I D E.

*Commencée par Monsieur de Voiture, &
achevée par le Sieur DES-BARRES.*

A Peine Alcidalis sous le nom de Clariant, fut-il descendu au pied de la fenêtre le long de cette échelle de soye : où cy-devant il avoit monté , & après avoir délié la corde de l'anneau de fer qui attachoit sa Nacelle , qu'il se vit emporter par une tempête si furieuse qui s'étoit élevée pendant son absence , & dont cette bourrasque le poussa en peu de temps à plus de cent milles de Belise , ainsi s'appelloit celle qui l'avoit conduit par l'ordre de la Duchesse. Ce fut alors que cette pauvre fille demeura presque immobile de l'accident qu'elle venoit de voir : elle ne pût s'empêcher de se plaindre , jugeant que la Duchesse seroit sensiblement touchée de son malheur : Ah ! combien

Tom. II.

P de

de fois maudit-elle l'arrivée du Duc, que ne dit-elle point contre la Duchesse : mais que ne dit-elle point contre elle-même ? Enfin comme sortant d'un profond sommeil elle s'écria, ô Dieux ! quels malheurs, & puis avançant sa tête pour voir si elle ne découvroit point ce qui causoit son déplaisir : mais voyant que ses regards étoient inutiles, elle se retira après avoir plusieurs fois repeté ces paroles : Ah pauvre Clariant, cher esclave ! c'est moy qui suis cause de ton malheur, c'est moy qui t'ay tiré à l'écart de tes compagnons, qui t'ay conduit dans la chambre de la Duchesse, & qui t'ay inopinément fait chercher ta perte, & creusé ton tombeau dans ces impitoyables flots. Elle n'eut pas si-tôt commencé ces plaintes, qu'elle se vit interrompue par une de ses compagnes, qui accouroit à grands pas luy dire de faire remonter l'Esclave, & que le Duc n'y étoit plus. Ah ! plût au Ciel, luy répondit Belise, qu'il n'y fût point venu, je ne me trouverois pas obligée de porter à la Duchesse de si tristes nouvelles ; car vous sçavez, poursuivit-elle, en parlant à Elaire, que pendant cette furieuse tempête le pauvre Clariant a fait naufrage. Cette Elvire étoit assez jolie, & fort favorisée du Duc, & dont il se servoit souvent pour épier les amours de la Duchesse. Elle ne répondit rien à ce que Belise luy avoit dit : mais elle y fit simplement reflexion, & feignant par politique estre triste de ce récit, se retira pour aller avertir le Duc, & pour cet effet, elle fut par la galerie d'amour. Helas ! qu'à bon droit luy donne-t-on ce nom, puisque c'est le passage le plus favorable à la Duchesse, & le plus suspect au Duc de Tarente. Car quoy qu'il se precauionne assez, cela n'empêche que sa femme ne trouve par cet endroit des détours, dont elle se satisfait fort souvent

souvent en la conversation de plusieurs gallands. Pour Belise, elle coupa court à cette galanterie, & fut par l'anti-chambre, qui est à côté, & qui va dans celle de la Duchesse. Ce fut en cet endroit qu'elle l'avisa assez negligemment vêtue, sortant de son lit, impatiente d'entendre le reste de ce qu'Alcidalis luy avoit commencé, lors qu'il fut obligée de cesser son discours par l'arrivée du Duc, & dont il fut contraint d'abandonner la place, pour la luy céder : mais hélas ! cette pauvre femme perdit l'esperance de sçavoir la continuation : car Belise luy dit en peu de mots son malheur & sa perte. Elle n'eut pas si-tôt après ce funeste accident, qu'elle tomba en foiblesse, & fut quelque temps sans pouvoir dire aucune parole, puis après revenant de sa letargie, & se resouvenant des dernières paroles, que ce pauvre malheureux luy avoit dites, elle jugea qu'insaisissiblement c'étoit l'infortuné Amant de la pauvre & véritable Zelide, elle ne pût s'empêcher de verser quelques larmes, & de soupirer tendrement de son malheur, soit qu'elle fust touchée de sa conversation ou autre chose : mais enfin elle en soupira, elle passa le reste de la nuit en cet état ; & si-tôt qu'il fut jour, elle se détacha de ses filles, & fut dans le jardin, où il y avoit une porte qui correspondoit à l'appartement du Duc. Ce fut en ces lieux où elle redoubla ses larmes, c'est là où elle regretta la perte du pauvre inconnu. Enfin, après avoir essuyé ses pleurs, elle rêva quelque temps, & parla de la sorte. Quoy ! ne pouvois-je pas empêcher ce fâcheux malheur, ne pouvois-je pas, poursuivit-elle éviter que cet Etranger me vînt voir ? mais non, non, reploquoit-elle, il avoit trop de charmes, & sa beauté étoit trop grande pour pouvoir éviter sa vue. Ah ! pauvre Zelide poursuivit-elle, en quelque lieu

que tu es malheureuse , n'espère plus de revoir ton Amant , il est mort , Zelide ; ouy , il est mort : mais sçache qu'en mourant , il n'a pas quitté l'amour qu'il a pour toy , & qu'il ne l'a quittée qu'en finissant sa vie dans le gouffre de cette impitoyable mer. C'est en ces tristes lieux qu'il a fait son tombeau : c'est là qu'il a éteint les feux qu'il ne conservoit que pour toy. Ouy Zelide. En achevant ces mots , elle essuyoit parfois les larmes qui couloient le long de ses joues assez abondamment. Mais comme nous avons quelquefois des passions contraires, aussi, repliquoit-elle, insensée que je suis , doi-je pleurer la perte de celuy qui me venoit ôter mon bonheur ? & puis , redoubloit-elle , ay-je raison de me fâcher d'un homme que je ne connoi que depuis un jour , & qui peut-être par quelques brutalitez me croyant son Amante , auroit tenté toute sorte de malheur pour m'avoir en sa possession ? Et que dans ce rencontre , le Duc venant à sçavoir la verité de ma feinte , je perdrois bien-tôt la qualité de Duchesse. Apres avoir long-temps consulté en elle-même l'évenement de cette affaire , elle jugea qu'il falloit se consoler , & sur tout tenir le secret. Comme elle étoit sur ces sentimens , le Duc arriva au jardin , informé de ce qu'Elvire luy venoit de dire de l'esclave , il parut fort mélancolique , & l'on remarquoit assez par ses gestes , qu'il n'avoit pas l'esprit content. La Duchesse l'ayant apperceu , s'approche de luy pour le caresser , ainsi qu'elle avoit accoustumé , & même voulut l'embrasser : mais elle se vit rudement repoussée. Elle ne s'appercevant pas d'abord de ce refroidissement , poursuivit ses douceurs ordinaires , ne songeant à rien moins qu'il sceût quelque chose de sa conversation avec l'esclave ; elle mit donc tout en usage , les ris ,
les

les doux regards , les paroles charmantes , rien ne fut obmis : mais tout cela ne faisoit aucun effet dans l'esprit du Duc , si non que l'irriter davantage , & le rendre plus fâcheux , enfin impatiente d'apprendre ce qui pouvoit causer son déplaisir , elle luy parla en ces termes : Je ne sçay , Seigneur , si mon opinion est fausse ou véritable ; mais il me semble que je voi beaucoup de changement en vous , je ne puis concevoir le chagrin qui paroît sur vôtre visage , est-ce que je n'ay plus ma beauté ordinaire , ne suis-je plus cette Zelide , à qui vous avez témoigné tant d'amour , ay-je perdu le respect que je vous doi ? Ouy , Madame , répondit brusquement le Duc , j'ay sujet de me plaindre de vous , m'ayant manqué de foy. Il dit ces mots & se retira avec une fierté si grande , qu'il laissa la Duchesse dans une inquietude mortelle. Cette jeune femme se voyant ainsi abandonnée de son vieux jaloux , se retira dans sa chambre , où ayant fait appeller Belise , celle à qui elle declaroit la pluspart de ses sentimens , luy dit en peu de mots sa disgrâce envers son mary. Belise qui avoit l'esprit assez fin , & qui sçavoit bien qu'Elvire sa compagne étoit si favorisée du Duc , & dont cette Elvire avoit veu donner le billet à l'esclave , elle n'eut pas grand' peine à persuader à la Duchesse , que la jalousie du Duc ne provenoit que de ce côté , ce que pourtant la Duchesse avoit peine à croire , jusques à ce qu'elle se fût resouvenue qu'elle avoit envoyé Elvire , pour faire revenir l'esclave , lors que le Duc se fut retiré. Comme elles en étoient là , elles furent interrompues par l'arrivée d'un des Pages du Duc , lequel tenoit en sa main un billet cacheté & sans suscription dessus , en cet état il le presenta de la part de son Maître à la Duchesse , elle ne l'eut pas si tôt

ouvert, qu'elle reconnut l'écriture de son jaloux, dont les mots étoient tels.

Zelide, si l'amitié que j'ay pour vous ne m'obligeoit d'effacer de ma mémoire quelques discours que l'on m'a faits, je ne me trouverois pas obligé de vous écrire ces lignes, pour vous dire que je vous attendray ce soir à Plaisance, où j'espère que vous desabuserez vos ennemis des soupçons qu'ils ont eus de vous, étant fort préjudiciables en vers votre cher

TARENTE,

Après que la Duchesse eut leu ce billet, elle fit quelque réflexion dessus, & jugea qu'à son jaloux offensé il falloit y apporter remède, & pour cet effet, elle luy fit réponse en ces termes.

Cher Tarente, je me suis trouvée fort étonnée de votre suite, & encore plus surprise quand j'ay leu votre billet: je trouve assez étrange que vous m'accusiez d'infidélité, Je veux pourtant à cause du respect que je vous doi, recevoir vos reproches, quoy que je ne sois aucunement coupable de ce que vous me dites, de vous avoir manqué de foy. J'espère tantôt obéir à vos ordres, je me trouveray à Plaisance, où je croy que vous aurez assez de bonté d'écouter ma défense, en desabusant mes ennemis des faux soupçons qu'ils ont eus de celle qui souhaiteroit plutôt la mort, que de n'être toute sa vie

Votre Amante ZELIDE.

La Duchesse après avoir cacheté la réponse du billet, le donna es mains du Page, avec ordre de le donner à son Maître. Pendant que cette fausse

fausse Zelide s'attache à faire sa paix avec son mari, qui sans doute par les intrigues de Bellise ne peut manquer de réussir, passons notre vœu plus loin, afin de voir ce que sont devenus nos deux véritables Amans. Il me semble voir le pauvre Clariant enseveli dans les ondes : mais non, le Ciel le réserve pour d'autres malheurs, que nous allons voir par la suite de notre Histoire.

Si-tôt que la Nacelle fut en pleine Mer sans Pilote, sans Rames, ni sans espérance de soulagement parmy les plus cruelles passions que la haine, la jalousie, & le desespoir peuvent former à un jeune Prince, & à un Prince amoureux, il étoit à la merci des vents, des elements, & des tourmentes de la Mer, qui tantôt l'élevoient jusques au contre des nuës, & tantôt le précipitoient aux profonds abysses de la terre : mais ce qui pensa achever de le perdre, ce fut que son Vaisseau ayant heurté contre une Roche, acheva de se briser, & de se mettre en pièces, à la réserve de la planche du milieu, qu'il sembloit que les Dieux luy avoient réservée pour le sauver, il s'y étendit de son long, & tenant cette planche serrée entre ses bras. Ah ! c'est à ce coup, s'écria-t-il, chere Zelide, que je suis perdu, j'en ai pour suivit-t-il, bien heureux Amant, de l'amitié de ma Maîtresse, possède hardiment, cruel rival, l'objet de mon Amour, car aussi-bien je suis hors de paille de te faire aucun empêchement. Et en effet, il pouvoit bien dire ces paroles, puis qu'il n'étoit qu'à deux doigts de la mort. Car la tempête ayant redoublé, soit par la pluie, grêles, éclairs, tonnerre, qu'il sembloit que tous les Elements avoient concerté la porte du pauvre Clariant, il fut jusques au lendemain en cet état, où les Dieux lassés de la souffrance, firent cesser l'orage, rendirent l'air plus

clair, & la Mer plus calme. Enfin il voguoit avec plus de facilité, quand par bonheur parurent cinquante-huit Vaisseaux chargés de gens armés envoyés du Roy de Pire, pour declarer la guerre au Roy de Maroc. Un jeune Capitaine natif d'Arragon, étant sur le Tillac, apperceut luy sembloit-il voguer un je ne sçay quoy, qu'il ne pouvoit discerner, à cause que cét objet étoit trop éloigné. Il fit descendre dans une chaloupe quelqu'un de ses gens, & leur ayant commandé de tirer ce qui paroïssoit à sa veüe : ses gens le firent avec beaucoup de diligence. Mais étant approché, ils furent bien surpris de voir que c'étoit un corps attaché si fortement à un gros morceau de bois, qu'il sembloit que ce cadavre y avoit été lié exprès. Ils eurent toutes les peines à le tirer de l'eau, & luy ayant fait quitter prise de cette planche, le transportèrent en cet état à leur Capitaine; où l'ayant regardé fixement avec attention, il se figura dans l'idée de connoître ce visage : car quoy que ce Prince fût tout defiguré, que ses yeux fussent à moitié ouverts, son visage pâle, ses lèvres bluâtres, & sa bouche à moitié fermée, sans mouvement, sans poulx, sans aucune apparence de vie, il ne laissoit pas de paroître à toute l'assistance, quelque chose de plus que le commun. On luy mit donc la tête en bas, & luy ayant fait vider une partie de l'eau qui offusquoit son estomac, il commença d'avoir la respiration plus libre, le faisant paroître par un soupir, ce qui rendit fort joyeux les spectateurs, & ce qui obligea le Capitaine de le faire mettre sur son lit, ayant fait fermer les fenêtres qui pouvoient empêcher son repos. A peine ce pauvre Prince fut-il exposé sur le chevet, qu'il proféra ces mots : Adieu, chere Zelide, puis tout d'un coup il se teut, puis re-

pre-

prenant son discours ; Amour , petit tyran des
ames , que tu m'es cruel ! fortune , que tu m'es
changeante ! quoy , dans le temps que je possède
Zelide , un autre ravit mon bonheur , de sorte
que je la perds , puis je la retrouve , & dans le
moment que je l'ay retrouvée , je la perds pour
jamais ! étrange caprice du sort , de fils de Roy
esclave , & d'esclave baladin : mais il ne m'im-
porte pourveu que je possède l'objet de mes de-
sirs : mais , repliquoit-il , que dis-je posséder ?
non , fortune , il n'y a point d'apparence , pour
suis à me persecuter , aussi bien tu n'as plus qu'un
moment à me faire souffrir , puisque dans peu
ces flots doivent faire mon tombeau. En disant
cela il tenoit fortement empoignez les draps de
son lit , comme precedemment il tenoit la plan-
che , dont il étoit exposé sur l'eau , s'imaginant
y être encore. Le Capitaine touché de ces pa-
roles , fit apporter de la lumiere , & s'approchant
du lit , il luy parla en ces termes. Cessez , cher
amy , cessez vôtres frayeur , & songez seulement
que vous êtes hors de peril. Ce pauvre Prince
étourdy du ton de cette voix , jetta tristement les
yeux sur le monde qui l'environnoit , & les re-
gardant tous generalement avec attention , il leur
dit en rêvant , qui êtes-vous qui me parlez ? He-
las ! dites moy qui je suis , m'ayant dit qui vous
êtes , pour moy je suis un malheureux que l'es-
fort de vos sortileges ont travesti en diverses fa-
çons , & vous etes les demons qui me persecu-
tez. Le Capitaine voyant qu'il extravaguoit , &
que la fatigue de la mer l'obligeoit au sommeil ,
fit retirer la compagnie de la chambre , & dé-
meura à un second lit , qui étoit proche de celui
du pauvre Clariant , où il se coucha sans bruit ,
jusqu'au lendemain , & si-tôt qu'il fut jour , il
étoit aux écoutes , & attendoit le reveil du pau-

vre Prince, qui ne fût pas long-temps après. Oà si-tôt qu'il fut éveillé, il s'écria, ô dieux ! où suis-je ? A peine eut-il achevé ces mots, que le Capitaine se jeta en bas du lit, & fut trouver l'infortuné Clariant, dans l'impatience d'apprendre l'Histoire du pauvre Prince, jugeant bien par ses paroles qu'il avoit dit la veille, de fils de Roy esclave, & d'esclave baladin, que sans doute, c'étoit un trésor qu'il avoit tiré de la Mer, & que cet homme ne pouvoit être qu'un illustre Prince. Il s'approcha de son lit, où l'ayant salué en ces termes : Seigneur, vous êtes avec vos meilleurs amis, bannissez de vous toute crainte, & croyez que vous êtes hors de danger. Qu'écrivez, s'écria le Prince ! est-ce vérité ou songe ? hélas ! si c'est vérité, je ne suis plus, & si c'est songe, je suis encore vivant, quoy, de mort à vie, & d'un tombeau d'abyssine, dans lequel je croyois être, je me trouve dans un lit de parade. Et de grâces, dites-moy par quel bonheur je me trouve en ces lieux ? Non, repliqua le Capitaine, je ne vous le diray point que vous ne m'avez fait l'honneur de me déclarer, par quel malheur vous vous êtes exposé sur Mer, & ce sera alors que je vous diray l'honneur que j'ay eu de vous avoir rencontré. Ah ? cher amy répondit le Prince, dispensez-moy de rouvrir mes plaies & de vous réciter les amours d'un Prince affligé, qui ne pourroient aucunement vous divertir, ne pouvant y avoir que de la tristesse, & que d'ailleurs cette Histoire seroit si longue à vous dire, que je craindrois fort de vous ennuyer. Non, repliqua le Capitaine, ne craignez point sur ce sujet, & ce sera avec joye que vous m'en verrez écouter les particularitez. Enfin, après beaucoup de sollicitations, le pauvre Clariant commença son discours en ces termes.

HISTOIRE D'ALCIDALIS.

CHer amy , l'Arragon m'a vu naître , & dès ma plus tendre jeunesse , je me suis accoutumé à aimer , non pas d'un amour léger ; mais d'une amitié fidèle , & ce que nous appellons garder jusqu'à la mort. Je fus épris d'une jeune beauté , dont les vertus étoient tout à fait admirables. Cette Princesse étoit fille du Prince de Tenare , l'une des plus considérables maisons de Calabre , dont le pere & la mere étoient venus en Arragon pour une succession considérable : mais que par un malheur , elle demeura orpheline , en peu de jours qu'elle fut arrivée en Arragon : mon pere en étant le Roy recut cette fille & la recut en qualité de Princesse. Car quoy qu'il étoit nouvellement remarié , & que la Reine sa femme avoit une fille , il ne laissoit pas de preferer cette Princesse à la fille de la Reine , que je doi appeler ma belle-mere , qui s'apparcevant au bout de quelque temps que j'avois inclination pour cette Etrangere , elle qui ne souhaitoit autre chose que je pensasse à sa fille , l'obligea de retirer Zelide. C'est ainsi que s'appelloit l'objet de mon amour , & de mes peines , & seignant être incommodée , elle prit congé de mon pere , pour trois mois d'absence , afin d'aller en Catalogne. Helas ! cher amy , je ne puis vous exprimer en quel trouble j'étois , lors que j'apris ces tristes nouvelles , & si vous avez aimé , vous pouvez vous figurer en quel état je pouvois être. Helas ! ce fut la pre-

miere fois, que j'éprouvay ce que c'étoit de peur; je fus trouver Zelide auparavant son depart, & d'une voix tremblante je luy dis, je ne doute point, mon cher cœur, que vous ne sçachiez bien que je vous ayme : mais vous ne sçavez pas combien. Jusqu'à present je ne vous ay point fait voir le feu de mon amour : mais, chere Zelide, je vous ayme, & de plus je vous aymeray toujours. Helas ! lors que je m'étois emancipé à lui dire ces paroles, j'étois comme un criminel qui se voit au moment d'écouter son arrêt de mort, ainsi Zelide me fit revivre, lors qu'elle jetta pitoyablement les yeux sur moy, après les avoir eus pendant mon entretien fort long-têms baissés. Monsieur, me dit elle, hélas ! que nos amours nous seront chers, & qu'ils nous donneront de peine. Ces mots qu'elle dit precipitamment furent des oracles, dont j'ay éprouvé du depuis tous les malheurs qui me sont arrivés depuis : car la Reine & plusieurs de sa suite, qui pendant nôtre entretien, nous avoient assez examinés, s'aprocherent, où cette femme feignant être interessée dans nôtre conversation, me parla en ces termes : Il semble, Monsieur, à vous voir parler avec Zelide, avec une mine si sérieuse, que vous avez du differend avec elle : Madame, luy repliquay-je assez fierement ; ce differend s'apaisera entre nous deux. A ces mots, la Reine se retira sans faire paroître son déplaisir. Le lendemain de grand matin elle me fit ressentir ces paroles : car elle enleva Zelide. Helas ! une Louve à qui l'on ôte ses petits n'étoit point pire que moy. Je me vis plusieurs fois dans les transports, lors que l'on me vint apprendre son depart, de me jeter du haut de ma chambre, afin de delivrer Zelide de la Reine, & toutes les fois je me trouvois empêché quand je considérois que cet éloignement étoit

étoit pour peu de temps. Enfin, je me promenay dans ma chambre, je me jettay sur mon lit, je me couchay, je me relevay, & dans toutes ces impatiences, je m'égaray de la raison. Enfin, une maladie me surprend pour quelques jours où je demeuray quelque temps au lit, & lors que je me sentis un peu fort, je me levay & me fis transporter sur les traces de Zelide. Quand je fus donc à une montagne (au pied de cette Roche est un Fleuve que nous appellons l'Hebre) j'aperceus du haut de cette butte un Ours le plus épouvantable qui ayt jamais été, & un homme qui luttoient ensemble, avec un desavantage inégal : car cette bête furieuse avoit terrassé cet homme, & alloit le dévorer, moy ému de pitié, sans prendre garde au hazard que je courois, je poussé mon cheval, ou pour mieux dire je me précipite du haut de cette roche, & enfonce mon javelot, que je tenois en ma main, si avant dans les entrailles de cet animal, qu'en même tems il quitta prise, & perdit la vie. A peine le pauvre Clariant eut-il achevé ces mots, que le Capitaine se jette à son col en s'écriant, ah genereux Prince ! c'est donc à vous à qui je doi la vie ! Helas, cher liberateur, poursuivit-il, vous disparutes bien-tôt à ma veuë. Le Prince étonné de ce rencontre, fit expliquer le Capitaine, lequel lui dit que c'étoit lui qu'il avoit délivré de cette bête, & en suite reprit le fil de son discours ainsi que s'enfuit.

Si tôt que vous fûtes délivré des grifes de cet animal, je poussay mon cheval au travers de ce fleuve, que je passay à gué, où ayant jetté fortuitement ma veuë sur la prairie, j'avisay ma Nympe sur le bord de l'Hebre. Je l'aborday, & je lay dis, l'on voit bien, Madame, par ces prairies si belies & ces rives ombragées, l'on voit

bien, dis-je, que le Soleil n'en est pas loin. Otty, chère Zelide, il n'y a que vous qui puissiez embellir un pays si desert, ces monts, ces rives, ces plaines, il n'y a rien de plus beau ny de plus accompli, & qu'on peut nommer hardiment, vous étant en ces lieux, la campagne parfaite. Je vous assure, Monsieur, me répondit Zelide, qu'il n'y a rien de si beau, ny de plus achevé que ce que vous nous venez de faire voir sur cette montagne. Il est vrai, lui repliquay-je en l'interrompant, que du haut de cette roche je me suis trouvé éblouï par l'éclat de vos beaux yeux, qui sont plus beaux, plus purs, plus vifs que deux diamans, & que toutes les âmes qui seroient sur ce mont à vous regarder, se précipiteroient à l'envy du haut, afin de voir en vous un chef-d'œuvre achevé. Enfin, après plusieurs petites galanteries, nous approchâmes du jardin, où je ne voyois pas qu'au long de l'allée, la Reine & plusieurs autres de sa suite m'avoient veu parler à Zelide avec beaucoup d'empressement. Enfin sachant ma venue elle me reçut avec un si bon visage, que Zelide ne pouvoit pas me le faire meilleur. Je l'aborday, où après luy avoir dit que la chasse m'avoit poussé jusques en ce lieu à pour suivre une biche avec des peines incroyables, & que je m'étois cru obligé étant si proche de ces lieux, de venir baiser les mains à sa Majesté. La Reine témoigna avoir gré à la fortune de m'avoir transporté sur ces lieux, mais hélas ! tout cela n'étoit que feintise. Elle le fit bien-tôt paroître en suite, car elle donna aussi-tôt ordre à exécuter les desseins qu'elle avoit projetés, & nous autres Amants étions comme ceux qui sont dans une place que l'on mine secrètement, dont ils ont plus de crainte de tous les malheurs à venir, que de celui qui les va perdre, & demeurent en repos pendant que l'on

l'en creuse leur tombeau, & que l'on prepare soudainement la mine qui les doit accabler en un moment, ainsi étions-nous ne songeant pas aux trahisons que nous trañoit la Reine. Quelques jours en suite qu'elle fut de retour en Arragon, où après y avoir séjourné quatre mois, elle prit occasion vers le Printemps de retourner en Catalogne, où elle y fut peu : mais elle fit bien des affaires, car elle vendit Zelide au Duc de Tarente, de maniere qu'à son retour je fus la verité de sa trahison, de sorte que le Duc de Tarente étoit sur le point d'épouser Zelide. Moy enueu de ces nouvelles, je partis incontinent à dessein d'enlever Zelide ou de périr. Dans cette resolution je sortis seul en pleine nuit de Saragoce, & m'étant mis par des chemins détournés dans le Royaume de Valence, je m'embarquay au premier port que je pus trouver, pour passer en Italie, avec une joye qui ne se peut exprimer, en songeant que je sortois d'entre les mains de mes ennemis pour suivre les traces de Zelide. Estant arrivé en ces lieux, j'appris que Zelide étoit mariée au Duc de Tarente. Je m'intriguay si bien que je fus son esclave, où je l'ay servie plusieurs fois en cette qualité. Vous ne doutez point qu'en ces lieux les hommes sont fort jaloux de leurs femmes, aussi le Duc de Tarente, à qui l'âge de caducité permettoit d'être de ce nombre, faisoit garder soigneusement Zelide : alors, lors qu'un jour étant dans la cour où ordinairement l'on fait les joutes, j'apportais une des filles de Zelide, qui me donna un billet secrettement, qui portoit que je me trouvasse au soir à la brune au pied de la Tour des Grecs, que je serois heureux. Hélas ! de puis mon mal-heur, il n'avoit encore paru en mon endroit aucun rayon de joye qu'en ce moment. Je crus d'abord que Zelide m'avoit re-

re-

reconnu , & que ce message venoit d'elle. Je levay les yeux au Ciel , & remerciay les Dieux de la pitié qu'ils avoient de moy. Je me rendis dans une barque de pêcheurs au pied de cette Tour à l'heure de l'assignation , avec beaucoup d'inquietudé , dont les momens me duroient des années , & là j'attendis dans le silence de la nuit ce que la fortune me reservoit. Cependant divers sentimens d'esperance & de crainte s'emparerent de mon esprit , & me formerent toutes les imaginations que les gens qui n'ont point aimé ne peuvent dire. Dans ces pensées , plus noires & plus épouvantables que la nuit , je me trouvoy interrompu par le bruit de quelques paroles mal prononcées , dont de mon côté je fis le semblable , ou bien-tôt après j'ouïs tomber quelque chose dans la mer , où je regarday fixement. J'aperceus quelque chose de blanc qui paroïssoit sur l'eau , ce que je tiray incontinent , après je connus que c'étoit une échelle de corde qui descendoit de la Tour , au bout de laquelle on avoit attachée du liege & du linge , afin qu'elle se pût voir. Alors sans considérer les dangers , je montay par un chemin périlleux à une hauteur extrême , après avoir monté plus de cent échelons , je me trouvay à une fenêtre , où il y avoit une fille qui me tendit la main , qui sans me dire mot , me conduisit par plusieurs détours. Enfin je me trouvay dans une chambre éclairée de plusieurs cristaux , entourez de grand nombre de chandelles de cire , qui formoient la plus belle clarté du monde. A cette lumière je reconnus celle qui m'avoit donné le billet , où m'ayant dit de me reposer , & qu'elle alloit revenir , je vous laissé à juger , cher amy , les diverses pensées que j'eus , les impatiences , les desirs , les soupçons , les sursaits , les allarmes. Mon esprit étoit agité de routes

toutes ces passions , lors qu'après une heure d'attente , mon silence fut interrompu par le bruit d'une clef qui me fit aussi-tôt tourner la tête , où ayant veu ouvrir une autre porte , me sembloit-il , que celle que cette femme avoit cy-devant fermée , elle s'approcha de moy , où m'ayant dit , vous me pardonnerez , Clariant , si je vous ay fait attendre si long-temps : mais le plaisir que vous allez recevoir , vous fera bientôt oublier vos peines.

Comme Clariant en étoit-là , il fut interrompu par un bruit qui s'étoit élevé dans le Vaisseau , & qui avoit obligé les soldats de courir aux armes , lors que plusieurs étant entrés dans la chambre pour avertir le Capitaine que les Ennemis étoient aux approches , & qu'ils n'étoient pas plus éloignés de six milles ; cela obligea le Capitaine de quitter Clariant , après lui avoir fait voir par beaucoup de civilitez & de déplaisir avec lequel il témoigna être touché de n'avoir pas la satisfaction d'écouter le reste de l'Histoire du pauvre Prince , le conjurant étroitement de se reposer , & qu'il eseroit après le combat écouter avec plaisir le reste de ce qu'il avoit commencé , & dont il prenoit si fort part à ce recit , que ce seroit le dernier de ses déplaisirs , si là Parque le ravissoit dans le combat , sans luy donner la satisfaction d'apprendre les malheurs d'un Prince , & d'un Prince auquel il étoit obligé de la vie. Cette separation ne se fit pas sans peine , & quoy qu'ils fussent tous deux dans un même Vaisseau , cela n'empêchoit pas que cela ne fit à l'un & à l'autre quelque atteinte. Je veux dire que le Capitaine craignoit la perte du Prince , & le Prince celle du capitaine , de maniere que le Prince ne fut pas plus d'un moment absent de son amy , qu'il jugea en soy que ce seroit lâcheté de se tenir

au

au lit pendant que l'on étoit aux prises ; il se leve , & ayant choisi quelques armes parmi plusieurs qui étoient dans la chambre , il descend sur le Tillac , lors que l'on alloit commencer le combat qui fut assez rude , & dont il y avoit 60. mille combattans. L'on fut plusieurs jours , sans que l'on sceût de quel côté devoit pancher la victoire , & le dernier desdits jours s'étant fait une rude guerre toute la nuit à la clarté de la Lune : enfin , le lendemain au lever du Soleil , ils se trouverent si lassés les uns & les autres , qu'ils n'étoient plus capables de résistance , avec cela leurs mats , leurs voiles & leurs cordages étoient tellement rompus , qu'ils leurs ôtoient à la plupart les moyens de prendre la fuite , de sorte que chacun d'eux croyant qu'il leur falloit périr par les armes de leurs ennemis ; il arriva que pour éviter cette infamie , la rage fournit aux uns le moyen de percer & d'enfoncer les vaisseaux des autres , & à ceux cy avant que de périr , d'adresser de mettre le feu aux Navires de leurs ennemis , dont les uns furent étouffez par la fumée , les autres moururent cruellement au milieu des flammes , & ceux que le fer & le feu avoient épargnez , périrent misérablement au milieu des ondes. Il y en eut même quelques-uns qui étoient à leurs adversaires , & à la fureur de l'Océan , la gloire de leur mort , en se poignant eux-mêmes. Parmi ce pitoyable spectacle de tant d'hommes outragés & désespérés , il s'en trouvoit un qui n'avoit pas envie de finir ses jours d'une si misérable façon , & pour n'être point sans compagnie en cette aventure , en enlevait un autre avec beaucoup de peine & de fatigue. & l'arrachant de cet embrasement , le descendoit dans une chaloupe pour le sauver ; mais le Ciel iluy avoit destiné un autre Libérateur,

teur , puis que tous deux étant jettez hors de ce
 petit esquif par l'impetuosité des vagues , ils fu-
 rent separez l'un de l'autre , & perdirent l'espé-
 rance de se pouvoir secourir mutuellement, com-
 me ils en avoient eu le dessein. Cette mé-
 me bourrasque qui les avoit portez si avant dans
 le peril , en lança un autre par rencontre sur un
 mast de Navire où il s'attacha soudain. Cela oc-
 cupa long-temps la veüe du Prince , quoy que
 le Ciel fut chargé de nuages , & son obscurité
 paroissoit par une difference fort grande ; car se-
 lon que les vagues s'élevoient & s'abaissoient ,
 l'on apperceut la flamme & le feu de ces masts ,
 par où le Prince remarquoit qu'il y avoit quel-
 qu'un en grand danger. Ce pitoyable objet é-
 mouvant sa pitié , le fit incontinent tourner de
 ce côté-là , & s'étant mis avec un des Pilotes
 dans le bateau , il se fit conduire , non sans un
 grand danger de sa vie , droit au lieu où paroissoit
 cette clarté , qu'il aborda avec beaucoup de poi-
 ne : Mais le plus fâcheux fut que celuy qui se
 trouva sur ce mast s'y tenoit si bien attaché ,
 que tout le travail que l'on employa pour l'en
 arracher , fut entierement inutile ; car dans l'ap-
 prehension du malheur present , il ne vouloit au-
 cunement lâcher prise , & demeurait comme in-
 sensible au secours que l'on luy vouloit donner.
 En de si étranges extremités , il n'auroit pas
 manqué de perir , si un autre malheur n'en eût
 diverti l'effet , car le feu ayant gagné l'endroit
 où ce miserable s'étoit si fortement lié , il fut
 contraint de lâcher l'arbre presque brûlé , & ainsi
 il coula à fond , puis enfin retourna au dessus de
 l'eau , où le Pilote s'étant plongé le poussa
 droit contre l'esquif & le tira de l'eau , après en
 avoir beaucoup désespéré. Ainsi la compassion
 du Prince ne se trouva point inutile , quoy qu'il
 y eût

y eût apparence de craindre que ce ne fût qu'un corps mort , pource qu'en suite ayant jetté un soupir, il parut avoir expiré. Le regret du Prince fut extreme, & sur tout quand il remarqua au visage de cet inconnu , les traits d'une extrême majesté ; car bien que les blessures qu'il avoit receues au combat , ou que la rencontre de quelque piece du débris luy eussent égratigné plusieurs endroits de son visage ; si est-ce que le sang qui en sortoit , faisoit paroître d'ailleurs sa bonne mine avec avantage. Joint que l'on voyoit en sa taille une proportion extrêmement agreable. Ce corps fut long-temps sans aucun mouvement : Mais enfin l'on remarqua qu'il luy restoit encore un peu de vie , & que si on n'y remedioit promptement il s'en alloit expirer ; & comme le Prince agissoit beaucoup à ce devoir, il se sentit extraordinairement saisi de l'attouchement de ce corps , & cette émotion ne procedoit pas seulement de sa pitié naturelle, mais il y trouva son affection interessée par des voyes occultes & des engagements secrets à la compassion. Après tout cela il l'envelopa de sa casaque & le fit transporter en sa chambre, dont il lâcha un soupir , & d'une voix foible & dolente prononça ces paroles: Ah ! cher Amant que tu es malheureux & que je suis infortunée ! En-suite de-quoy les sanglots l'ayant derechef forcé au silence, il se teut pour un moment, & après que l'on l'eut posé sur le lit : C'est maintenant, s'écria-t-il, qu'avec justice je souffre la punition que je merite, m'ayant abandonnée à un Prince, ouï un Prince, mais un amant ingrat ; va cruel, tu avois peu de courage, ne devois-tu pas t'opposer aux sentimens de la Reyne, lors que l'on me voulut absenter de toy pour quelques jours ? En apparence, cette absence ne t'inqui-

ctoît

étoit pas beaucoup , & cet amour que tu me montrois caché n'étoit que feintise : Ouy trop cruel amant , tu as consenty aux volontez de la Reine , & s'il étoit vray que tu eusses eu quelque peu d'amour pour moy , n'aurois-tu pas empêché mon enlèvement ? étois-tu sans bien , sans force , ou sans appuy ? amour t'avoit-il bandé les yeux ? Non , non , ingrat , sçache que si tu m'avois aymée fermement , ce petit Dieu auroit guidé tes pas , & t'auroit fait voir les traces de ta Princesse , va , cruel , un jour je te feray voir la fermeté de mon courage , & j'arracheray ce cœur que j'ay si long-temps conservé dans tous mes travaux & mes peines. Ouy , je veux que tu luy voyes jetter les derniers sôûpirs , ce sera peut-être alors , lâche , que tu auras compassion de moy , & que les remords de ton infidélité te reprocheront tous les malheurs qui me sont arrivés , ce sera peut-être alors que tu demanderas au Ciel de t'ouvrir les portes de la mort : Mais cela ne te sera pas octroyé , & tu resteras dans la vie avec tous les malheurs pour punition de ton crime. Mais hélas ! repliquoit-elle , je m'abandonne à la fureur : Ah ! pardonnez , cher Prince , à ma passion. Non , il n'est point vray , & vous n'êtes aucunement coupable de ce que je vous accuse ; il me souvient assez , cher amant , de vos dernières paroles , lors que vous me fites voir vôtre amour , & que vous me dites que toutes les puissances n'effaceroient jamais Zelide du cœur d'Alcidalis. A ces mots le pauvre Prince qui avoit écouté attentivement , demeura si surpris , qu'il luy fut impossible de pouvoir dire une parole , une sueur froide s'empara de son visage , où il sentit aussi-tôt glisser dans ses veines un je ne sçay quoy qui l'empêcha de parler. Il fut quelque temps dans cette émotion,

tion , jusqu'à ce qu'il eut repris ses sens , & aussi-tôt il se jeta éperdûement au col de Zelide , en s'écriant , Ciel ! Que est-ce que je voy ? Est-ce un charme ou une illusion , qui me fait voir maintenant le visage & le port de ma Princesse sous un habit déguisé ? Ah ! sans doute , c'est un effet de mon mal qui metroublant le cerveau , me représente l'Image de l'objet que j'aime , & que j'ay autrefois veuë. A ces mots Zelide , qui pendant son malheur n'avoit pas encore ouvert les yeux , les jeta pitoyablement sur Clariant , ou elle reconnut le portrait de son cher Alcidalis. L'on ne peut pas exprimer les joyes que ces deux Amans eurent en ce rencontre , les doux baisers , les acollades , les transports amoureux : Tout cela ne se peut exprimer. Zelide , sous le nom de Zelidan , regretoit les reproches qu'elle venoit de faire à son amant , & pour reparation de cela , le payoit avec d'agreables mignardises. Alcidalis rendoit à Zelide la même chose , en s'excusant d'avoir été si long-temps sans la reconnoître : A toutes ces joyes le Capitaine du vaisseau survint , dont il prit grand part , & employa toutes diligences pour faire panser les playes de Zelidan , qui furent gueries en peu de jours , n'étant pas tout à fait profondes , & ensuite Alcidalis obligeant Zelide de leur faire un recit depuis sa separation jusques à ce jour , ce que Zelide fit en ces termes.

HISTOIRE

DE

ZELIDE.

Vous vous souvenez assez, cher Prince, du jour que je fus enlevée d'auprès de vous, dont je fus transportée en Catalogne; le dessein de la Reyne étoit de me marier au Duc de Tarente, pour cet effet elle me mena sur mer dans un vaisseau, où je fus mise entre les mains d'un Capitaine, avec ordre de me livrer au Duc de Tarente: cette surprise étoit si cachée, que je ne m'en aperçus qu'alors qu'elle me fit paroître devant le Capitaine & sa femme, dont à mon absence, elle s'étoit assez long-temps entretenuë, où elle me dit qu'elle étoit fort attendue de ma séparation: Et qu'outre les engagements d'amitié qu'elle avoit eus avec ma mere, elle se trouvoit encore obligée par plusieurs autres choses, que pendant plusieurs années elle m'avoit nourrie & considérée comme sa fille ainée; & que pour cet effet, elle étoit obligée de me marier en cette qualité, & de me donner au Duc de Tarente: un, disoit-elle, des plus braves & plus vertueux de son siècle. Enfin, après plusieurs Eloges qu'elle me fit de ce Duc, elle crut partoutes ces raisons, & beaucoup d'autres me faire oublier l'amour que je vous portois. Mais, cher Prince, cet amour étoit trop enraciné, & si profondément dans mon cœur, qu'il sera à jamais impossible de l'arracher. A ces mots le Prince

Prince redoubla ses baisers, & d'une parole basse, entrecouppée de sôûpirs & de joye, il proféra ces mots. Helas ! chere Zelide, vous avez eu beaucoup de peine : mais croyez, Princesse, que vôtre absence m'a causé beaucoup de douleur. La Reine, poursuivit Zelide, me laissa donc dans ce Vaisseau, après m'avoir dit qu'elle s'étoit apperceuë pour mon bien d'une espee de sympathie, disoit elle, qu'il y avoit entre vous & moy : mais qu'il n'y avoit point d'apparence d'alliance, veu que le Roy vôtre Pere n'y consentiroit pas, que d'ailleurs il n'y avoit aucune assurance sur vôtre âge ; que même plusieurs dans la Cour pourroient parler de nous, nous voyans si familiers. Mais que pour empêcher toutes ces choses, elle avoit choisi le Prince de Tarente, le croyant tout à fait capable de mon amitié, ce fut les derniers mots qu'elle me dit, en me disant Adieu. Après quelques baisers, & feignant être affligée de ma separation, elle sortit de la chambre, où à peine fut-elle hors du Vaisseau, que je m'apperceus éloignée du port de Barcelone, où il y avoit trois cens Vaisseaux, qui d'abord que la Reine fut sortie, & nous en pleine Mer, tirerent toute leur Artillerie : ce bruit de plusieurs Canons étoit accompagné de trompettes, de fifres, & de plusieurs autres instrumens, dont la Reine avoit pourveu à cette separation, croyant que toutes ces fêtes, & ces magnificences, pourroient me faire dissiper mon affliction : mais la tristesse, le dépit, la honte, la colere, toutes ces sortes de passions m'accablèrent si fort, que je fus plus d'un quart d'heure ensevelie dans ces diversitez chimeriques & dans toutes ces rêveries, je ne puis vous exprimer tout ce que je dis contre la Reyne ny même ce que je dis contre vous. Enfin, je fus en cet état plusieurs jours, ou la femme du

Capi-

Capitaine du Vaisseau après plusieurs sollicitations, dont je ne voulois ny boire ny manger, elle voyant que j'affoiblissois tous les jours, & qu'au lieu de donner au Duc de Tarente une beauté, ce ne pouvoit être qu'un cadavre; de sorte que me regardant dans un miroir, & me voyant si dé faite, je jugeay que je ferois moy-même cause de ma mort, si je n'apportoie remede à cette maladie. Un jour que la femme du Capitaine accompagnée de sa nièce me portoit un bouillon, d'abord je me disposay d'ouvrir mon cœur, & de leur declarer mon dessein. Pour cet effet je fis monter le Capitaine, où après leur avoir communiqué que je n'aymois point le Duc de Tarente, & que je les priois de me rendre un dernier office, qui étoit de me laisser mourir ou d'éviter ce mariage, qu'il avoit une niepce bien faite, soit pour la taille, la jeunesse, & à peu près pour la corporance : Que le Duc ne m'avoit jamais veüe, qu'elle pouvoit prendre le nom de Zelide; Enfin, qu'il ne tenoit qu'à eux de rendre leur niepce heureuse, & eux riches, & moy contente. En leur disant ces mots je leur montray un petit coffret garny de diamans, que je leurs fis briller à leurs yeux, dont je voulois leur faire present, à condition de m'ôstroyer la demande que je leur venois de faire. Le Capitaine qui avoit couru assez long-temps sur mer sans avoir amassé grand profit, se trouva tenté de ce present, il conféra avec sa femme, & demeura d'accord de ma proposition. Enfin l'on dispose sa Nièce, & nous l'accoutumons à être Duchesse de Tarente par plusieurs instructions que l'on luy donne. Enfin nous approchons de la côte d'Italie, où elle se fit voir le moins qu'elle put. Cependant le Capitaine & sa femme livrerent leur Nièce Erminie au Duc de Tarente, & prirent

congé de luy après en avoir reçu plusieurs beaux présens, avec feinte d'être fort pressé pour aller rendre compte à la Reine de ce voyage. Cependant j'étois dans le vaisseau durant que toutes ces choses se passoient, & d'où je n'osois me faire voir à personne. Peu de temps après je vis hausser les voiles, & en même temps sortir de ce fâcheux rivage qui m'avoit donné tant de crainte; en suite la femme du Capitaine me vint trouver à ma chambre, où elle me fit le récit de tout ce qui s'étoit passé en la réception de cette fausse Zelide. Il ne restoit plus que de sçavoir ce que je devois devenir, mais le Capitaine m'assura qu'il me mettroit chez l'une de ses sœurs, ou dans le Temple des Vierges, jusques à ce qu'il eût trouvé moyen de me mettre entre les bras d'Alcidalis. Nous fûmes quelques jours pendant notre navigation assez dans le repos, lors qu'un soir, trois heures avant le coucher du Soleil, nous aperçûmes trois voiles de Corsaires en pleine mer, dont nous ne fûmes pas long-temps sans en être investis, & qui à la faveur du vent vinrent choquer notre vaisseau. Notre Capitaine qui étoit homme de cœur, s'émeut de ce rencontre; néanmoins le regret de perdre les richesses que je luy avois données, le firent résoudre de périr plutôt que de se rendre. Cependant sa femme qui étoit restée dans ma chambre, me coupa les cheveux, & me donna un habillement de son mary, dont je me vêtis, après avoir jetté ce coffret de diamans dans la mer. Je pris dans la chambre les premières armes que je trouvay, & je fus au combat, mais il paroissoit si inégal, que déjà les ennemis s'étoient attachez à notre vaisseau, & s'étant jettés dedans, leur temerité leur fit espérer d'abord une facile victoire, mais ils trouverent peu de

temps

temps après une résistance qu'ils n'attendoient pas d'un vaisseau qu'ils croyoient déjà affoibly par la violence des vagues dont il avoit ressenty la furie, & le fort des armes fit tellement balancer la victoire, qu'elle fut long-temps incertaine, sans sçavoir de quel côté elle devoit incliner, car des trois vaisseaux qu'ils avoient, il y en avoit déjà un coulé à fonds. Ce fut alors que je regretay mon cofret de diamans, non pas tant pour moy, que c'étoit pour le Capitaine à qui je l'avois promis. Comme nous étions dans la plus grande ardeur du combat, & que les bancs & les tillacs étoient tout couverts de sang & de corps morts, je vis tomber à mes pieds le Capitaine de nôtre vaisseau; cette mort forma parmi nos combatans un desordre, de maniere que les ennemis entrèrent dans le vaisseau, où ayant fait une partie de nos soldats, firent le reste prisonniers. En suite Orcant, c'étoit le nom du Corsaire, fit reveuë de ses captifs dont j'étois du nombre. Il me regarda fixement, & me demanda mon nom & mon pays, je luy dis que j'étois Espagnol de nation, & que je m'appellois Zelidan, neveu du Capitaine du vaisseau qu'il avoit gagné, & que je me trouvois fort malheureux de n'avoir pas pery dans ce combat. Je luy dis plusieurs mots en suite avec assez d'orgueil. Orcant estima ma fierté, & quoy qu'il fût assez barbare, si pourtant me témoigna-t-il quelque chose de plus doux qu'aux autres Captifs, lesquels il fit tous mettre à la cadene à la reserve de moy, disoit-il, qu'il faisoit plus d'état, ayant montré plus de valeur dans le combat que les autres, & que pour ma rançon, une seule belle action suffiroit pour me donner ma liberté. Toutes les flatteries de cet homme farouche ne me plurent pas, & je tiray très-mauvais augure de

cette amitié. Enfin je me résolus d'affermir mon courage afin de cacher mon sexe : plusieurs actions le reste de cet Eté se présenterent , où je tâchay , le plus qu'il me fut possible , de faire voir ma valeur. Un jour il luy prit envie de nous faire passer à Memphis , où il me fit voir les miracles du Nil , & les monumens éternels de la genereuse fatigue que les Egyptiens ont fait voir à leurs Esclaves pour l'honneur de leurs fausses Divinités , & pour la glorieuse memoire de leurs Princes. De là nous fûmes en la Palestine , où dans la cité d'Irenophanis , j'admiray un Temple dont la matiere & l'ouvrage surpassoit tout ce qu'un œil curieux peut legitimement admirer. Après avoir veu cette merveille nous poursuivîmes par l'Assirie , & par l'Asie mineure , où il me fit voir des choses extrêmement rares & fort étranges , & comme il nous voulut faire passer dans la Galatie , nos vaisseaux furent surpris d'une tempête qui leur fit prendre une autre route que celle qu'Orcant s'étoit proposée , car après avoir éprouvé tous les orages que la mer & les vents font souffrir aux objets de leurs coleres , nous fûmes jettés aux environs des Isles Baleares ; où nous ne fûmes pas long-temps sans être attaquez de deux autres vaisseaux aussi Pirates , qui firent veller sur nous une nuée de fleches. A mesure qu'ils s'approchoient de nous , ils se servoient des armes qui portoient moins loin , mais dont les coups étoient plus assurez & plus violens ; ils s'accrocherent à l'un de nos vaisseaux , où après y avoir jetté quelques grenades , ils y mirent le feu , & tout ensemble à l'un d.s leurs qui n'eut pas le temps de se retirer assez tôt. Alors les Pirates qui restèrent , ne jugerent pas seulement qu'il leur étoit impossible de nous arracher la victoire , mais ils remarquerent prudemment qu'ils auroient bien de

dela peine à résister plus long-tems ; ce qui leur fit croire que leur conservation dependoit plutôt de leur fuite, que de l'obstiné massacre auquel ils pourroient forcer leurs ennemis. Menageant ainsi leur fortune, ils se détachèrent, & à la faveur du vent, qu'ils jugerent les pouvoir éloigner le plus vite, ils tâcherent de sauver leur vie par la force de leurs voiles ; mais je témoignay que je n'étois point contente de cette clemence, & dis tout haut que ceux qui n'exerçoient jamais de pitié, étoient indignes d'en recevoir. Je prononçay ces paroles avec un visage si plein de résolution, que j'enflammay l'ardeur d'Orcant & des autres Corsaires, je les sceus si bien persuader à remporter une victoire entière, que l'effet en fut aussi prompt que le dessein. Orcant approuva mes paroles, & cet heureux Corsaire commanda aussi-tôt de rejoindre nos ennemis, où après les avoir abordez, nous recommençâmes le combat, où nous étant jettez une vingtaine dans ce vaisseau, après l'avoir acroché, nous fîmes une sanglante execution de ces voleurs, dont une partie furent taillez en piecs, & le reste se precipita dans la mer. Après cette victoire je descendis au fonds du vaisseau pour reconnoître les Captifs que les Corsaires y avoient laissez, ou pour voir & distribuer ensemble le butin que nous venions de gagner, où il y avoit plusieurs richesses, de grands tapis de Byssance, des étoffes de Perse tissues d'or & de soye, quantité d'or & d'argent monnoyé, & frappé au coin de tous les Roys & de tous les Etats de la terre. Après cette revue, qui donna beaucoup de satisfaction à nôtre Capitaine, j'apperceus tout à coup sur un petit lit une belle femme fort richement habillée, mais comme je me fus approché d'elle de plus près, je pris garde qu'elle avoit les yeux ouverts & tout baignez de pleurs, qu'elle

le étoit pâle , & qu'en tout son corps il ne se remarqueroit aucun mouvement. Ces indices me la firent prendre pour une femme morte, mais quand en effroyant ses larmes je sentis qu'elles étoient chaudes, cela me persuada que c'étoit plutôt la violence de quelque passion, qui l'avoit mise en ce pitoyable état, que la douleur d'un corps affoibly de maladie, qui ne jette ordinairement par les yeux que des eaux froides. Je reconnus par un soupir qu'elle lâcha qu'il lui restoit encore un peu de vie. La considération de son sexe & celle de sa beauté augmentèrent en moy la pitié, je pris donc un soin particulier pour faire avoir à cette Dame les remèdes les plus nécessaires & les plus prompts à la guérir, & luy rendre la facilité de la parole, afin qu'on la pût servir plus aisément par la connoissance de son mal. Je passay quelques heures de la nuit auprès d'elle, & ne jugeant pas à propos de l'éveiller du profond sommeil dans lequel elle sembloit être assoupie, je me retiray, ayant donné commission à quelques-uns d'y prendre garde, de l'assister en ce qu'elle auroit de besoin, & de m'appeller en cas qu'elle vint à recouvrer la liberté de la parole.

Un peu auparavant que l'Aurore vint à étaler les premières beautés du jour, cette femme étant revenue de son assoupissement comme du sommeil de la mort, & dans l'excès de son apprehension aussi bien que celuy de sa douleur, ayant perdu le souvenir de ce qu'elle avoit enduré pendant le combat par la crainte du danger; elle témoigna qu'elle se croyoit encore en la puissance du Capitaine des Pirates. Après donc que par ses larmes elle eut semblé avoir épuisé toute l'humour de son cerveau, & vidé tout à fait ses souvenirs pour faire place à la voix, qui devoit prononcer ses dernières plaintes. Hélas! se prit-elle à dire,

dire, misérable, & infortunée que je suis, à quel point me voi-je maintenant reduite ? Ciel rigoureux ne me conserve point la vie, si tu ne me gardes aussi l'honneur, foudroye plutôt cet inhumain, & luy fais ressentir un supplice digne de sa tyrannie, ou bien si les destinées ne le permettent pas, aye agreable que par l'innocente effusion de mon sang j'aïlle trouver dans le tombeau un azile assuré à ma chasteté. A ces mots elle noya ses jouës, & son sein par l'abondance de ses pleurs, & s'abandonna si fort à la douleur, qu'elle en perdit la parole pour quelque tems; puis reprenant son discours avec moins de larmes, mais avec un accèz d'une douleur bien plus violente: Il est meilleur mille fois, dit-elle, de perdre la vie n'étant point souillée, que de la conserver après une disgrâce honteuse: j'ay mérité de mourir, il ne faut donc pas si long-tems survivre à la perte de mes esperances. Reçois donc, ô Parque cruelle, cette ame affligée; & si jamais mon Amant vient à passer par tes mains, dis lui qu'à son occasion, j'ay fait ce sanglant sacrifice de ma vie. Ce qu'elle prononça avec un accent & avec des lèvres, qui ne respiroient que douceur & qu'amour, tant cette passion a un commandement absolu sur tous les autres sentimens; puis elle continua avec la même voix qu'elle avoit commencé: Et toy malheureux que j'ay méprisé, accepte cette espèce de vengeance pour le peu de satisfaction que j'ay donné à ton amour, & l'ingratitude dont trop indignement j'ay payé tes devoirs & tes services. Et changeant encore de discours selon qu'elle y étoit contrainte par son principal ressentiment, elle acheva de dire: Recevez donc de veche, aimable Cavalier, ce qui est à vous, malgré le mépris que vous en avez fait, & prenez en bonne part cette dernière dévotion.

que je vous rends d'autant plus cherement , que je me voi maintenant au souverain point de mes affections. Elle eut à peine achevé de prononcer ces paroles , qu'elle sentit ses esprits diversement agités , une fureur violente la saisit , le feu luy gagna le visage , & rendit les lys & les roses de ses jouës , qui sembloient y disputer pour le prix de la beauté , d'une couleur toute ternie & defaigreurable. Il sortoit de ses yeux comme une fournaise embrasée d'exhalaisons de flâmes & de fumées , & ses cheveux se dressant de maniere que cela donnoit de la crainte & de l'horreur à ceux qui la regardoient en ce transport. Elle prit d'une main tremblante un coûteau qu'il sembloit qu'elle avoit réservé pour un si sanglant usage ; & mesurant l'étendue de son bras pour mieux adresser son coup , elle en fonda la place avec l'autre main par le battement du cœur , disant ces paroles : Le salut des vaincus est de n'en plus attendre. Mais lors qu'elle retiroit son bras , & prenoit son temps pour se donner le coup de la mort , un des Soldats qui l'avoit observée dès son premier mouvement , s'étant apperceu de ce funeste dessein , fit doucement quelques pas , & luy saisit la main , sur le point qu'elle s'en alloit l'employer contre sa vie. Le déplaisir qu'elle receut d'avoir perdu une si belle occasion , la rendit toute confuse , & luy fit jetter un grand cry. Le Soldat appella ses compagnons à l'instant , & ne voulut point qu'on nous éveillât : Mais je ne sommeillois qu'à demy , & le cry de cette Dame étant parvenu jusqu'à moy , je crûs que quelque insolent avoit peut-être voulu user de violence en son endroit , si bien que j'y courus l'épée à la main avec resolution de la vanger. Toutefois ayant appris le contraire , & qu'on l'avoit empêché de se tuer , je fus extrêmement ayse de
me

me voir si heureusement trompé ; puis quand le Soldat m'eut dit qu'elle avoit parlé un assez long-tems , & qu'elle avoit tenu les discours que je viens de vous repeter maintenant avec toutes ces circonstances , je m'approchay d'elle , & avec autant d'affection comme de modestie : Madame , luy dis-je , le Ciel vous a delivré des maux que vous pouviez craindre ; & j'ay beaucoup d'obligation à sa bonté , d'avoir accordé l'honneur à mes mains de contribuer quelque chose au soulagement de vos malheurs : Vous n'êtes plus sous la tyrannie de personnes Barbares ; mais sous la protection de gens d'honneur. Cette Dame à qui la frayeur & la honte avoient fait pancher le visage sur son sein , ne répondit rien d'abord à mes paroles , & quelques offres de courtoisie que je joignisse à mes complimens , je ne pus obtenir d'elle seulement qu'elle levât les yeux pour me regarder , quoy que je le souhaitasse infiniment , pour luy faire remarquer sur mon visage la Religion de mes promesses. Enfin , après beaucoup de prieres & de sollicitations , aussi respectueuses que passionnées , je vis qu'elle haussa un peu sa tête de dessus son sein , & puis tout à coup se jeta à mes pieds , & embrassa mes genoux , comme si veritablement j'eusse eu la gloire d'être seul son Libérateur. Quoy que surpris de cette soumission , je luy ayday promptement à se relever , & la priay de ne me point traiter de la sorte pour le peu de service que j'uy avois rendu. A ces mots elle haussa la veüe , & par l'objet de son aymable visage je remarquay , que c'étoit quelque objet d'amour , que le sort avoit réduit à peu près en pareil état que moy. Je ne m'étonnay donc point de la resolution qu'elle avoit eüe de se faire mourir pour mettre fin à ses malheurs. Mais je ne pouvois comprendre la cause

Qu'il qu'il

qui l'avoit obligée de s'exposer aux caprices de la fortune. Enfin , ayant effuyé quelques larmes, & poussé dehors quelques soupirs qui luy déroboient la liberté de la voix, elle satisfit sa curiosité par ces paroles. Cleagenor , dit-elle , à ce mot de Cleagenor , le Capitaine du vaisseau demeura si surpris , qu'il ouvrit plusieurs fois la bouche sans prononcer une parole , ses yeux toutefois firent l'office de la bouche , & son visage exprima à Zelide une joye si extraordinaire , qu'elle vit bien que non seulement ce ne pouvoit être un amy de Leonice : mais plutôt son amant ; ce qui fit prendre dessein à Zelide de ne point achever l'histoire qu'elle avoit commencée , qu'auparavant elle n'eût appris de ce Gentil-homme le sujet d'une si soudaine & si peu commune alteration. Aussi-tôt que le Capitaine pût parler , il ouvrit la bouche à ce discours.

Vous ne devez point vous-étonner , Madame , si je n'ay pû cacher mon alteration , quand vous avez proferé le nom de Cleagenor : Il est vray que j'ay été le premier avec qui il ayt eu quelque particuliere habitude dans l'Italie , & le dernier qu'il ayt jamais rendu dans les voyages confident de sa fortune , de vous dire ce qui a donné naissance à une amitié si longue & si constante ; c'est ce que je ne sçaurois , & j'ignore encore si c'est un effet de mon bonheur , ou de l'inclination naturelle , qui porte si facilement les personnes vertueuses à s'aymer reciproquement : Mais je vous puis assurer qu'aussi tôt que je le vis , je trouvay quelque chose en sa façon de si agreable & de si majestueux , que dès lors je brûlay de désir d'en avoir la connoissance : J'étois sur la place de Venise où je me promenois , quand Cleagenor vint mouiller l'ancre.

L'arrivée de ce vaisseau réveilla ma curiosité , & m'atti-

m'attira incontinent vers le port , où je ne fus pas plutôt , que je vis descendre quantité de personnes de différente condition & sexe , entre lesquels Clagenor paroissoit comme un Soleil , & par l'avantage de sa taille , & par la majesté de ses actions. Dès qu'il fut sur la Greve, quelques Officiers qu'il avoit envoyés devant, le vinrent recevoir pour le conduire au Palais, qu'ils luy avoient préparé; & comme j'avois dessein de sçavoir si les effets répondroient aux apparences que j'avois veues , je le suivis de l'œil , & l'accompagnay au lieu que l'on avoit choisi pour sa demeure. A peine y fut-il ébly, que par le moyen de son Hôte que je connoissois particulièrement, comme étant Citoyen d'une Ville, où j'ay eu l'honneur d'avoir pris naissance , j'obtins le bonheur de sa conversation, dans laquelle je trouvay des charmes si puissans, que dès lors je croyois perduës toutes les heures que j'employois ailleurs qu'en sa compagnie; & parmy les douceurs de son entretien. Pour ne luy être pas tout à fait inutile, pour acheter par quelque service le bonheur de son amitié, je pris un soin particulier de luy faire avoir toutes sortes de caresses des plus considerables de nôtre Republique , & de luy montrer tout ce qu'il y a de plus remarquable en cette superbe Cité. Il est certain qu'en toute l'Italie, il n'y en a point de pareilles, soit pour sa large étendue, soit pour la situation qui est la plus avantageuse du monde, & qui semble assise en un lieu propre à en avoir tout l'Empire, la belle structure de cette Cité, & l'éclat du riche emmeublement des particuliers, répondent à la magnificence des Palais publics, & à l'ordre des Ruës & des Places. Les eaux y sont glorieuses de porter quantité de vaisseaux; quoy qu'elles semblent être mises sous la sujétion des

Q. 6

Quais.

Quais & des Ports: Les endroits les plus larges de la Ville sont ornez d'Obelisques, de Colonnes, de Pyramides, de Theatres, d'Arcs Triomphaux, de Places Agonales, & de Naumachies, & le tout accompagné d'un grand nombre de Fontaines; & bien que les bâtimens soient differents, il y a pourtant un ordre si proportionné, & pour leur hauteur & pour leur assiette, qu'ils charment tout à fait les yeux des habitans par leur belle symmetrie. Ce qu'il y a encore d'admirable est la magnifique structure des Temples, qui paroissent comme des Isles dans la mer; Ils sont bâtis de pierres assez rares, & embellis de plusieurs marbres de diverses couleurs, les Lambris, les Bordures, les Autels, les Portes, les Fenêtrages, sont tous relevez d'ouvrages d'or & d'azur, avec des enrichissemens de Tableaux, & de Statuës de Bronze. Quant aux paremens des Autels & aux vêtemens des Prêtres, l'on peut dire qu'ils sont tels, qu'en cela ce Peuple excelle par dessus les autres Nations: Car quoy que la plupart de ces ornemens soient de pur or, ou d'une matiere encore plus riche; si est-ce que la façon de l'ouvrage en est beaucoup plus precieuse. A quoy j'ajoute, que la symmetrie est si parfaitement bien observée en toutes choses, qu'elle rend par ses merveilles les forces des autres sens assujetties à celui de la veüe. Pour son Arsenal, il est le plus ample, le plus beau, & le mieux formé du monde; il y a pour armer plus de cent mille hommes, & pour assieger en même temps trente Villes, sans qu'il y ayt rien ailleurs qui ne se trouve là dedans: Il peut fournir cinq cens machines de guerre, que la Gaule qui met en usage tant de nouvelles inventions, n'a peut-être jamais connües. Son port qui est un des plus celebres de l'Europe, & capable de toutes sortes de

de vaisseaux , la rend une des plus habitées de toute l'Italie , & le commerce que ses habitans ont avec toutes les Nations de la terre , fait qu'ils sont estimez les plus riches & les plus opulens de tout l'Univers ; les principaux Citoyens , la Noblesse , & les Ministres de cette Auguste Republique sont fort intelligens & fort affables : Les Prêtres y menent une vie bien Religieuse , & les Intendans de Justice ne se laissent point corrompre en faisant leurs charges , ny par presens , ny par amitié , ny par consideration d'aucune alliance : Ceux qui ont l'administration des Finances en font de même , sans se montrer ny prodigues , ny trop avares : Les femmes y sont fort gentilles & magnifiques ; & bien que leurs beautez soient differentes de celles de France , elles n'en sont pas toutefois moins agreables , & leur mignardise les peut faire entrer en comparaison avec les plus beaux objets de la terre. Cleagenor à qui je fis voir toutes ces choses , ne trouva pas peu de divertissement en la veüe de tant de merveilles. Mais ce qui le charma davantage , fut la conversation des Dames , parmy lesquelles il trouva tant de gentillesse , qu'il m'a plusieurs fois avoué qu'elles avoient de l'avantage sur toutes les beautez de l'Europe. Cleagenor d'un autre côté paroïssoit parmy elles avec des qualitez si recommandables , que l'on ne pouvoit rien souhaiter en son humeur , il parloit de fort bonne grace ; & comme son esprit avoit le secours d'un jugement solide , & d'une grande memoire , la langue Italienne luy étoit aussi familiere que la Françoisse. De plus , il fit voir en diverses occasions qu'il n'y avoit personne de son âge qui pût l'égalér en tous les exercices d'un Cavalier. Les Seigneurs & les Dames de la Ville faisoient à l'envy à qui auroit le bonheur de

sa compagnie ; on l'invitoit tantôt au bal , & tantôt aux festins ; & en quelques Assemblées qu'il fût , il paroissoit toujours avec une politesse , qui faisoit naître en même temps & l'admiration & l'envie ; aussi ne fut-il pas long-tems sans donner de l'amour aux plus rebelles , & les plus modestes ne firent point de difficulté d'avouer qu'elles ne le pouvoient voir sans atteinte : Mais parmy tant d'attraits , & de caresses capables de fléchir les plus insensibles , il parut toujours égal , & jamais il ne donna aucuns témoignages qu'il fût touché , ny des traits de leurs visages , ny des charmes de leurs esprits. Je m'étonnay d'abord de cette indifférence , & j'admiray cet Empire que je crus qu'il avoit sur ses passions , en un âge où elles avoient accoutumé de regner : Mais je sortis de mon étonnement , quand j'en eus appris la cause , qu'il me fit connoître peu de jours après par des effets contraires à ceux qu'auparavant je m'étois imaginé. Quelques considérations particulières nous ayant divertis de nos visites ordinaires , j'avois été quelque tems sans le voir , quand un jour je le rencontray au sortir de son Palais , où j'allois exprès pour apprendre de ses nouvelles : Mais je fus extrêmement surpris , quand je vis tout son train en détail ; & que je remarquay sur son visage aussi bien que sur son habit , les véritables témoignages d'une tristesse nonpareille , & les visibles traits d'un bien-tendre ressentiment : Je m'informay aussi-tôt de ce funeste appareil ; & comme je prenois beaucoup de part dans tous ses intérêts , je tâchay de sçavoir le sujet de ses déplaisirs , afin de les partager avec luy ; & même d'y apporter les remèdes que je croyois pouvoir contribuer quelque chose à la moderation de leur excès. Mais il me fit pa-

roître.

roître, & par ses soupirs & par ses paroles, que sa playe étoit de celles qui ne se peuvent guerir que par le temps; & que ses blessures étoient encore si profondes, qu'il étoit impossible d'en arrêter la douleur. J'appris enfin qu'il n'étoit pas insensible à l'amour, & que sa passion étoit la source qui luy faisoit verser tant de larmes, & jetter tant de soupirs, qu'il donnoit à la memoire d'un objet qu'il aymoit uniquement, & que la mort luy avoit inopinément ravy. Je voulus l'obliger au recit de cet amour, que jusques-là j'avois toujours ignoré, mais il me pria de le vouloir dispenser de cet effort, qu'il ne pouvoit faire, à ce qu'il disoit, sans un peril manifeste de sa vie, puis qu'en me racontant la qualité de sa perte, il seroit contraint de renouveler les premiers & les plus violens sentimens de son infortune; il me dit seulement que comme l'objet de sa tristesse avoit été le plus beau de la nature, aussi son ressentiment étoit le plus juste qui fût jamais entré dans le cœur d'un Cavalier. Ce fut alors qu'il me montra une lettre qu'il avoit receuë de sa Maîtresse, & ce fut pas ces tristes caractères qu'il acheva de me faire voir les funestes assurances du malheur qu'il deplorait; il me montra, dis-je, une lettre si trempée de larmes, qu'elles en avoient presque effacé l'écriture, & le papier en étoit encore tout humide, sinon à quelques endroits que ses soupirs avoient sechez, ou que sa bouche imprimant ses baisers avoit dérobez & soustraits à la violence de ses pleurs. Ce malheur le reduisit au point de trouver la vie importune, puis qu'il avoit perdu la chose du monde qu'il aimoit le plus. Depuis ce temps là il vécut si solitaire & si particulier, qu'il n'eût plus d'autre dessein que de suivre dans le tombeau celle pour qui il avoit tant de fois soupiré.

piré. Venise quoy qu'infiniment peuplé, luy paroïssoit desert, ou s'il y voyoit quelques objets, tous luy sembloient odieux & indignes de sa conversation. Pendant qu'il fuyoit ainsi toute sorte de compagnies, je ne laissois pas pourtant de le voir toujours, & d'autant que je me rendois complaisant à son humeur, il souffroit mon entretien, & soulageoit quelquefois son mal par le recit qu'il me faisoit de ses deplaisirs. Tout autre que moy eût desobligé Cleagenor de le détourner de ses pensées, d'autant que ceux qui ont de grands maux se plaisent fort à l'entretien de leurs propres reveries, & s'imaginent de pouvoir trouver dans la solitude, la consolation qu'ils ne veulent pas chercher dans les compagnies. Mais tant s'en faut qu'il s'offensât de la liberté que je prenois de l'interrompre durant cette melancolie, qu'au contraire il me témoigna qu'il se tenoit infiniment obligé à mon humeur qui ne se lassoit point de la sienne, & qui luy faisoit voir tous les jours des marques d'une genereuse & bien veritable affection. Cette amitié qu'ils reconnut par l'assiduité de mes soins, en forma une pareille dans son ame, qui étoit trop noble pour être ingrate; aussi ne fut-il pas long tems sans m'en donner des témoignages, mais tels que je ne m'en scaurois souvenir, sans que j'en admire encore les effets, car pour faire mon bonheur il hazarda le sien, & mit tout en usage pour me faire triompher du malheur qui sembloit se vouloir alors opposer au cours de ma felicité & de mes contentemens, comme vous le pourrez apprendre par l'histoire que je vais maintenant vous raconter.

HISTOIRE DE LYSANDRE ET DE LEONICE.

T Andis que Cleagenor pleuroit la perte de ses espérances, la naissance des miennes me faisoit soupirer pour un objet à qui la nature avoit donné tant d'avantages sur toutes celles de son sexe, qu'on eût dit qu'elle avoit été avare envers les autres, pour être prodigue en son endroit; aussi regnoit-elle absolument sur les cœurs, auxquels sa modestie faisoit autant de blessures que sa beauté. Leonice étoit le nom de cette jeune merveille, & quoy que Rome eût eu l'honneur de luy donner naissance, Venize avoit toutefois le bonheur de luy servir de séjour, en considération de Lisimene qui luy étoit fort proche parente, & de qui, comme elle étoit la consolation, elle devoit être l'héritière. Pour ne vous pas ennuyer par le récit de mes aventures, je ne m'amuseray point à vous reciter le commencement ny le progrès de mes amours, je vous diray seulement qu'entre plusieurs Gentils-hommes de ma condition qu'elle avoit également blessez, je fus long-tems le seul dont elle approuva la recherche, & j'aurois été infailliblement le plus heureux & le plus content de tous les hommes, si mon bonheur eût eu autant de constance

stance que mon affection , mais j'experimentay bien-tôt apres que le traître Amour ne m'avoit fait embarquer sur certe mer, dont le calme paroissoit si grand , que pour m'en faire ressentir les orages , & pour m'exposer plus cruellement à la violence de ses tempêtes, car enfin j'étois aimé de Leonice, & rien ne s'exposoit au courance de ma prosperité , si le Ciel ne m'eût donné un rival dont l'éclat renversa tous mes desseins , & par la pompe de son appareil dressa le tombeau de mes esperances. La reputation de merite & de la beauté de Leonice, ne l'avoient pas seulement mis en estime dans nôtre Republique, celle de Genes fut incessamment remplie du bruit de cette merveille , & Rome où elle avoit étalé les premiers rayons de ses graces, ne fut pas longtemps sans faire des vœux pour le retour de cet Astre, dont la beauté sembloit ajouter quelque chose à l'éclat de sa grandeur. Enfin entre plusieurs Seigneurs à qui un renom si celebre donna la curiosité de la voir, un nommé Ciliade en devint amoureux, soit qu'il eût vu autrefois Leonice, étant à Rome d'où il étoit, ou que le récit de son merite particulier l'eût porté à ce dessein; & pour ne point perdre de temps ils s'adressa à Lisimene à qui il sceut si bien représenter les avantages de sa fortune, qu'il fut écouté favorablement, & quelque temps après reçu avec plus de courtoisie que sa mauvaise mine & ses autres défauts ne lui en devoient faire esperer. Il est vray que Leonice, qui avoit les yeux & le jugement assez bon pour mettre de la difference entre Ciliade & moy, eut d'abord bien de la peine à le souffrir; mais Lisimene à qui l'intérêt étoit plus considerable que toutes choses, n'oublia rien qui pût rendre mon rival recommandable. Elle étoit ingénieuse jusques-là que de beaucoup de desfranchitez, elle en vouloit

vouloit faire autant de vertus. Elle ne parloit qu'en termes magnifiques de sa douceur, de ses mœurs, & publioit hautement, que son âge étoit ennemy de l'inconstance, qu'il avoit passé les feux de la jeunesse qui donnent tant de peines aux femmes, qu'il possédoit de grandes richesses, & que sa vertu qui paroissoit par sa modération, n'étoit pas du tout commune; en un mot, elle sut si bien persuader Leonice en faveur de Cilinde, qu'elle se résolut à le recevoir, nonobstant l'affection qu'elle m'avoit toujours témoignée. Je vous laisse à penser si je fus étonné de ce changement, & si ma bouche demeura muette à un si juste sujet de parler, non assurément, j'en dis contre l'inconstance de Leonice & l'avarice de Lisimene, tout ce qu'un véritable ressentiment peut inspirer à une ame outragée, & mes transports furent si visibles, que je fus sur le point de rendre les affections de Cilinde, & bien vaines & bien funestes. Un jour que je le vis entrer chez Leonice, il me prit envie d'y aller aussi, ou pour luy faire remarquer l'avantage que j'avois sur mon Rival, ou du moins pour partager avec luy le bonheur d'un entretien dont auparavant j'avois jouï seul, & si paisiblement. Cilinde avoit bien osé dire que j'avois recherché Leonice, mais ne m'ayant jamais vu, il n'avoit garde de s'imaginer que ce fût moy qui la vins ainsi visiter hors de saison. Leonice d'autre côté ne luy voulut pas dire mon nom, de peur de luy donner de la jalousie. & je vis bien qu'elle n'auroit pas peu de peine à se gouverner en cette rencontre inopinée. Pour moy à qui l'on avoit dépeint la taille, le visage & le maintien de Cilinde, je le reconnus aussi-tôt, & ne manquay pas de l'entreprendre sur le dessein de sa recherche, & de faire même quelques reproches à Leonice sur le

chan-

changement de ses affections. Cilinde pour ne
 point demeurer muet à cette première attaque,
 prit la parole, & me dit, Monsieur, je ne dou-
 te plus que vous ne soyez ce Lyfandre, qui avez
 depuis peu recherché l'incomparable Leonice,
 mais si je ne connoissois assez votre humeur
 courtoise & genereuse, par la reputation que
 vous avez, je jugerois les Cavaliers de cette con-
 trée aussi peu courtois, que l'air en est délicieux
 & plaisant. A ces mots je l'interrompis, & pour
 l'animer davantage, à mes premiers discours j'a-
 joutay encore ces paroles : Mon Cavalier, les
 Gentils-hommes de cet agreable pays sont tous
 nez avec la même douceur & civilité, mais puis-
 que vous me connoissez par reputation, & que
 vous sçavez que j'ay recherché l'adorable Leoni-
 ce, apprenez donc encore aujourd'huy & sça-
 chez que quiconque entreprendra sur moy sa
 recherche, se declare mon ennemy. C'étoit as-
 sez dit pour engager Cilinde au combat, & luy
 faire mettre la main à l'épée, mais Leonice
 nous separa promptement, & pour appaiser les
 transports que la violence de ma passion avoit
 excitez au prejudice de mon respect, elle me
 parla de la sorte : Hé quoy, Lyfandre, où êtes-
 vous, & quelle humeur si prompte vous porte
 à venir ainsi quereller de sang-froid un Etran-
 ger dans ma maison, avez vous oublié les loix
 de l'honneur, & de la civilité que je vous ay
 toujours vû observer si religieusement ? Ah bra-
 ve Lyfandre, moderez votre courroux, je vous
 prie, & ne perdez point par un trait de prom-
 pitude, la gloire & la reputation que votre es-
 prit & votre courage vous ont acquis. Ces pa-
 roles prononcées avec grace, calmerent un peu
 les violens mouvemens de ma colere, si bien
 que pour m'excuser de mes transports, je me
crus

trus obligé de luy tenir encore ce discours. Belle Leonice, vous m'estimeriez avoir bien peu d'amour, de courage, & de ressentiment, si après le refus que vous avez fait de mon alliance, je ne vous faisois voir, & en presence de celuy qui espere être v^{otre} Epoux, le tort que vous faites à mon affection. Vous sçavez les devoirs que je vous ay rendus, & vous n'ignorez point les effets de ma fidelité & de ma constance. Toutefois puis que Cilinde vous est si considerable, je ne veux point forcer vos inclinations, ny m'opposer davantage à vos delices, mais je vous veux assurer, que, comme vous avez été le premier objet de mes desirs, vous ferez aussi le dernier de mes esperances, & si je ne suis pas assez heureux pour vivre avec le titre de v^{otre} Epoux, au moins sçauray-je bien mourir avec la qualité de v^{otre} Serviteur. Je sortis en proferant ces dernieres paroles, mais si troublé & si hors de moy, que je n'avois plus d'autres pensées que celles de mon desespoir.

En cet état je rencontray Cleagenor, à qui je fis le recit de tout mon malheur, & de l'inconstance de Leonice; il s'étonna de ce changement, & témoigna qu'il ne prenoit pas peu de part dans mes déplaisirs: Il s'offrit même à me servir en tout ce que je voudrois, soit que j'y voulusse proceder par adresse ou de force ouverte; & de fait, il travailla si bien à rechercher les occasions de m'obliger, qu'il en trouva une digne de son courage, & de l'affection d'une personne qui ne veut rien épargner pour se rendre utile à son amy. L'ambition de Lisimene, & l'obeissance de Leonice étoient sur le point de faire passer Cilinde, de l'esperoir qu'il avoit, à la jouissance du bonheur qu'il souhaittoit si passionnément, quand le Ciel fit naître une occasion
qui

qui me rendit toutes mes esperances , & precipita mon Rival du faite orgueilleux , où la fortune l'avoit fait monter , jufques au centre de fa ruine. Je crains icy , belle Zelide , & vous aimable Prince , que vous ne blâmez un peu mon procedé , & que vous ne donniez pas à ma conduite toutes les approbations que vous avez accoutumé de donner aux actions genereufes : Mais j'efpere que vous fouffrirez les difcours que je vous ay faits , quoy qu'ils ne vous racontent rien d'illuftre , que ce qu'aura produit la valeur de mon cher amy Cleagenor : Vous n'ignorez pas que les rufes & les stratagêmes font permis en la milice d'amour , auffi bien qu'en celle de Mars : & il ne femble qu'il importe fort peu de quelle façon on vainq fes ennemis , pourveu qu'on en triomphe , & qu'on emporte fur eux le prix , & les fruits de la victoire. C'eft pourquoy je ne craindray point de vous dire , que n'ayant pû attirer Cilinde au combat , où je l'ay provoqué fi fouvent ; j'ay cru que je pouvois avoir recours aux artifices pour rompre fes deffeins , & luy ravir une palme , que mon affection sembloit avoir fi fortement meritée ; & voici comme j'y proceday.

Un jeune Frere que j'avois nommé Lifidas , après un long voyage qu'il avoit fait chez les Etrangers , arrive à Venife : mais fi changé & fi different de l'état où il étoit , quand il partit , que j'eus de la peine à le reconnoître. Toutefois cette fecrette & puiſſante inclination que la nature nous donne pour ceux qui font de nôtre ſing. parut en cette occaſion plus ſçavante que mes yeux , & me força de le recevoir avec toutes les tendreſſes & les affections qu'il pouvoit attendre d'un Frere. Son retour fut long-temps ſecret auffi bien que ſon arrivée ; car ayant été
volé

volé par les chemins, & perdu tout son équipage, il ne vouloit point paroître qu'il n'eût auparavant donné ordre au rétablissement d'un nouveau. Tandis qu'il travailloit à reparer les incommoditez de sa perte, & qu'il se reposoit de la fatigue de son voyage; je luy tenois ordinairement compagnie, & ne le quittois que fort peu, soit que la bien-séance exigeât de moy ce devoir, ou que la curiosité me portât à apprendre ses aventures, & certes il m'apprit par le secit qu'il me fit de sa fortune, qu'il n'avoit pas peu profité parmy les Nations étrangères, & que s'il n'en avoit pas apporté beaucoup de richesses, du moins qu'il y avoit acquis beaucoup d'adresse : ce qui m'obligea de m'ouvrir à luy, & de luy déclarer tout au long la naissance & le progrès de mes amours. Il en écouta tout le commencement sans s'émouvoir, n'ignorant pas que la legereté & l'ambition sont naturelles aux Dames : Mais quand il apprit que mon Rival ne l'emportoit sur moy, que par les richesses dont il avoit éblouy Lili mene & Leonice, il ne put moderer ses transports, & son ressentiment fut tel, qu'il ne feignit point de me dire qu'il portoit un fer, dont l'éclat pourroit bien dans peu de jours effacer celui de l'or, & le renvoyer avec son Maître au lieu de son origine; bien que je sceusse que cette colere ne me pouvoit être qu'inutile, veu la lâcheté de mon Rival, elle ne me fut pas pourtant désagréable : Car parmy ses saillies & ses fougues, elle me fit lire dans les yeux de Lili das les marques d'une bien genereuse & veritable affection. Je ne le laissay pourtant pas long-temps en cette humeur, mais j'en apaisay aussi-tôt les mouvemens par les considerations que je vous ay déjà dites, luy remontrant que j'avois déjà tenté les moyens dont il

me parloit , que je n'avois que trop de courage pour attaquer Cilinde , s'il en avoit eu assez pour prendre la résolution de se deffendre. Vaincu par ces raisons , il ne me parla plus depuis de cette voye. Mais dez qu'il fut en état de pouvoir sortir, il fit une action qui m'étonna si fort quand je la sceus, que je fus contraint d'avouer que son affection étoit sans pareille : Car pour me rendre Leonice, il se mit en danger de se perdre , & s'oublia soy-même pour détruire le bonheur de mon Rival , comme s'il n'eût pas deu avoir d'autre ambition que celle de me servir.

Lisidas donc apprit que Cilinde avoit dessein de reparer les deffauts de sa personne, par la magnificence de son train , & alla s'offrir à luy de si bonne grace , qu'il fut impossible à mon Rival de le refuser , dans la croyance qu'il avoit qu'il fût Etranger , comme il luy persuada par la diversité des Langues , qu'il sçavoit très-parfaitement parler. Il ne fut pas plû-tôt reçu chez Cilinde, qu'il luy fit voir la gentillesse de son esprit, & l'adresse que la nature luy donnoit en toutes choses : ce qui le rendit si considerable à mon Rival, qu'il en fit peu de temps après son Confident, & le Depositaire de tous ses desseins. Lisidas étant en cette posture auprès du Maître qu'il s'étoit volontairement donné pour me servir, ne manqua point de faire agir son esprit en ma faveur, & de me communiquer adroitement tous les secrets qui luy étoient confiez. Mais toute cette adresse ne m'auroit pas servy de beaucoup , si cette aveugle Deité qui se plaît au changement & au caprice de l'inconstance, n'eût secondé les intentions de Lisidas , & facilité les moyens qu'il recherchoit pour me rendre les bonnes graces de Leonice , & les contentemens que je me promettois de mon affection.

Un jour cette fille credule forcée par la consideration de Lisimene, & de sa propre ambition, à favoriser la recherche de Cilinde ; luy fit present d'un bracelet de ses cheveux tissu fort delicatement, & enrichy d'une boucle de pierreries. Mais elle luy deffendit de le porter, de peur que Lisimene venant à le reconnoître ne la blâmât de sa liberté ; si bien qu'après l'avoir montré à Lisidas, il le fit mettre sous la clef, attendant qu'il eût obtenu de Leonice la permission d'honorer son bras du précieux gage de son affection. Lisidas qui avoit remarqué le lieu qu'on avoit rendu depositaire de ce Tresor ne manquoit pas aussi d'invention pour l'en tirer, afin de le mettre entre mes mains : Mais pour ne se point hazarder temerairement en cette action, il se contenta de me donner les avis & les moyens de la faire réussir. Ayant donc appris de Lisidas, qu'un jeune Garçon Florentin, qui servoit Cilinde à la chambre, étoit fort débauché, & assez facile à corrompre, je me resolus à le gagner par promesses & par presens, scachant qu'il n'y avoit point de portes si bien fermées, que l'on ne puisse ouvrir avec une Clef d'or. Et certes, je ne fus point trompé en mon opinion ; car il fut si officieux envers moy & si perfide à son Maître, qu'en serrant plusieurs petites hardes dans sa Cassette, il en ôta ce bracelet avec autant de subtilité que de malice. Dès qu'il eut fait ce précieux larcin il me l'apporta incontinent, & me le vendit tout ce qu'il voulut ; mais cet argent qu'il receut de moy ne servit que d'instrument à sa perte. Pource qu'à force de l'employer à l'excès de ses débauches, il en mourut peu de jours après par une juste punition du Ciel, & si cette mort me fût utile, l'occasion que je m'en vais vous dire ne fut pas

moins favorable, il y avoit dans Venise une jeune Demoiselle extrêmement belle & gentille, mais qui faisoit une assez ouverte profession d'impudicité, puis qu'elle en gagnoit sa vie, alléguant la pauvreté pour excuse de sa mauvaise conduite. Comme la nécessité contraignoit la plupart du temps ces femmes-là d'être inconstantes en leurs demeures, celle cy commença de plier la toilette, & se voulut retirer de Venise, ayant eu avis que le Magistrat avoit ordonné pour quelques desordres qui étoient arrivés chez elle, qu'on l'enfermât dans le Rocher de la pénitence. Elle s'en alla donc sans payer ses dettes, laissant pour toute satisfaction à ses créanciers les meubles qu'elle n'avoit pu emporter; & d'autant qu'elle esperoit profiter davantage à Rome, où elle croyoit y avoir plus de liberté, elle s'embarqua pour s'y en aller. Un jour ou deux après sa fuite, on mit à l'encan tout ce qu'elle avoit laissé, & les deniers de cette vente furent distribués aux plus nécessiteux de ceux envers lesquels cette malheureuse étoit demeurée redevable. Environ ce temps-là Cilinde fit dessein d'aller aussi jusques à Rome, tant pour donner ordre aux affaires de sa maison, que pour y faire les préparatifs de son mariage. Il fut donc prendre congé de Leonice, qui reçut ses Adieux avec des sentimens qu'elle devoit avoir pour une personne qu'elle considéroit déjà comme son Epoux. Mais à peine fut-il party, que son bon-heur changea bien-tôt de face: car comme de beaucoup de faveurs que Leonice m'avoit autrefois accordées, il me restoit encore celle de la pouvoir visiter, j'allay incontinent lui rendre ce devoir, & après quelques discours que nous eumes ensemble, je tiray de ma pochette le bracelet que j'avois acheté du valet de Cilinde. Elle n'eut pas plutôt

jette l'œil dessus, qu'elle le reconnut, & me demanda de qui je tenois cette faveur; je ne la fis pas beaucoup languir sur cette demande, je luy fis aussitôt accroire que je l'avois eu à l'encaen de cette Courtisane, qui depuis peu s'étoit retirée de Venise. A ces mots il ne luy fut pas possible de cacher ses déplaisirs; car la couleur luy étant montée au visage, ses yeux enflés de larmes trahirent sa passion, & me firent assez connoître qu'elle étoit atteinte d'un bien vif ressentiment. La voyant réduite au point où je l'attendois, & que mon stratagème avoit porté coup, je crus que je le devois achever, ce que je fis assez adroitement par la force de ces paroles. Je me doute bien, luy dis-je, que le mépris que Cilinde a fait de votre faveur vous cause tous les déplaisirs que vous témoignez maintenant: Et certes, le sujet que vous avez de vous en plaindre, est si juste, qu'il ne faudroit pas être raisonnable pour condamner votre ressentiment: Mais je vous prie, continuay je, avec un visage assuré, que pouvez-vous espérer de meilleur d'une personne qui ne vous caressoit pas seulement: mais qui faisoit offre de son service & de ses affections à toutes les Dames de la Province? Ne sçavez-vous pas bien qu'étant riche comme il est, on le reçoit par tout avec honneur, & que son esprit divisé par les caresses qu'on luy fait en considération de ses biens, ne sçait où arrêter ses inclinations, ny même faire différence d'une Courtisane, aux chastes traits d'une beauté innocente & vertueuse: Mais peut-être, ajoutay-je, croyez-vous que j'en parle par intérêt, & je ne doute pas que nous ne vous imaginiez que j'ay le dessein de vous donner de mauvaises impressions de Cilinde, pour établir mes esperances au prejudice de ses inten-

R. 2 tion.

tions. Toutefois si vous avez quelque créance en vos yeux, j'espère vous faire voir si clairement la vérité de mes paroles, que vous pourrez d'ornement avec bien plus de raison croire Cilinde coupable & Lyfandre intéressé. J'achevois encore ce discours, quand je vis entrer Lyfimene qui nous surprit de telle sorte, que Leonice n'eut pas le loisir de me répondre, ny de me prier de ne rien dire touchant le bracelet qui avoit servy de matière à mes discours, & à son ressentiment. Lyfimene m'ayant salué, me demanda quel entretien nous avions eu ensemble, & d'autant que Leonice n'avoit pu cacher son alteration on voulut sçavoir la cause qui changeoit la gayeté ordinaire de son visage. Moy qui crus que cela me pourroit servir davantage, si Lyfimene venoit à le sçavoir, afin de mieux dissimuler, & de luy donner plus de curiosité, je témoignay par mon silence que je ne desirois point en apprendre le sujet : mais je fus bien-tôt persuadé par les instantes prières qu'elle me fit, de luy faire part des nouvelles qui avoient troublé le repos & le contentement de Leonice. Me voyant ainsi pressé de la sorte, je me mis sur la raillerie, & luy dis, Madame, j'ay bien plus d'obligation à cette Courtisane dont vous avez ouy parler, que beaucoup d'autres qui l'ont servie ; car au lieu qu'elle a emporté de leur, elle m'a au contraire fait ce présent, afin que je me souvinsse d'elle, ce que je prononçay en luy montrant le Bracelet qu'elle reconnut aussi bien que Leonice, qu'elle regarda d'un œil fort severe, & à qui elle demanda si elle ne l'avoit point fait : A quoy elle répondit, qu'il étoit de vray de sa main ; mais qu'on luy avoit emporté depuis quelques nuits. Je vous assure, repris-je incontinent, qu'autre que Ciliade n'a fait ce précieux larcin, car cet

sc

te Courtisane dont je vous ay parlé, s'est vantée à tout le monde d'avoir eu ce bracelet de luy, avec quantité d'autres beaux presens qu'elle disoit avoir receus de sa part un peu auparavant qu'il partit de Venise pour aller à Rome. Et ce qui m'en fait parler avec tant d'assurance, est que j'ay encore d'autres témoignages de cette vérité qui ne permettent point d'en douter, & qui vous feront voir la perfidie & la lâcheté de Cilinde. Leonice qui craignoit justement que je fisse paroître devant Lysimene quelque chose qui luy déplût, me témoigna qu'elle ne vouloit point d'autres preuves de l'infidélité de Cilinde, que celle que je luy avois montrée; & que suffisamment persuadée par mes raisons, elle étoit résoluë de se ressentir vivement de cet affront, dont elle se croyoit trop indignement outragée. Si bien que je me contentay de ce premier effort, qui fut si fatal à mon Ennemy, qu'il eut bien le pouvoir de ruiner tout d'un coup ses plus cheres esperances, & toute la bonne volonté que Leonice avoit conquë en sa faveur, après une infinité de peines & de devoirs, & voici comme je m'en apperceus. Environ quinze jours après, pendant lesquels l'esprit de Leonice fut travaillé de mille fâcheuses inquietudes, on luy presenta des Lettres de la part de Cilinde; dequoy elle s'offensa si fort, qu'elle ne voulut pas seulement les lire ny les ouvrir: mais encore moins les toucher du bout du doigt, ne desirant pas que celuy qui avoit profané ses faveurs, comme elle croyoit, eût désormais aucune communication avec elle. Lisidas qui avoit été député par Cilinde à cette Commission, voyant en Leonice le changement qu'il avoit prévu, ravy en soy-même de ce succès, fait d'abord de l'étonné: Toutefois il reprit la Lettre

toute cachetée & ne manqua point à la reporter en cet état à Cilinde, qui nageoit déjà dans les plus agreables delices, qu'une jouissance qu'il croyoit assurée sembloit offrir à son imagination.

Je croy qu'il n'est pas besoin de vous dire combien mon Rival fut surpris par cette nouvelle, car je croy que vous concevez assez qu'une action pareille est capable de mettre en desordre le meilleur jugement du monde, & d'ébranler la confiance des plus assurez, Mais je pense qu'il fit assurément une exacte recherche de toute sa vie, & qu'il se fit même rendre compte par toutes ses pensées, pour découvrir la cause de sa disgrâce; mais plus il cherchoit d'éclaircissement en cette obscurité, & moins il y trouvoit de jour: car d'attribuer ce changement à sa mauvaise mine, il n'y avoit point d'apparence, puis qu'elle n'avoit point empêché jusques alors qu'il ne fût reçu avec honneur de Leonice & de Lisimene; d'en soupçonner le deffaut de biens & de commoditez, encore moins, puis qu'ils étoient tels qu'ils surpassoient de beaucoup ceux de ce rigoureux objet qu'il recherchoit avec tant de passion. Pour sa naissance elle étoit véritablement noble, & il ne trouvoit rien en son affection qui méritât à son avis un traitement si extraordinaire. Ne sçachant donc d'où pouvoit provenir cette alteration d'humeur, il interrogea de presche Lisidas sur toutes les particularitez de cette affaire: mais il n'en put tirer autre chose, sinon qu'il avoit remarqué dans les yeux de Leonice des traits de dépit & de colere dont il n'avoit pû entendre la cause, & qu'on luy avoit répondu quand il avoit présenté ses lettres, qu'il ne falloit rien recevoir de la part d'un perfide, ny d'un indiscret. Si Cilinde avoit été troublé par le refus que Leonice avoit fait
de

de sa lettre, il ne le fut pas moins par la réponse de Lifidas, qui l'obligea derechef à examiner toute sa vie, pour tâcher à savoir quelle perfidie, & quelle ingratitude il pouvoit avoir commise, mais plus il cherchoit la cause de sa disgrâce, & moins il la pouvoit découvrir. De sorte que pour apprendre, à quelque prix que ce fût, les motifs de son malheur, il se résolut à hazarder encore une lettre à Leonice, qu'il luy envoya par un autre Gensil-homme, ou pour donner temps à Lifidas de se reposer, ou peut-être pour éprouver si l'autre auroit plus d'adresse & de bonheur. Cleante, ainsi s'appelloit celui qui fut chargé de cette commission, n'eut pas plutôt sa depeche, qu'il se mit en chemin, & fit telle diligence qu'il arriva à Venise huit jours après que Lifidas en étoit party. Mais il n'eut pas peu de peine, quand il fallut trouver les moyens de faire voir à Leonice les lettres de Cilinde, car de les luy porter chez elle, il ne le jugeoit pas à propos, craignant de souffrir un refus pareil à celui qu'elle avoit fait à Lifidas. Si bien qu'il voulut y procéder autrement, & tenter une autre voye, pour donner à ses desseins un succès plus favorable. Cleante ayant donc un jour vû sortir Leonice de sa maison, se mit à la suivre jusques au Temple où elle alloit, & ayant remarqué le lieu où elle avoit accoustumé de se placer, il ne manqua point le lendemain d'y porter sa lettre, & la mit en un endroit où Leonice ne pouvoit manquer de la voir, quoy qu'il fût malaisé qu'aucun autre l'appercût. Elle qui vit ce papier, & qui ne s'attendoit à rien moins qu'à recevoir des nouvelles de Cilinde, attendu le peu de contentement qu'elle avoit donné à Lifidas, & le peu de temps qu'il étoit party, ne fit point d'abord de difficulté de prendre cet écrit, mais

R. 4.

quand

ge, & crut qu'elle luy avoit envoyé ce papier en cet état, pour luy faire comprendre qu'elle n'avoit pas plus de mauvaises impressions de sa conduite, que ce blanc qu'il avoit reçu, & qui ne sembloit exprimer autre chose que les marques de son innocence, qui modera en quelque façon la violence de ses déplaisirs, & luy fit renaître l'envie de retourner à Venise, pour éprouver encore s'il pourroit remettre Leonice dans les mêmes sentimens qu'elle avoit eus auparavant de la fidélité de son amour; mais j'étois trop bien établi auprès d'elle pour souffrir qu'il y fût jamais reçu, & je luy fis bien-tôt connoître, qu'il ne devoit rien espérer de son retour, que le dépit de me voir aussi bien auprès de Leonice, qu'il y étoit mal depuis que mon artifice l'avoit mis en cet état. Dès qu'il fut arrivé, il fit tous ses efforts pour parler à Leonice, mais elle s'en défendit toujours avec adresse, & ne craignit point de luy faire dire, qu'elle souffriroit plutôt l'abord d'un démon que le sien, ce qui le mit tellement au désespoir, qu'il en pensa perdre le sens. Toutefois il se résolut à la voir à quelque prix que ce fût, & à s'exposer plutôt à toutes les indignitez du monde, qu'à demeurer muet en un si juste sujet de parler. Il alla donc chez Leonice, & la trouva en la compagnie de Lisimene, qui le reçut assez froidement, & luy fit assez remarquer que sa présente ne luy étoit pas beaucoup agreable, car au lieu des complimens, dont elle le traitoit auparavant avec autant de civilité que de courtoisie, il ne reçut dès l'abord que des regards aussi severes, qu'autrefois il en avoit eu de favorables; ayant pris de la bouche de Lisimene les raisons qui l'obligeoient à le traiter de la sorte, après mille transports, & un étonnement qui ne se peut exprimer, il en voulut venir à sa justification.

justification : Mais tant s'en faut qu'on luy fît
 l'espérance d'y pouvoir jamais réussir, qu'on
 ne luy fit pas seulement la faveur de l'écouter,
 il eut beau représenter le vol qu'on luy avoit
 fait de son bracelet, & la mort de celui qui le
 pouvoit justifier ; Ses raisons furent peu con-
 sidérées, & quelque serment qu'il fît de ne point
 connoître la Courtisane, que j'avois fait passer
 pour l'objet de ses affections, si elle qu'on ne
 laissa pas de le renvoyer vers cette Infame ; pour
 y rechercher quelque soulagement en ses mal-
 heurs. Des efforts qu'il fit pour sa justification,
 il voulut passer à ceux de la pitié pour fléchir Ly-
 simene & Leonice ; mais l'une & l'autre étoient
 tellement préoccupées des impressions que je leur
 avois données, que Leonice lassée par son impor-
 tunité se retira par mépris, & Lysimene demeu-
 ra insensible parmy les plus violens mouvemens
 de son desespoir. Il fut encore quelque temps au-
 près d'elle après la retraite de Leonice, mais en-
 fin voyant qu'il se travailloit inutilement à luy
 dire les raisons qu'elle ne vouloit pas écouter, il
 fit dessein de se retirer, & d'abandonner au
 temps & à la fortune tout le soin de son innocen-
 ce. Il quitta donc Lysimene assez mal satisfait ;
 mais ce qui acheva de le desesperer, ce fut la ren-
 contre qu'il fit dans l'antichambre en se retirant.
 Leonice luy ayant faulx compagne, pour n'être
 point obligée de répondre à mille questions, dont
 il avoit commence de l'importuner, me rencon-
 tra par hazard sur le point que j'allois entrer
 dans la chambre d'où elle sortoit. Cét abord ar-
 rêta mes pas, & ne me permit point de passer
 outre ; si bien que nous étant assis, nous nous en-
 tretinmes avec assez de priauté, & nous en é-
 tions encore sur le point des transporas de Cili-
 de, quand il vint à passer, à cet objet, elle prit

plaisir pour le persécuter davantage , à me caresser plus librement qu'elle n'avoit accoutumé, & à montrer un visage sur lequel il pouvoit lire aisément mon bonheur & sa disgrâce. Aussi demeura-t-il immobile en cette rencontre, & tellement interdit, que le même traitement qui me faisoit goûter la vie avec plaisir, le pensa faire mourir de jalousie. Le dépit toutefois ayant réveillé tous ses sentimens, il sortit; mais avec dessein de se vanger, & de m'ôter bientôt, ou Lebnice ou la vie; ne doutant plus que je ne fusse son Rival & l'Auteur de sa ruine. Dès qu'il fut chez luy, il communiqua ce généreux projet à Lisidas, qui de peur qu'il n'employât quelqu'autre à l'exécution de sa malheureuse envie; car il avoit dessein de me faire assassiner, s'offrit incontinent à le satisfaire, & à me poignarder si je luy étois importun. Cilinde qui en apparence l'y voyoit si résolu, n'eut garde de le refuser, & l'ay de cette offre, le conjura en l'embrassant, de le désservir au plutôt de celuy qui seroit d'obstacles & d'empêchemens à son bonheur; de que Lisidas luy promit avec des sermens capables de donner de l'assurance aux plus incrédules & aux plus défiants esprits de la terre.

Cilinde persuadé de la sorte, se repose sur l'adresse de son Confrère du soin de cette affaire: mais tandis qu'il est dans l'attente de ma perte, Lisidas songe à ma conservation, & travaille à détourner l'orage de dessus ma tête, pour le faire éclater sur mon Rival: & voicy comme l'ordre fut observé.

Lisidas ayant reçu de Cilinde la permission de tout faire, & de tout entreprendre pour m'ôter la vie, me vint trouver secrètement, & me découvrit le dessein que mon Rival avoit de

ma

me faire assassiner.. Je me n'étonnay point de ce discours : car je ne croyois point Cilinde capable d'une meilleure action ; mais je fus un peu surpris quand Lisidas me dit qu'il en devoit être le Ministre ; & que luy-même ayant confirmé son Maître en la résolution de cet assassinat, il avoit demandé cet employ. Je sortis toutefois de mon étonnement, & je ne m'e pus tenir d'admirer sa prudence, quand je sceus toutes les circonstances de cette affaire, & les raisons qui l'avoient porté à l'entreprendre. Il me dit premierement, que je devois avertir Leonice de ce complot, que je dirois avoir appris de quelqu'un qui en auroit eu le vout par l'indiscretion de quelque valet, & que luy-même la confirmeroit dans cette opinion, pour peu d'adresse que je voulusse avoir en cette occurrence ; ce qu'il fit fort adroitement, après plusieurs avis qu'il me donna sur ce sujet. Car ayant pris quelques domestiques avec luy comme complice de ce dessein, il vint passer & repasser plusieurs fois devant la porte de Leonice, avec laquelle j'étois à la fenêtre ; puis il s'arrêta aux environs du logis, & se mit à parler avec action de toutes les particularitez de leurs entreprises ; ce qu'un de mes Esclaves suivant son ordre, que j'avois laissé exprès dans la rue pour les epier, nous vint raconter avec une émotion capable de donner de la frayeur aux plus assurez. Leonice à ce récit conceut deux bien differentes passions ; car elle eut de l'horreur pour Cilinde & de la compassion pour moy, quoy que je fusse en état de ne rien craindre : mais plutôt mon Rival devoit craindre. Lisidas, ayant par tant de façons, de gestes & de postures, confirmé Leonice en l'impression qu'on luy avoit donnée, que Cilinde étoit dans le dessein de me faire assassiner, se

retira vers son Maître auquel il dit, qu'il n'avoit pû exécuter son projet pour le trop grand nombre de gens qui m'accompagnoient, outre les Estafes qui étoient ordinairement à ma suite : Et de fait, j'étois peu-souvent sans compagnie, & mon train n'étoit pas des moindres de Venise ; ce qui servit de prétexte à Lifidas pour persuader à Cilinde, qu'il étoit impossible de réussir en cette entreprise, & qu'il falloit avoir recours à une voye plus honorable ; puis qu'enfin celle-là venant à se découvrir, ou par la Providence du Ciel qui est ennemy des crimes, ou par l'indiscrétion de ceux à qui elle auroit été confiée, ne pouvoit être que honteuse & indigne d'un Seigneur de sa naissance. Avec telles ou semblables raisons il sceut si bien représenter à Cilinde la lâcheté de ce dessein, que non seulement il en détourna les effets : mais encore il luy ôta jusqu'à la volonté de le continuer. Lifidas le voyant ainsi dépouillé de tant de lâches sentimens auxquels il s'étoit abandonné, creut n'avoir pas encore assez fait pour moy : s'il ne me delivroit entierement des faillies, & des differens capriès de mon Rival. Pour cet effet il se mit à luy persuader qu'il me devoit voir l'épée à la main, & que par ce moyen il se vengeroit tout d'un coup, & du tort que je luy faisois, & de l'inconstante Leonice : A ces considerations il ajouta la justice de sa cause, fit passer les témoignages que j'avois donné de ma valeur pour des effets de vanité, & sceut flatter Cilinde par de si belles esperances, qu'il luy mit le cœur au ventre, & luy donna l'assurance de se refoudre à me faire appeller. Tandis qu'il étoit en cette ardeur, que Lifidas luy avoit inspirée, il dressa un Cartel pour m'envoyer, tel que je le vis quelque temps après, lequel contenoit ces paroles.

CAR.

CARTEL DE CILINDE A LISANDRE.

Lisandre, si je n'ay pas cy-devant répondu aux saillies que vous m'avez fait voir de votre passion, vous en êtes obligé à ma discretion & à votre jeunesse, mais puisque je reconnois que votre orgueil s'accroît par ma patience, sçachez que je suis dans le dessein de punir votre demerite : C'est pourquoy résolvez-vous de bonne heure, ou à vous dispenser de la recherche de Leonice, ou à venir recevoir le châtimement de votre audace, au lieu que vous dira ce Gentil-homme, & où vous attendra avec impatience celui que vous avez offensé.

CILINDE.

Lisidas se chargea de cette commission, comme il avoit fait de toutes les autres; mais comme il n'avoit pas le dessein d'hazarder, ny sa personne, ny son bonheur, il ne m'en voulut rien communiquer, sçachant bien que ce combat ne se pouvoit faire entre Cilinde & moy, sans prejudicier au calme dont jouïssioient alors mes heureuses affections. Il falloit toutefois contenter mon Rival, & luy donner un objet sur lequel il pût assouvir sa vengeance & son ressentiment; que fit donc Lisidas en cette occasion, il dit à Cilinde qu'il m'avoit présenté son Cartel, & l'assura que j'étois disposé à le satisfaire. Mon Rival après cette réponse, passa aussitôt dans son Cabinet, & ayant fait choix d'une bonne épée, se rendit en peu de tems au lieu où il croyoit, que

que je ne manquerois pas de me rencontrer. R n'y fut pas plutôt arrivé que Lifidas qui l'avoit devancé en ce dessein se presenta devant luy ; mais avec un visage , & un port qui ne tenoit plus rien de la soumission ny de la deference qu'il avoit auparavant témoignée à Cilinde. Mon Rival ne prit pas garde d'abord à cette audace extraordinaire ; mais il fut extrêmement étonné , quand ayant demandé à Lifidas si son ennemy n'étoit pas venu , il luy répondit qu'il ne devoit attendre personne , & qu'il étoit celuy contre qui il devoit avoir affaire. Cilinde qui ne pouvoit deviner la cause de cette boutade , tourna en raillerie ces premieres paroles , & creut qu'il lés disoit par divertissement , & pour le desennuyer dans l'attente de sa partie. Mais Lifidas l'obligea bien-tôt de changer d'opinion , quand il luy découvrit qu'il étoit mon frere , & qu'il ne s'étoit mis avec luy , que pour faire naître cette occasion , où enfin il étoit si heureux que de l'avoir attiré à ce combat , & qu'il songeât à se défendre , s'il avoit quelque sentiment pour son honneur , ou quelque dessein de se conserver sa vie en cette occasion. La rage & le dépit firent l'office de la valeur , & porterent Cilinde à se vanger. Ils en vinrent donc aux mains , & Lifidas en l'attaquant joignit beaucoup d'adresse à l'ardeur de son courage : mais comme quelquefois la fortune se plaît à faire triompher les desesperés , Cilinde s'étant jetté à corps perdu sur son ennemy , luy porta un coup si rude qu'il le perça à jour , & l'étendit sur le pré où il l'alloit achever , si le Ciel qui peut être jusques alors avoit permis son malheur , satisfait de cette punition qu'il sembloit avoir meritée par son imprudence , n'en eût arrêté le cours par une aventure aussi admirable que prodigieuse. Cleagnor qui depuis

les

Les nouvelles du trépas de son Amante, se plai-
soit ordinairement dans les lieux les plus solitai-
res & plus écartez étoit allé ce jour là entrete-
nir ses rêveries hors de la ville : Et comme a-
près avoir satisfait à son humeur, il estoit en
chemin pour retourner à son Palais, il vid de
loin deux hommes l'épée à la main, & qui par
leurs actions témoignioient qu'ils n'avoient pas
dessein de s'épargner ; ce qui l'obligea incontine-
ment de piquer vers eux, pour empêcher le mal-
heur que le sort des armes pouvoit faire tom-
ber, ou sur l'un ou sur l'autre : mais quelque di-
ligence qu'il fist, il ne put arriver que lors que
Cilinde ayant avantage sur Lisidas étoit sur le
point de luy ôter la vie.

Cleagenor, quoy que d'abord il ne reconnût
pas mon frere, qu'il avoit veu assez souvent, ne
laissa point pourtant de l'ôter à la fureur de Ci-
linde, & de luy servir de rempart contre les
derniers efforts de ce Barbare ; il n'eut pas plû-
tôt apaisé cet orage, & obligé mon Rival à ré-
mettre son épée, qu'aussitôt il se vid contraint
luy même à recommencer la tempête qui sem-
bloit être cessée ; car ayant reconnu Lisidas, la
pitié qu'il eut de son infortune jointe à l'affec-
tion qu'il me portoit, le touchèrent de sorte,
qu'il eût cru offenser sa generosité s'il se fût re-
tiré d'avec Cilinde, sans vanger le sang de mon
frere, & le tort que nôtre commun ennemy
avoit autrefois fait à mon amour. Cleagenor
donc agité de tant de nobles passions mit l'é-
pée à la main, & obligea pour la seconde fois
Cilinde à se servir de la sienne. Cét orgueilleux
Rival encore tout glorieux du sang qu'il venoit
de repandre, ne refusa point le combat croyant
que la fortune luy seroit, tousjours favorable :
mais Cleagenor luy fit bien tôt connaitre qu'elle
avoit

avoit abandonné son party pour se ranger du côté de la valeur; car ce ne luy fut presque qu'une même chose de le voir & de le vaincre, & le malheureux Cilinde, entre combattre & perir, ne trouva point de difference, son vainqueur l'ayant desarmé luy voulut donner la vie, mais ce fut inutilement: car deux heures après il mourut de ses blessures. Pour mon frere ayant été rapporté chez nous en l'état pitoyable où l'avoit réduit son eppemy, fut long-tems incertain entre la vie & la mort. Toutefois nôtre soin fut tel, & la main qui le traita si sçavante, que quelques jours après nous vîmes renaitre nos esperances & cesser la crainte, que nous avions de sa perte, par les marques visibles que nous eûmes d'une prochaine santé, & d'une entière guerison de ses playes. Je ne vous diray point combien cét accident me surprit, ny de quelles douleurs je le reçus, quand retourné chez nous je le trouvay étendu sur un lit tout sanglant, & presque sans aucun signe de vie; vous n'ignorez point que de si rudes atteintes se peuvent mieux ressentir qu'exprimer, & vous sçavez assez les sentimens & les passions, que le sang a accoutumé d'exciter en ces rencontres. C'est pourquoy je vous diray seulement, que, si mon déplaisir fut extrême, mon étonnement ne fut pas moindre, quand parmy quelques papiers qu'il portoit ordinairement sur soy, on m'apporta le Cartel que Cilinde avoit écrit, & qui s'adressoit à moy. Je vous avoue qu'à cét objet je pensay crever de dépit; & toutes les fois que je m'imaginois que Lisidas m'avoit derobé une occasion que j'avois toujours si passionnément souhaitée, j'avois peine à le plaindre, & j'approuvois quasi le châtimement qu'il avoit re-

reçu de sa temerité : Toutefois ayant examiné meurement toutes les circonstances de son action, je ne pus blâmer son amitié, ny refuser à son courage les sentimens que je devois à son ardeur. Enfin, après la mort de Cilinde, je croyois être à couvert de tous les orages & de toutes les traverses qui troublent ordinairement le repos des Amans, & le calme des plus fortes affections : Mais quelque tems après je me vis bien éloigné de mes esperances, & je reconnus malgré moy, que le Ciel ne m'avoit ôté un rival, qu'à dessein de m'en rendre un plus puissant & d'autant plus redoutable, qu'étant extrêmement son amy, je ne pouvois pas sans ingratitude m'exposer à la naissance de son bonheur, & il m'étoit impossible de le souffrir sans être cruel à moy-même. Mon sort toutefois m'étoit en cela favorable que mon rival n'avoit pas dessein de triompher à mes dépens de l'inconstante Leonice; mais il m'étoit contraire en ce point, qu'il n'avoit pas besoin de combattre pour la vaincre, puis qu'elle étoit vaincue auparavant même que le victorieux eût dessein de l'attaquer; & voicy comme je m'en apperceus. Cilinde, comme je vous ay déjà dit, étant mort de ses blessures, fut embaumé incontinent & porté à Rome, pour recevoir les derniers honneurs de ses parens, qui voulurent que son tombeau fût dressé parmy ceux de ses ancestres. Ses funeraillles étant achevées, ceux qui durant sa vie l'avoient affectionné, crurent n'avoir pas assez fait pour luy, si des devoirs de la pitié ils ne passaient aux sentimens de la vengeance, qui leur persuadoit que le sang n'étoit pas bien satisfait par des larmes, ni la mort par des regrets. Avec cette resolution ils se rendirent à Venise, où s'étant informés de la demeure de Cleagenor, ils ne furent pas lon-tems sans

sans en avoir des nouvelles ; instruits de la sorte ils formèrent leur plainte , & la présenterent aux Magistrats qui decreterent incontinent contre ce luy qu'ils accusoient de la mort de Cilinde. Cleagenor qui ne songeoit à rien moins qu'à ce projet , attendu qu'on avoit été quelque tems sans le rechercher , ne se donna point de garde de leur poursuite ; si bien qu'il fut surpris par nos communs ennemis , & arrêté malgré les efforts de sa suite. Pour luy il ne fit point de résistance ; car comme il étoit redouté , on avoit donné ordre de luy en ôter les moyens. Il ne fut pas plutôt entre les mains du Senat , que j'appris ces fâcheuses nouvelles par l'un de ses domestiques , qui me vint trouver pour m'avertir de ce malheur. De vous dire combien cet accident me toucha , il seroit superflu : Car outre que je n'ay point de termes qui le puissent exprimer , je vous ay déjà dit , que j'y avois beaucoup d'intérêt , & que je l'aimois avec beaucoup de passion pour n'être pas extrêmement insensible à tout ce qui luy pouvoit apporter quelque déplaisir. Aussitôt que je sceus où il étoit retenu , je demanday la liberté de le voir ; & comme j'étois fort connu de ceux qui étoient commis par la Republique pour être ses Juges , on m'accorda cette grâce , malgré les oppositions & les remontrances de ses parties. Apuyé de cette faveur , je fus donc rendre mes devoirs à Cleagenor ; & luy témoigner le ressentiment que j'avois de son malheur , par les offres que je luy fis de mon service : mais son courage parut tel en cette occasion , qu'il sembloit que ce fût l'offenser , que de luy offrir d'autres secours que celui qu'il attendoit de la justice de sa cause & de sa generosité ; qu'il avoit fait paroître en son action. J'y allois pour le consoler ; mais par un effet bien contraire à mes desseins j'eus

J'eus moy même besoin de conso'ation , & je receus ce pitoyable office de celuy là même envers qui je le croyois exercer. Je ne le pouvois voir dans ces tristes lieux sans déplaisir , je ne l'y pouvois entretenir sans admiration : Car il étoit libre parmy les fers , & j'étois esclave dans la liberté , il bravoit son malheur , & je ne le pouvois souffrir ; & tandis que d'un front égal & d'un esprit assuré , il se moquoit des poursuites de ses ennemis , je paroissais desespéré , & m'abandonnois tout à fait à la violence de mes regrets. Toutefois de peur qu'on ne fit languir trop long-tems , une si haute vertu parmy les ennemis , que la captivité donne aux nobles courages , je sollicitay ses Juges à luy donner audience , & les disposay , autant qu'il me fut possible , à luy être favorable. Le lendemain on le fit monter au Senat , pour l'interroger sur le fait dont il étoit poursuivy ; & si j'avois employé le peu de credit que j'avois dans nôtre Republique pour adoucir la severité de ceux qui devoient presider en ce Jugement ; ses parties n'épargnerent aucunement ny leurs peines ny leurs artifices pour les porter à la rigueur , ils se servirent mêmes des traits de la pitié , pour la chasser des cœurs & des esprits des Juges , & ne feignirent point de verser des larmes en faveur de Cilinde , pour les obliger par un malheureux échange à ne point épargner le sang de Cleagenor , dont ils étoient trop indignement alterez. Le Ciel qui voyoit en luy un de ses plus parfaits ouvrages , ne voulut pas permettre qu'il fust détruit , ny l'abandonner aux caprices de ses ennemis ; au contraire , il prit un soin particulier de son innocence , & par une providence qui nous est inconnue , fit tourner à son avantage les traits qu'on avoit preparez pour sa ruine. Les amis de Cilinde avertis

avertis que Cleagenor devoit estre interrogé , ne manquerent point de se trouver au Senat , pour exagerer leurs plaintes , & demander raison de la mort de leur parent : Mais comme ils ne croyoient pas leurs paroles assez puissantes pour obtenir ce qu'ils demandoient , ils amenèrent avec eux une sœur du defunt nommée Philis , extrêmement belle , & dont l'esprit ne répondoit pas mal aux avantages qu'elle avoit recus de la nature. Cette jeune beauté couverte d'un habit de deuil , qui ajoûtoit un merveilleux éclat à sa blancheur naturelle , ne fut pas plûstôt entrée dans le Senat , qu'elle s'alla jeter aux pieds des Juges , & avec des larmes capables de toucher les plus insensibles , les conjura de ne point laisser impuny le crime d'un audacieux , qui par la mort de son frere luy avoit ôté son plus ferme appuy , & l'avoit privée des douceurs d'une amitié , sans laquelle la vie dorenavant ne luy pouvoit estre qu'extrêmement importune & desagréable. Une beauté triste & desolée se fait ordinairement tant d'Avocats , qu'il y en a même qui se rendent ennemis de la vertu , pour montrer qu'ils sont les amis des graces : Et certes , Philis sceut faire sa plainte si adroitement , qu'elle toucha tous les assistans , & donna de si puissantes atteintes aux Juges , qu'alors je ne pus m'empêcher de craindre pour Cleagenor. La tristesse paroissoit si belle sur le visage de cette jeune merveille , qu'elle ne forçoit pas moins les yeux à l'admirer , que la bouche à la plaindre ; les pleurs qui couloient sur ses belles jouës ressembloient à des perles , ou à ces diamans dont l'Aurore pare tous les matins la pointe des herbes , & l'on eust dit qu'elle ne les versoit que pour en arroser les fleurs de son teint , si ses plaintes en nous en disant la cause , ne nous en eussent aussi découvert la

la violence. Tant qu'elle fut aux pieds des juges, elle donna beaucoup de pitié : mais quand elle fut relevée, elle redoubla l'admiration de tout le monde par la beauté de sa taille, & la majesté de son port.

Les plaintes de Philis finies. Cleagenor se leva, & ayant par les charmes de sa bonne mine, partagé le inclinations de toute l'Assemblée, il commença à se défendre de la sorte.

Je n'ay pas peu d'obligation au Ciel, Juges très-équitables, de m'accorder aujourd'hui l'honneur de paroître en votre auguste Senat, puis que j'y entre en qualité de criminel, j'en doi sortir avec le titre d'innocent, & ajoûter au malheur de mes ennemis, celui de se résorir avec la confusion de m'avoir injustement poursuivy. Oüy, Messieurs, j'espère que ma prison me fera glorieuse, & cette accusation honorable, car par l'injustice du ressentiment, ils n'emporteront que la honte, de l'avoir eu, & par la facilité de ma justification, ils seront contraints de m'accorder une gloire que ma modestie m'empêchoit de rechercher. Et afin que les efforts puissent répondre à la vérité de mes paroles, il ne faut qu'examiner l'action qui me fait paroître devant vous, & voir par ses circonstances si elle tient ou du crime ou de la vertu. On m'accuse de la mort de Ciliade, il est vray que je l'ay tué, & le ressentiment de cette Belle seroit juste, si son frère avoit eu moins de lâcheté, & plus de courage: mais si elle considère de quelle façon je luy ay ôté la vie, elle trouvera qu'elle n'a point lieu de le regretter, puis que je l'ay sauvé de l'infamie qu'elle devoit attendre de la bouche des honnêtes gens, ou plutôt du honteux supplice que son crime avoit légitimement mérité. Pour preuve de ce que je dis, Messieurs, il ne sera pas hors de propos de vous faire

re voir la difference de mon procedé & du sien , c'est pourquoy , comme j'ay fait toujours une étroite profession de la verité , je veux vous declarer ingenuement le principe & le progres de toute cette affaire. Cilinde , Messieurs , a commencé le duel contre Lisidas , je les ay tous l'épée à la main , & les ayant trouvez en cet état j'ay empêché un malheur qui eût été moins fatal au vaincu qu'au victorieux , puis que l'un eût perdu la vie avec honneur , & l'autre eût sans honneur finy sur un échafaut le dernier acte de sa vie. Lisidas étoit autorisé en son action des loix de la nature , qui luy permettoit de prendre part dans les interêts de son frere , & Cilinde n'étoit porté à ce combat que par le dereglement de ses passions . & les injustes mouvemens de son desespoir. L'un fut heureux dans son malheur , & l'autre insolent dans sa victoire , car Cilinde ayant porté par terre le malheureux Lisidas , ne se contenta point de cet avantage , mais sans consulter la pitié que les courages genereux font paroître ordinairement en semblables occasions , il étoit sur le point de l'achever quand j'arrêtay le cours de sa barbarie , & l'empêchay de faire un crime aussi fatal à son honneur qu'à la vie de son ennemy. Il est vray qu'ayant reconnu Lisidas au miserable état où Cilinde l'avoit réduit , je ne pus demeurer sans ressentiment , & j'avoué que pour le vanger de ses blessures , j'obligeay son ennemy à recommencer un combat qui luy fut moins favorable que le premier , mais il est certain aussi qu'il y éprouva bien plus de courtoisie , qu'il n'en avoit fait paroître envers celuy que le sort des armes avoit mis en son pouvoir. Je crus l'obliger quand après qu'il eut triomphé si facilement de la valeur de Lisidas , je donnay un autre objet à sa fureur. Il est vray que la fortune changea , & que je fis crever l'orage sur la tête de celuy qui l'avoit pro-

miere-

mierement excité, mais je ne suivis point la loy qu'il avoit faite, & je ne le voulus point traiter comme il avoit fait son ennemy, je me contentay de ma victoire, & loin de donner le dernier coup à sa vie, je tachay de remedier à ceux que l'ardeur du combat, & son malheur luy avoient fait recevoir. depuis il est mort de ses blessures, mais qui en pouvez vous justement accuser que son imprudence & son infortune? Il avoit dessein de tuer Lisidas, & je l'ay tué sans dessein, il s'est trouvé au combat de propos deliberé, & je m'y suis rencontré par hazard. Enfin, j'ay empêché l'effet d'un crime par un acte de generosité, & j'ay sauvé la vie d'un innocent par la mort d'un criminel. Jugez si après cela je n'ay pas raison de tout esperer de vôtre Justice, puis que mon action est telle que je mourrois de regret, si je ne l'avois pas faite, & que je serois indigne de la vie, si je ne l'avois ôtée à ceux qui en sçavent si mal user.

Comme son courage ne luy permettoit pas de mandier sa liberté avec des paroles indignes de sa grandeur, il trancha ce discours avec une assurance qui ne tenoit rien de la bassesse, & des lâches sentimens que la crainte inspire ordinairement aux criminels. Toutefois sa harangue toucha tellement ses Juges, qu'ils furent sur le point de prononcer sur le champ même un Arrêt en sa faveur: mais de peur que cette precipitation ne les rendît suspects d'être trop indulgens & trop faciles, ils suspendirent leur Jugement, & obligerent Cleagenor à donner des preuves de ce qu'il avoit avancé pour sa deffence. Cette ordonnance fit cesser ma crainte, & comme l'effet n'en étoit pas malaisé, je vis bien que le succez n'en pouvoit être que favorable. Mais tandis que je voyois renaitre le bonheur de Cleagenor, je ne

m'appercevois point du malheur qui me suivoit, & je ne prenois pas garde que ce premier point de sa felicité, devoit être le dernier de mes esperances, & le principe de mes disgraces. Le jour que Cleagenor fit voir tant d'illustres marques de son esprit & de sa vertu, Leonice qui étoit interessée en sa cause, puis qu'il avoit puny Cilinde de l'affront qu'elle pretendoit avoir reçu de luy, eut la curiosité d'entendre les raisons qui l'avoient fait arrêter, & celles qu'il devoit employer pour sa deffence. Je la menay donc au Senat, où elle me pria de l'accompagner, & je la mis en un lieu d'où sans être veue, elle pouvoit librement ouir & considerer à son aise, & les Juges & les parties. De là elle vit arriver Cleagenor avec toutes les graces, & la majesté qu'il faisoit paroître en toutes ses actions. Elle le vid admirer de tout le monde, qui n'étoit pas moins épris de sa bonne mine, & de la merveilleuse proportion de sa taille, que des charmes de cette eloquence avec laquelle il avoit donné tant de confusion à ses parties, & tant d'étonnement à tous ses Juges. Ce fut là aussi où pour mon malheur elle parut & trop curieuse & trop sensible, car comme elle avoit des yeux & du jugement, pour remarquer tant de divines qualitez que possédoit Cleagenor, elle en eut aussi pour connoître mes deffauts, qui parurent alors devant l'éclat d'une si grande lumiere. Je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir de cet effet, sa passion se rendit aussi-tôt visible par ses discours, & ma disgrâce ne me fut que trop evidente par ses mépris. Enfin Leonice devint si passionnée pour luy, qu'elle ne feignit point de me dire que je devois me resoudre, ou à ne la voir jamais, ou à souffrir sans murmurer l'affection qu'elle avoit dessein de temoigner desormais

mais à Cleagenor. A peine eut-elle prononcé cette fatale ordonnance , que je me laissay choir à ses pieds évanouïy de foiblesse , & semblable à un arbre qui frappé de la foudre, fait mourir en tombant les belles esperances que le Printems luy avoit données. Comment, brave Lysandre , dit-elle, me voyant en cet état , vous manquez de courage lors que vous en avez plus de besoin , & votre constance se laisse vaincre aux premieres atteintes du malheur : Est-ce là l'exemple que vous montrez de la patience qu'il nous faut prendre en nos disgraces ? O que vous êtes cruelle, luy repartis-je , de me vouloir faire languir après avoir ouï l'arrêt de ma mort , & de venir vous même me prononcer votre perfidie. Mais encore, continuay-je, si vous m'accordiez une grace qu'on ne refuse pas aux plus criminels , j'aurois au moins la satisfaction de sçavoir la cause de mon suplice ; mais vous me condamnez sans m'ouïr , & vous ne voulez pas prendre la peine de faire une exacte recherche de ma vie, de peur que ne me trouvant coupable envers vous que de trop d'amour, vous n'emportiez que la honte de m'avoir injustement accusé , & moy la gloire d'une si honorable justification. Voyez donc si je n'ay pas sujet de m'affliger, puis qu'ayant mérité un favorable traitement, j'en éprouve un rigoureux , en un objet le plus gracieux qui soit sur la terre. Enfin, belle Leonice, je suis maintenant au bout de ma patience, car ce que je ressens ne se peut pas dire, ce que je dis ne se peut pas croire, & ce qu'on en croira ne se peut pas écrire. Voulez vous connoître ma patience, mesurez la par votre rigueur , autant de soupirs , autant de douleurs ; autant de sanglots, autant de trépas. Dedaigneuse beauté , d'où vous vient un changement si soudain , & quelle injustice vous arme si puissam-

ment contre la sincerité de mon amour, & de ma constance ? N'usez point de ces termes injurieux, me repliqua-t-elle, & finissez vos reproches qui ne sçauroient tourner qu'à votre confusion ; si vous vous souvenez que vous êtes Lisandre, & que celui que je vous prefere est Cleagenor, son merite fait mon changement & votre malheur, & les obligations que j'ay à la grandeur de son courage autorisent mon procedé, & condamnent absolument l'injustice de vos regrets & de vos plaintes. Il est vray que vous m'avez découvert l'affront dont Cilinde m'a trop indignement outrée : mais Cleagenor en a lavé la tache dans le sang de ce perfide, & a genereusement achevé l'entreprise que vous n'aviez que legerement commencée. Voyez Lisandre, continua-t-elle, quelles sont vos pretentions, vous trouvez étrange que pour un peu de complaisance que vous m'avez témoignée, quelques devoirs que vous m'avez rendus, & quelques soupirs qui vous sont échappés, je vous oblige à vous contenter pour toute recompense de la faveur que je vous ay faite de souffrir vos visites, & vous voudriez que je fusse insensible pour une personne qui s'est mise au danger de tout perdre, pour m'aquerir, Non, non, Lisandre, comme ce vous seroit trop d'ingratitude d'envier un prix, que Cleagenor a si legitimement merité ; ce me seroit aussi trop de mecontentement de luy refuser les liens de mon affection, en échange des fers qu'il porte pour m'avoir si genereusement obligée. Ajoutez à ces raisons pour soulager vos déplaisirs, la consideration de celui que je vous prefere : Souvenez-vous du service qu'il a rendu à Lisidas, & quelque changement que vous voyiez, songez que je vous oblige encore en la personne de votre amy.

Après

Après ces paroles, ma douleur ayant étouffé la voix, je luy fis la reverence, & sortis si affligé, que je fus plusieurs fois sur le point d'éteindre dans la mer les flammes de mon amour & de ma vie. Toutefois mon imagination s'étant peu à peu retirée des objets qui la portoient au desespoir, je me retiray chez moy, où je recommençay mes plaintes, & dis contre l'infidélité de Leonice, tout ce que le dépit met ordinairement en la bouche de ceux qui se croient indignement outragés. Pour Cleagenor, je le traitois selon le dereglement de ma passion, qui selon qu'elle étoit ou moins forte ou plus violente, m'emportoit à tout moment d'une extrémité à l'autre; Tantôt je le considérois comme amy, & tantôt comme un rival; & dans cette inégalité ayant été long-temps sans sçavoir à quoy me résoudre, je me résolus enfin à chercher dans l'éloignement quelque remède aux maux, que me faisoient endurer également l'amour & l'amitié. Je n'eus pas plutôt formé ce dessein, que je me mis en état de l'exécuter, & pour en faire sçavoir la cause à Leonice, ne voulant plus l'importuner de ma présence ny de mes lettres, j'eus recours à un nouveau moyen, & luy fis mes Adieux par ces vers, que je luy envoyay le jour même que je devois partir. En disant cela, Lisandre tira de sa poche un papier qu'il montra à Alcidalis & à Zelide, & qui contenoit ces paroles.

STANCES.

Vous desirez, belle inconstante,
 Qu'aujourd'hui j'obéis à la rigueur du sort,
 Cleagenor vous plaît, & bien vivez contente,
 Moy je vais courir à la mort.
 Je vais par mon trépas complaire à votre envie.

Dés lors que je vis vos attraits,
 Et vos yeux si sçavans à l'usage des charmes;
 Tout blessé que j'étois j'en adoray les traits,
 Ma franchise mit bas les armes,
 Et jamais toutefois ces superbes vainqueurs,
 Ne se sont desarmez des traits de leurs rigueurs.

Jamais cette ardeur, non commune,
 Dont encore aujourd'hui je combats vos mépris,
 N'a pû changer le cours de ma triste fortune,
 Toujours le dédain fut mon prix,
 Et toujours vos rigueurs seront la récompense
 Que votre cruauté promet à ma confiance.

Mais puisque cét ingrat amour
 Qui foumet ma franchise aux loix de votre Empire,
 Consent avec que vous qu'on me prive du jour,
 De peur d'alléger mon martyre;
 Ainsi que mes malheurs je vais quitter ce lieu,
 Et je vous dis, Madame, un eternal Adieu.

Mars qui connoît bien que vos charmes,
 Ne se disposent pas à faire mon bonheur,
 Me commande aujourd'hui d'aller prendre les armes
 Pour mourir dans le lit d'honneur,

Et

*Et vais pour satisfaire à cette noble envie,
Si l'on peut vous laisser, sans qu'on laisse la vie.*

*Adieu donc celeste beauté,
Beaux yeux pleins de rigueurs, autant que de mer-
veilles*

*Graces qui sans ma flâme, & la fidelité
Seriez aujourd'huy sans pareilles,
Objets si peu sensibles à ma tendre amitié,
Du moins en ma faveur écoutez la pitié.*

*Soit que Mars parmy les alarmes,
Me fasse succomber sous l'effort de ses coups,
Ou qu'ailleurs le destin fasse mes funeraillles,
Scachez que je mourray pour vous,
Et mon dernier soupir: malgré votre injustice,
Parlera de l'amour que j'ay pour Leonice.*

Lisandre ayant fait voir à Alcidalis & à Zeli-
de, la passion qui luy restoit encore pour Leo-
nice, malgré les rigueurs & le mauvais traite-
ment qu'il en avoit reçu, pensa demeurer muet
à ce triste souvenir de son infortune. Mais Ze-
lide ayant remis son esprit en son calme ordina-
re & détourné son imagination d'un objet dont
la pensée luy étoit si funeste, il reprit le fil de
son discours & le continua de la sorte. Ma con-
dition, dit-il, étoit alors la plus déplorable de
toutes celles que la fortune sçauroit jamais in-
inventer pour la ruine d'un malheureux: Et
toutefois de quelque façon qu'elle me persecu-
tât, je puis dire qu'elle ne triompha point de
ma constance, & que je fus assez égal en une
occasion capable d'ébranler l'esprit le moins sen-
sible aux atteintes du malheur. Il est vray que
toutes les fois que je me representois ma disgr-
ce, & que je me souvenois qu'avec les espé-

rances de mon amour , je perdois encore l'amitié de Cleagenor , je faisois des discours que je commençois par des soupirs , que je continuoïs par des sanglots , & que je ne me pouvois empêcher de conclure par mes larmes.

Enfin , m'étant pourveu de toutes les choses que j'estimay nécessaires pour mon voyage , je partis sans dire Adieu , ny à Lconice , ny à Cleagenor , ny à Lisidas , pour m'exempter des tendresses & des retardemens qui ne manquent jamais en pareilles occasions. La route que je pris fut celle d'Espagne , & je commençay par la Cantabrie , je passay par Ulissipone , Cité principale de la Lusitanie. De là , je continuay mon voyage dans les Estats , qui sont sous l'obéissance des Cartaginois. Etant party de Cartage extrêmement satisfait , & pour leur courtoisie , & pour ma curiosité particuliere , je m'embarquay dans un vaisseau qui alloit faire voile à Pire. Ce fut en ce lieu que j'appris que ce Roy avoit guerre avec le Roy de Maroc , je m'introduisis pour trouver party , je me presentay au Generalissime qui me receut en qualité de Capitaine , & en suite nous fûmes conduits par son ordre , à l'endroit où il avoit dessein d'attaquer les Ennemis. Je ne vous diray point le détail de cette rencontre , vous ayant été spectateurs de la mort de cinquante mille hommes , & dont l'on ne sçait à qui donner la victoire , veu qu'elle est également partagée : car comme vous voyez de deux cens vaisseaux , que nous pouvions être des deux partis , il ne reste de nôtre côté que ce vaisseau , sans sçavoir ce que peuvent être devenus tous les autres , mais puisque nous nous trouvons comme je croi , hors de danger de nos avversaires , & à present au passage le plus libre pour retourner en Italie , il faudroit avertir le

Piloté

Pilote de cingler de ce côté-là, ce qu'ils trouvèrent à propos, & en suite Zelide fut sollicitée par Alcidalis de parachever son histoire, après que Lisandre eut achevé la sienne; ce qu'elle continua ainsi.

S U I T T E
DE L'HISTOIRE
D E

Z E L I D E.

A Hi Lisandre, je voi bien que l'amour vous trahit, quand vous montrez l'excez de vôtre passion. Ouy, il est vray, Lisandre, Leonice aime encore Cleagenor, & les froideurs dont il l'a toujours combattuë n'ont pû encore éteindre les ardeurs de son affection. Je l'ay oûi plusieurs fois encore repeter ces mots, qu'il étoit vray que Lisandre étoit un veritable Amant, & que Cleagenor étoit un ingrat: Mais que tout perfide & tout insensible qu'il étoit, qu'elle l'aymoit encore plus que Lisandre. Je luy répondis, que le Ciel dont les conseils sont incomprehensibles, & la justice infinie, a accoûtumé de nous ôter ceux que nous aimons le plus passionnément; craignant que l'excez de leur merite venant à nous porter à l'idolatrie, la beauté de l'ouvrage ne nous fasse oublier l'ouvrier, & negliger ingratement celuy à qui nous avons l'obligation de toutes ces merveilles; outre que tout ce que nous possedons n'est qu'un prêt de sa faveur, qui nous peut le-

S. 5. de-

demander quand il luy plaît. Ah! Monsieur, me repartit-elle, il est vray que la vertu dont vous me donnez en vous un si parfait exemple, me devoit conserver toute ma vie dans le respect que je doi aux ordonnances du Ciel: Mais je croy que vous ne vous étonnez pas, si l'excez de mes afflictions, & la foiblesse de mon sexe m'avoient ôté naguere la patience & la force, que les genereux courages se conservent mêmes parmy les rigueurs des plus severes destinées: car mon malheur m'avoit reduite au point que je ne pouvois conserver la vie sans perdre mon honneur, si le Ciel touché de mes miseres ne se fût servy d'un plus noble moyen pour me sauver; l'un & l'autre, employant vôtres valeur pour me tirer des mains du Pirate qui me vouloit posseder, & vôtres pitié qui n'a pas voulu permettre que mon ame s'écoulât tout à coup dans les ruisseaux de mon sang, par un effroyable sacrifice de moy-même. Mais hélas! qu'inutilement vous m'avez conservé la vie, & que vôtres pitié m'est cruelle d'en avoir prolongé le cours, puis qu'étant odieuse à Cleagenor, elle m'est importune à moy-même: Laissez moy donc achever le sort d'une miserable, ou plutôt si vous voulez avoir la satisfaction de vanger les outrages que j'ay faits à l'amour de Lisandre, plongez vôtres épée dans ce sang ingrat, & percez ce sein qui a si mal receu les services & les nobles effets des affections de mon Amant, ou si vous ne le voulez point faire, donnez moy ce fer, ne me le refusez point, & ce dernier office ne sera pas la moindre des obligations dont je vous seray redevable, puis qu'il est certain qu'il n'y a point de coup si doux que celui qui finit les jours d'un malheureux. Ce discours fut coupé par une longue suite de soupirs & un torrent de larmes, que je crûs qu'elle don-

Donnoit à la memoire de Cleagenor ; si bien que pour la consoler , je luy remontray que la même providence qui l'avoit conservée de tant de dangers , pourroit aussi en delivrer son Amant : mais cette consolation fit un effet bien contraire à celui que je m'étois imaginé , car plus je luy parlois de Cleagenor , & plus elle versoit de larmes , comme si elle eût eu dessein d'exciter une nouvelle tempête par l'effort de ses soupirs , & par la vioience de ses sanglots , qu'elle ne cessoit point que pour proferer ces paroles. Ingrat & perfide Cleagenor , qui fuis avec tant d'obstination la miserable Leonice , n'attens plus que je te suive avec les sentimens que l'amour m'avoit inspirés en ta faveur , ton ingratitude me fait reconnoître la mienne ; & comme j'ay déjà reçu le châtiment de ma faute , il est juste que tu reçoives aussi la punition de ton offense. Ouy , perfide , va aux extremités de la terre , évite mon abord , & t'éloigne de tout ce que tu croiras te pouvoir donner de mes nouvelles ; car assure-toy que désormais elles te seront funestes , & que là où mon ressentiment ne pourra porter les effets de ma vengeance , mes vœux & mes imprecations y porteront le malheur dont le Ciel punira tes ingrattitudes & ton orgueil. Ouy , Cleagenor , je renonce à l'esperoir de ton amour , & j'en deteste le dessein avec autant de passion qu'autrefois je le conceus avec plaisir. Je ne vous sçaurois dire combien ce discours m'étonna , ny vous exprimer combien je fus interdit de voir un changement si soudain en une personne , qui peu auparavant ne me sembloit vivre que pour Cléagenor. Dans cette occasion je pris le party de Cleagenor contre Leonice , ce qu'ayant remarqué , elle me parla de la sorte : Je voi bien , Monsieur , que vous vous

S. 6. étonnez.

étonnez de me voir ainsi passer d'une extrémité à l'autre, & je ne doute point que vous ne preniez ce changement de passion, pour un effet d'inconstance & d'inégalité en mon humeur: mais j'espère que vous changerez bien-tôt d'opinion, quand vous sçauvez les raisons qui me font agir de la sorte, & je m'assure que vous appellerez prudence, ce que peut-être à présent vous nommez legereté ou foiblesse. Il est certain, Monsieur, poursuivit-elle, que depuis que l'amour, & mon mal-heur m'ont dérobée à moy-même, mon corps & mon esprit ont résenty des orages que j'eusse pû éviter: mais comme le Pilote se rend plus expert par les dangers, & fuit les écueils qu'il a autrefois marquez de ses infortunes, aussi veux-je changer de route, de peur de faire naufrage, en recherchant trop imprudemment un port que je ne doi pas espérer; & afin que vous approuviez ma retraite, jugez par les dangers que j'ay courus, & que je vais vous raconter, si je n'ay pas raison de la faire. Il n'est pas nécessaire, Lisandre, de reciter ce que vous nous avez appris par vôtre bouche, n'étant que la même chose de ce que m'a dit Leonice, & je me contenteray de reprendre simplement ce discours à l'endroit où vous l'avez finy, & vous ne trouverez pas mauvais si je fais parler Leonice par ma bouche, ayant appris ces particularitez de la sienne.

Après que Lisandre, continua-t-elle, m'eut abandonnée, je fus voir Cleagenor dans sa prison, où après beaucoup de sentimens de tendresse & de pitié, je passay insensiblement à ceux d'amour, & je luy en donnay de si grands témoignages, qu'il étoit impossible d'en douter. Il s'excusa d'abord sur le déplorable état où l'avoit réduit son malheur, & lors que la Justice luy eut rendu

rendu son bonheur & sa liberté, le superbe mépris mes devoirs, & sous prétexte de fuir les conspirations de son ennemi, il fit dessein de s'éloigner de moy, & de me laisser en proie à mes regrets. Quelque secrète que fût cette résolution, je la découvris pourtant, & n'ayant pas assez de pouvoir pour en détourner l'effet, j'eus encore assez d'amour, ou plutôt d'imprudence, pour en concevoir une qui a été la source, & la cause de tous mes malheurs. Cleagenor ayant donné l'ordre à tout l'équipage qui luy étoit nécessaire pour son départ, ne voulant pas qu'on le vît embarquer passa dans une chaloupe à cette Isle qui n'est qu'à un mille de Venise, & là attendit assez long-tems le vaisseau qui le devoit recevoir. Comme j'avois mis des espions par tout, je fus incontinent avertie de se procéder, & mon amour ne pouvant consentir à cette separation, me fit trouver les moyens de m'échapper d'auprès de Lisimene, pour aller trouver ce beau fugitif qui ne me creut pas seulement digne de la consolation de ses adieux. Je le trouvay donc, l'ingrat, & le conjuray par mes larmes de ne me point ravir le bonheur de sa présence, ou si je luy étois odieuse, qu'il fît au moins cet honneur à ma vie que de l'estimer digne de luy estre immolée. A mes larmes j'ajoutay les soumissions, les prières, les soupirs, les sanglots, & pour vous faire voir tout d'un coup le tableau de mon amour & de son ingratitude, imaginez vous toutes les tendresses & les transports qu'une forte passion employe pour exciter la pitié, & vous connoîtrez en quel état je me mis pour fléchir cet insensible. Toutefois Cleagenor vid d'un œil sec ma douleur & mes déplaisirs, & son cœur fut aussi peu ému de mon desespoir, qu'un rocher orgueilleux l'est aux foibles.

bleffes des vagues. Le voyant si peu touché, je perdis courage, & pour être trop sensible, le sentiment me quitta en présence de ce cruel, qui loin de me secourir en un état si digne de pitié, se servit du temps de mon évanouissement pour se dérober à mes reproches & à mes plaintes. Oüy, le perfide eut bien le cœur de me laisser au rivage entre les bras de la mort; Ah! que j'eusse été heureuse si ce jour malheureux eût été le dernier de ma vie. Mais le Ciel qui me reservoit à d'autres malheurs, étoit trop irrité contre moy pour m'accorder un trépas & si doux & si favorable. Je revis donc la lumière, ou plutôt mes desastres, car je vis le vaisseau de Cleagenor qui étoit déjà bien avant en pleine mer, & qui dans ses flancs emportoit mon repos & mes esperances. Tant que je le pus regarder, jamais mes yeux ne l'abandonnerent, & bien que je sentisse peu à peu que la force s'en diminueoit par la foiblesse de ma veüe, causée par l'abondance de mes pleurs, & par l'éloignement de l'objet, je ne laissay pas neantmoins de considérer dans le moindre atome qui paroissoit en l'air, ma douleur toute entiere, mon imagination me representant par tout la perte que je faisois de Cleagenor. Reduite en cette déplorable extremité, je consultois déjà de quelle façon je devois finir mes misères, & j'étois déjà prête d'ensevelir sous les ondes, & ma vie & mes desastres, quand regardant la mer du côté où Cleagenor avoit donné vent à ses voiles, je vis venir de loin un vaisseau, qui avec une legerete incroyable sembloit prendre la route de l'Isle où j'étois demeurée. Considérez, Monsieur, me dit-elle, combien nous croyons aisément les choses que nous desirons. Voyant venir ce vaisseau avec tant de vitesse, je me persuadai

day aussi-tôt que c'étoit Cleagenor , qui touché de regret de m'avoir abandonnée, venoit me rendre sa présence , ou du moins me solliciter de suivre ses desirs & sa fortune ; tandis que j'étois dans cette erreur, le Navire aborda le rivage de l'Isle, & quelques-uns étant descendus pour des causes qui me sont encore inconnues, je les priay de me mener vers leur Capitaine, croyant qu'ils étoient des soldats que Cleagenor eût pris pour la sûreté de sa personne & de son vaisseau contre les incursions des Barbares. Ma priere hélas ! fut bien-tôt suivie de l'effet , & je fus menée incontinent vers leur chef. Mais c'étoit pour y voir mon malheur , car au lieu de Cleagenor l'on me presenta devant un Barbare, dont je ne pus souffrir l'abord qu'avec horreur ; car son visage brûlé du Soleil , & ses cheveux hideusement herissés luy couvrans une partie des épaules par cordons , que sa nonchalance & la longueur du temps avoient mêlez , le rendoient si affreux & si épouvantable, qu'il parut à mes yeux plutôt pour un monstre que pour un homme. Me voyant tombée en ce désastre par mon aveuglement, il n'y eut rien que je n'employasse pour m'en delivrer ; les cris , les pleurs, les plaintes & les regrets furent les moindres témoignages de ma douleur ; car je m'arrachay les cheveux , & armay contre mon visage & mon sein , tout ce que je pus pour en détruire la beauté que je voyois bien me devoir être fatale : Mais hélas ! tous ces efforts furent inutiles ; car le Pirate ayant fait lever l'ancre, se remit en pleine mer, & me donna des gardes qui m'ôtèrent incontinent tous les moyens de me nuire. Si je fus effrayée de cet accident, je ne fus pas moins interdite, lors que je fus donnée esclave à une femme , qui en apparence sembloit être l'épouse de ce Barbare ;

mais

mais ce qui m'étonna davantage en ce rencontre, est que je reconnus que cette orgueilleuse qu'on me donnoit pour Maîtresse, étoit cette même Philis que j'avois veüe à Venise, & qui comme je l'appris du depuis, avoit été enlevée par ce Corsaire, lors qu'elle s'en retournoit à Rome. Dès que je fus devant elle, cette superbe me regarda aussitôt d'un oeil farouche & altier; car l'usage ordinaire de la cruauté où elle étoit déjà accoutumée, avoit entièrement effacé, ce que par le juste titre de Belle, elle avoit autrefois possédé de doux & de charmant. M'ayant reconnu au même instant qu'elle eut jetté les yeux sur moy; C'est à ce coup, Leonice, me dit-elle, toute enflâmée de colere, que vous porterez la peine de vos insolences, & que vous me donnerez lieu de vanger les outrages que vous avez faits à Cilinde, dont vous avez causé le trépas aussi-bien que les malheurs où je suis maintenant à vôtre occasion. Disant cela afin que ses menaces ne fussent pas vaines, elle me fit traiter avec toutes les cruautés qu'on sçauroit imaginer pour persécuter une misérable, & m'ôta les riches habillemens que je portois, pour m'en donner d'autres qui correspondissent à la misere de ma condition presente. Au bout de quelques jours nous allâmes mouiller l'ancre aux Isles de Crete pour nous rafraîchir d'eau & de vivres. Philis estant descenduë à terre pour achepter quelques commoditez, & vendre le butin qui étoit dans le Navire, le Pyrate qui s'appelloit Astrubal, s'ayda de cette occasion pour m'entretenir; car il ne l'eût osé faire qu'en l'absence de Philis, dont il apprehendoit infiniment la mauvaise humeur, l'estimant pire que l'eau, ou le feu dans leur plus violente rage; aussi étoit il tout à fait esclave de ses volontez, puis qu'avec un seul baiser & une coupe de vin, cette femme

luy.

luy faisoit faire tout ce qu'elle desiroit. Je luy fis entendre particulièrement tous mes desastres , dont tout cruel qu'il étoit, il ne se sentit pas seulement ému ; mais il en fut touché de quelque sorte de compassion , & même son cœur barbare se vid' contraint à prononcer quelquefois ce pitoyable mot, hélas ! Depuis ce temps-là il commença à me témoigner de la douceur & de l'affection. Et pource que Philis considéra que j'étois plus jolie qu'elle, de qui la beauté s'étoit passée, & que son mary luy parloit assez souvent de moy en termes de pitié, elle s'alla mettre dans l'esprit qu'Astrubal m'aimoit véritablement , & comme elle sçavoit bien qu'il n'y avoit point de Loy parmi les Corsaires, qui pût l'empêcher de la repudier & de la chasser pour m'épouser , ou pour me tenir en qualité de concubine , elle ne voulut plus souffrir de compagnie. Ainsi jalouse d'une fortune que je detestois, & que j'avois plus en horreur que la mort , elle se resolut à se défaire de moy , & gagna quelques Esclaves pour me poignarder la nuit , & me jeter dans la Mer. Et pleût à cette éternelle Providence qui en a détourné l'effet , qu'elle eût permis le succès que Philis eseroit de sa trahison , je ne serois pas exposée à des malheurs plus insupportables & plus longs : mais hélas ! il en arriva tout autrement, car étant par hazard hors de ma chambre lors que les assassins entrèrent, ils m'attendirent long-temps. Si bien que Philis portée d'impatience , ou peut-être bien-aise d'être elle même spectatrice de sa cruauté, y alla quelque tems après, où elle ne fut pas plutôt , que les Soldats la prenant pour moy , la percèrent elle même de cent coups de poignard, & la jetterent incontinent où elle leur avoit commandé de me précipiter. Ces assassins ayant de la sorte fait sans y

penfer

penser un acte de justice , au lieu d'un meurtre
 plein de barbarie & d'inhumanité , retournerent
 aussi-tôt vers la chambre de Philis , pour l'assu-
 rer qu'ils m'avoient sacrifiée à sa jalousie : Mais
 ils furent bien étonnez quand ils ne la trouverent
 point , ny par tout le vaisseau , où ils la cher-
 cherent avec autant d'inquietude que de diligen-
 ce ; Enfin , ils se persuaderent qu'elle étoit in-
 failliblement passée en la chambre du Capitaine
 pour l'amuser avec ses caresses , tandis qu'ils tra-
 vailloient à l'execution de leur malheureux des-
 sein. Cette creance les remit un peu , & leur
 fit cesser leur recherche. Mais se ressouvenant
 que ce n'étoit pas assez d'avoir commis le cri-
 me , s'ils n'avoient encore l'adresse de le pallier ,
 ils s'aviserent de retourner aussi vers ma cham-
 bre , pour nettoyer le sang qu'ils avoient répan-
 du , afin que ne laissant aucunes marques de
 leur fureur , ils pussent rejeter la cause de ma
 perte sur les effets de mon desespoir. Mais s'ils
 avoient été étonnez de ne point trouver Philis au
 lieu où peu auparavant ils l'avoient laissée , ils ne
 furent pas peu surpris quand ayant frappé à ma
 porte que j'avois fermée à mon retour , ils con-
 nurent par ma voix que j'étois où ils ne me cro-
 yotent pas. Ils me sollicitèrent d'ouvrir , mais
 en vain ; car comme je craignois toujours la der-
 niere violence qu'Astrubal avoit envie d'exercer
 sur mon honneur , loin de satisfaire à leurs de-
 sirs , j'opposay encore à leurs efforts quelques
 meubles qui étoient dans ma chambre , & me
 mis en état de me pouvoir precipiter dans la mer ,
 en cas qu'ils vinssent à forcer es obstacles , dont
 je m'étois munie contre les efforts de leur insol-
 lence. Les prieres , les ruses , la force , & les
 menaces furent employées par ces Barbares pour
 me fléchir : mais ma vertu me rendit aussi insen-
 sible

sible en leur endroit, que la cruauté les rend ordinairement inexorables envers les autres. Ces perfides ayant inutilement continué leurs efforts jusques au jour, cessèrent sur le matin de m'attaquer en mon azile: mais croyant que leur seureté dépendoit de ma perte, ils se résolurent à y travailler d'une autre façon, & d'avoir recours à cette méchancheté artificieuse qui leur est si naturelle, pour m'ôter tout ensemble & la vie & l'innocence. Pour cet effet ils furent trouver Astrubal, & faisant les effrayez luy demanderent d'une voix tremblante & mal assurée, si Philis étoit auprès de luy. Astrubal véritablement étonné de cette demande & de leur contenance, s'enquit incontinent d'où leur venoit cette curiosité, & cette alteration qui paroissoit sur leurs visages. C'est, répondirent ces traîtres, que nous promenans sur la fin de la nuit aux environs de la chambre de l'esclave Italienne, nous y avons entendu quelque bruit qui nous a obligez de nous en approcher de plus près; & alors nous avons encore ouï la voix d'une personne mourante, & à la faveur des ais de la porte qui étoient un peu entr'ouverts, & d'une foible clarté qui descendoit des Etoiles, nous avons veu briller un poignard qu'une main impitoyable enfonçoit à diverses reprises dans un corps, qui tout sanglant a été jetté dans la mer, comme nous l'avons pû juger par le bruit que l'eau a fait en le recevant. Après ce coup nous avons sollicité vôtre esclave à nous ouvrir, mais la cruelle voulant cacher à nos yeux les marques de son assassinat, nous a refusé l'entrée de sa chambre, & nous a témoigné que nos efforts seroient aussi vains que nos prieres, si nous entreprenions de la forcer. Ces paroles nous ayant fait craindre que par son desespoir elle ne se dérobat au châtiment que son crime

crime a merité , nous avons cherché Philis pour vous en avertir ; mais ne l'ayant pû trouver dans tout le vaisseau , nous avons soupçonné sa perte , par de grandes apparences , & nous sommes icy venus pour vous donner avis de ce desastre , auquel à nôtre regret il nous a été impossible de remedier. Cette harangue finie , Astrubal un peu surpris de cette nouvelle , fit derechef chercher Philis par tous les endroits les moins frequentez du navire ; mais elle ne parut point , ce qui mit Astrubal en telle fureur , que dans le violent accés de sa rage , il m'eût sacrifié aux Manes de Philis , si le Ciel Protecteur des innocens ne m'eût sauvée de sa furie , par un effet aussi étrange que prodigieux. Tandis qu'Astrubal faisoit les preparatifs d'une injuste vengeance , & moy ceux de mon desespoir , quelques soldats virent flotter autour de nôtre vaisseau un corps que la mer recevoit quelquefois au fond de ses entrailles , & puis tout aussi-tôt sembloit le revomir ; émus de ce pitoyable objet ils descendirent dans l'esquif , & ayant pris le temps qu'il revenoit à fleur d'eau , ils le saisirent par l'habillement dont il étoit encore revêtu , & le tirèrent dans le bateau , d'où quelque temps après on le fit porter au Navire , pour être reconnu & confronté à l'innocente Leonice. Ce miserable corps ne fut pas plutôt étendu sur le coursier du vaisseau , qu'Astrubal y courut pour le voir , & avec luy la plus grande partie des Pirates , entre lesquels les meurtriers ne feignirent pas même de paroître ; mais cette curiosité leur fut bien funeste , car à peine eurent ils abordé ce corps , qui fut reconnu pour celui de Philis , qu'un filet de sang leur jaillit au visage , & imprima dessus , les marques d'un crime qu'ils m'avoient malicieusement imputé. A ce miraculeux effet que le Ciel produisit en ma faveur ,

veur , Astrubal fit apprehender les assassins qui
 confesserent le fait comme il s'étoit passé , decla-
 rant le commandement que Philis leur avoit fait
 de me poignarder : ce que le Ciel par une juste
 Providence avoit détourné , pour accabler celle-
 là même qui avoit tramé ce detestable projet.
 Astrubal éclaircy de la sorte de toutes les parti-
 cularités de ce complot, vint aussi-tôt luy-même
 vers ma chambre, pour me donner avis de tout ce
 qui s'étoit passé : Mais j'en avois déjà appris la plus
 grande partie par des soldats, qui en avoient dis-
 couru amplement aux environs de ma retraite ;
 ce qui rendit un peu le calme à mes esprits , &
 m'obligea de me declarer au Capitaine, qui m'a-
 yant dit la conspiration qu'on avoit faite contre
 moy, me demanda quel supplice je voulois don-
 ner aux assassins. A cela je luy répondis, que
 leur crime ne me regardoit point, & qu'ils n'é-
 toient coupables envers moy qu'en ce qu'ils ne
 l'avoient pas executé ; enfin , qu'ils m'eussent
 obligée de m'ôter la vie, puisque par cette action
 ils m'eussent delivrée de mes miseres. Après
 cette réponse, il commanda qu'on fît mourir
 les meurtriers de Philis, & pour témoigner que
 sa mort n'étoit pas la cause de leur supplice ,
 il fit en même tems rejeter ce corps dans la
 mer , me voulant montrer par ce mépris, qu'il
 la punissoit même après son trepas, de l'attentat
 qu'elle avoit voulu commettre en ma personne.
 Il me fit ensuite une ample declaration de son
 amour , & du desir qu'il avoit de m'épouser.
 Pour m'y disposer plus facilement , il m'assura
 qu'il ne vouloit point proceder contre ma volon-
 té, quoy que je fusse son esclave ; A cette pro-
 position il ajouta les promesses & les sermens ,
 qu'il me fit de m'aymer toujours plus que per-
 sonne du monde, de me traiter avec toute sorte

de douceur, & même de ne plus suivre une si honteuse vie que celle qu'il pratiquoit; & qu'au reste pour faire sa paix avec les Venitiens, il iroit leur offrir ses vaisseaux, & une bonne partie des richesses qu'il avoit amassées depuis qu'il exerçoit la piraterie. Je ne voulus pas le refuser entièrement, de peur que cette contradiction ne le portât à quelque violence: mais je l'assurai qu'aussi-tôt que je me verrois dans une entière liberté par mon retour en ma Patrie, je contribuerois de tout mon possible à son contentement. Sur cette protestation je le priay, s'il m'aymoit, de prendre la route du sein Adriatique, & cependant de me traiter en qualité de sœur, attendant que le Ciel me permit de donner une entière & légitime satisfaction à son amour. Ce raisonnement, & les prières que j'y ajoutay le persuaderent pour quelque tems, à la fin duquel mes yeux qui luy donnoient, à ce qu'il disoit, de violentes atteintes, luy conseilèrent tout le contraire. Pour empêcher donc que ma beauté ne l'enflamât davantage, & que sa passion ne se rendit trop absoluë sur ce peu de raison qui luy restoit pour mon bien, j'essayay de la diminuer le plus qu'il me fut possible. Je ne me laissois voir à luy que le moins que je pouvois, je faisois souvent la malade, je ne mangeois presque point, & le peu d'aliment que je prenois, étoit plutôt pour me rendre maigre & me gâter le teint que non pas pour me nourrir; mais tous ces moyens dont j'usois pour m'enlaidir, & pour attirer son aversion ou ses mépris, ne servirent qu'à le rendre encore plus passionné qu'auparavant. Que n'avois-je donc point à craindre, puisque son amour passoit jusques à l'excez se rendit tellement insupportable, que pour me délivrer de ses importunités

tunitez je me fusse volontiers donné la mort ? me représentant que la conversation d'un Barbare étoit la chose du monde la plus infame & la plus odieuse ; ce que j'éprouvois à mon dommage par les caresses de cet insolent , qui ne tenoit rien de toutes les civilitez & gentilleses que les honnêtes gens pratiquent si exactement. A la fin , après m'avoir fait mille insolences , & attaqué mon honneur par prieres , par promesses , & par menaces , il y a deux nuits qu'il voulut user contre moy de la dernière violence ; ce que j'empêchay toutefois à force de soumissions , de cris , & de larmes , sans que d'une quinzaine de jours que je luy demandois pour me resoudre , je pusse obtenir que celui d'hier seulement ; ce fut le terme qu'il m'accorda avec un execrable serment qu'il seroit aujourd'huy mon mary , ou par force , ou par amour : Et certes , il n'eût pas manqué d'exécuter ce detestable projet , si le Ciel ne se fût servy de vôtre courage pour en détourner les effets. Voila , me dit-elle , Monsieur , les dangers que la misérable Leonice a courus pour avoir aymé Cleagenor : Et toutefois l'ingrat , après avoir causé mes miseres , refuse à les soulager , & loin de me secourir en mes desastres , il me fuit l'inhumain , trouvant l'image de la mort que la mer luy présente à tout moment plus supportable que ma présence. Oüi , oüi , le perfide s'est enfui dès qu'il m'a reconnuë , & s'est plutôt exposé à la colere de la tempête , pour éviter celle de mes reproches. He bien , Barbare , pour-suivit-elle , fuy où tu voudras , & t'étant dérobé à mon amour , dérobe-toy aussi à ma haine ; Le Ciel qui connoît ton ingratitude , & la justice de mes resentimens , aura soin de faire ta punition & ma vengeance. Après ce discours que Leonice acheva
de

432 HISTOIRE D'ALCIDALIS
de la sorte, elle me témoigna qu'elle avoit beaucoup de regret du mauvais traitement qu'elle avoit fait jusques alors à Lisandre , & me promit de recevoir à l'avenir ses devoirs & son affection , avec toute la bienveillance qu'il pourroit desirer.

Cependant elle me pria de commander au Pilote de prendre terre au plutôt , afin qu'elle se pût reposer des fatigues de la marine. Le vivre commençant à nous manquer, je n'eus pas beaucoup de peine à persuader à nos gens l'effet du desir de Leonice , si bien qu'ayant menagé le vent, nous ne fûmes pas long-temps sans découvrir Byfance, mais son abord nous étant suspect, pour être cette ville sous la puissance des Turcs, nous nous résolûmes à passer entre le Bosphore de Trace , & de jeter l'ancre à l'abry d'une des Simplegades , pour attendre quelque vent plus favorable ; mais ce fut en vain, car le vent montait plus haut, & venant du côté de l'Oüest avec plus de violence qu'il n'avoit fait auparavant, le Pilote fut contraint de lever l'ancre , de peur de se perdre contre les bancs qui sont autour de ces deux Isles , qu'on appelle pour ce sujet les Pierres Cyanées ; ce qui nous fût arrivé sans doute, si d'avanture le cable de l'ancre se fût rompu , comme il y avoit grande apparence , à raison de la force du vent , & du flux perpetuel qui coule en cet endroit venant de la mer Euxine & entrant dans la Propontide. Ayant donc levé l'ancre nous fûmes contraints d'obeïr au vent, qui soufflant fix jours entiers sans relâche , nous poussa en la côte de Mesembrie , où nous ne voulûmes pas entrer, l'avenüe du port étant extrêmement difficile, & les habitans fort barbares. Nous fûmes donc plus avant , & côtoyâmes le promontoire de Salamine, nous passâmes par devant Cydon, pour

pour tirer droit à Rodés, mais le vent commença la nuit à se changer, & se trouva au Septentrion, se renforçant tout le jour, en sorte qu'après midy il devint si violent, qu'encore que les voiles fussent abaissées, il n'y eut plus moyen de tenir autre route que celle que le vent nous permettoit, tellement que nous tournions le dos à Rodés, nos Mariniers ne pouvant gouverner le Navire, & la mer étant si haute, que les vagues les contraignoient de tout abandonner à la disposition de Neptune. Je pensois quelquefois que notre vaisseau montât au haut des nuës, & soudain il m'étoit avis qu'il décroît aux enfers. L'eau s'enflant de cette façon, les vagues se lançoient quelquefois dans notre navire en si grande quantité, que nous pensions être submergez. Le vent souffloit si violemment à travers nos cordages, qu'à chaque moment nous les croyions brisez & emportez dans la mer avec les mats & les antennes; les cheveux me dressent encore à la tête au souvenir de cette tempête; car nous ne voyions qu'eau dessus & dessous nous, & la pluie & la grêle tombant rudement, nous menaçoient de nous accabler. Les éclairs & la foudre nous étonnoient d'autre part, & je pensois que les éléments fussent retournés à leur première confusion, quand la nue se fendant nous en voyions sortir un feu qui faisoit paroître l'Enfer au milieu du Ciel. Notre apprehension toutefois fut pour ce coup plus grande que notre danger, car la tempête cessa durant la nuit, & l'air s'étant nettoyé de tous nuages, nous vîmes paroître au haut du mât Castor & Pollux, qui brilloient entre mille étoiles, dont les clartez sembloient nous assurer, & de la sérénité du Ciel, & de la tranquillité de la mer. Pendant cette bonace, le Pilote consulta sa Boussole, & nous avertit que

nous n'étions pas loin des sept bouches du Danube & que nous pouvions prendre terre à l'embouchure du fleuve Tyrias qui est au dessus. Si bien qu'y étant parvenus sur la pointe du jour, nous montâmes contre mont ce fleuve environ trente stades, & attachâmes notre vaisseau à l'ancre sur la rive qui étoit basse, & fort fertile en herbage, comme étoit tout le terroir d'alentour. Quoy que nous sceussions que nous étions descendus en un país très-barbare & habité des Scythes, toutefois la nécessité de vivres nous contraignit de mettre pied à terre pour remédier à un mal si pressant. Orcant & moy, accompagnés de Leonice & de quelques matelots, nous nous mîmes en devoir d'aller à la quête de quelques provisions, pendant que ceux qui étoient demeurez au rivage emplissoient nos cruches & nos tonneaux d'eau douce; mais nous n'étions encore gueres avancez dans le país, que nous fûmes contraints de fuir à grands pas vers notre Navire, étant poursuivis d'une multitude d'hommes armez d'arcs & de flèches qu'ils décochoient contre nous, & dont Orcant fut malheureusement atteint; ce qui le contraignit de retenir son pas, d'autant que la flèche ayant le fer dressé en barbillons étoit demeurée dans la playe: & s'ébranlant par le moyen de la course luy causoit une douleur insupportable. Pour moy, je courus vers Leonice pour la faire remonter au vaisseau; mais ces Scythes pour être fort legers, furent aussi-tôt que moy parmy ceux qui étoient restez sur le bord du fleuve, & se saisissans de tous, nous emmenèrent avec eux, excepté quelques Mariniers, qui s'étant retirez dans le vaisseau couperent soudain le cable qui tenoit l'ancre, & se laisserent aller au courant de l'eau, Or ces Scythes qui nous avoient pris étoient soldats du Roy de Maroc :
les.

lesquels estant partis des environs de la ville d'Olbie , avoient passé le fleuve Araxes , pour chercher des vivres qui leur manquoient au Camp , à cause du grand nombre d'hommes que leur Roy avoit amassez pour opposer aux Pyriens , lesquels avoient déjà passé le fleuve Tanais , & vouloient forcer le passage du Boristhe-
ne , pour ruiner entierement le Roy de Pyre , quoy que le dessein de cette guerre ne fût pas pour usurper ny pour s'enrichir mutuellement de leurs dépouilles , mais seulement pour se vanger des premieres injures que ces Scythes , dits anciennement Cymmeriens , ont souffertes des vrais Scythes , surnommez Nomades , s'estant chassez les uns les autres en plusieurs Provinces dans lesquelles laissant toujours quelques-uns des leurs , ils ont donné le nom de Scythie à une très-grande étendue de pais , tant en l'Europe qu'en l'Asie. Ces soldats ayant donné ordre à la blessure d'Orcant , nous emmenerent avec eux , & nous firent repasser le fleuve Araxes , auprès duquel ils avoient ébably leur Camp , où estant arrivés , leur Capitaine alla trouver le Roy , pour luy donner avis de la rencontre qu'il avoit faite , lequel commanda aussi-tôt qu'on nous fist venir , & comme il connut par nos habits & par nôtre contenance que nous étions étrangers , il nous fit interroger par un de ses Truchemens. D'abord il nous parla en divers langages que nous n'entendions point ; mais s'étant adressé à Orcant , qui n'ignoroit point la langue Grecque , il sceut de luy toute nôtre fortune ; ce que le Truchement communiqua à l'heure même au Roy de Maroc , qui tout Barbare qu'il étoit , témoigna toutefois qu'il avoit quelque compassion de nos miseres , & quoy qu'il eût dessein de nous sacrifier à ses Dieux pour aoquerir leur grace au prejudice de

ses ennemis, il ne voulut pas pour lors nous le découvrir, remettant cette déclaration & son effet à la veille du combat; afin, ou de ne nous point faire languir, si nous devions être si malheureux, ou pour chercher les moyens de trouver d'autres victimes, qui pussent au lieu de nous être offertes à Mars & à Diane, qu'il se vouloit rendre favorables. Enfin, le Roy ayant remarqué sur le front d'Orcant tous les traits d'un homme de courage, il le fit derechef appeler, & par l'entremise de son Truchement luy fit entendre la coutûme & la religion du pays, selon laquelle il leur convenoit immoler des hosties humaines à leurs Dieux, qui sembloient nous avoir choisis pour leur être offerts; Toutefois, continua le Truchement, le Roy aimeroit mieux que le sacrifice se fit de ses ennemis, & je pense que les Dieux l'auroient plus agreable, que s'il étoit fait d'Etrangers, comme je sçay que vous êtes. C'est pourquoy il vous declare par ma bouche, que si vous avez envie de vous exempter de la mort, il faut que vous vous mettiez en devoir de surprendre nos ennemis, & de les emmener pour changer vôtre fortune. Le Roy pour cet effet vous donnera autant de gens que vous en voudrez, même un Truchement pour leur faire suivre les ordres que vous leur prescrirez. Quoy que cette resolution fût capable d'étonner les plus assurez, elle n'ébranla point toutefois le courage d'Orcant, qui remercia sa Majesté de son offre, & la supplia de luy vouloir permettre de nous faire ses Adieux. Le Roy luy accorda tout ce qu'il voulut, & luy ayant donné un Truchement, il luy commanda de prendre cinquante hommes de ses gardes, & de faire avec eux tout ce qu'Orcant leur commanderait. Cet ordre donné, Orcant nous vîst

trouver,

trouver , & nous dire tout ce que le Roy avoit
 deliberé de nous. A cette visite que nous pen-
 sions être la dernière , Leonice s'abandonna aux
 pleurs , & moy combattuë de l'amour que j'avois
 pour mon sexe , & d'un autre côté de la honte
 de demeurer les bras croisez , pendant que
 cet homme courroit à la mort pour nous sauver
 la vie ; & d'autre-part je ne pouvois abandon-
 ner Leonice à la mercy d'un peuple Barbare ,
 que je croyois avoir procuré mon éloignement
 pour eriger à leur insolence un trophée de l'hon-
 neur de Leonice ; Ainsi je craignois pour tous
 deux ; ce qui m'obligea de proferer ces paro-
 les ; Puis qu'il faut mourir , Leonice , que ne
 mourons-nous tous ensemble , afin que nos ames
 aillent d'un même tems là-haut rejoindre l'im-
 mortalité de leur être à celle de nôtre affection ?
 Que ne mourons nous , dis-je , pour braver nos
 malheurs , puisque la fin des miseres est l'extre-
 mité des miseres mêmes ? Si je pensois , me re-
 pliqua Leonice , que le Ciel vous preservât de
 la mort où vous courez , je serois contente : mais
 hélas ! j'apprehende bien qu'en cette occasion
 où vôtre courage si passionnément vous porte ,
 que la mort ne soit la moindre de vos disgraces.
 Orcant qui avoit déjà l'esprit porté au combat ,
 nous regarda d'un oeil plus furieux qu'il n'avoit
 fait auparavant : C'est assez , dit-il , prolonger
 le tems ; courons Zeldan , me dit-il , où la for-
 tune nous conduit. Je le suis après avoir fait
 mes Adieux à Leonice , & lui-dis qu'elle s'asseu-
 rât , & que le Dieu que nous adorons d'une au-
 tre sorte que ces Barbares ne font leurs impuis-
 santes Divinitez , ne permettroit jamais ce qu'elle
 craignoit. Nous retournâmes ensuite vers le
 Roy , où nous trouvâmes ses gens qui nous at-
 tendoient. Nous montâmes avec eux dans leurs

chariots , qui conduits par de bons guides arrivèrent la nuit à la faveur de la Lune au derriere du Camp des Pyriens , où voyant que l'on faisoit moins de garde qu'aux autres quartiers de l'Armée , nous enlevâmes quatre chariots de l'Ennemy , ceux qui étoient dedans étant encore assoupis du sommeil. Cette prise faite sans coup ferir , nous reprîmes la même route que nous avions tenuë , en considerant que nous avions entre nos mains la rançon de nôtre vie , nous retournâmes sans nous reposer jusques au Camp d'où nous étions partis auparavant , où le Roy demeura surpris de nôtre prompt retour ; & encore bien plus quand il vid le nombre de prisonniers de ses ennemis que nous lui amenions. Après ce miraculeux effet de nôtre bonheur & de nôtre prudence , nous commençâmes à respirer , & dès lors on nous retira d'entre les mains des Prêtres qu'on avoit ordonnez pour nous disposer à la mort. Le Roy nous ayant fait conduire dans l'un de ses pavillons , il fit approcher Orcant , & luy témoigna par son Truchement qu'il étoit bien-aïse de ce que par sa dexterité , il nous avoit sceu delivrer par la prise de ses ennemis , ce que ses gens n'avoient jamais pû executer , craignans de servir eux mêmes de victimes à nos avversaires , si le sort des armes ne leur étoit pas favorable. Enfin , après plusieurs louangs qu'il donna à Orcant , il conclud qu'il se vuloit servir de nous , & nous conjura de ne le point abandonner jusques à ce que son ennemy se fût retiré. Nous consentîmes facilement à sa demande , sçachans bien que les prieres d'un Roy sont autant de commandemens à ceux qui les reçoivent : Toutefois le desir que nous avions de nous acquérir de la gloire , ne nous occupa point tant , qu'il ne nous restât beaucoup de soin de Leonice.

pour

pour qui nous demandâmes des seuretez & des precautions. Le Roy nous accorda tout ce que nous voulûmes , & luy-même nous donna des gens pour la servir , & un Truchement pour donner ordre à toutes ses necessitez , avec un commandement exprez d'obeir à Leonice en tout ce qu'elle pourroit desirer. On luy offrit pour plus grande seureté de la mener en la ville d'Olbie ; mais elle ne le voulut point , disant , que là elle entendroit moins de nouvelles d'Orcant & de moy que dans le Camp , & que sans cette consolation que nous luy avions fait esperer , il ne luy feroit pas possible de vivre. Ainsi elle fut accommodée au pavillon , où le Truchement l'avoit premierement conduite , & l'on luy donna des esclaves de l'un & de l'autre sexe pour la servir. La voyant en cét état je pris congé d'elle , & la priay d'esperer que comme le Ciel nous avoit déjà delivrez d'un sanglant sacrifice , il nous conserveroit encore pour l'avenir. Quelque beau semblant que je fisse en une si cruelle separation , j'avois pourtant le cœur si serré , que celui de Leonice ne le pouvoit être davantage ; & si le déplaisir de l'un ne se pouvoit cacher , la douleur de l'autre n'étoit pas moins evidente. Enfin , la necessité d'obeir nous servit de raison , & l'esperance fut l'unique soulagement , que pour lors nous pûmes apporter à notre infortune , baissant donc pitoyablement Leonice , & l'embrassant amoureusement , je la recommanday au Ciel , & m'en retournay vers le Roy , lequel cependant avoit fait choix de quelques troupes , auxquelles Orcant & moy devions commander pour son service. Et pour nous faire paroître qu'il avoit très-bonne opinion de nous , & qu'il nous vouloit conserver , il fit ranger toute son Armée en raze campagne , & nous donna les compaignies

les mieux armées de tout son Camp. Le nombre de ses combattans étoit grand , & avoit une merveilleuse apparence en cette plaine, aussi avoit-il bien quatre-vingts mille hommes, étant la plupart à cheval l'arc en la main , avec quantité de fleches dans la trouffe pendante en écharpe derrière le dos , les Scythes étans Archers très-adroits, quoy qu'ils tirent à cheval, car feignant de fuir , ils se tournent soudain en la selle , & ne manquent gueres à donner dans l'estomac de l'ennemy qui le suit de près. Après cette revue, le Roy demanda à Orcant quelle opinion il avoit de son Armée. Il luy fit réponse qu'il n'avoit point vu celle de son Ennemy , mais sur ce qu'il en avoit pû reconnoître, qu'il luy étoit avis que les Pyriens s'étoient trop avancez pour l'endommager, & que s'il vouloit marcher au devant d'eux , il pensoit qu'ils n'auroient pas le courage de l'attendre. Le Roy luy repartit que l'issue d'une Bataille étoit toujours douteuse, quelque avantage de lieux ou de gens qu'on pût avoir, & que pour cette raison il avoit toujours mieux aimé conserver assurement ses Soldats , que de les mettre au hazard de les perdre par une trop violente precipitation , gouvernant son Royaume non comme son propre , mais comme appartenant à son peuple , duquel il se sçavoit plus aimé que craint , & lequel pour ce respect il devoit conserver par tous moyens, entre lesquels il avoit essayé le plus seur , de ne pas s'attaquer à la furie de son Ennemy: mais de s'opposer seulement à sa violence, en retardant son impetuosité, & la faisant ralentir peu à peu , en luy empêchant le passage du Boristhene , où les Pyriens n'osoient se hasarder , de peur d'être chargez lors qu'ils ne seroient qu'à demy passez :
Toute-

Toutefois de peur que ses ennemis n'emportassent avec eux la gloire de l'avoir provoqué, sans qu'il eût eu la hardiesse de les recevoir, puis que les Dieux luy avoient fait la faveur de luy envoyer pour son secours des Etrangers dont il avoit déjà connu l'expérience & l'adresse ; il avoit résolu de les envoyer saluer sous sa conduite, & que pour cet effet il avoit fait tirer d'entre toutes ses troupes, celles qu'il avoit veuës à part, par le moyen desquelles il s'assuroit qu'il pourroit luy rendre quelque bon service ; parce qu'il les trouveroit obeissantes & promptes à exécuter ses commandemens. Ayant rangé ses Soldats de la sorte, & les ayant abandonnez à notre conduite, il nous dit encore ces paroles : Je vous conjure ce jourd'huy, ô genereux Cavaliers, de faire si bien, que l'estime que je fais de vous ne soit pas vaine, allez donc, & effectuez vos résolutions sans plus attendre mes volontez, d'autant qu'aux divers changemens qui arrivent en guerre, l'assurance doit être en celui qui commande, & l'obeissance en les Soldats. Orcant ayant pris congé du Roy de Maroc, & choisi trois Truchemens pour nous conduire, fit encore une fois reveuë de ses Troupes, & m'en donna une partie à commander. Elles étoient composées de huit mille chevaux, & de cens chariots, en chacun desquels il y avoit quatre Archers avec deux cens fleches, chaque chariot étant tiré par deux chevaux, & conduit par un guide, qui assis sur le devant, outre son fouët avoit un arc en main, & quelques fleches dont il pouvoit se servir aux occasions. Avec ce peu de combattans, qui étoient en trop petit nombre pour assaillir l'armée des Pyriens, composée de plus de six vingts mille chevaux : neantmoins Orcant se delibera de leur donner bien des affai-

res , car ayant déjà connu le peu de guet qu'ils faisoient derrière leur Camp , & voyant ses gens résolus de bien faire , ils délogerent sur le minuit , & en même temps envoya au Roy un memoire , par lequel il le prioit de découvrir le lendemain par quelques-uns de ses Espions , ce que faisoient les Ennemis , & que s'il entendoit que leur Camp fût en rumeur , il fît feinte aussitôt de vouloir passer le Boristhene , pour les aller attaquer , sans toutefois rien hazarder pour ce premier effort. Cette première nuitée notre Cavalcade fut si longue & si secrète , qu'il fut impossible de nous découvrir. Le chemin fut le même qu'Orcant avoit déjà tenu un peu auparavant , si bien que se trouvant près de l'Ennemy , & connoissant que leur negligence étoit telle qu'il l'avoit déjà éprouvée , il fit sur la nuit ranger ses gens en bataille , tellement que dès l'aube du jour l'Ennemy nous pouvoit voir. Il fit un escadron de quatre mille chevaux , & mille qu'il fit avancer pour commencer l'escarmouche , faisant sonner leurs cornets d'ossements dont ils se servent au lieu de trompettes. Sur ce tintamarre les Pyriens s'émeuvent fort dans leur Camp , & les plus prompts d'entre eux sont envoyez pour reconnoître de plus près qui nous étions , mais ils se trouverent repoussez chaudement. Toutefois ils rapportent à leur Roy que nous ne sommes pas un grand nombre. Pir , ainsi s'appelloit leur Souverain , fait avancer vers nous jusques à six ou sept mille chevaux , ceux-cy de furie enfoncerent ce leur semble les avant-coureurs d'Orcant , lesquels cedans à l'Ennemy , se retirent à côté de mon escadron , me servant d'aile droite , & reculans tous comme parans seulement aux coups de l'Ennemy , l'attirèrent si avant que nos chariots étoient demeurez derrière.

re. Le premier chariot qui étoit vers les ennemis ne manque pas aussi-tôt de se jeter à droit, étant suivy de tous les autres, & lors les trois mille chevaux étans découverts, vinrent donner à travers ces Pyriens, lesquels demeurans par ce moyen enfermez de toutes parts, furent sur le champ tous misérablement massacrés. Les troupes d'Orcant épandues par le champ en cette execution, parurent alors bien davantage qu'elles n'avoient fait étant rangées comme elles étoient auparavant; en sorte qu'étant ainsi apperceuës par l'Ennemy, Pir entra en desffiance, pensant que ce fût quelque secours qui fût venu au Roy de Maroc, de la part des Agathyses, ou des Roxolaniens, qui avoient toujours été ses plus mortels ennemis. D'autre part on luy vint donner avis que ce Roy faisoit diligence de passer le fleuve, ayant déjà fait descendre plusieurs batteaux pour le traverser. Pir sur ce rapport s'étonna tellement, que sans consulter davantage, il commanda aussi-tôt à son Armée de tourner la tête, & de prendre route vers le fleuve Tanaïs. Le Roy de Maroc voyant clairement que son ennemy delogeoit, ne voulut pas toutefois ny pour butin, ny pour vengeance, passer le fleuve pour le suivre, craignant quelque ruse, à laquelle il eût été mal-aisé de remédier; Orcant ne voulut pas aussi s'avancer davantage, se contentant de l'honneur qu'il avoit d'avoir bien battu l'ennemy. Neantmoins luy ayant été amenez quelques prisonniers par ses coureurs, qui assurèrent du delogement des Pyriens, il alla donner jusques dans leur Camp, où ses gens ne firent pas un petit butin. Le Roy voyant cette deroute de ses ennemis, fait en diligence dresser un pont sur le fleuve pour donner passage à son Armée, qui s'alla rafraichir des vivres que Pir

444 HISTOIRE D'ALCIDALIS
avoit laissez en grande quantité. Pour luy il se
retira en la ville d'Olbie , qui est scituée pro-
che le Boristene , & sur un canal que l'on a
tiré de ce fleuve pour la commodité de la Vil-
le. Comme après ce qu'il avoit veu , il ne fai-
soit pas peu d'estime d'Orcant & de moy , il
vculut que nous eussions l'honneur de luy te-
nir compagnie , & de prendre part aux rejoûis-
sances qu'il avoit envie de celebrer , après une
viétoire qui sembloit promettre à ses Etats au-
tant de repos que de gloire ; mais l'impatience
que nous avions de revoir Leonice , ne nous
permettant pas d'y faire un si long séjour , le
Roy nous permit de l'aller trouver. Nous ne
fûmes pas plûtôt arrivez , que nous entrâmes
dans la tente où nous l'avions laissée avant nô-
tre depart ; mais la faveur du Roy nous fut
vaine en cette occasion , & nôtre diligence inu-
tile , car Leonice n'y étoit plus , & nous n'en
pûmes apprendre d'autres nouvelles , sinon que
la nuit elle étoit delogée avec une de ses Es-
claves , & que toutefois elles ne devoient pas
être allées bien loin , puis qu'elles avoient lais-
sé toutes leurs hardes. Orcant s'étant enquis
où elles étoient , & luy étant montrées par ses
Esclaves , les visita toutes exactement en ma pre-
sence , & comme il étoit moins interdit que
moy , il chercha si bien , qu'il trouva une let-
tre écrite de la main de Leonice , qui conte-
noit ces paroles.

LEQ.

LEONICE AU GENEREUX

Orcant , & au brave Zelidan.

NE pouvant laisser à personne la charge de vous dire ce qu'il faut que je vous écrive, ma main fera icy l'office de ma bouche, pour vous avertir que la perfidie du Truchement que le Roy nous avoit donné, s'est portée à un tel excès, qu'il a bien osé en:reprandre sur mon honneur; & parce qu'il n'a pû reussir en un dessein si pernicieux, il a juré qu'il se vengeroit de ma vertu, & que pour la perdre, il useroit de toute sorte de violence. Pour éviter ce malheur, j'aime mieux m'exposer à l'inhumanité d'un peuple barbare, & mesme à la rage des bestes les plus farouches, que de demeurer à la mercy de ce cruel, après l'effort duquel aussi bien ne me trouveriez vous pas en vie. C'est pourquoy je vous dis un adieu qui sera peut-estre le dernier, j'espère toutefois en la bonté du Ciel, qui nous a déjà preservés de tant de dangers, ou s'il faut enfin que je succombe sous le faix de mes infortunes, faites moy au moins l'honneur de vous souvenir de

la miserable LEONICE.

Cette lettre nous ayant éclaircis de ce malheur, le déplaisir fit en nous ses effets ordinaires, & nous fûmes sur le point de nous desesperer, d'avoir combattu si inutilement, pour la vie d'une personne que nous n'avions pû sauver: toutefois nous crûmes devant que de mourir, que nous ne pouvions faire un plus agreable sacrifice à nôtre ressentiment, que de prendre vengeance de ce Truchement qui nous avoit été si perfide. Or-

T 7 cant

cant pour cet effet le voulut immoler à sa fureur, mais je luy en ôtay le dessein, luy persuadant que pour nous retirer plus librement d'auprès du Roy, il valoit mieux implorer le secours de sa Justice. En cette occurrence mon opinion fut suivie, & nous retournâmes aussi-tôt saluer le Roy en son Palais à Olbie, où nous fîmes nos plaintes, & demandâmes raison de la violence que ce Truchement avoit voulu exercer sur Leonice. Pour preuve du discours que nous luy tenions, je luy présentay la lettre de cette infortunée; le Roy la receut, & se l'étant fait interpreter par un autre Truchement, il promit aussi-tôt qu'il rendroit la punition egale à la qualité du crime. Pour cet effet il envoya promptement arrêter toutes les Esclaves qui étoient demeurées au pavillon, & commanda aux Officiers de Justice de se saisir du Truchement, ce qu'ils exécuterent avec autant de fidélité que de diligence; car ils l'amenerent sans luy dire autre chose, sinon qu'ils le faisoient prisonnier de la part du Roy. Estant devant sa Majesté on luy lit la Lettre de Leonice, il nie le tout impudemment, & allegue que c'est une invention trouvée par celle qui l'avoit écrite pour donner couleur à sa fuite. Sur un tel dény les esclaves furent à part interrogées, & varians en leurs réponses, on les mit à la question, quelques-unes s'y presenterent avec une resolution rompareille; mais la plupart sans attendre le tourment confesserent l'effort que le Truchement avoit voulu faire en la personne de Leonice; & puis on les confronta au criminel, qui changeant de couleur varia aussi d'abord en ses premières réponses, & confessa incontinent après, le crime dont il étoit trop justement accusé. Le Roi aiant entendu leur confession, au lieu de pardonner un crime si lâche

lâche & si indigne de sa clemence , commanda qu'on nous fît justice , & condamna de sa propre bouche le Truchement à être empalé ; ce qui fut en peu d'heures exécuté hors de la Ville. En suite de cette exécution le Roy nous remercia du service que nous luy avions rendu contre les ennemis de son Etat , & nous pria de vouloir demeurer avec luy , nous offrant pour cet effet les charges les plus considérables de son Royaume , & même des personnes pour aller sur mer & sur terre chercher la misérable Leonice. Orcant prenant la parole , le remercia premièrement de la justice qu'il luy avoit plu nous rendre ; puis il le conjura de nous vouloir permettre d'aller jusques à Rhodes , où il esperoit que nous pourrions apprendre quelques nouvelles , ou de la France ou de l'Italie , à raison des Chevaliers que cette Isle reçoit de toutes les Provinces de l'Europe ; le suppliant de nous vouloir accommoder de ce qui nous seroit nécessaire pour nôtre voyage , & pour la recherche que nous voulions faire de Leonice. Le Roy prit en bonne part ses prières & ses demandes , & luy donna un chariot superbement équipé , & couvert par le dedans de lames d'or ; il me fit aussi quelques presents , & ordonna dix ou douze personnes pour nous servir d'escorte & de conduite. Cét ordre donné nous primes congé du Roy , qui ne témoigna pas peu de ressentiment de nôtre séparation , comme aussi fimes nous paroître que ce n'étoit pas sans un extreme déplaisir , que nous nous voyions contraints de quitter sa Majesté , que nous promimes de venir retrouver un jour , si jamais la fortune avoit assez de bonté pour nous accorder ce bonheur. Après ces protestations je montay avec Orcant dans son chariot , qui fut incontinent suivi de six autres , que le Roy avoit desti-

nez pour nous accompagner. En cet equipage nous tirâmes vers le Danube , lequel ayant traversé nous prîmes le chemin de Mezembrie, où nous nous reposâmes quelque temps avant que de passer dans l'Asie Mineure; de là costoyant le Propontide & l'Archipelague , nous vîmes en passant Meteline, Smyrne, Ephese. Enfin, après un long detour que nous prîmes pour eviter l'abord de Bizance, nous arrivâmes à Halicarnasse, où nous avions dessein de séjourner , jusques à ce que le Ciel fit naître quelque occasion favorable, qui nous obligéât de reprendre la route d'Italie ou de la France. De tous les chariots que nous avions amenez , nous ne fîmes passer avec nous que celui que le Roy de Maroe nous avoit donné, les autres demeurèrent à Ephese , jusques au retour de ceux qui nous avoient accompagnez. Comme nous entrions dans la ville d'Halicarnasse, j'apperceus en la rue une jeune fille habillée à la façon des esclaves Marquois ; ce que je fis remarquer aussi-tôt à Orcant, qui touché d'un même sentiment que moy , conceut aussi une pareille esperance. Tous deux portez de curiosité, nous arrêtâmes cette Etrangere, & d'autant qu'elle avoit encore les habits d'esclave , nous luy demandâmes à qui elle étoit. D'abord elle parut étonnée, ou des discours que nous luy tenions en langue Scythique , dont nous avions une legere connoissance, ou de nos visages qui n'avoient rien de commun avec ce peuple, dont nous avions imité les habillemens : Toutesfois ayant jetté les yeux sur moy elle me considéra attentivement , & comme nous avions pris la liberté de luy demander son nom & son pays, elle erut qu'elle avoit droit de nous supplier aussi de vouloir satisfaire à la demande qu'elle nous fit , si nous ne venions pas du Camp du Roy de Maroc. Notre

tre reponse ayant contenté ses desirs, sa joye & nôtre-bonheur se rendirent visibles sur son front, & son ravissement luy ayant ôté l'usage de la parole, elle nous invita par une agreable silence à la suivre. Cette pauvre fille à qui l'impatience sembloit avoir donné des ailes, nous devança de quelques pas, & entrant dans une maison nous laissa dans la rue, d'où ayant haussé la veuë, nous vîmes incontinent une Dame à la fenêtre qui paroissoit extrêmement émue, le peu de temps qu'elle y demeura ne nous permit pas de la remarquer mais nous fumes bien étonnez quand venant à la porte, nous reconnûmes que c'étoit Leonice. Cette rencontre sembloit à l'un & à l'autre comme celle d'un fils ressuscité qui seroit rencontré par sa mere; les baisers & les embrassemens, les larmes de joye, & toutes les tendresses imaginables furent les complimens que je fis à Leonice, ce qu'Orcant ne voulut pas interrompre; car tandis que nous étions parmy ces transports, il alla donner ordre à ce que les gens du Roy qui nous avoient suivis, fussent honorablement accommodez, dequoy s'étant acquitté avec autant de generosité que de courtoisie, il leur declara comme nous avions recouvré Leonice, & qu'il ne leur seroit pas besoin de passer outre, nôtre dessein étant de sejourner quelque temps à Halicarnasse, où il les prioit de se vouloir rafraichir à ses dépens, tant que le sejour leur seroit agreable.

Ces Scythes, quoy que Barbares & peu-civilisez, remercièrent pourtant Orcant de offres qu'il leur fit; & luy dirent qu'eux étant accoutumez à la campagne, ils trouvoient plus de repos parmy les champs que dans les Villes, en sorte qu'ils le prioient de permettre leur retour dès le lendemain, & cependant de vouloir écrire s'il luy plaisoit

plaisoit à leur Roy. Orcant les laissant pour ce soir en leur logis , me vint trouver où j'étois avec Leonice , & d'autant qu'il étoit presque nuit, il la pria d'écrire ; afin que son écriture se trouvant conforme à la lettre , dont on avoit convaincu le Truchement , servit encore de preuve à son crime. Leonice qui deferoit beaucoup aux sentimens d'Orcant , se laissa facilement persuader , & pour ne point perdre de temps mit la main à la plume , dont elle satisfit à sa civilité à peu près par ces paroles.

LEONICE AU ROY des Scythes.

SIRE,

Il faudroit que je fusse aussi ingrate que vôtre Majesté est juste , si la mesme main qui a pris la liberté de vous adresser mes plaintes , ne prenoit encore la hardiesse de vous faire mes remerciemens , pour la justice qu'il vous a plu rendre à celle qui fut autrefois la plus miserable du monde , & qui est à present par vôtre bonté la plus heureuse qui vive. Par cette vertu que vous avez fait paroître , vous avez montré clairement combien vous aymez vos Sujets , puisque pour vanger le tort fait à une Etrangere , vos Sujets mesmes n'ont pas été assez considerables pour être épargnez : C'est ce que je veux publier aux extremitez de la terre , afin que tout le monde connoisse vostre generosité , & les obligations que je vous ay , desquelles je ne me puis acquitter que par l'aveu que je fais d'estre toute ma vie ,

Vôtre LEONICE.

Cette

Cette lettre accompagnée de celle d'Orcant, & d'une autre que j'écrivis, dans lesquelles nous exprimions le ressentiment que nous avions des faveurs, que ce Roy nous avoit faites, & d'autant qu'elles n'ont rien de particulier, je me contenteray de vous dire que nous satisfîmes à nôtre devoir avec autant de civilité qu'il nous fut possible. Le lendemain ces gens prirent congé de nous, pour retourner à la ville d'Olbie, & nous demeurâmes à Halicarnasse, où Leonice sollicitée par mes prieres & par celles d'Orcant, de nous raconter les particularitez de son dernier malheur, satisfit à nôtre curiosité par le recit qu'elle en commença, de la sorte.

Tandis, cher Orcant, & vous genereux Zeli-
 lidan; nous dit-elle, que vous combattiez pour
 le Roy de Maroc contre ses Ennemis, je combattois pour moy-même contre ses Sujets, & je faisois pour mon honneur par ma vertu, ce que par la force du courage vous faisiez pour vôtre gloire; Vous avez appris par la lettre que je laissay dans le pavillon où nous nous séparâmes, la passion que conceut pour moy le Truchement que le Roy avoit ordonné pour me servir, & par le même caractère vous avez pû connoître comme il se mit en devoir d'exercer sur mon honneur la dernière violence; C'est pourquoy je ne vous entretiendray pas davantage sur ce sujet, me contentant de vous dire que malgré tous ses efforts, je le reduisis au point de se retirer avec honte; le dépit succeda à cét affront, & aux complimens, les menaces, si bien que pour en éviter les effets, j'aymay mieux m'exposer à toute sorte de perils que de m'abandonner à sa vengeance. Le jour ayant fait place à la nuit, je declaray à cette fille, en qui j'ay toujours reconnu beaucoup d'affection & de fidélité, la resolution

lution que j'avois de m'en aller où le Ciel me voudroit conduire; elle qui m'aymoit, ne refusa point ce party, sçachant bien que d'attendre, c'étoit mettre le col sous le tranchant de l'épée. Nôtre dessein fut donc aussi-tôt suivy de l'effet, & malgré l'obscurité qui étoit grande, nous nous mîmes en chemin pour nous dérober plus scurement de nôtre Ennemy & de ses Gardes. Nous cheminâmes quatre ou cinq heures la nuit sans rien raconter, parce qu'il n'y avoit plus aucunes sentinelles posées autour du Camp, depuis que les Pyriens étoient decampe; & à l'aube du jour nous arrivâmes sur le bord du fleuve Araxes, où ayant decouvert un bateau de Pêcheur legerement attaché à la rive, nous nous en servîmes pour traverser ce fleuve, que cette fille me fit passer avec autant de bonheur que d'adresse. Étant de l'autre côté nous apperceumes quelques chariots couverts de cuir; ce qui nous fit croire qu'il y avoit quelques Scythes dedans, car ce peuple n'a point d'autres maisons. Mais nous connûmes un peu après qu'il n'y avoit que des femmes; leurs maris, & les plus grands de leurs enfans étans allés à la chasse; ce qui nous rendit plus hardies à leur demander des vivres. Ces Bergeres nous offrirent ce qu'elles pouvoient avoir, & nôtre repas fut prompt comme les viandes qu'on nous presenta, car elles n'avoient pas besoin de grands apprêts, n'étant que de laitage & quelques fruits. Après ce petit rafraîchissement, nous continuâmes nôtre chemin vers le fleuve Tyrias; mais nous n'étions pas encore à demy lieu de là, que regardant derriere nous, nous apperceumes à travers une grande plaine un chariot tiré de vitesse par deux chevaux, & deux chiens attachez derriere qui le suivoient. Comme toutes choses font peur à ceux qui sont
déjà

déjà saisis de crainte , j'avouë qu'en cette occasion je n'eus pas peu de frayeur : Et certes , ce ne fut pas sans raison ; car c'étoit le Truchement qui dès la sortie du Pavillon , nous avoit suivies à la trace nous pensant trouver assez près cachées seulement dans quelque bois voisin : mais reconnoissant de pas en pas par où nous avions passé , il se résolut à nous suivre jusques aux extremités de la terre. Et tant arrivé au fleuve Araxes , & sçachant que nous l'avions traversé , il ne faut pas douter qu'il n'eût beaucoup de dépit : Et je croy que ce fut là qu'il prit pour renfort les deux chiens qui étoient attachez à son chariot. Les chiens de Scythie sont naturellement cruels & forts , & même il s'y en trouve de tels , qu'ils ne craindront point d'affronter seul à seul des Tygres & des Lyons : leur corpulence est grande , & leurs abois fort terribles. Quand les chiennes sont chaudes , ceux qui les gouvernent , les menent aux forêts pour être couvertes de quelques Tygres , afin que leurs petits participent à leur cruauté & à leur force. La peur que nous eumes à cet objet nous mit des ailes aux pieds ; & comme nôtre salut consistoit en nôtre fuite , nous nous jettâmes dans une caverne qui étoit au fond d'une vallée sous les monts Amodariens , où sont les sources du fleuve Tyrias , & de celui d'Araxes. Nous n'étions encore gueres avant en cette caverne , quand le Truchement y arriva , qui connoissant à nos pas que nous y étions entrées , fit descendre de son chariot un Soldat qu'il avoit mené avec luy , & luy commanda de nous chercher. Cét homme à son avis oyant quelque bruit entre plus autant , ne voyant toutesfois goutte , à cause de l'obscurité de la caverne , & du grand jour d'où il sortoit qui luy redoubloit son éblouissement , il se mit à crier tant qu'il put en son lan-

langage: ça malheureuse fugitive, venez vite-
 ment vers mon Maître, autrement quelque part que
 vous soyez cachée, il lâchera après vous ses chi-
 ens qui sçauront bien vous trouver, & punir de
 vôtre temerité. A cette clameur un Tygre sor-
 tit du fond de la caverne, qui abbatit soudain cét
 homme par terre, & le déchira en pieces, dé-
 vorant avidement une partie de son corps, &
 emportant l'autre avec soy pour ses petits. Le
 Truchement voyant que son homme ne revenoit
 point, s'approche de l'entrée de la caverne, &
 l'appelle à haute voix, mais comme il connut
 qu'il l'appelloit inutilement, il lâcha un de ses
 chiens; ce dogue flairant le sang du mort, va
 droit où cette odeur le conduit: mais y ayant
 rencontré le Tygre qui venoit querir le reste du
 corps, il se jetta sur ce dogue: le combat de ces
 deux animaux fut fort rude, toutesfois le chien
 eut du désavantage, & fut étranglé par le Ty-
 gre, qui combattant pour ses petits sembloit être
 plus fort & plus furieux qu'à l'ordinaire. Le
 Truchement ayant entendu le bruit se douta
 bien de ce que c'étoit; ce qui luy fit encore lâ-
 cher son autre chien, mais il n'en eut pas meil-
 leur marché que l'autre; si bien que nôtre En-
 nemy se voyant sans secours, il fut contraint de
 s'en retourner sur ses pas, & de nous abandon-
 ner à la fortune. Durant tout ce combat nous
 étions en un merveilleux effroy, & quoy que
 nous fussions incertaines si le Tygre ne tourneroit
 point sa furie contre nous, nous fîmes toujours
 des vœux à son avantage. Enfin, nôtre frayeur
 cessa par la retraite qu'il fit au fond de la caver-
 ne, où s'étant retiré avec ses petits, il témoigna
 qu'il étoit assouvy du sang qu'il avoit si avide-
 ment épanché. Sur cette assurance nous sortimes
 de la caverne, & cheminans toute la nuit avec
 dili-

diligence, nous nous trouvâmes le matin entre une troupe de Pasteurs qui tiroient vers Mesembrie, Par l'entremise de cette fille je me mêlay parmy cette bande, & je receus en leur compagnie plus de secours que je ne m'en osois promettre; car ils me firent part de leurs vivres, & m'accommoderent courtoisement selon leur pouvoir. La peine que nous eumes fut à passer le Danube, lequel en cét endroit est un des plus longs & des plus larges fleuves qui soit en l'Europe, pour éviter le pays par lequel avec ses bouches il entre dans la mer Euxine. Nous avons toujours tiré un peu vers le Soleil couchant, dantant que ce nous eût été une grande incommodité de nous enfermer entre tant d'eaux. Prés de là où nous arrivâmes sur la riviere du Danube, nous découvrîmes la ville de Diogenie; mais nous n'osâmes y entrer, craignans d'être trop curieusement recherchées & reconnûes pour Etrangères. Cheminans donc le long de ce fleuve, pour trouver quelque moyen de le passer, nous fûmes long-temps sans en rencontrer aucun. Enfin, la nécessité apprit à ces Pasteurs d'abattre quelques arbres, dont ils composèrent des radeaux qu'ils lierent ensemble, & là-dessus nous nous exposâmes tous à la mercy de l'eau & de la fortune: Avec ce beau vaisseau nous parvinmes heureusement à l'autre rive, où ayant mis pied à terre nous rendâmes grâces au Ciel de la faveur qu'il nous avoit faite: Et quelques jours après nous allâmes nous rafraichir à Mesembrie, nous séjournâmes quelque temps en cette ville, dans l'esperance que nous avions qu'après la guerre des Scythes, vous pourriez aussi vous y rendre, mais ne trouvant pas de seureté parmy les Thraciens, je pris resolution de venir à Halicarnasse; où enfin après de longues & fâcheuses inquietudes,

des, le Ciel m'accorde aujourd'hui le bon-heur de vous revoir. Après que Leonice eut achevé de la forte le recit de ses aventures, nous admirâmes sa resolution & sa vertu. Orcant même qui jusques là n'avoit eu pour elle qu'une amitié de complaisance, fit une estime plus particulière de son mérite, & me temoigna que sans mon intérêt, auquel il avoit juré de n'être jamais nuisible, la passion enfin auroit pû aller jusques à l'amour. Il crut à cause que j'avois embrassé Leonice avant que d'aller au combat, que j'avois dessein de l'épouser, je ne répondis rien sur ce qu'il me venoit de dire; ce qu'ayant remarqué, il poursuivit & me dit, que pour lors il se contenteroit de l'amitié qu'il avoit pour Leonice, & qu'il consentoit que je la possédasse. Elle à qui j'avois déclaré auparavant mon sexe, reçut mon zele & la sincérité de mon ardeur, & se resolut enfin à répondre à mes vœux, avec plus de tendresse qu'elle n'avoit encore fait, & me dit en la présence d'Orcant, que je serois celui qui borneroit son inclination & ses desirs.

Tandis que nous vivions dans ces douceurs, & que le Ciel sembloit nous regarder d'un œil plus favorable, la fortune qui jusques alors nous nous avoit toujours persecutés, nous poursuivit encore, car dans le temps que nous sortîmes d'Halicarnasse, nous étant mis dans un Vaisseau pour passer à Mestrie, nous fumes arrêtés par plusieurs vaisseaux qui entourèrent le nôtre, de là nous fumes conduits vers leurs Generaux, que nous reconnûmes être Marquois, les ayant vus dans l'armée du Roy de Maroc. Ils nous receurent avec toutes les civilitez possibles, & nous promirent de nous mener au lieu où nous avions dessein d'aller. Ensuite ils nous dirent qu'ils alloient

alloient pour rompre le passage aux Pyriens , qui avoient dessein d'usurper leur pays , ce que nous vîmes bien-tôt après , car les Ennemis s'approcherent en faisant toujours grand feu de leur artillerie. Il n'est pas nécessaire de vous faire un détail de ce qui s'est passé, ayant été vous même spectateur du combat. Je vous diray simplement qu'à l'égard de nôtre Amiral, il fut poussé si fortement à bout , qu'il luy fut impossible de résister, car plusieurs Brulots l'ayant entouré , ils y mirent le feu, avec une subtilité si grande, qu'il fut impossible à pas un de se sauver, pour moy je m'attachay au mât , & là j'invoquay les Dieux qu'ils m'envoyassent le secours que j'ay reçu de vos mains ; Zelide finit ainsi son Histoire.

Alcidalis fit en suite le recit de ses aventures à Zelide , depuis son départ. Pour Lyfandre , il étoit au desespoir, quand il se representoit dans l'esprit la mort de sa Leonice, jugeant qu'elle étoit perie dans le combat ; & comme ils approchoient de Rodes , ils resolurent tout ensemble d'y séjourner. A peine y furent-ils qu'ils apprirent que les Rhodiens ayant emporté une insigne victoire contre les Turcs , -qui avoient assiégué Gazelle , pour en suite venir fondre sur le reste de l'Isle, celebrerent au retour de cette guerre quantité de jeux , & donnerent au peuple des spectacles publics pour marque de leur réjouissance, & pour faire mieux concevoir à quels perils ils s'étoient exposez pour la conservation de leur Patrie , ils firent représenter un combat de bêtes sauvages , qu'un Ambassadeur de Getulie avoit fait venir d'Afrique pour le plaisir de ces illustres Chevaliers , que le Ciel semble avoir établis pour la protection de cette Isle. Alcidalis & Zelide engagerent Lyfandre à avoir cette curiosité , dont le divertissement étoit libre à tout le monde : &

comme les Nobles de cette Nation ont beaucoup de curiosité pour les Etrangers , on leur donna des places fort avantageuses. Mais ce spectacle qu'on fit voir , fut d'abord extrêmement funeste , car aussi-tôt qu'on se fut donné le plaisir du combat singulier de quelques-uns d'entre les plus furieux de tous ces animaux , & qu'on les eut mis tous ensemble pour en voir une bataille confuse ; voila un échaffaut tout chargé de personnes qui vint à se rompre fortuitement , & la cheute en fut si violente , qu'elle entraîna avec soy le prochain Theatre où étoient quantité de Dames & de Chevaliers. Le desordre & la confusion y furent grands , mais la suite en fut encore bien plus funeste , car ces bêtes farouches qui avoient été long-temps à s'affronter sans oser s'attaquer , se jetterent toutes pêle-mêle , & en même tems parmy les hommes & les femmes , avec tant de fureur , qu'il y en eut quelques-uns d'étranglez , avant que personne se pût mettre en état de les secourir. L'épouvante ayant saisi ceux qui se trouverent presens , Alcidalis en cette occasion ne fut pas seulement poussé d'un noble desir , & d'une charité naturelle d'aller au secours des affligez , mais le danger où il vit tant de Dames luy faisant fermer les yeux à toute sorte d'evenemens perilleux , l'obligea de se jeter en bas du Theatre où il étoit pour les secourir. L'on remarquoit qu'entre tant d'objets de pitié , il y en avoit un qui sembloit l'attirer plus puissamment que les autres , car le debris s'étant fait vis-à-vis de l'échaffaut où Zelide & Lysandre étoient placez ; il traversa tout le champ , en quoy son courage vainquit si bien les obstacles qui se presenterent devant luy , qu'il n'y eut celui qui n'admirât son adresse à tuer & blesser un grand nombre de ces animaux. Si bien qu'à force de
les

les écarter , il delivra plusieurs personnes , & vint à propos pour arracher de la gueule d'un Tygre une jeune beauté dont il s'étoit malheureusement saisi. En cette hardie entreprise sa valeur fit un si grand effort sur cette bête impitoyable , que sur le point qu'elle s'en alloit devorer cet objet infortuné , elle fut contrainte de le quitter , & de ceder à la violence des coups qu'Alcidalis luy déchargea sur la tête , quoi que ce ne fût pas sans courre-fortune , pour avoir si fort irrité le Tygre qu'il luy sauta sur les épaules , & le terrassa , mais il ne tarda gueres à se relever , & l'apparence du danger aussi bien que le courage luy donnant de nouvelles forces , après avoir reçu quelques atteintes du Tygre , il lui couppa une des griffes , & luy passa l'épée au travers des flancs. Alors usant de son avantage , sans perdre temps , il prit cette Dame par la main , & la tira du danger , puis avec un courage heroïque l'ayant mise en lieu de seureté , il se jetta derechef dans la foule de ces bêtes enragées , & en delivra beaucoup d'autres personnes , s'estimant l'homme du monde le plus heureux d'avoir fait une action si peu commune , & une charité si dangereuse ; aussi certes servit-il d'exemple à tous les autres Chevaliers , qui furent témoins d'une aventure si noble , & dont l'événement devoit être redoutable ; car comme il fut le premier qui entreprit cette défense , aussi se trouva-t-il le dernier à terminer ce combat. Cette meslée fut bien hardie , mais la présence des Chevaliers de Rhodes qui s'exposèrent eux mêmes à ce danger , & l'honneur qu'il y avoit à gagner en sauvant tant de personnes de condition que le malheur faisoit misérablement périr , servirent d'un puissant éguillon aux genereux courages pour tout entreprendre en cette rencontre.

Les prieres, les commandemens, les promesses, les menaces pousserent les moins asseurez à cet effort ; & quant à Alcidalis, la seule vertu le porta à ce merveilleux effet, & de force & de valeur. Il fut secondé en ce dessein de Zelide, de Lyfandre, & en suite de vingt ou trente Chevaliers qui combattirent vaillamment : Mais pour le regard des autres, ils ne firent jamais tant de bruit, que lors qu'il n'y avoit plus de danger à craindre, & que cette guerre fut achevée. Quelques-uns encore y arriverent armez de toutes pieces quand il n'en fut plus de besoin, & d'autres s'enfuirent si loin ce jour là, qu'ils ne purent retourner au logis que le lendemain. L'on en trouva pareillement qui s'étoient cachez sous les échaffauts, & comme ils n'en avoient ozé sortir pendant la mêlée, de peur d'y être devorez, aussi de crainte qu'on ne les raillât, l'on eut bien de la peine à les en faire retirer. Après que ce desordre fut calmé, la ville fit de grandes recompenses à tous ceux qui s'étoient portez genereusement en cette occurrence, & leur donna plusieurs beaux titres, qui furent du depuis comme autant de marques d'honneur pour ceux qui les avoient si valeureusement acquis. Davantage, afin que sa justice parût toute entiere, elle pardonna aux vieillards à qui le cœur avoit failly, comme au contraire elle fit passer par les armes quelques Soldats qui avoient fait paroître trop de lâcheté, & l'on degrada quantité de jeunes Chevaliers, qui ayant manqué de cœur, avoient été cause qu'il s'y étoit répandu tant de sang humain. Encore qu'Alcidalis se fût rendu remarquable par dessus tous, pour s'être jetté le premier dans le danger, & pour les qualitez des personnes qu'il avoit sauvées, si est-ce qu'il voulut bien témoigner qu'il ne cherchoit point de salaire

faire en cette action que celui de l'avoir faite, croyant donc les récompenses des Rhodiens indignes de son courage, pour en éviter les occasions, il se déroba de la compagnie le plus promptement qu'il luy fut possible : mais il fut suivi par cette Dame qu'il avoit délivrée la première, & qui durant le combat n'avoit pas détourné la vue de dessus luy, montrant par les mouvemens de ses yeux la crainte qu'elle avoit de le perdre, & le desir qu'elle avoit de le conserver, ne voulant pas se retirer qu'elle ne fût assurée de la vie de son Chevalier, par les derniers evenemens de ce combat. Ayant été de la sorte inopinément arrêté il parut un peu surpris : mais Zelide qui avoit suivi Alcidalis le fut bien davantage, quand elle reconnut que c'étoit cette Leonice, qu'elle croyoit misérablement perduë. A cet objet sa joye redoubla avec son admiration, & l'excez de son ravissement fut tel que celle que son cher Amant avoit sauvée de la mort, luy pensa coûter la vie : Pendant que cette heureuse reconnoissance les arrêtoit, les principaux Citoyens de la ville vinrent aborder Alcidalis ; & après de grands complimens luy presenterent pour marque de sa valeur, une épée dont l'ouvrage n'étoit pas moins admirable qu'artificieux. Deux Serpens entrelassez en formoient la garde, où la couleur naturelle des écailles étoit représentée par de petites émeraudes, & par des saphirs accompagnés d'un bel émail gris & noir pour poignée ; elle avoit un Sceptre de rubis, & pour pommeau un œil artistement travaillé avec quantité de diamans, & autres pierres de prix qui l'enrichissoient. Quant à la lame elle étoit de Phenicie, toute semée de flâmes & de trophées, parmy lesquels on avoit gravé ces mots pour devise, *L'amour & l'honneur*. Enfin, elle étoit digne de la magnificence des Rhodiens &

du courage d'Alcidalis, qui la receut avec protestation de l'employer aussi-bien que son bras, au service de ceux qui luy faisoient l'honneur de le gratifier d'un present si magnifique.

Les Chevaliers ayant si mal réussi dans le premier spectacle qu'ils avoient donné au peuple, firent dessein d'en effacer l'horreur par d'autres divertissemens moins dangereux & plus agreables, & joignirent aux dances & aux balets, les comedies, les jeux & les tournois, enfin, tout ce qu'ils purent inventer de plus charmant pour faire ceder la tristesse à la réjouissance. Alcidalis en cette occasion fit éclatter son adresse, & sa vertu sous le nom du Chevalier Etranger. Il parut avec avantage sur les plus belles qualitez des plus fameux de cette Nation, il avoit une beauté si majestueuse, que, lors qu'il paroissoit en quelque action, il ne manquoit jamais de gagner les affections & les volutez de tous les assistans; tellement que tout le monde luy souhaitoit des prosperitez sans nombre, & il falloit bien que son merite eût un puissant ascendant sur celui des autres, puisque l'éclat de ses perfections étoit si grand, qu'il donnoit plus d'admiration que d'envie à une Cour, où la diversité des Nations pouvoit faire naître plus d'emulation & de jalousie. Parmi ce grand nombre de personnes qui luy voüerent de l'affection, il n'y en eut point qui en fût plus puissamment charmée que Zelide; car le considerant comme celui à qui elle avoit obligation de la vie, elle ne le regardoit plus qu'avec des yeux pleins d'admiration & d'amour; aussi l'eut-elle depuis pour continuel objet, & en la seule consideration d'un si parfait Chevalier, elle mit le plus haut point de la felicité de sa vie. Il se faisoit pourtant un secret combat entre ses pensées dans le secret de son ame, sa crainte & ses desirs

lirs y produisant à chaque moment de differens effets, & sa modestie jointe à sa discretion combattant avec son amour & son impatience: Toutes les fois qu'elle le voyoit partir de la lice, il sembloit à Zelide, qu'elle ne dût plus revoir son bien-aimé Alcidalis; si bien qu'elle le suivoit toujours des yeux jusques au bout de la carrière, & d'aussi loin qu'elle le voyois retourner, elle en tressailloit d'aïse en soy même, & sentoît en son cœur des émotions extraordinaires. Que si Alcidalis s'approchoit d'elle, on la voyoit plus haute en couleur, & d'un teint plus verineil, comme si ses regards l'eussent enflammée, ou que l'incendie du cœur fût passé jusques à ses jouës. Pour Alcidalis l'on remarquoit assez sa passion, qui approchoit bien fort de l'amour, & ses regards répondoient assez bien aux ceillades de Zelide. Après que les combats furent achevez, & les moindres faveurs distribuées par l'ordonnance des Juges; dont les Chevaliers avoient prié les Dames de vouloir recompenser ceux qui s'en étoient rendus dignes. Hidaspe Gentil-homme Rhodien, emporta celui de la bague, & le receut de la main d'une Dame nommée Medine, qu'il aimoit passionnément, avec une mutuelle satisfaction de part & d'autre. Un autre Chevalier nommé Alidor eut celui du combat à la barrière, & le demanda avec beaucoup de respect: mais il le receut d'une superbe beauté, qui s'appelloit Lucie, avec un dedain si manifeste, que sans doute il eût mieux valu pour luy, ou de n'être pas si heureux, ou bien d'avoir été moins adroit. Enfin, Alcidalis fut appelé pour recevoir par les mains de Zelide les recompenses de sa vertu; & ce fut en cette occasion, que l'on remarqua en luy quelque chose de plus, qu'une complaisance ordinaire; & comme il sçavoit bien

celle qui devoit être son prix, il negligea de remporter les autres. Ce fut alors qu'il ôta son heaume, & faisant voir merveilleusement aux yeux des assistans sa belle chevelure, & les graces de son visage, il n'y eut celuy qui n'admirât son courage dans son action, & qui en cette rencontre ne fût également charmé de son adresse & de sa modestie. Il fit premierement de profondes reverences aux Chevaliers & aux Dames ; puis quand il se vid près de Zelide, il l'aborda avec un respect qui ne pouvoit provenir que d'amour, & pour marque d'une soumission extraordinaire, il se contenta de luy baiser la main; & portant les yeux assez bas, Madame, luy dit-il, aurez-vous agreable que je vous supplie de recompenser ma fortune? A ces mots, Zelide étant toute émueë, & la pudeur paroissant sur ses jouës, genereux Alcidalis, luy repartit-elle, avec un visage plein de douceur & d'affection, ce present que vous recevez de ma main n'est qu'un petit témoignage de vôtre vertu, & de l'extrême obligation que je vous ay. Divine Zelide, reprit Alcidalis, en prononçant ses paroles avec quelque difficulté, l'honneur que je reçois maintenant du plus parfait objet de la terre, m'est un prix trop glorieux pour tous les services que je vous sçaurois jamais rendre. Ce peu d'entretien ne fit que trop paroître la passion de l'un & de l'autre, & le Maître des Ceremonies en remarqua quelque chose lors qu'il présenta Alcidalis ; mais il crut que c'étoit seulement un effet de civilité & de complaisance. Zelide luy donna donc une belle écharpe, & après luy avoir donné derechef sa main à baiser pour recevoir ses remerciemens : Alcidalis, luy dit-elle, je vous donne ces liens en échange de ceux que j'ay reçeus de vous. Il ne répondit

dît rien à ce discours ; mais ses yeux par une muette éloquence firent l'office de sa bouche , & ses civilitez s'acheverent par une profonde reverence. Dès qu'il se fut retiré d'auprès de Zelide , un doux murmure de voix se forma pariny tout ce grand monde , qui donna manifestement à connoître qu'ils approuvoient d'un commun accord l'estime que tous les assistans faisoient de ce Chevalier. Zelide sur tout étoit bien plus contente que les autres ; car en son ame elle prenoit déjà part aux honneurs qu'on rendoit à son cher Alcidalis. Tous les prix étant ainsi distribuez le peuple commençoit à se retirer ; quand tout à coup l'on entendit un bruit confus dans la populace , où tout le monde s'éstant pressé pour faire place à un nouveau spectacle , qui se vint inopinément presenter aux assistans , un Chevalier superbement vêtu & monté sur son cheval blanc richement enharnaché vint paroître dans la lice. Son vêtement étoit à l'Arabeque , & il avoit un cimenterre à la Persienne. En cét equipage il fend la presse , & s'avance , accompagné d'une Dame. Leonice qui avoit été absente , à cause de quelque indisposition qu'elle avoit témoignée à Ze'ide , ne se put trouver à la rencontre du matin : Mais ayant appris que le Tournois n'étoit pas finy , elle se leva ; & après avoir changé son habillement , elle prit un javelot à sa main avec resolution de vaincre. En cét état elle se rendit au quartier du Chevalier Etranger ; elle n'y fut pas si-tôt arrivée , que les Trompettes ayant donné le signal , elle se presenta au Chevalier Arabe qui la receut , & en suite partirent avec une promptitude si grande , qu'ils firent voler leurs lances en éclats , par une rencontre mutuelle qui les laissa tous deux sans avantage. Ce premier combat finy , ils en vins

V 5 rena

rent à l'épée, & le Chevalier Arabe ayant donné un revers si rude sur la tête de son Ennemy; ce qui obligea le casque à tomber, il alloit redoubler un second coup, quand il fut arrêté par l'acclamation du peuple & par Alcidalis, qui reconnut au visage de cette Belle, celle qu'il avoit retiré six jours auparavant du danger du combat des bêtes. Helas! que devint Lisandre, quand s'étant arrêté tout court, il connut que celle qu'il avoit si mal traitée étoit sa chere Leonice. Il court après, & son ravissement succeda à l'admiration, il s'estimoit le plus heureux de tous, considérant qu'il avoit emporté un prix qui effaçoit, luy sembloit-il, le lustre & la magnificence de tous les autres: mais sa joye fut bien-tôt troublée par un effet bien contraire à son imagination; car Leonice d'un accent severe, & d'un visage serieux commença de luy parler en ces termes.

He quoy, Lyfandre, quel est vôt're dessein, où tendent vos pretentions, & quelles sont vos esperances? Vous suis-je donc si peu considerable, qu'une Etrangere ait eu le pouvoir de vous toucher si vivement du premier coup, & que sans peine elle ait triomphé de vous au prejudice de mon courage & de vôt're gloire? Ah! Lyfandre, que vous êtes infidele, & que le Ciel est juste de vous reduire au point où je vous voi. Oüi, oüi, puis que les beautez Arabes ont des charmes assez puissans pour vous faire prendre les armes contre tous les Chevaliers de la terre, je vous conseille d'y attacher vos affections, & d'en acquerir les bonnes graces au prix de vôt're valeur, pour moy, je cede à leur merite, & pour ne point servir d'obstacle à vôt're bonheur, je vous rends vôt're liberté, & renonce à cette foible inclination qu'en faveur de vôt're aveu-
glement

glements ma vanité s'étoit trop témérairement promise. Vos plaintes, belle Leonice (répondit alors Lyfandre) font bien éloqu岸tes, mais fort injustes, & je ne m'étonne pas moins de vous ooir parler en ces termes, que de vous voir en cet équipage, par lequel il semble que vous ayez eu dessein de me surprendre: mais le Ciel qui connoit ma fidélité, & qui sçait la sincérité de mes intentions, a favorisé leur conduite d'un succès aussi heureux que votre entreprise m'eût été funeste, si mon courage n'eût généreusement combattu pour mon amour. Oui, belle Leonice, souffrez que je vous renvoye le trait que vous m'avez lancé, & pardonnez moy, si je prends la liberté de vous accuser d'un crime que vous me reprochez injustement, puis que si j'ay failly ce n'a été qu'à votre exemple, car vous exposant à l'ambition de tant de Chevaliers dont vous pouviez être la conquête, vous avez fait naître le desir que vous condamnez en moy. Je ne condamne point, répondit Leonice, le desir que vous avez eu de combattre, puis que c'est un effet de votre générosité, mais je blâme votre injustice de me demander un prix qui ne vous a pas été proposé, & qui n'a servi en cette occasion, ny de but à vos espérances ny d'objet à votre amour: vous avez combattu pour une Arabe, & l'espoir de sa passion a éveillé votre courage. Enfin vous avez vaincu, il est juste que vous emportiez le fruit de votre victoire; mais que je sois votre récompense, c'est ce que vous ne devez pas prétendre, puis que vous n'êtes pas entré dans le champ pour Leonice, mais pour un objet inconnu, & dont d'abord vous a semblé aussi nouveau, que votre affection a paru prompte & ardente à la servir. Ah! belle Leonice, repartit Lyfandre,

c'est toujours vous qui devez être ma récompense, puis que la nature vous a fait naître cette incomparable Leonice, qui a toujours été l'unique objet de mon amour, & que l'art vous a fait paroître cette belle Arabe qui doit être le prix de ma valeur & le fruit de ma victoire. Cette contestation dura long-temps sur ce sujet, & Lyfandre tout victorieux qu'il étoit, fut sur le point d'être vaincu par l'adresse de Leonice, qui combatit ses raisons avec tant de subtilité, qu'il se crut quasi malheureux d'avoir eu trop de bonheur. Toutefois elle ceda aux vœux de Lyfandre par la faveur d'Alcidalis & de Zelide, & ce debat finit par cet agreable succès. Cette compagnie se retira chez Leonice Chevalier Rhodien, qui les avoit déjà reçus auparavant dans son Palais, & le lendemain sortirent de ce lieu pour prendre la route d'Italie. A peine furent-ils à seize milles de Rhodes, qu'ils apprirent d'un homme qui fuyoit, le malheur qui arriva aux Rhodiens, & cette aimable Republique qui chantoit encore des airs de victoire & de triomphe, quand elle fut contrainte de changer de ton, & de quitter les instrumens de Musique, pour prendre les armes contre les Bytantins qui la venoient assaillir, avec une armée d'autant plus redoutable, que le grand Solyman y étoit en personne. Cét homme fit un abregé des particularitez de cette guerre, & dit que les attaques & les defences furent si rudes, que l'on ne sçavoit qui devoient être les victorieux; mais que les Bytantins ayant poursuivy violemment leurs attaques par mer & par terre, & que malgré la resistance des Rhodiens, Bellone se declara pour les attaquans, qui se rendirent en peu de temps maîtres de la ville, & triompherent de ceux dont

dont jusques alors ils avoient été les vaincus : & que pour les Citoyens , ils trouverent quelque sorte de consolation dans la clemence de Solyman , qui se contenta de leur obeïssance pour tout fruit de sa victoire ; mais que pour luy il avoit perdu son fils en cette bataille , qu'il aimoit plus que ses yeux , & que pour ce sujet il avoit quitté Rhodes , à dessein de le chercher par toutes les extrémités de la terre. Alcidalis ayant écouté ce petit recit , fut extrêmement touché de l'accident qui étoit arrivé aux Chevaliers Rhodiens , & il avoit regret d'être si promptement sorty de Rhodes , esperant qu'il y eût fait voir sa valeur & son courage ; mais s'apercevant bien qu'il n'y avoit plus de remede , il se resolut à continuer sa marche avec sa petite troupe ; & comme l'ardeur du Soleil étoit grande , & qu'il se presentoit une petite forêt pour se mettre à l'ombre , ils s'y repposerent , & y receurent la fraîcheur qui leur étoit necessaire. Mais comme ils étoient à l'abry sous ces ombres , & qu'ils goûtoient le repos de la vie , ils furent interrompus par un cry de plusieurs voix , qui les firent bien-tôt douter qu'il y avoit du danger dans ce bois. Ils se leverent incontinent , & à cause que le jour commençoit à brunir , ils doublerent leurs pas si fortement , qu'ils se trouverent en moins de rien au lieu où ils avoient entendu ce cry. Ils en approcherent , mais ils furent bien surpris quand ils aperceurent un homme seul , qui se deffendoit courageusement contre dix , lesquels avoient dessein de l'assassiner. Alcidalis ayant regardé l'action de ces coquins , & examiné leurs desseins , fut touché de generosité , & poussé d'un amour naturel mit l'épée à la main , & en suite fut secondé de Lisandre , & firent un étrange carnage de tous

470 HISTOIRE D'ALCIDALIS
ces assassins. Le Gentil-homme qui s'étoit trouvé embarassé dans ce rencontre, se vit bien plutôt delivré qu'il ne pensoit être secouru, & pour remerciment s'adressoit à tout le monde qui se presentoit devant luy. Il n'y eut que Leonice qui demeura surprise dans ce moment : car ayant regardé Cleagenor fixement, elle crut que son imagination luy formoit les idées de celui qu'elle avoit autrefois aimé ; mais quand elle en fut plus amplement persuadée par Lisandre, elle en demeura interdite pour quelque moment. Leonice donc ayant reconnu incessamment les froideurs que Cleagenor luy portoit, elle s'abandonna entierement à l'amour de Lisandre ; car Cleagenor étoit toujours indifférent, mais Alcidalis & Zelide étoient deux véritables Amans. Lisandre ravy du changement de Leonice, & craignant qu'elle n'eût encore quelque peu de chagrin pour Cleagenor, se resolut à quitter la troupe à la sortie de ce desert : & comme il y avoit au bout de cette forêt une Isle que l'on appelle, bon Port, & qu'il s'y rencontra un vaisseau qui alloit faire voile à Venise, ils se mirent dedans, après avoir fait leurs adieux.

Cependant Alcidalis, Zelide & Cleagenor, ayant regardé qu'il n'y avoit point en cette Isle de Navire pour passer au lieu où ils avoient dessein d'aller, se resolurent à continuer leur chemin par terre jusques à Marseille, & là ils prirent quelque commodité plus raisonnable que celle qu'ils avoient eue par le passé, & en fust arriverent quelque tems après en Arragon. A peine y furent-ils arrivez, qu'ils apprirent la mort du Roy, qui étoit encore toute recente ; & le desordre qu'il y avoit en ce Royaume, car la Reine belle-mère d'Alcidalis, avoit déjà mis ordre au mariage d'une fille qu'elle avoit, & pour cet

cét effet elle vouloit faire monter sur le Thrône une personne qu'elle honoroit de son amitié ; mais Alcidalis informé de toutes ces choses s'opposa bien-tôt à toutes ses volontez , & s'étant fait voir à son peuple , ses fideles sujets l'ayant reconnu pour leur veritable Roy , le receurent avec toutes les acclamations imaginables , & le lendemain l'on celebra les Noces d'Alcidalis & de Zelide.

F I N.



TABLE

T A B L E

DES LETTRES AMOUREUSES

De la Seconde Partie.

F Loricé, Quittons le noir.	Page 1
<i>A</i> Madame... C'est sans doute une menace.	5
<i>A</i> la mesme. C'est le vray moyen de redoubler.	6
<i>A</i> la mesme. J'ay oublié tout ce que je devois dire. <i>ibid.</i>	
<i>A</i> la mesme. Je sens bien que la fin des mes joars.	8
<i>A</i> la mesme. Il étoit tems que je songeasse à ma.	9
Lettre vii. Si c'est aujourd'huy que je doy donner.	10
<i>A</i> la mesme. Je croyois qu'il n'y eût que vous.	12
<i>A</i> la mesme. Je pensois que la lettre que je vous en- voye.	13
<i>A</i> la mesme. Vous pouvez être assurée que la tristesse.	14
<i>A</i> la mesme. J'ay bien de la honte à vous le dire.	16
<i>A</i> la mesme. Depuis que vous nous avez laissez.	17
<i>A</i> la mesme. J'esperois tirer cet avantage de la.	18
<i>A</i> Diane. Si le déplaisir de ne point voir.	21
<i>A</i> la mesme. Après vous avoir laissé passer le tems.	22
<i>A</i> Climene. Puisque je ne vous puis parler.	23
<i>A</i> Mademoiselle de M. Je ne dors qu'avec beaucoup de peine.	25
<i>A</i> M. D. Voicy la quatrième lettre que je vous.	26
Lettre xix. Il fait un de plus beaux jours.	27
<i>A</i> Madame... Enfin, je suis arrivé en vie.	30
Lettre xxi. Je vous en demande pardon.	32
Lettre xxii. Je ne sçay pas bien ce voyage.	33
Lettre xxiii. Dans quelles tenebres m'avez vous.	36
<i>A</i> M. D. B. La nuit est passée pour tous les autres.	38
<i>A</i> la mesme. Il faut bien croire que vous.	39
<i>A</i> la mesme. Je vous en demande très-humblement.	40
<i>A</i> la mesme. N'êtes vous pas la plus fiere personne.	41
<i>A</i> la mesme. Puisque vous avez tant de peur.	42
<i>A</i> la mesme. Sansout ce qu'il y a de beau, de char- mant.	43
<i>A la</i>	

T A B L E.

<i>A la mesme. Je voy bien que je ne fortiray jamais.</i>	44
<i>A M. de V. Après quatorze vers vous me permettez.</i>	ibid.
<i>A Mademoiselle... La plus grande joye que j'aye eue.</i>	46
<i>Lettre xxxiii. Après avoir eu une des plus facheuses.</i>	48
<i>Lettre xxxiv. Lors que je ne pensois point au tout.</i>	49
<i>Lettre xxxv. Je ne manqueray pas d'aller faire.</i>	50
<i>A Madame... Je n'esperois pas qu'il me resteroit.</i>	51
<i>A Mademoiselle... A moins de vous envoyer.</i>	52
<i>Lettre xxxviii. Je n'oserois vous dire l'état où je suis.</i>	53
<i>Lettre xxxix. J'avois commencé à me mutiner.</i>	54
<i>Lettre xl. Le Canon d'Arras n'a point fait.</i>	55
<i>Lettre xli. Voyez je vous supplie, quelle est.</i>	56
<i>Lettre xlii. Vous verrez par la lettre.</i>	57
<i>Lettre xliii. J'ay eu depuis hier beaucoup de fois.</i>	58
<i>Lettre xliiv. Monsieur de Chastelnau se porte bien.</i>	ibid.
<i>Lettre xlv. Il vous sied fort bien de rire.</i>	59
<i>Lettre xlvi. Après avoir bien songé.</i>	60
<i>Lettre xlvii. Il faut bien que vous soyex.</i>	61
<i>Lettre xlviii. Vous avez bien raison de vous moquer.</i>	62
<i>Lettre xlix. Je ne me puis résoudre à laisser.</i>	63

T A B L E

Des Lettres en Vieux Langage.

L <i>Ettrre de Monsieur le Comte de S. Aignan étant prisonnier, à Monsieur le Comte de Guiche.</i>	64
<i>Lettre de l'Auteur, sur le sujet de la precedente.</i>	67
<i>Reponse de Monseigneur le Comte de saint Aignan, à la lettre de l'auteur.</i>	69
	Aux

T A B L E.

<i>Aux très-excellens, belliqueux, invictissimes & insuperables Chevaliers le Comte Guichens, le Chevalier de l'Isle invisible, & Dom Arnaldus.</i>	72
<i>Lettre Espagnolle à une Dame en luy envoyant le versbe J'ayme, tu aymes.</i>	77
<i>Romance.</i>	ibid.

T A B L E

Des Poësies.

E L E G I E S.

<i>B</i> <i>Elise je sçay bien.</i>	80
<i>Belle Phôlis adorable merveille.</i>	84

S T A N C E S.

Escrites sur des tablettes.

<i>Voicy mon amour sur la touche.</i>	90
<i>Autres, escrites de la main gauche, sur un feüillet des mêmes tablettes, qui regardoit un miroir mis au dedans de la couverture.</i>	
<i>Quand je me plaindrois nuit & jour.</i>	91
<i>Ce soir que vous ayant seulette.</i>	92
<i>Autres, sur le même sujet des precedentes.</i>	
<i>Lors qu'avecque deux mots.</i>	93
<i>Sur sa Maitresse, rencontrée en habit de garçon, un soir du Carnaval,</i>	
<i>Je sens au profond de mon ame.</i>	95
<i>Pour Minerve en un Balet.</i>	
<i>Vous qui chassiez de vôtre Cour.</i>	99
<i>Je me meurs tous les jours.</i>	100
<i>La Terre brillante des fleurs.</i>	101
<i>Belle Déesse que j'adore.</i>	102
<i>A la loüange du foulier d'une Dame.</i>	
<i>Moy qui fus pris ce Carefme.</i>	103
	A une

T A B L E.

A une Damoiselle qui avoit les manches
de sa chemise retroussées & sales.

Vous qui tenez incessamment. 105

Sur une Dame dont la juppe fut retroussée, en
versant dans un carrosse à la campagne.

Philis, je suis dessous vos loix. ibid.

Fragment.

La plus adorable personne. 107

S O N N E T S.

Sous un habit de fleurs. 108

Il faut finir mes jours. ibid.

Belles fleurs dont je voy. 109

L'autre jour au palais des Cieux. ibid.

Des portes du matin. 110

A Monseigneur le Cardinal Mazarin, sur
la Comedie des machines.

Quelle docte Circé. ibid.

C H A N S O N S.

Sur une belle voix.

Lors que Belise veut chanter. 111

Mes yeux quel crime ay je commis. 112

L'Amour sous sa loy. 113

Je me tais & me sens bruler. 115

Les trois plus grandes Déeses. 116

Nôtre Aurore vermeille. 117

Ce n'est pas sans raison. 118

J'avois de l'amour pour vous. 119

Sur l'air du Branle de Metz.

Belles l'honneur de nôtre âge. 121

A Madame la Princeesse, sur l'air des Landriry.

Madame vous trouvez bon. 124

L'un meurt qu'à sa fantaisie. 128

Les Demoiselles de ce temps. ibid.

Quand Iris aux beaux yeux. 131

Sur l'air des Lanturlu.

Le Roy nôtre sire. 132

R O N-

T A B L E.

R O N D E A U X.

<i>Ma foy, c'est fait de moy.</i>	133
<i>Ma foy que d'un fin diamant.</i>	134
<i>D'un beuveur d'eau, comme avez débatu.</i>	ibid.
<i>Un beuveur d'eau, pour aux Dames.</i>	135
<i>Vous l'entendez mieux que je ne pensois.</i>	ibid.
<i>Chez la Coiffier une demy douzaine.</i>	136
<i>Dedans ces prez herbus & spacieux.</i>	ibid.
<i>Mon ame à Dieu, quoy que le cœur.</i>	137
<i>Trois jours entiers, & trois entieres nuits.</i>	ibid.
<i>Ou vous sçavez tromper bien finement.</i>	138
<i>Le Soleil ne voit icy bas.</i>	ibid.
<i>Tout beau corps, toute belle image.</i>	139
<i>Cinq ou six fois cette nuit en dormant.</i>	ibid.
<i>Si haut je veux louer Sylvie.</i>	140
<i>Pour le moins vôte compliment.</i>	ibid.
<i>On le m'a dit, Mademoiselle.</i>	141
<i>En cas d'Amour, il ne faut jamais.</i>	ibid.
<i>Si vous vouliez qu'on vous parlât.</i>	142
<i>Je ne scaurois faire cas d'un Amant.</i>	ibid.
<i>L'Amour qui de tout sens me prive.</i>	143
<i>Penser que pour ne vous déplaire.</i>	ibid.
<i>Pour vos beaux yeux qui me vont.</i>	144
<i>Pour vous servir j'ay pû me dégager.</i>	ibid.
<i>Six Rois prièrent l'autre jour.</i>	145
<i>A vous ouïr Chapelain Chapeler.</i>	ibid.
<i>A Monseigneur le Marechal de Bassompierre:</i>	
<i>Un petit mot qu'on m'a porté.</i>	146
<i>A luy-même.</i>	
<i>Dans la prison qui vous va enfermant.</i>	147
<i>Reponse à un deffy.</i>	
<i>Comme un galand & brave Chevalier:</i>	ibid.
<i>Au même.</i>	
<i>Vous parlez comme un Scipion.</i>	148
<i>En bon Francois politique & devert.</i>	ibid.

V E R S

T A B L E.

V E R S B U R L E S Q U E S.

Ballade en faveur des œuvres de Neuf-Germain. <i>Par tous les coins de l'Univers.</i>	149
Plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf Germain. Par Monsieur Patris.	
<i>Doncques sans l'avoir mérité.</i>	150
Réponse de l'Auteur, à la précédente plainte, sous le nom de Jupiter.	
<i>Vous savez bien, Troupe immortelle.</i>	152
Requête à Monsieur de Puy-laurens au nom de Neuf Germain.	
<i>Ce que dans vos vers j'entens lire.</i>	154
Vers à la mode de Neuf-Germain à Monsieur d'Avaux, les lettres du nom finissant les vers.	
<i>L'autre jour Jupiter manda.</i>	155
Lettre à Madame la Princesse.	
<i>Dieu garde en joye & en liesse.</i>	157
Placet à une Dame.	
<i>Plaise à la Duchesse très-bonne.</i>	160
Autre à Monseigneur le Cardinal Mazarin.	
<i>Plaise Seigneur, plaise à Votre Eminence,</i>	161
Autre sur le même sujet.	
<i>Prelat passant tous les Prelats passez.</i>	162
Épître à Monsieur de Colligny.	
<i>Dans les plaisirs qui vous entourent.</i>	ibid.
Etrences de quatre animaux, envoyez par une Dame à Monsieur Esprit.	
Pour le Grillon.	
<i>Je demeuroid dans un four chaud.</i>	171
Pour le Hibou.	
<i>Les hommes, tous tant que vous.</i>	172
Pour la Tortue.	
<i>Pour vous venir baiser la main.</i>	ibid.
Pour la Taupe.	
<i>Bon jour, Monsieur, & bonne année.</i>	173
Réponse	

T A B L E.

Response pour Mademoiselle de Ramboüillet,
à Monsieur le Marquis de
Montausier.

Pour un Chevalier Allemand. 175

Response à une lettre de Monsieur Arnaud.

Certes , c'est un grand cas , Icas. 177

Epître à Monseigneur le Prince sur son retour
d'Allemagne. 1645.

Soyez , Seigneur , bien revenu. 183

Placet , à Monseigneur le Cardinal Mazarin ,
pour entrer chez luy.

Prelat passant tous les Prelats passez. 192

A Monseigneur le Cardinal Mazarin
sur la prise de la Bassée 1647.

Ballade.

Vous-vous trouvez toujours dessus vos pieds. 193

Réponse à l'Epître écrite à Madame la Mar-
quise de Montausier , sur son nouvel
accouchement.

Seigneurs Chevaliers Catalans.

194

VERS EN VIEUX LANGAGE.

Réponse à Monsieur le Comte de saint
Aignan , sous le nom du Chevalier
de l'Isle invifible.

Sire compains , en vôtre écript. 200

Réponse au Comte Guicheus sur son
Quatrain , qui dit :

Point ne voudrois de greigneur avanture. 203

Réponse au Quatrain pour Arnaldus ,
qui dit :

Ce failly glouton d' Arnaldus. 201

T A-

T A B L E.

T A B L E DES LETTRES, E T A U T R E S P I E C E S De la Seconde Partie.

Lettre I. <i>A Monseigneur le Cardinal de la Va-</i> <i>lette.</i>	Page 211
Lettre II. <i>Au mesme.</i>	213
Lettre III. <i>Au mesme.</i>	214
Lettre IV. <i>Au mesme.</i>	215
Lettre V. <i>A Madame...</i>	216
<i>Billet à la mesme.</i>	217
Lettre VI. <i>A Madame....</i>	ibid.
Lettre VII. <i>A Monsieur Goulas.</i>	220
Lettre VIII. <i>A Monsieur....</i>	222
Lettre IX. <i>A Monsieur le Marquis du Fargis.</i>	223
Lettre X. <i>A Monsieur de Puy-laurens.</i>	225
Lettre XI. <i>A Monsieur...</i>	227
Lettre XII. <i>A Monsieur de Chaude Bonne.</i>	228
Lettre XIII. <i>A Monsieur...</i>	230
Lettre XIV. <i>A Monseigneur le Comte-Duc d'Orlé-</i> <i>vares.</i>	232
Lettre XV. <i>A Monsieur de Chaudebonne, Cheva-</i> <i>lier de Madame la Duchesse d'Orleans.</i>	233
Lettre XVI. <i>Au mesme.</i>	234
Lettre XVII. <i>A Monsieur de la Jonquiere.</i>	235
Lettre XVIII. <i>Monseigneur...</i>	236
Lettre XIX. <i>Billet à Mademoiselle de Maroles.</i>	238
Lettre XX. <i>A Monsieur...</i>	239
	Let-

T A B L E.

Lettre XXI. <i>A Monsieur...</i>	242
Lettre XXII. <i>A Monsieur...</i>	ibid.
Lettre XXIII. <i>A Monsieur...</i>	244
Lettre XXIV. <i>A Madame...</i>	245
Lettre XXV. <i>A Madame...</i>	247

METAMORPHOSES.

<i>Metamorphose de Lucine en Rose, pour Madame la</i>	
<i>Marquise de Ramboüillet.</i>	251
<i>Metamorphose de Julie en Diamant, pour Madame</i>	
<i>la Marquise de Montausier.</i>	252
<i>Metamorphose de Leonide en Perle pour Mademoi-</i>	
<i>selle Paulet.</i>	253
<i>Ballade.</i>	254
<i>Lettre de Monsieur Costar à Monsieur de Pinchesne,</i>	
<i>sur le sujet du Fragment d'Alcidalis.</i>	256
<i>Éloge du Comte Duc d'Olivares, Ministre d'E-</i>	
<i>spagne.</i>	259
<i>Histoire d'Alcidalis & de Zelide, à Mademoiselle</i>	
<i>de Ramboüillet.</i>	267
<i>Suite de l'Histoire d'Alcidalis & de Zelide.</i>	337

Fin de la Table.

